

A. 10-02

NAF 28604 (5)

Casanova

*Mémoires de ma vie*

Tome V

Manuscrit autographe

199 f.



a. 1760

1  
B2 VI

Chap. III, IV

(Orig. Tome cinquième  
chap. premier)



p. 1-26  
35-48



Chap. III, IV

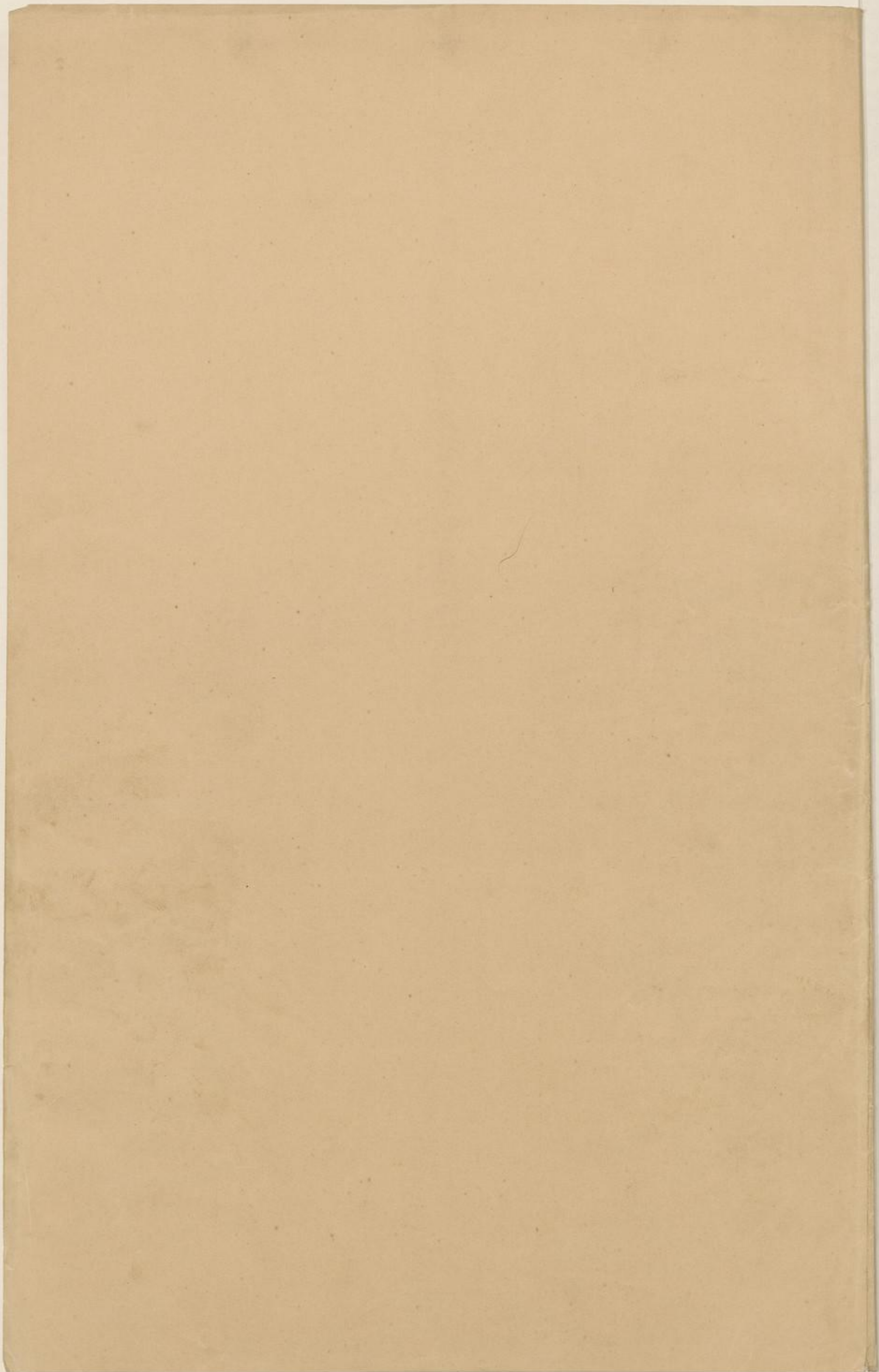
(Comp. pour l'enseignement)  
Chap. V, VI

p. 1-2  
p. 3-4







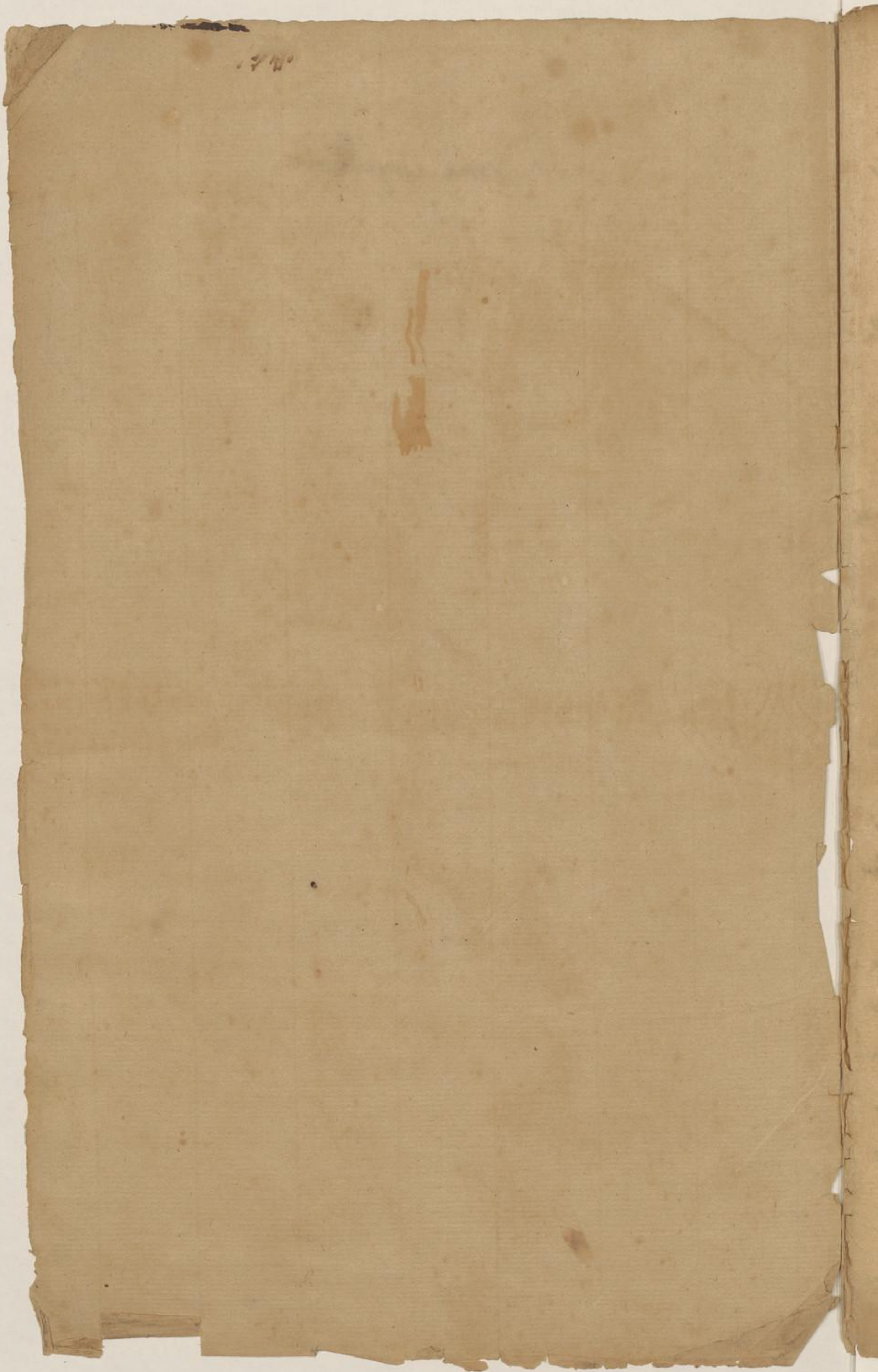




Volume cinquiesme









an. 1760

A cette époque la plus brillante cour de toute l'Europe étoit celle du duc de Wurtemberg. Il la tenoit moyennant les gros subides que la France lui payoit pour disposer de dix mille hommes. C'étoit un beau corps qui dans toute la guerre ne s'étoit distingué que par des fautes.

Les grandes dépenses que le duc faisoit consistoient en trois :  
des femmes magnifiques, en batimens superbes, en équipages de chasse, et en caprices de toutes les especes ; mais ce qui lui costoit des trésors étoit le spectacle. Il avoit comédie françoise, et opera comique, opera italien sérieux, et bouffon, et dix couples de danseurs italiens, dont chacun avoit au le rang de premier dans quelque fameux theatre d'Italie. Le compositeur de ses ballets étoit Nover, qui employoit souvent cent figurans ; et un machiniste lui faisoit des decorations qui tenoient les spectateurs de croire à la magie. Toutes ses danseuses étoient jolies, et elles se vantoient toutes d'avoir fait au moins une fois les delices de monseigneur amoureux. La principale étoit une venitienne, fille du gondolier Gardello ; la même que le senateur venitien Malipiero, ~~l'homme~~ qui m'a donné le premier une bonne education, a élevée pour le theatre lui payant un maître de danse. Le lecteur peut se souvenir que je l'ai trouvée à Munich en fuyant des plombs mariée au danois Michel de l'Agatha. Le duc de Wurtemberg, devenu amoureux d'elle, la demanda à son mari, qui se crut <sup>ne</sup> heureux de pouvoir la lui céder ; mais un an après, <sup>il</sup> l'aimant plus, il lui donna le titre de madame, et elle fut jubilee. Par cette exaltation il avoit rendu jalouses toutes les autres, qui croyant de mériter de devenir <sup>plus</sup> maitresses ~~du duc~~



que la regnante qui enfin n'en avoit que le titre, et les honneurs, feroient tout ce qu'elle pouvoient pour la cultiver. Mais la Cardella avoit l'art de se soutenir. Bien loin d'ennuyer le duc lui reprochant ses infidélités, elle lui en faisoit compliment. Ne l'aimant pas, elle se trouvoit beaucoup plus heureuse se voyant négligée que si elle eût dû le souffrir amoureux. Remplie d'ambition, les honneurs qu'il lui faisoit lui suffisoient. Elle voyoit avec plaisir toutes les dames qui aspiraient à plaire au duc se recommander à elle: elle leur faisoit bon accueil, et elle les encourageoit à rendre amoureux d'elles le souverain, qui à son tour trouvant cette tolérance de la favorite admirable, et héroïque, croyoit de devoir par tous les moyens la convaincre de sa parfaite estime. Il lui faisoit en public tous les honneurs que selon l'usage il ne pouvoit faire qu'aux princesses.

Ce que j'ai clairement connu en peu de jours fut que tout ce que ce prince faisoit n'étoit que pour faire parler de lui. Il vouloit qu'on dit qu'aucun prince son contemporain n'avoit ni plus d'esprit, ni plus de talent que lui, ni plus l'art d'inventer des plaisirs, et d'en jouir, ni plus de capacité pour regner, ni un plus fort tempérament pour suffire à tous les plaisirs de la table, de Bacchus, et de Venus sans jamais empiéter sur le temps qui lui étoit nécessaire à gouverner son état, et à en régler tous les départements dont il vouloit être à la tête. Pour en avoir le temps il s'étoit déterminé à frustrer la nature de celui qui lui étoit nécessaire pour dormir. Il croyoit d'en être le maître, et il disgratioit le valet qui ne pouvoit pas venir à bout de le faire sortir du lit après trois ou quatre heures de sommeil.



5 B

au quel il avoit dû s'abandonner. Le valet chargé de le veiller avoit l'autorité de faire tout ce qu'il vouloit de la souveraine personne pour la délivrer des pavots de Morphée. // Le reconnoit, il lui feroit avaler force café, il parvenoit à le mettre dans un bain froid. Lorsqu'enfin S. A. Serenissime ne dormoit plus, elle assembloit ses ministres pour despatcher les affaires courantes; puis elle donnoit audience à tous ceux qui se presentoient, dont la plus grande partie étoit des paysans durs, sots, obstinés, qui, ayant des griefs, croyoient de n'avoir besoin que de parler au souverain pour qu'on leur fit raison dans la minute. Mais il n'y avoit rien de plus comique que cette audience que le duc donnoit à ses pauvres sujets. // Il enrageoit pour leur faire entendre raison, et ils sortoient de sa présence épouvantés, et désespérés. // Il en agissoit différemment avec les jolies paysannes. // Il examinoit leurs griefs tête à tête, et malgré qu'il ne leur accordât rien elles sortoient contentes, pendant consolées.

Les subides de la France ne suffisant pas aux grandes dépenses qu'il feroit, il accabloit ses sujets par des corvées aux quelles à la fin ne pouvant plus résister ils recoururent quelques années après à la chambre de Weimar qui le forçait à changer de système. Sa marotte étoit de gouverner marchant sur les brisées du roi de Prusse qui s'est toujours moqué de lui. Ce prince avoit épousée la fille du Margrave de Bareith, qui étoit la plus belle, et la plus accomplie pucelle de toute l'Allemagne. Elle s'étoit sauvée dans ce temps là cher son pere n'ayant pas pu souffrir un sanglant affront, que son mari, qui ne la meritoit pas, lui fit. Ceux qui dirent qu'elle l'a quitté ne pouvant plus souffrir ses infidélités, furent mal informés.

BnF  
MSS



M'étant logé à l'ours; après avoir dîné tout seul, je m'habille, et je vais à l'opéra sérieux italien que le duc faisoit donner gratis au public dans le beau théâtre qu'il avoit fait bâtir. Il étoit au cercle devant l'orchestre entouré de sa cour. Je mui allé me placer tout seul dans une loge au premier rang, enchanté de pouvoir entendre sans la moindre distraction la musique du fameux Tumello que le duc avoit à son service. Un air chanté par un célèbre castrato m'ayant fait beaucoup de plaisir, je claque des mains. Une minute après un homme vient me parler allemand d'un ton impoli. Je lui repons les quatre mots qui signifient je n'entens pas l'allemand. Il s'en va; et un autre vient me dire en françois que le souverain se trouvant à l'opéra, il n'étoit pas permis de claque — Très bien. Je viendrai donc quand le souverain n'y sera pas, car quand un air me fait plaisir, je ne peux m'empêcher de claque.

Après avoir répondu ainsi, je vais faire appeller ma voi-  
ture; mais voila le même officier qui me dit que le duc vouloit me parler. Je vais avec lui au cercle — Vous êtes donc M. Casanova — Oui Monseigneur — D'où venez vous? — De Cologne — Est ce la première fois que vous venez à Stuttgart? — Oui monseigneur — Comptez vous d'y faire un long séjour? — Cinq à six jours, si V. A. me le permet — Tant qu'il vous plaira, et il vous sera aussi permis de claque.

A l'air suivant le duc claque, et tout le monde en fit de même; mais l'air ne m'ayant pas fait plaisir je me suis tenu tranquille. Après le ballet, le duc est allé faire une visite à sa favorite jubilee, <sup>où</sup> je l'ai vu lui baiser la main; puis partir.



6 5

Un officier, qui ne savoit pas que je la connoissois, me dit que  
c'étoit Madame, et qu'ayant eu l'honneur de parler au prin-  
ce, je pouvois aussi avoir celui d'aller lui baiser la main dans  
la loge. Le caprice me vient de lui répondre, que je croyois pou-  
voir me dispenser, parcequ'elle étoit ma parente. Menon ge-  
mait inconcevable qui ne pouvoit que me faire du tort. Le le vois  
surpris: il me laisse, et il va dans la loge de ma parente qu'il in-  
terrompt de mon apparition. Elle tourne la tête vers moi, et elle  
m'appelle de l'éventail. J'y vais, vient en moi-même du  
sot rôle que j'allois jouer. À peine entré, elle me donne  
la main que je lui baise <sup>ma</sup> ~~appelant~~ <sup>cousine</sup>. Elle me  
demande, si je m'étois annoncé pour <sup>son cousin</sup> ~~au~~ <sup>au</sup> ~~duc~~, je lui dis  
que non; mais elle s'en charge, et m'invite à dîner le  
lendemain avec elle.

À la fin de l'opéra elle part, et je vais faire des visites aux  
danseuses qui se deshabilloient. La Binetti, qui étoit ma plus  
ancienne connoissance, se montre, me voyant, transportée de  
joye, et me prie à manger chez elle tous les jours. Le joueur  
de violon Curi, qui avoit été mon camarade dans l'orchestre  
de S. Samuel, me présente sa fille prodigieusement jolie,  
me disant d'un ton de maître que le duc ne l'aura pas;  
mais peu de temps après il l'eut, et il en fut aimé: elle lui  
donna deux poulx; elle étoit faite pour le rendre content,  
car elle joignoit à la beauté l'esprit; mais le duc avoit alors  
besoin d'être inconstant. Après la Curi j'ai vu la petite  
Vulcani que j'avois connue à Bresse qui me surprit me pré-  
sentrant son mari qui me sauta au cou. C'étoit Balatti  
le cadet, frère de mon infidèle, garçon rempli de talent, et  
d'esprit que j'aimois à la folie. Toutes ces connoissances me  
firent envie, et l'officier au quel je m'étois annoncé comme



parent de la Rondella étant arrivé dans ce moment là conta à la compagnie toute l'histoire ; mais la Binetti dit net, et clair que ce n'étoit pas vrai ; et elle me rit au nez quand je lui ai dit qu'elle ne pouvoit pas en savoir assez pour me donner un démenti. La Binetti, en qualité de fille de gondolier comme l'autre, trouvoit que j'aurois dû lui donner la préférence, et elle avoit peut être raison.

Le lendemain j'ai dîné fort gayement avec la favorite, malgré qu'elle m'ait dit que n'ayant pas vu le duc elle ne savoit pas comment il prendroit la chose. Sa mère trouvoit cette plaisanterie de courir, et courir indigne de son approbation. Elle me dit que ses parents n'avoit jamais joué la comédie : je lui ai demandé si sa sœur vivoit encore, et cette question lui a fort déplu. Cette sœur étoit une grosse gueuse aveugle, qui demandoit l'aumône sur un pont de Venise.

Après avoir passé toute la journée avec plaisir en compagnie de cette favorite qui étoit la plus ancienne de toutes mes connoissances de cette espèce je l'ai laissée l'assurant que j'irois le lendemain déjeuner avec elle ; mais en sortant de la maison son portier à moustaches me fit de la plus mauvaise grace un fort grossier compliment. Il m'ordonna sans me dire de la part de qui, de ne plus remettre les pieds dans cette maison là. Reconnoissant alors la grosse bêtise que j'avois faite, je suis retourné de mauvaise humeur à mon auberge. Si je n'avois pas promis à la Binetti de dîner avec elle le lendemain, j'aurois mis la porte sur le champ, et j'aurois ainsi évité tous les désagréments que j'ai eus par ma faute dans cette ville.

La Binetti demouroit dans la maison de son amant qui étoit l'envoyé de Vienne. Cette maison faisoit partie du rempart



de sorte qu'en escaladant les fenêtres on étoit hors de la ville.  
Si dans ce moment là j'avois été capable de devenir amoureux,  
toute mon ancienne tendresse se seroit réveillée, car elle  
possédoit des appas enchanteurs. L'envoyé de Vienne  
étoit folletant; et son mari étoit un vrai animal qui  
courroit les mauvais lieux. Nous dinâmes dans la plus  
grande gaieté, et n'ayant plus rien à faire dans le  
Wurtemberg je me suis déterminé à partir le lendemain.  
demain, car dans le jour suivant je devois aller voir  
Lombard avec la Torcani, et sa fille. Cette partie étoit  
déjà <sup>fixée</sup> ~~fixée~~; et le lendemain nous devions être ensemble  
à cinq heures du matin; mais voilà ce qui m'est  
arrivé sortant vers le soir de la maison de la Binetti.  
Trois officiers très prévenants avec lesquels j'avois  
fait connaissance au café m'approchent, et je fais avec  
eux deux ou trois tours de promenade. Ils me disent  
qu'ils avoient une partie faite avec des filles, et ils m'  
assurent que si je voulois y être je leur ferois plaisir.  
Je leur dis que ne parlant pas allemand, je m'ennu-  
yerois; et il me répondent que les filles avec les-  
quelles ils étoient engagés étoient italiennes;  
et ils me persuadent.

Sur la brune nous rentrons en ville, et nous  
allons au troisième étage d'une maison de mau-  
vaise mine, où je trouve dans une vilaine cham-  
bre les deux prétendues nièces de Pochini, et un  
moment après je vois Pochini lui-même, qui vient  
avec beaucoup d'effronterie m'embrasser m'appellant



son meilleur ami. Les carresses que les filles me font confirment l'ancienne connaissance; et tout cela me fait prendre le parti de dissimuler.

Les officiers commencent à boucaner, je ne les imite pas; mais cela ne les gêne pas. Je me repens trop tard de la complaisance que j'avois eu d'aller là avec des inconnus; mais c'étoit fait. Tout ce qui m'est arrivé de malheureux à Stuttgart n'est derivé que de ma mauvaise conduite.

On sert un souper de gargote, je ne mange pas, mais pour ne pas passer pour mal honnête, je bois deux ou trois verres de vin de Hongrie. On porte des cartes, un officier fait une banque, je monte, la tête me tourne; je perds cinquante ou soixante louis que j'avois. Je ne veux plus jouer; mais les nobles officiers ne veulent pas souffrir que je parte <sup>fâché</sup> ~~avec eux~~ d'avoir seulement joué avec eux. Ils me persuadent à faire une banque de cent louis, et ils me les donnent en marques. Je les perds; je renouvelle la banque, et je la perds, puis je la fais plus forte, et toujours plus forte perdant toujours, et à minuit on me dit en voila assez. On compte toutes les marques, et on me trouve débiteur de quatre mille louis à peu près. La tête me tournoit si fort, qu'on dut envoyer chercher une chaise à porteurs pour me faire reconduire à mon auberge. Mon valet me dit, me déshabillant que je n'avois ni mes montres, ni une tabatière d'or. Je n'oublie pas de lui dire de meveiller à quatre heures, et je m'endors.

Il n'y manque pas. Je reste étonné de trouver dans ma poche



une centaine de louis; me souvenant cependant très bien de la  
grosse perte que j'avois faite sur ma parole; mais je diffère à y pen-  
ser dans un autre moment, comme à mes montres, et à ma  
tabatiere. J'en prens une autre, je vais chez la Toscani, nous  
allons à Louisbourg, on me fait voir tout, nous dinons très bien,  
et nous retournons à Stuttgart. Je fus de si bonne humeur que  
personne de la compagnie n'auroit jamais pu se figurer le mal-  
heur considerable qui m'étoit arrivé la veille.

La premiere chose que mon espagnol me dit fut que dans  
la maison où j'avois soupé personne ne savoit rien ni de mes  
montres, ni de ma tabatiere; et la seconde, que trois officiers  
étoient venus à neuf heures du matin pour me faire une  
visite, et qu'ils lui dirent qu'ils viendroient déjeuner avec moi  
le lendemain. Il n'y manquèrent pas.

Messieurs, leur dis-je, j'ai perdu une somme que je ne  
peux pas payer, et que certainement je n'aurois pas  
perdue sans le poison que vous m'avez fait avaler dans  
le vin de Hongrie. Dans le bordel où vous m'avez conduit  
on m'a volé pour la valeur de trois cent louis; mais je  
ne m'en plaindrai à personne. Si j'avois été sage, il ne  
me seroit rien arrivé.

Il commencèrent à faire les hauts cris. Ils me par-  
lerent en consequence du rôle que l'apparence de l'  
honneur les obligeoit à jouer; mais tous leurs dis-  
cours furent vains, car je m'étois déjà déterminé à  
ne rien payer. Dans la chaleur de notre dispute ar-  
riverent Balletti, la Toscani mere, et le danseur Bi-  
nelli qui entendirent tout ce dont il y avoit question.  
Ils partirent après avoir déjeuné; et un des trois officiers



me fit alors ce projet d'acomodement.

Ils recevroient à leur juste valeur tous les effets que j'avois en bijoux d'or, et en diamans, et si les effets ne suffisoient pas à faire la somme dont j'étois debiteur, ils prendroient une obligation écrite par laquelle je m'engagerois à les payer dans un tems déterminé.

Je leur ai répondu que je ne pouvois les payer d'aucune façon; et pour lors les menaces de leur part commencèrent. Je leur ai dit du plus grand sang froid que pour me faire payer ils n'avoient que deux moyens. Le premier pouvoit être celui de me faire des actes en justice; et que dans ce cas je trouverois un avocat qui me defendroit. L'autre que je leur ai offert de l'air le plus modeste fut de les payer de ma personne en tout honneur, et très-secretement un à la fois l'épée à la main. Ils me répondirent, comme toujours, et comme de raison, qu'ils me feroient l'honneur de me tuer après que je les aurois payés. Ils y en allerent en jurant, et m'assurant que je me repentirois.

Je mui sorti pour aller chez la Moscani, où j'ai passée toute la journée dans une gaieté qui dans le cas où j'étois paroïssoit folie; mais tel étoit le pouvoir des charmes de sa fille: et mon ame d'ailleurs avoit besoin de s'égayer.

La Moscani cependant, qui avoit été témoin de la fureur des trois intrepides joueurs, me démontra que je devois être le premier à les attaquer en justice, car si je les laissois prendre le devant ils pourroient gagner un moi un grand avantage: elle envoya donc chercher un avocat, qui après l'information me dit que je devois



9 // 11

aller tout droit au souverain. Ils m'avoient conduit au tripot, <sup>un tralaté qui m'avoit fait perdre</sup> ils m'avoient fait boire un ~~verre de vin qui me fit perdre l'usage~~ <sup>l'usage</sup> de la raison, ils avoient joué, et le jeu étoit défendu, ils m'avoient gagné une somme exorbitante, et dans le mauvais lieu on m'avoit volé mes effets, <sup>ce</sup> dont ~~dont~~ étant ivre je ne me suis aperçu que de retour à l'auberge. Le fait étoit criant. Au souverain, au souverain, au souverain.

Le matin determine le lendemain, et puisqu'il écoute tout le monde je ne crois pas avoir besoin d'écrire: je vais à la cour pour lui parler. A vingt pas de la porte du chateau je rencontre deux de ces mercuriels, qui m'affrontent, et me disent que je dois penser à les payer, je veux aller mon chemin sans leur répondre; et je me suis saisi par le bras gauche; et par un mouvement naturel je tire furieusement mon épée, l'officier de garde accourt, ~~et~~ je crie qu'on veut m'empêcher d'aller porter devant le souverain une juste plainte. L'officier entend <sup>de la</sup> sentinelle, et de tout le monde qui m'entourait, que je n'avois tiré l'épée que pour me défendre, ~~il décide~~ <sup>il décide</sup> que personne ne pouvoit m'empêcher de monter.

BnF  
MSS Je monte; on me laisse pénétrer jusqu'à la dernière antichambre, je demande audience, on m'assure que je l'aurai; <sup>l'officier</sup> qui m'avoit saisi par le bras ~~des officiers~~ vient aussi, il narre en allemand un fait, comme il veut à l'officier qui faisoit la fonction de chambellan, et qui auparavant étoit de la clique; et une heure j'écoute sans que je puisse avoir audience. Le même officier enfin qui m'avoit assuré que le souverain m'écouterait, vient me dire que le souverain avoit déjà tout, que je pouvois retourner chez moi, me tenir tranquille, et être sûr qu'on me rendroit justice.



Je sors donc du château pour retourner à l'auberge; mais je  
rencontre le doreur Binetti qui informe de tout me persuade  
à aller dîner chez lui, où l'envoyé de Vienne me prendroit sous  
sa protection pour me garantir des violences que les fipons pou-  
voient me faire, malgré ce que l'autre dans l'antichambre du  
duc m'avoit dit. J'y vais; et la Binetti <sup>m'en</sup> prend mon affaire avec  
après avoir tout su de moi  
feu, et va en informer l'envoyé qui ~~ne fait rien~~ <sup>même me</sup>  
dit que le duc n'en sçavoit, peut être, rien, ~~ou qu'il ne s'en sou-~~  
~~venoit~~; et que <sup>je</sup> ~~cela~~ devoit donc écrire en bref mon fait, et le  
<sup>de</sup> ~~de~~ devoit  
lui faire parvenir. ~~Il s'en~~ s'en va par là, selon l'idée de l'envoyé,  
qu'on me feroit raison.

J'écris vite la vilaine histoire, et l'envoyé m'assure qu'elle ira  
en moins d'un heure entre les mains du Prince. La Binetti à  
dîner me donne les assurances les plus positives que l'envoyé de  
Vienne sera mon protecteur, et nous passons la journée assez ga-  
yement; mais vers le soir mon époux vient m'assurer que si j'  
allois à l'auberge je me verrois arrêté, car un officier étoit  
allé à ma chambre où ne m'ayant point trouvée, il s'étoit mis à  
la porte de la rue: ~~Il~~ il y tenoit depuis deux heures, et il a-  
voit au bas de l'escalier deux soldats ~~de service~~ à ses ordres.  
La Binetti ne veut pas que je retourne à l'auberge: elle me force à  
rester chez elle, et mon valet de chambre <sup>rien va</sup> ~~rester~~ <sup>retournant</sup>  
~~rester~~ avec tout mon nécessaire pour me déshabiller, et me loger  
chez ma bonne amie, où je n'avois rien à craindre de la violence.  
L'envoyé entre à minuit, il n'est pas fâché que la Binetti m'ait donnée  
aile, et il nous dit que mon placet a été sans nul doute lu du soir au  
matin. Je vais donc me coucher assez tranquille, et trois jours s'écoulent sans  
que je voye aucun résultat du placet, <sup>et</sup> sans que j'entende parler de  
mon affaire. La Binetti n'a jamais voulu me permettre de sortir



Le quatrième jour, lorsque je consultois toute la maison sur le parti que je devois prendre, M. l'envoyé reçut une lettre du ministre d'état dans laquelle il le prioit de la part du souverain de me congédier de sa maison, car j'avois un procès à débiter avec des officiers de S. A., et étant dans sa maison la cours ne restoit pas libre à la justice pour procéder ni en faveur de l'une, ni en faveur de l'autre partie dont elle devoit examiner la question. Dans cette lettre que j'ai lue le ministre avoit l'envoyé qui on me rendroit exacte justice. Il a fallu donc que je me déterminasse à retourner dans mon auberge. La Binetti en étoit fondeuse au point qu'elle dit des injures à l'envoyé qui en rit, <sup>lui disant</sup> ~~et lui dit~~ qu'il ne pouvoit pas me garder malgré le Duc. Après dîner, lorsque je pensois <sup>de</sup> aller chez mon avocat un huissier m'apporta une assignation ~~qui m'assignoit à comparaître~~ et que mon lôte m'interpréta. Je devois aller sur l'heure chez je ne sais quel notaire qui devoit recevoir, et écrire ma deposition. J'y fus avec le porteur de l'assignation, et j'ai parlé deux heures avec <sup>ce</sup> homme qui écrivit en allemand tout ce que je lui ai dit en latin. Il me dit <sup>mais je lui ai représenté</sup> de signer, ~~et j'ai dit~~ que je ne pouvois pas signer un écrit dont je ne savois pas le contenu, et nous eumes <sup>me disant</sup> une longue dispute à laquelle je fus inébranlable. <sup>se mit</sup> Il ~~se mit~~ en colère, que je ne pouvois pas reculer en doute la foi d'un notaire: je lui ai répondu qu'il pouvoit donc se passer de ma signature, et en partant de chez lui, je me suis fait conduire chez mon avocat qui me dit que j'ai eu raison de ne pas signer, et qu'il passeroit chez moi le lendemain pour recevoir ma procuration, et que pour son mon affaire deviendroit la sienne.

Convoité par cet homme qui me paroissoit honnête je suis allé souper, et dormir chez moi avec la plus grande tranquillité; mais le lendemain <sup>mon</sup> vint entra avec un ~~des~~ <sup>un</sup> officier ~~de son~~ <sup>qui</sup> avec politement me dit en bon français que je ne devois pas m'étonner si je me trouvois arrêté dans ma chambre avec une sentinelle à ma porte, <sup>car</sup> puisqu''étant étranger c'étoit dans l'ordre <sup>que ma</sup> ~~mon~~ partie adverse <sup>il assuroit</sup> ~~de la~~ <sup>que</sup> je ne m'écarterois pas dans le tems de l'information du procès. Il me demanda mon épée, que j'ai dû lui remettre à mon grand regret. Elle étoit d'acier, et elle me



valoit cinquante louis: c'étoit un present que m'avoit fait Madame d'Uffé. J'ai d'abord fait savoir mon arrêt à mon avocat, qui m'assura qu'il ne dureroit que tres peu de jours. ~~est~~ Avant d'aller chez moi j'ai commencé à recevoir les visites des danseurs, et des danseuses, qui étoient les seules honnêtes gens que je connoissois. Enpoisonné par un verre de vin, triché, volé je me trouvois privé de ma liberté, et dans la crainte d'être condamné à payer cent mille francs pour les quels j'aurais dû me laisser mettre en chemise, puisque personne ne savoit ce que j'avois dans mon portefeuille. J'étois comme étouffé par cette oppression; j'avois écrit à Madame la Cardella, et je n'avois pas eu de réponse. La Binetti, la Rosari, et Balletti, <sup>qui</sup> disoient, ou <sup>se</sup> voyoient chez moi, ~~étoient~~ <sup>faisoient</sup> ma seule consolation. Les officiers <sup>capons</sup> étoient venus tous un à la fois me proposer pour m'engager à leur donner de l'argent à l'un des deux autres, me promettant chacun en particulier de me faire sortir d'embarras. On étoit content de trois ou quatre cent louis; mais quand même je les aurois donnés à un, je n'étois pas sûr que les autres deux ne revierdroient à la charge. Je leur ai dit un à un qu'ils m'envoyoient, et qu'ils me feroient plaisir à ne pas incommoder venant me voir.

Le cinquième jour de mon arrêt le Duc de Wittenberg partit de Stuttgart <sup>à Francfort</sup> pour aller ~~à Francfort~~, et dans le même jour la Binetti vint me dire que l'envoyé de Vienne lui avoit dit de ~~me~~ <sup>m'advertir</sup> que le Souverain avoit promis aux officiers ~~de ne pas se mêler~~ de ne pas se mêler de cette affaire, et que par là il me voyoit en danger de devenir la victime d'une sentence inique. Il me ~~faisoit~~ <sup>conseilloit donc</sup> dire de facher de me tirer d'embarras en vendant tout ce que j'avois en or, et en diamans en recevant la moitié de mes prétendus créanciers en bonne forme. La Binetti n'étoit pas de cet avis; mais elle se crut obligée de me dire ce que l'envoyé lui avoit donné ordre de me faire savoir.

Je ne pouvois pas me résoudre à me priver de mes bagues, et à vider ma cassette, ou j'avois montres, tabatières, autres boîtes, etrus, et portraits qui valaient plus que quarante mille francs; mais celui qui me força à prendre une résolution vigoureuse fut mon avocat, qui resta à tête me dit net et clair que si je ne pouvois pas venir à m'accommoder en payant je devois passer à ma ruine, car sans cela j'étois perdu. La sentence du juge de police, me



11 15

dit il, sera sommaire, car vous, étant étranger, vous ne pouvez pas prétendre de mettre votre affaire dans l'ordre ordinaire de la chicanne. Vous devriez commencer par donner caution. On a fait conter par des témoins qui sont ici que vous êtes joueur de profession, que c'est vous qui avez attirés les officiers chez votre compatriote Pochini, qu'il n'est pas vrai qu'on vous ait volé, et qu'il n'est pas vrai qu'on vous ait volé montres, et tabatière. On soutient qu'on trouvera tout cela dans vos coffres, lorsque la justice ordonnera qu'on inventorie tous vos effets. Attendez vous à cela demain ou après demain, et gardez vous de douter de tout ce que je vous dis. On viendra ici vider vos deux mâles, votre cassette, et vos poches, on écrira tout, et tout sera mis à l'encan dans le même jour; et si l'argent qu'on retirera ne suffira pas à payer votre dette, et tous les frais de justice, et de votre <sup>on vous</sup> ~~arrêter~~ enverra monsieur soldat dans les troupes de S. A. Serenissime. J'ai entendu moi même l'officier votre plus gros créancier dire en riant qu'on mettra en ligne de compte quatre louis qu'on vous donnera pour votre engagement, et que le duc sera enchanté d'avoir faite l'acquisition d'un tres bel homme. BnF  
MSS

L'avocat partit, et me laissa pétrifié. Sa narration me mit dans un si fort orgasme qu'en moins d'une heure il me parut que tous les fluides de mon individu cherchoient une issue pour évacuer la place qu'ils occupoient. Moi, réduit en chemise, et fait soldat! Moi! Cela ne sera pas. Cherchons quelque moyen de gagner du temps.

J'ai d'abord écrit à l'officier mon principal créancier que je m'accommoderois; mais tous les trois se trouvant ensemble en présence d'un notaire, et de témoins pour legaliser leur desistement, et me mettre en état de pouvoir partir d'abord.



Il étoit difficile qu'un des trois ne fût de garde le lendemain, ainsi je me flatois de gagner au moins un jour; en attendant je confiois que mon bon Dieu m'enverroit quelques lumières.

J'ai écrit une lettre au président de la police, l'appellant monseigneur, et réclamant sa puissante protection. Je lui disois que m'étant déterminé à vendre mes effets pour faire finir les actes de justice avec les quels on vouloit m'accabler, je le priois de faire suspendre les procédures, dont les depens tomboient à ma charge. Outre cela je le priois de m'envoyer un homme loyal qui estimerait mes effets à leur juste valeur d'abord que je l'avertirois de m'être accordé avec les officiers mes créanciers avec les quels je le suppliois d'interposer ses bons offices. Ce fut mon valet de chambre qui remit mes lettres à l'un et à l'autre.

Après dîner l'officier qui avoit reçu ma lettre, et qui prétendoit deux mille louis vint dans ma chambre. Il me trouva au lit, je lui dis que je croyois avoir la fièvre, et je l'ai entendu avec plaisir me parler sentiments. Il me dit qu'il venoit de parler au président de la police, qui lui avoit fait lire ma lettre. Venant, me dit-il, à un accommodement, vous prenez le bon parti; mais vous n'avez pas besoin que nous soyons tous les trois ensemble. J'aurai un plein pouvoir de mes deux camarades que le notaire reconnoitra — Monieur, je ne demande que la satisfaction de vous voir ensemble, et je crois que vous ne pourrez pas me la refuser — Vous l'aurez; mais si vous êtes pressé, je vous avertis que vous ne pourrez nous avoir que lundi, car un de nous est de garde dans les quatre jours suivans — J'attendrois jusqu'à lundi; mais donnez moi votre parole d'honneur que tout acte de justice sera suspendu jusqu'à ce terme — Je vous la donne, et voila ma main. Je



vous demande à mon tour un petit plaisir<sup>1.2</sup>. J'aime 17  
votre chaise de poste. Je vous la demande pour le prix qu'elle  
vous coûte — Volontiers — Appeller l'Hôte, et dites lui qu'elle  
m'appartient — Bien volontiers.

Il fait monter l'hôte: je lui dis que ma chaise apparteroit  
à monsieur, et il me répond que je serai le maître d'en dis-  
poser quand je l'aurai payé, et après avoir dit cela il s'en va.  
L'officier rit, il me dit qu'il étoit sûr d'avoir la chaise, il me  
remercie, il m'embrasse, et il part.

Deux heures après, un homme de bonne mine, qui  
parloit bien italien, vient me dire de la part du <sup>chef de</sup> ~~président~~ à  
la police que mes créanciers se trouveroient ensemble lundi  
prochain; et qu'il étoit le même qui estimeroit mes effets.  
Il me conseille de mettre dans mon accommodement la con-  
dition que mes effets n'iroient pas à l'enchère, et que mes  
créanciers se tiendroient au prix au quel il les mettroit. Il  
me promet que je me trouverois content. Après lui avoir  
dit que je lui ferois présent de cent louis, je me lève, et je  
veux qu'il donne un coup d'oeil à tout ce que j'avois dans mes  
deux males, et à mes bijoux. BnF MSS

deux males, et à mes bijoux. BIBL. MUSEE  
Après avoir tout vu, et avoir dit que mes seules dentelles  
valaient vingt mille francs, il m'assure que j'avais pour  
au delà de cent mille francs; et qu'il doit tout le con-  
traire dans le plus grand secret aux officiers. Moyennant  
cela, me dit il, tachez de les réduire à se contenter de la  
moitié de ce que vous leur devez, et vous partirez avec  
la moitié de vos effets. — Dans ce cas vous aurez cinquante  
Louis, et en voilà six en attendant. — Je les accepte. Com-  
ptez sur mon amitié. Mout Stultgard sait que vos créanciers  
sont fripon; et le duc le connoît; mais il <sup>se</sup>eroit obligé à faire  
semblant d'ignorer leur brigandage.



Après ces deux exploits j'ai respiré. Ayant devant moi cinq jours, je devois les employer à m'assurer la fuite avec tout mon petit équipage, ma voiture exceptée. Elle étoit difficile; mais moins que celle des plombs. Je ne devoi point manquer ni de courage, ni de moyens. J'ai envoyé prier à souper avec moi la Toscani, Balletti, et le docteur Binetti. J'avois besoin de consulter la matière avec des gens qui n'avoient rien à craindre de la colère de mes trois persecuteurs.

Après avoir donc bien soupé, j'informe ces trois amis de toutes les circonstances de ma situation, et de ma détermination à me sauver sans rien perdre de mes effets. Binetti parle le premier. Il me dit que si je peux sortir de l'auberge, et aller chez lui, je pourrai sortir par une des fenêtres de la maison, que je me trouverois en pleine campagne, et à cent pas du grand chemin d'où je pourrai aller en poste hors de l'état du Duc. Balletti regarde de la fenêtre de ma chambre qui donnoit sur la rue, et décide que je ne pourrai pas en sortir à cause d'un toit de planches qui étoit au dessus d'une boutique. Je trouve sa raison bonne, et je dis que je trouverois un autre moyen pour sortir de l'auberge; et que ce qui m'embarrassoit étoit mon bagage. La Toscani me dit que je devois abandonner mes malles, et envoyer tout ce que j'avois chez elle: qu'elle s'engageoit à m'envoyer tout là où je m'arrêteroie. J'emporterai tout, me dit elle, un peu à la fois sous mes jupes. Balletti lui dit que sa femme l'aidera, et nous concluons. Je promets à Binetti d'être chez lui le dimanche à minuit quand je devrois



tuer la sentinelle que j'avois toujours à la porte de ma <sup>13</sup>chambre<sup>19</sup>  
mais non pas dans la nuit. ~~Elle~~ La sentinelle m'enfermoit, ad-  
loit se coucher, et revenoit le matin. Balchetti repand d'un fidel  
domestique qu'il avoit, et s'engage qu'il me le fera trouver sur  
le grand chemin dans un chariot de poste qui m'attendra. La  
Tocani ajoute qu'on pourra charger sur le même chariot tout  
mon équipage dans d'autres mules. Elle commença d'abord  
à emporter deux habits les arrangeant sous ses jupes. Trois  
femmes me servirent si bien dans les jours suivans, que  
le Samedi à minuit mes mules se trouverent vides, comme  
ma charruette, dont j'ai mis dans mes poches tout ce  
que j'avois de précieux.

Dans le jour de Dimanche la Tocani me porta les clefs de  
deux mules, où elle avoit mit toutes mes hardes, et Balchetti  
vint pour la dernière fois m'assurer qu'un chariot de  
poste seroit sur le grand chemin à mes ordres gardé par  
son domestique. Sûr, et certain de tout cela, voila com-  
ment je m'y suis mis pour sortir de mon auberge.  
~~Le soldat~~ ~~La sentinelle~~ qui se promenoit ~~toute la journée à la~~  
à la porte de ma chambre, étoit accoutumée à s'en aller  
d'abord qu'elle me voyoit au lit. Elle me souhaitoit une  
bonne nuit, ~~elle~~ m'enfermoit, et après avoir mis la  
clef dans la poche, ~~elle~~ s'en alloit. Elle revenoit le  
matin; mais ~~elle~~ n'ouvroit ma porte que lorsque  
j'appellois. Mon valet de chambre entroit.  
Le soldat de sentinelle étoit aussi accoutumé à s'asseoir  
sur une petite table qui étoit dehors de ce que je lui  
envoyois de ma propre table. Or voila ~~ce que j'ai fait~~ l'instruction que  
j'ai donnée ~~faire~~ à mon espagnol.



Après avoir soupé, lui dis-je, au lieu d'aller me coucher, je me tiendrai prêt à sortir de ma chambre, et j'en sortirai d'abord que je ne verrai plus de lumière dehors. Etant sorti, je descendrai l'escalier, et je sortirai de l'auberge sans la moindre difficulté. J'irai tout droit chez Binetti, et de chez lui je sortirai de la ville, et j'irai l'attendre à Munsterberg. Personne ne pourra l'empêcher de partir le lendemain ou le sur lendemain. Tu dois donc, d'abord que tu me verras prêt dans ma chambre, éteindre la chandele qui sera sur la table où la sentinelle soupéra : tu l'éteindras facilement la mouchant. Tu la prendras pour aller l'allumer de nouveau dans ma chambre ; et je saisisai ce moment d'obscurité pour m'en aller. Quand tu aura rallumé la chandele, tu retourneras près du soldat pour finir de vider la bouteille. Quand tu lui diras que je suis couché, il viendra me souhaiter la bonne nuit <sup>comme il fait toujours</sup>, puis il m'enfermera, et il s'en ira avec toi. Il n'est pas vraisemblable qu'il vienne me parler quand il me verra couché.

Pour tromper le soldat, j'ai placé sur le chevet une tête à perruque couverte d'un bonnet de nuit, et ramassé la couverture de façon que quiconque devoit s'y prendre, et tout cela alla très heureusement, comme je l'ai vu de l'educ lui-même trois jours après avec toutes les circonstances.

Mardi, que l'educ buvoit avec la sentinelle, j'étais avec ma pelisse sur le corps, un couteau de chape en ceinture parce que je n'avais plus d'épée, et deux pistolets



dans mes poches.

14 21 21

D'abord que l'obscurité dehors me rendit sûr que la chandele étoit éteinte, je suis sorti de la chambre, j'ai descendu l'escalier, et je suis sorti de la porte de l'auberge sans rencontrer personne. C'étoit un quart d'heure avant minuit.

Je vais à longs pas à la maison de Binetti; je vois au clair de lune la femme qui m'attendoit à la fenêtre. Elle vient m'ouvrir la porte, je monte avec elle, et sans perdre le moindre temps, elle me mène à la fenêtre par où je devois sortir; la femme de Balletti étoit là pour l'aider à me couler bas, et son mari étoit dans la boue jusqu'à mi-jambe pour me recevoir entre ses bras. J'ai commencé par lui jeter ma pelisse.

Les deux charmantes femmes me passèrent une corde par dessous les bras à travers la poitrine, et en tenant les deux bouts, elles accompagnèrent la descente exemple peu à peu, ma très douce, et très comode descente exempte de tout danger. Jamais homme qui fût ne fût mieux servi. Balletti qui me reçut entre ses bras, me donna ma pelisse, puis me dit de le suivre.

Bravant les courbes, où nous entrions jusqu'aux genoux, et passant par des trous de chiens, où nous <sup>l'obstacle</sup> trouvions des hayes, et des échaliers fait pour empêcher l'entrée aux bestiaux, nous arrivâmes au grand chemin fort fatigués malgré qu'il n'étoit distant du rempart que de trois ou quatre cent pas. Nous en fîmes autant pour joindre la voiture qui étoit fermée à m'attendre à un cabaret isolé. Le laquais de Balletti



y étoit assis. Il descendit d'abord nous disant que le postillon venoit d'entrer dans le cabaret, et qu'il sortiroit après avoir bu un pot de biere. Je me mis d'abord mis à la place, et après l'avoir bien recompensé j'ai dit à son maître de partir avec lui, et de me laisser l'embarras de tout le reste. C'étoit le deux du mois d'Avril de l'année 1760, jour de ma naissance remarquable dans toute ma vie à cause de quelque incident.

Le postillon deux minutes après sort du cabaret, et me demande si nous attendrions long tems croyant de parler à la même personne avec laquelle il étoit parti de Carstadt. Je le laisse dans l'erreur, et je lui dis d'aller à Tübingen sans s'arrêter pour changer de chevaux à Valdeimbuk, et il m'obéit; mais j'ai vu voyant la mine qu'il fit à Tübingen quand il me vit. Le valet de Ballessti étoit très jeune, et fort petit: quand il me dit que ce n'étoit pas moi <sup>avec</sup> lequel il étoit parti je lui ai répondu qu'apparemment il étoit seul, et content de deux florins pour boire que je lui ai donné, il ne repliqua pas. Je lui d'abord parti, et je ne me mis arrêter qu'à Furtemberg, où j'étois sûr.

Après avoir bien soupe, et mieux dormi, j'ai écrit aux trois officiers la même lettre à chacun. Je les ai appelés en duel tous les trois, leur disant clair et net que s'ils ne venoient pas, je ne les nommervois à l'avenir que les caractérisant de Tru. M. .... Je leur promettois de les attendre trois jours d'autant du moment dans lequel je leur écrivois; <sup>esperant</sup> ~~et j'espérois~~ de les tuer tous les trois, et de me rendre par là célèbre dans toute l'Europe. J'ai aussi écrit à la Torcant, à Ballessti,



15 13 113  
Et à la Binetti leur recommandant mon domestique.  
Les officiers ne vinrent pas; mais dans ces trois jours  
les filles de l'hôte me firent passer mon temps avec  
tout le plaisir que je pouvois desirer.

Le quatrième jour à midi j'ai vu arriver le duc à franc  
étrier avec sa malle liée à la selle. La première chose qu'il  
il me dit fut que je devois aller en Suisse, car toute la  
ville de Stutzgard savoit que j'étois là, et que je devois craindre  
d'être, car les trois officiers pouvoient fort bien par esprit de  
vengeance me faire assassiner. Après lui avoir dit que  
je ne voulois pas de ses conseils, voici l'exakte narration  
qu'il me fit de tout ce qui est arrivé après ma fuite.

Après votre départ, me dit-il, je suis allé me coucher.  
Le lendemain à neuf heures la sentinelle vint se promener  
devant votre porte, et à dix les trois officiers vinrent.  
Quand je leur ai dit que vous dormiez encore, ils s'en allèrent  
me disant d'aller les appeler au café d'abord que votre  
chambre seroit ouverte; mais ne me voyant pas ils revinrent  
vers midi, et ils ordonnèrent au soldat de sentinelle d'ouvrir  
votre porte. J'ai joui de la belle scene.

On croit de vous voir dormant, on vous donne le bon  
jour, on s'approche de votre lit, on vous reconnoît, la  
paille cède, la tête à peine tombe, et les voyant com-  
ber je ne peux m'empêcher de pousser — Tu ris, mais  
viens. Tu nous diras où ton maître est allé.

Ces paroles étant accompagnées d'un coup de canne,  
je lui réponds avec un sac... qu'il n'avoient qu'à inter-  
roger la sentinelle. La sentinelle dit que vous ne pourriez  
être sorti que par la fenêtre; mais on appelle le caporal,



et on fait mettre tout de même l'innocent soldat aux  
arrêts. A ce bruit l'hôte monte, il ouvre les mâles, et les vo-  
yant vides, il dit que votre chaire de poste le payera; et il laisse  
que l'officier dise que vous la lui aviez cédée.

Un autre officier arrive, et ayant entendu le fait, il décide que  
vous ne pourriez être sorti que par la fenêtre, et partant  
il ordonne que le soldat soit relâché; mais on se permet à  
mon égard la plus noire de toutes les injustices. Comme je pour-  
rivois à dire que je ne savois pas où vous étiez allé, et que je  
ne pouvois pas m'empêcher de dire on trouva bon de me faire  
mettre en prison. On me dit qu'on m'y retiendra jusqu'à ce  
que je dise où vous étiez, et si non vous, au moins vos effets.  
Le lendemain un de ces officiers est venu me dire qu'on me  
condamneroit aux galères, si je m'obstinois à me taire. Je leur  
ai répondu que foi d'Espagnol je n'en savois rien; mais que  
quand même je le savois, je ne le disois jamais, car en  
honneur je ne pouvois pas devenir espion contre mon maître.  
Un bourreau alors me donna par ordre de ce monsieur  
les étrivières, et après cette cérémonie on me laissa libre.  
Le soir allé me coucher à l'auberge, et le lendemain tout  
Stuttgart sut que vous étiez ici, d'où vous aviez défié les  
officiers de venir se battre. C'est une sottise, dit on, qu'ils  
ne feront pas; mais madame Binetti m'a dit de vous dire  
de vous en aller d'ici, car ils pourroient vous faire assassiner.  
L'hôte a vendu votre chaire de poste, et vos mâles à l'ex-  
coyé de Vienne, qui vous a fait, dit on, sortir des fenêtres  
de l'appartement qu'il loue à la Binetti. J'ai mis la porte sur  
que personne n'ait de s'y opposer, et me voilà.  
Trois heures après son arrivée j'ai mis la porte jusqu'à







Une heure après être sorti de la ville, je me trouve entre plusieurs montagnes: je me serois en agare, si je n'avois pas vu toujours des ouvriers, qui m'assuroient que ce chemin là devoit me conduire dans quelque endroit hospitalier. Je rencontrois à chaque quart d'heure des pèlerins; mais je me faisois un plaisir de ne prendre d'eux aucune information. Après avoir marché six heures à pas lents, je me suis vu tout d'un coup dans une grande plaine entre quatre montagnes. J'apprenois à ma gauche en belle perspective une grande église attenante à un grand bâtiment d'autrui: lecture régulière, qui invite les passans à y adresser leurs vœux. Je vois m'y approchant que ce ne pouvoit être qu'un couvent, et je me rejouis d'être dans un couvent catholique.

J'entre dans l'église; je la vois superbe par les marbres, et par les ornemens des autels, et après avoir entendu la dernière messe, je vois dans la sacristie, où je vois des moines benedictins. Un d'entr'eux qui à la croix qu'il portoit sur la poitrine je prend pour l'abbé, me demande si je desirois voir tout ce qu'il y avoit de digne d'être vu dans le sanctuaire sans sortir de la balustrade: je lui réponds qu'il me fera honneur et plaisir, et il vient lui-même accompagné de deux autres, me faire voir des pavemens fort riches, des charubles couverts de grosses perles, et des vases sacrés couverts de diamans et d'autres pierres.

Comprenant fort peu l'allemand, et point du tout le polonois, qui est à l'allemand comme le geneois à l'italien, je demande en latin à l'abbé si l'église étoit bâtie depuis long tems, et il me narre en détail l'histoire, finissant par me dire que c'étoit la seule église qui avoit été sacrée par J. C. même en personne.

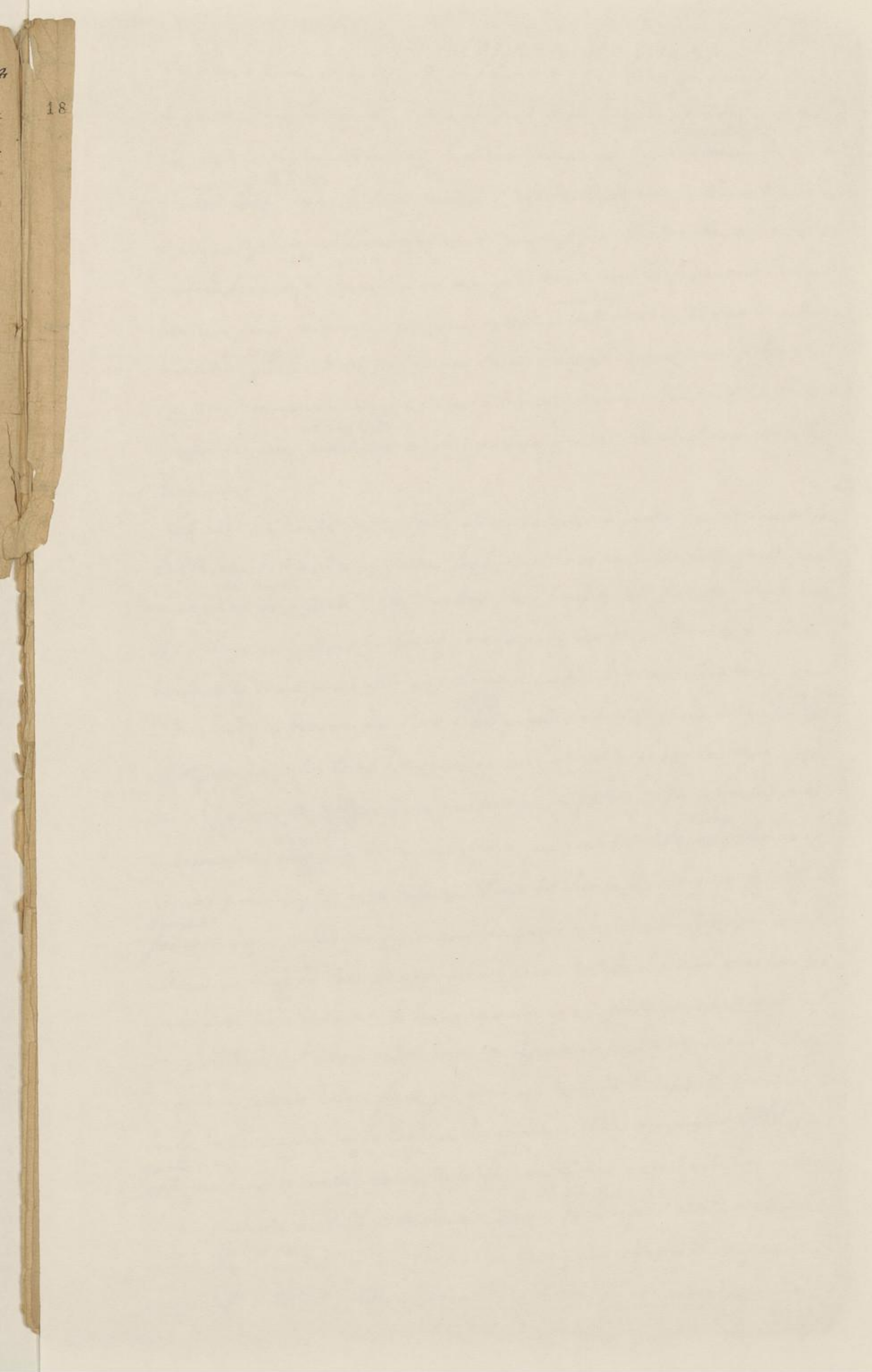






Left  
un-  
non  
ur  
,  
a:  
me  
it  
on:  
e  
i  
int,







post.

&

mit

aan:

L.

mier

e.

ve.

?



















Il observe mon étonnement, et pour me convaincre qu'il ne me devoit que  
la pure, et simple vérité, il me conduit dans l'église, et il me montre sur  
la surface du marbre cinq marques concaves que <sup>les cinq doigts</sup> ~~le marbre~~ de S. C.  
<sup>avoient laissées</sup> y ~~avait laissées~~, lorsqu'il avoit sacré l'église en personne. Il avoit laissé ces  
marques pour que les mécréants ne pussent pas douter du miracle, et  
pour débarrasser le supérieur du soin qu'il devoit avoir de faire venir l'évêque  
diocésain pour la sacrer. Le même supérieur <sup>avait appris</sup> ~~sait~~ cette vérité par une divine  
révélation <sup>en songe</sup> qui lui disoit en termes clairs de n'y plus penser, car l'église étoit  
divinitus consecrata: et que c'étoit si vrai qu'il venoit dans le tel endroit de  
l'église les cinq <sup>concaintes</sup> ~~petites~~. Le supérieur y alla, les vit, et remercia le  
Seigneur.

Cet abbé, enchanté de la docile attention avec laquelle j'avois écouté son  
fagot, me demanda où j'étois logé, et je lui ai répondu nulle part, car  
en arrivant <sup>de Zurich</sup> ~~à~~ à pied j'étois entré dans l'église. Il joint alors ses mains,  
et les eleve en gardant en haut, comme pour remercier Dieu de m'avoir  
touché le cœur pour aller en pèlerinage porter là mes scelerettes, car  
à dire vrai j'ai toujours eu l'air d'un grand pecheur. Il me dit qu'il étoit  
midi, et que je lui ferois honneur en ~~me~~ allant manger la soupe avec  
lui, et j'ai accepté. Je ne savois pas encore où j'étois, et je ne voulois pas  
le demander, <sup>à</sup> ~~me~~ aise de laisser croire que j'étois allé <sup>là en</sup> ~~en~~ pèlerinage.  
Il exprime pour expier mes crimes. Il me dit chemin faisant que ses religieux  
~~seroient~~ maigre, mais que je pourrois manger gras avec lui, puisqu'il avoit  
obtenu un bref de Benoît XIV qui lui permettoit de manger gras tous les  
jours avec trois convives. Je lui ai répondu que je participerois volontiers de  
son privilège. D'abord entré dans son appartement il me montra le bref  
en cadre couvert d'une glace, qui étoit au dessus de la tapisserie où à vis  
de la table exposé à la lecture des curieux, et des rempuleux ~~et~~ y a-  
<sup>yant</sup> ~~ant~~ que deux convives, et un domestique à livrée en mit vite un autre.  
Il me presenta d'abord ce troisième ~~me~~ me disant qu'il étoit son chan-  
celier. <sup>Je dois avoir</sup> ~~Lui~~, me dit il d'un air très modeste, une chancellerie, parceque  
en qualité d'Abbé de Notre Dame d'Insiedel, je suis aussi prince du



saint Empire Romain.

je me trouvois

J'ai respiré. Je savois à la fin où j'étois, et j'en étois enchanté car j'avois lu, et entendu parler de Notre Dame des Hermites. C'étoit le foretto d'en deça des monts. A table l'Abbé prince eut de pouvoir me demander de quel pays j'étois, et si j'étois marié, et si je comptois de faire le tour de la Suisse en m'offrant des lettres par tout où je voudrois aller. Je lui ai répondu que j'étois venizien, et garçon, et que j'accepterois les lettres dont il vouloit m'honorer après que je lui aurois dit qui j'étois dans une confiance que j'espérois d'avoir avec lui, ou je lui communiquerois toutes les affaires qui regardoient ma conscience.

Voilà comme je me mis engagé à me confesser à lui sans en avoir eu la pensée avant l'instant. C'étoit ma marotte. // me parvenoit de ne faire que ce que Dieu vouloit, lorsque j'exécutois une idée non préméditée tombée des nues. Après lui avoir ainsi dit assez clairement qu'il alloit être mon confesseur, il me fit des discours pleins d'unction, qui ne m'ennuyèrent pas pendant un dîner très délicat où entre autres il y avoit des becasses, et des becassines. Comment, mon très révérend père, de ce gibier dans cette saison? — C'est un secret, Monsieur, que je vous donnerai avec plaisir. Je conserve ce gibier six mois sans que l'air ait la force de le corrompre. Ce prince abbé étoit un friand du premier ordre, et également gourmet affectant malgré cela l'air sobre. Son vin du Rhin étoit exquis. On servit une fruite saumonée, il fit un soupir, il me dit en latin cicéronien qu'il y avoit de l'orgueil à ne pas vouloir en manger parcequ'elle étoit poisson, et il colora très bien son sophisme. Il m'observoit attentivement, et en examinant mes atours il ne pouvoit pas craindre que je lui demandasse de l'argent; je voyois que cela lui donnoit un air d'assurance. Après dîner il congédia le chancelier, et il me conduisit par tout le monastère, et enfin dans la bibliothèque, où j'ai vu le portrait de l'Electeur de Cologne en évêque Electeur. Je lui ai dit qu'il ressembloit, mais qu'on l'avoit enlaidi dans la physionomie, et je lui ai dans le moment montré son portrait dans la belle tubatière, que pendant le dîner je n'avois jamais tiré de ma poche. Il leva gayement le



22 ~~27-28-29-30-31-32-33-34-35-36-37~~  
capita de S. A. et de se faire peindre en grand maître, et il admira la  
beauté <sup>de la</sup> ~~de la~~ tabatière augmentant toujours de plus en plus l'idée qu'il  
il avoit conçue de mon personnage. Mais la bibliothèque m'aurait fait  
faire les hauts cris, si j'avois été seul. Il n'y avoit que des in folio: les  
plus modernes étoient vieux d'un siècle, et tous ces gros livres ne  
trouvoient d'autre chose que de religion: bibles, commentateurs,  
saints pères, <sup>plusieurs légistes en allemand</sup>, des annales, et le grand dictionnaire d'Offman.  
Mais vos religieux, lui dis-je, auront dans leurs chambres des li-  
vres de physique, d'histoire, de voyages: Non <sup>me</sup> dit-il, ce sont des  
bonnes gens qui ne se soucient de rien autre que de faire leur de-  
voir, et de vivre en paix.

Ce fut dans ce moment là qu'il me vint envie de me faire moine,  
mais je ne lui ai rien dit. Je l'ai seulement prié de me conduire dans  
son cabinet, où je lui ferai une confession générale de mes égare-  
ments pour pouvoir le lendemain, absous de tous mes crimes pren-  
dre la sainte Eucharistie, et il me mena d'abord dans un petit pa-  
vilion, où il ne voulut pas que je me <sup>missa</sup> ~~mette~~ à genoux. Il me fit asseoir  
vis à vis de lui, et en moins de trois heures, je lui ai conté une quan-  
tité d'histoires scandaleuses, mais sans grâce, puisque j'avois besoin  
d'employer le style d'un repentant, <sup>quoique</sup> et lorsque je recapitulois mes crimes  
général je ne me <sup>trouvais</sup> ~~trouvais~~ pas en état de les reprocher. Malgré cela  
il ne douta pas au moins de mon abjection: il me dit que la contrition  
viendrait quand par une conduite régulière j'aurais regagné la grâce;  
et plus encore selon moi  
car selon lui sans la grâce il étoit impossible de sentir la contrition.  
Après avoir donc prononcé les paroles qui ont la force d'innocenter tout le genre  
humain ~~il~~ me conseilla de me retirer dans une chambre qu'il me fit donner,  
et de passer le reste de la journée en prières, et de me coucher de  
bonne heure après avoir souper; il ~~me~~  
~~donna une simple absolution~~. Il me dit que le lendemain à la pre-  
mière messe je communierois, et nous nous reposâmes.



Seul dans ma chambre j'ai eue l'idée qui m'étoit venue avant  
 de me confesser. J'ai eu de voir que j'étois dans le véritable endroit  
 où je pourrois vivre heureux jusqu'à ma dernière heure ne donnant  
 plus aucune prise à la Fortune. Il me parut que cela ne dépendoit  
 que de moi, car je me sentois sûr que l'abbé ne me refuseroit pas l'ha-  
 bit de son ordre une fois que je lui donnerois par exemple dix mille  
 ecus pour me faire une rente qui après ma mort resteroit au mo-  
 nastère. Pour être heureux il me paroïtoit qu'il ne me falloit qu'  
 une bibliothèque, et j'étois sûr qu'on me la laisseroit faire à mon  
 choix, une fois que j'en ferois un don au monastère ne m'en  
 réservant que le tiers libre usage pendant toute ma vie. Pour ce  
 qui regardoit la société des moines, la discorde, les tracasseries in-  
 supportables de leur nature que je connoissois, j'étois sûr de rien être  
 pas incommodé, puisque ne voulant rien <sup>et</sup> n'ayant aucune am-  
 bition qui put exciter leur jalousie, je ne pouvois rien craindre.  
 Je prevoiois la possibilité d'un repentir, et l'honneur me feroit trem-  
 bler; mais je me flattois encore d'y trouver un remède. En deman-  
 dant l'habit de S. Benoît je demanderois dix années de tem-  
 pus avant que de me déterminer à devenir profès. Si le repentir  
 ne me venoit pas en dix ans, je trouvois invraisemblable qu'il  
 pût se déclarer après. C'étoit d'ailleurs décidé que je ne voudrois  
 aspirer à aucune charge, à aucune dignité dans la religion, je  
 ne voudrois que ma paix, et toute l'honnête liberté que je pouvois  
 désirer sans exciter le moindre scandale. Pour que l'abbé m'ac-  
 cordât les dix années de noviciat que je lui demanderois, je lui ~~fais~~  
<sup>auvois</sup> fait une condition de perdre les dix mille ecus que je lui ~~donne~~  
<sup>payais</sup> d'avance, si je ~~prene~~ <sup>venais à prendre</sup> la résolution de quitter l'habit. J'ai mis



23 31. 139

Tout ce projet par écrit, j'y ai dormi dessus, et le lendemain après avoir pris le saint sacrement je l'ai présentée à l'abbé qui m'attendait à prendre une tasse de chocolat.

Il le lut avant que nous déjeunassions, ~~et~~ il ne me dit rien, et ~~il~~ l'ayant relu ~~le~~ après en se promenant, ~~puis~~ il me dit qu'il me repondrait après dîner.

Après le dîner ce brave abbé me dit que sa voiture étoit prête pour me conduire à Zurich, où il me prioit d'attendre quinze <sup>lui même</sup> jours la réponse. Il me promit de venir me la porter ~~en personne~~, et il me donna deux lettres cachetées en me priant de ne pas manquer de les porter en personne. Mon très révérend, ~~j'ai~~ <sup>j'ai</sup> une obligation infinie <sup>à Votre Altesse</sup>, je porterai vos lettres, je vous attendrai à l'épée, et j'espère que vous exaucerez mes vœux. Je lui ai pris la main que très modestement il se laissa baiser.

Quand mon espagnol me vit de retour il fit un rire qui me découvrit sa pensée — De quoi riez-vous? — Je ris qu'à peine arrivé vous trouvez de quoi vous amuser deux jours — Dis à l'hôte que je veux une voiture à mes ordres tous les jours pour quinze jours de suite, et un bon domestique de louage. BnF MSS

L'hôte qui s'appelloit Ote, et qui avoit titre de Capitaine, vint en personne me dire qu'il n'y avoit à Zurich que des voitures ou valets de louage. Je le lendemain j'ai porté mes lettres à leurs adresses: c'étoit à M. O-reilli, et à M. Pestalucci, qui n'étoient pas à leurs maisons. Je les ai eus tous les deux l'après dîner chez moi; ils m'invitèrent à dîner prenant leur jour, et ils me prièrent d'abord d'aller avec eux au concert de la ville, puisqu'il n'y avoit aucun spectacle public que celui-là, particulier cependant aux citoyens



abonnés, et aux étrangers ~~et~~ aux quels on feroit payer un ~~assez~~; mais ils me dirent que je devoi y aller comme citoyen, et ils me firent à l'encre l'éloge de l'Abbé d'Incey.

A ce concert, qui n'étoit qu'instrumental, je me mis ennuyé. Les hommes <sup>promeneurs</sup> étoient tous d'un côté où j'étois aussi entre mes deux ~~promeneurs~~; et les femmes étoient toutes de l'autre, et cela m'importunait, car malgré ma récente conversion j'en voyois trois ou quatre qui me <sup>revenoient</sup> ~~plaisaient~~, et qui avoient les yeux sur moi aux quelles j'avois volontiers conté fleurette. A la fin du concert, la sortie du mon: de fit naître le péle-mêle, et les deux citoyens me présentèrent leurs femmes, et leurs filles: ces filles étoient positivement les deux qui étoient les plus aimables de Zurich. Les cérémonies dans la me sont fort courtes, ainsi après avoir remercié ces messieurs je suis rentré chez moi. Le lendemain j'ai dîné en famille chez M. O'Neill, où j'ai rendu justice au mérite de sa fille; mais sans lui indiquer par la moindre agacerie d'usage que je pouvois avoir un goût pour elle. Le lendemain chez M. Pestaluzi j'ai joué précisément le même rôle, malgré que Mademoiselle m'auoit très facilement monté l'esprit en galanterie. Je fus à mon grand étonnement fort sage, et en quatre jours tout Zurich savoit que je l'étois. J'observois aux promenades qu'on me regardoit avec une mine respectueuse, ce que je trouvois fort nouveau. Je me persuadois toujours plus que mon idée de me faire moine étoit une véritable vocation. Je m'ennuyois; mais je voyois que dans un changement de moeurs il faudroit cela devoit être. Cet ennui disparoitroit lorsque je me serois habitué à la sagesse. Je passois tous les matins trois heures avec un maître de langue qui m'enseignoit l'Allemand, il étoit italien natif de Gènes, il s'appelloit Siminiari, il avoit été Capucin, et le desespoir l'avoit fait apostasier. Le pauvre



homme, au quel je donnois un ecu de six francs tous les jours <sup>24</sup> ~~me~~ <sup>me</sup> <sup>41</sup> regardoit

comme un ange ministre de la Providence, et dans ma folle prétendue

catholique je le prenois pour un diable sorti de l'enfer, car il sautoit tous

les moments où j'interrompois sa longue leçon pour me dire du mal de

toutes les communautés religieuses, et celles qui avoient la meilleure

apparence étoient selon lui les plus perverses, puisqu'elles étoient plus

seduisantes. Il baptisoit tous les moines pour la plus vile canaille de

tout le genre humain. Mais, lui dis-je un jour, Notre Dame d'Elinciel

par exemple? Vous conviendrez..... — Quoi? C'est une union de qua-

tre vingt faineants, ignorans, vicieux, hypocrites, vrais cochons qui..... —

Mais S. A. Reverendissime l'Abbé? — Pâleur parvenu, qui joue le rôle

de prince, et qui a la fatuité de se croire prince — Mais il l'est effectivement

ment — Point du tout; c'est un masque; j'en ai vu d'autres que com-

me un bouffon — Que vous a-t-il fait? — Rien. Il est moine —

Il est mon ami. — Si cela est, pardonnez tout ce que j'ai dit.

Ce Justiniani cependant me minoit. Le quatorzième jour de ma

prétendue conversion, veille du jour dans le quel l'abbé m'avoit

promis de me faire une visite, <sup>j'étois</sup> ~~j'étais~~ à six heures après midi à ma

fenêtre sur le pont où je voyois les passans, et où je voyois aussi tous

ceux qui arrivoient en voiture à mon auberge. Je vois une voiture

à quatre chevaux qui arrive à grand trot, elle s'arrête à la porte

~~de mon auberge~~, le sommelier va ouvrir la portière, <sup>derrière</sup> car la voiture

il n'y avoit aucun domestique; et je vois quatre femmes bien

mises qui en sortent. Je ne trouve rien de rare dans les trois premières,

mais la quatrième, vêtue en ce qu'on appelloit amazone, me frappe.

<sup>Cette</sup> jeune brune avec des yeux noirs très fendus à fleur de tete sous

deux voiles intrepides à teint de li, et joues de rose coiffée par un

bonnet de raffin bleu d'ou pendoit une houpe d'argent qui lui tomboit



sur l'oreille est un talisman qui me rend stupide. Je mets ma poitrine sur la hauteur d'appui de la fenêtre pour gagner dix pouces, et elle élève sa charmante tête, comme si je l'avais appelée. Ma position extraordinaire la force à me regarder avec attention une demi-minute. C'est trop pour une femme modeste. Elle entre, ~~et~~ je cours à la fenêtre de mon antichambre qui donnoit sur le corridor, et je la vois monter <sup>étaient</sup> rapidement pour rejoindre ses trois compagnes qui ~~étaient~~ <sup>étaient</sup> déjà parées. Quand elle est devant ma fenêtre elle tourne sa tête par hasard, <sup>faisant</sup> et me voyant ~~elle me voit~~ debout, elle recule d'un demi pas, ~~et elle fait un cri com~~ me si elle avait vu un spectre; mais elle se remet dans l'instant en poussant de rire, et elle vole dans la chambre où étaient ses trois amies.

Dépensez vous mortels d'une pareille rencontre si vous en avez la force. Permettez fanatiques, si vous le pouvez, dans la folle idée d'aller vous envelopper dans un doctre après avoir vu ce que j'ai vu dans ce moment là à Zurich le 13 du mois d'Avril. Je suis allé me jeter sur le lit pour me calmer. Je retourne à la fenêtre du corridor cinq ou six minutes après, <sup>et voyant</sup> ~~je vois~~ le cornetier qui sortoit de la chambre de ces nouvelles arrivées, ~~et~~ je lui dis que je souperai à la table d'en bas avec tout le monde — Si vous voulez y souper pour être avec ces dames, c'est inutile. Elles souperont dans leur chambre à huit heures pour partir demain à la pointe du jour — Où vont elles? — Elles vont à Linzid faire leurs dévotions. Elles sont toutes les quatre catholiques — D'où sont elles? — De Soleure — Comment s'appellent elles? — Je n'en sais rien.

Je me remets sur le lit, je pense d'aller à Linzid. Mais que ferai-je là? Elles vont se confesser, communier, converser avec Dieu, avec les saints, avec les moines, quelle figure ferai-je là? Il se peut encore que je rencontre l'abbé en chemin, et pour lors je dois malgré le ciel, et l'enfer retourner sur mes pas. Je rejete cette idée; mais je vois



que si j'avois eu un ami comme je l'aurois voulu je l'aurois allé me  
mettre en embuscade pour enlever l'amazone, dont rien n'auroit été  
plus facile, car elles n'<sup>avoient</sup> ~~pas~~ personne. Je pense d'aller hardiment  
leur demander à rayer, <sup>mais</sup> et j'ai peur que les trois autres devotes me  
rejetent; <sup>il me sembloit que l'amazone</sup> ~~je n'ai peur~~ elle qui ne pouvoit être devote que par <sup>maniere</sup> ~~son~~  
~~je~~ d'acquies, car sa physionomie étoit parlante; et <sup>depuis</sup> ~~elle~~ long temps  
qu'il n'y avoit plus pour moi au monde des physionomies trompeuses  
dans les femmes.

Mais tout d'un coup la plus heureuse de toutes les idées se présente  
à mon ame agitée. Je vais à ma fenêtre du corridor, et j'y reste jusqu'  
à ce que le somelier passe; je l'appelle dans ma chambre, je lui donne  
un louis, et je lui dis qu'il doit me prêter d'abord un tablier vert,  
comme le sien, car je veux aller servir à table ces dames. Tu n'as  
rien de votre caprice. Je vais vous prendre le tablier. La plus jolie m'a  
demandé qui vous êtes — Cela se peut; <sup>car elle m'a</sup> mais elle en en parlant, mais  
elle ne me reconnaitra pas. Que lui as-tu dit? — Que vous êtes un italien,  
et voilà tout — Souviens-toi d'être discret — J'ai prêté votre espagnol  
de venir servir au rayer, car je suis seul, et j'ai la table là bas — Il ne  
doit pas venir dans la chambre tandis que je jouerai mon personnage,  
car ce fou ne pourroit se tenir de rire, et tout irait au diable. Appelle  
le. Il aura soin d'aller dans la cuisine, et me porter les plats de hors;  
~~car il ne faut pas qu'il s'en aille~~

Le somelier remonte avec le tablier, et le due aussi. Je lui dis dans  
le plus grand sérieux ce que je veux qu'il fasse; il rit comme un fou; ~~et~~  
mais il m'assure qu'il m'obéira. Je me fais donner le couteau tranchant; <sup>je mets</sup> ~~je~~  
mes cheveux en catogan <sup>galonné</sup> ~~je~~ je me decollete, je mets le tablier par des-  
sus une veste d'ecartole <sup>galonné</sup> ~~je~~ j'orais à l'italienne, je me regarde au  
miroir, et je me trouve l'air <sup>ignoble et faux</sup> ~~modeste~~ du personnage que je devois  
représenter. <sup>Le rayer</sup> ~~je~~ dans la joye. Elles sont de l'heure. Elles parlent français.



Le duc vient me dire que le sommelier va monter le souper. J'entre dans leur chambre, et je leur dis en regardant la table On va vous servir d'abord Madames. Dépêchez vous donc, dit la plus laide, car nous devons nous lever avant jour. J'orange des sièges, et je vois du coin de l'œil la belle immobile, je la regarde comme un éclair, et je la vois ébahie. Je vais au devant du sommelier je l'aide à mettre les plats sur la table, et le sommelier s'en va en me disant reste ici toi, car je dois aller servir la bas. Je prends une assiette, et je me mets devant celle qui m'a blessé sans la regarder, mais je la voyais parfaitement, je ne voyais même qu'elle seule. Elle étoit étonnée: les autres ne m'ont pas seulement observé. Je cours lui changer d'assiette, puis j'en change rapidement les autres, elles se servent le bouilli elles mêmes, et en attendant je leur tranche en présence un chopin au gros sel avec une adresse merveilleuse. Voilà, dit la charmante, un comédien qui rent bien. Et il long temps, mon cher, que vous revenez dans cet auberge? — Ah ça que quelques semaines Madame. Vous avez bien de la bonté. J'avois caché sous les ~~manches~~ <sup>de ma veste</sup> mes manchettes qui étoient de point à l'aiguille, et je l'avois boutonnée au poignet, mais le jabot sortant un peu de l'ouverture, elle l'aperçoit, et me dit: ah! rendez attendre — Que souhaitez vous Madame? — (faire moi voir donc. Voilà des dentelles superbes — Ah Madame, on me l'a dit; mais elles sont vieilles. C'est un seigneur italien qui a logé ici qui m'en a fait présent.

<sup>laine</sup>  
En lui disant cela je ~~l'observais avec une curiosité~~ <sup>l'observais</sup> et je la voyais qu'elle tirait <sup>dehors</sup> toute la manchette; ce qu'elle faisoit lentement sans me regarder, en me mettant en même temps pres à mon aise pour que je pusse me ravaler de la charmante figure. Quel délicieux moment! je savais qu'elle m'avoit reconnu, et en voyant qu'elle me gardoit le secret, quelle peine







Donnez pas je découvre tout — Tiens coquin, te voilà d'avance, porte moi à souper.

Voilà les plaisirs de ma vie que je ne peux plus me procurer; mais j'ai le plaisir d'en jouir encore ~~comme~~ les ruyant. Et malgré cela il y a des monstres qui mechent le repentir, et des sots philosophes, qui disent que ce ne sont que des vanités.

J'ai couché avec l'amazone en imagination: jouissance fictive mais pure, et je me suis trouvé à la porte, les botes nettoyées à la main

precieusement lorsque le cocher venoit leur dire de se lever. Je leur

ai demandé pour la forme si elles vouloient dîner, et elles

me repondirent en riant qu'elles n'avoient pas d'appetit. Je suis

parti pour <sup>les</sup> ~~habiller~~ <sup>habiller</sup> ~~habiller~~, mais la porte étant ouverte,

<sup>mes yeux</sup> ~~j'ai~~ dînèrent sur un sein d'ababrie. Elle appella et de

mandant où étoient les botes, et je l'ai pécé de permettre

que je les lui lace. Comme elle étoit déjà chaussée, et qu'elle

avoit de culottes de velours, elle se donna des airs d'homme,

et d'ailleurs qu'est ce qu'un cornelier? Tout pri pour lui s'il

ose esperer quelque chose de solide en consequence de quelque rien

qu'on lui accorde. Il est puni, car il ne sera jamais avec hardi

pour aller en avant. Aujourd'hui devenu vieux j'ai quelque

privilege dans ce gout là, et j'en jouis me moquant, mais

me moquant <sup>aussi</sup> ~~de~~ celles qui me les accordent, ~~car~~ ~~cependant~~ ~~le~~

~~leur dire, car, fachez, elles ne feroient plus d'ouvrage.~~

Après son depart, ~~je me suis mis à~~ ~~de m'être troué à~~ ~~ma lèvre~~ <sup>j'ai appris</sup>

~~que j'espérois~~, je me suis recouché, <sup>quelque</sup> ~~et~~ <sup>et à</sup> ~~mon reveil~~ <sup>quel</sup>

que l'Abbé étoit à Zurich. Monsieur Ote m'a dit une heure

après qu'il dîneroit avec moi tête à tête dans ma chambre.

Je lui ai dit que c'étoit à moi à payer, et qu'il devoit nous

traiter comme des princes. ~~et~~ ~~il~~ ~~ne~~ ~~l'a~~ ~~pas~~ ~~pu~~ ~~faire~~.

Ce brave prelat entra chez moi à midi, et me fit compliment sur

la belle reputation que je m'étois faite à Zurich, ce qui le feroit



juger que ma vocation duroit encore. Voilà, me dit-il, un distique  
que vous ferez mettre au dessus de la porte de votre appartement

Inveni portum. Spes et fortuna valete;

Nil mihi vobiscum est: ludite vincti alios

C'est la traduction, lui dis-je, de deux vers grecs d'Euripide;  
mais ils ~~seront~~ bons dans un autre sens, Monsieur, car j'ai  
changé d'avis depuis hier. Il me félicita, et il me souhaita l'ac-  
complissement de tous mes desirs ~~me~~ m'assurant en secret qu'il étoit  
plus facile de faire son salut ~~restant~~ restant dans le monde qu'en se con-  
finant dans un <sup>cloître</sup> ~~fin~~ Ce langage ne me parut pas celui d'un hyppo-  
crite, mais d'un honnête homme rempli de bon sens. Après dîner  
je lui ai fait tous les remerciemens possibles, je l'ai accompagné jus-  
qu'à la portière de la voiture, et je l'ai vu partir très content.  
Je me mis d'abord moi à la fenêtre de ma chambre sur le pont  
attendant l'Ange qui étoit venu exprès de Solence pour me de-  
livrer de la tentation de me faire moine. Un chateau en di-  
ragne des plus beaux fit mes délices jusqu'à l'arrivée de la  
voiture. Elle arriva à six heures, je me cache, mais en posi-  
tion de voir descendre les dames. Je les vois, et je me fâche de  
ce qu'elles regardent toutes les quatre la fenêtre où la belle  
m'avoit vu la journée précédente. Cette curiosité qui ne pou-  
voit exister à moins que la belle n'eût découvert tout le secret,  
me démontra qu'elle avoit tout dit, et les bras me tombèrent.  
Je me voyois déçu non seulement de l'espoir de pousser plus loin la  
charmante aventure, mais de la confiance de bien jouer mon rôle;  
je me voyois dans la possibilité de me décontenancer, de m'en-  
nuyer, d'être bafoué, et rié: ces idées gâterent tout: je me mis  
déjà ou dans l'instant déterminé à ne pas leur donner une force, dan-  
sable je n'aurois pu vivre que de mauvaise grace. Si j'<sup>eusse</sup> ~~avois~~ intéressé  
l'amazone, comme elle m'avoit in-<sup>ter</sup> ~~ter~~ <sup>essé</sup>, elle n'auroit pas voulu le jeu.







Bj VI

1760

Chap. V.

(Orig. Chap. II)



p. 49-68



1760

1760

Chap. V.

(Orig. chap. II)

1760-1761











## Mon départ de Zurich. Sœur

Monsieur Ote vint dans ma chambre me présenter les deux jeunes garçons qui étoient ses fils : ils étoient avec leur gouverneur qui les élevait comme des princes. En Suisse un aubergiste est souvent un homme qui tient noblement sa maison, et qui préside à une table à laquelle il ne croit pas à avilir faisant payer ceux qui vont dîner. Il a raison. Il n'y occupe la première place que pour veiller à faire que chacun des convives soit bien servi. S'il a un fils, il ne permet pas qu'il se mette à table, mais il veut qu'il y serve. Le fils de l'hôte de Schaffhausen capitaine au service de l'empire se tint derrière ma chaise pour me changer d'assiette tandis que son père dînoit avec tous les convives. Il n'auroit pas fait cela dans une autre maison ; mais chez lui il croyoit de s'honorer ; et il avoit raison. C'est ainsi que pensent les Suisses, dont plusieurs fêtes superficielles se moquent. Il est cependant vrai qu'en Suisse, tout comme en Hollande on écoute l'étranger quand on le peut ; mais les étourdis qui se laissent écouter le méritent : il faut s'accorder à avancer. Ce fut ainsi que je me mis garçonné à Bâle des fameux économes Snoff hôte des trois rois. Mon hôte me fit compliment sur mon déguisement en somelier, il me dit qu'il étoit fâché de ne m'avoir pas vu, et il me loua de ne pas avoir repêché la macarade au second souper. Après m'avoir remercié de l'honneur que j'avois fait à sa maison, il me pria



de lui faire aussi celui de dîner à la table au moins une fois avant mon départ. Je lui ai promis d'y dîner le même jour.

Déterminé d'aller à Soleure pour faire ma cour à la belle amazone, j'ai pris une lettre de crédit sur Bâle de ~~la somme de cent cinquante florins~~ ~~à l'usage de la Suisse~~.

J'ai écrit à Madame d'Uffé de m'envoyer une lettre recommandée pour M. de Chaigni ambassadeur de France, dont je lui disois que j'avois grand besoin pour les intérêts de notre ordre, et de me l'envoyer tout au plus tôt à Soleure en poste restante. J'ai écrit plusieurs autres lettres entre les quelles une au duc de Württemberg, qu'il dut avoir trouvée amère. ~~Il lui a écrit qu'il lui a fait savoir la vérité~~

À la table de mon auberge j'ai trouvé des officiers généraux. Bonne chère, <sup>et</sup> un dîner magnifique en merveilles; ~~mais on n'y fait presque rien, on payoit un sou par tête, mais on n'y avoit fait d'abord de dîner si bon qu'on s'y étoit perdu.~~ Après dîner j'ai perdu cent louis au passe-dix, et le lendemain autant chez un jeune homme assez riche qui m'invita à dîner chez lui. Il s'appelloit Zücher.

Je me suis diverti quatre jours chez la femme que l'italien me fit connoître; mais fort mal, car les jeunes filles qu'elle me procura ne parloient que le gros rutte. Sans la parole le plaisir de l'amour diminue au moins de deux tiers. J'ai trouvé en Suisse la même singularité que j'ai trouvée à Genève. Les Suisses, et les Genevois qui parlent très mal écrivent fort bien.



À peine parti de Zurich, j'ai dû m'arrêter à Baden pour  
faire accommoder <sup>une</sup> ~~ma~~ <sup>que j'avais achetée</sup> voiture. C'est l'endroit où les députés  
des cantons tiennent leur assemblée générale. J'ai différé  
mon départ pour dîner avec une dame polonoise qui alloit  
à Linz; mais après dîner il m'est arrivé une plaisante  
aventure. J'ai dansé avec la fille de l'hôte excité par  
elle même: c'étoit un jour de dimanche. L'hôte vint,  
sa fille le suivit, et je me vis condamné par le fison à  
payer l'amende d'un louis; et il me montre une pauvre  
carte que je ne saurois pas lire. Je ne veux pas le payer;  
j'appelle au juge de l'endroit, et il s'en va en y acquiesçant.  
Un quart d'heure après il me fait appeler dans une  
chambre de son auberge, où je le vois avec une peruke  
et un manteau: il me dit qu'il étoit le juge. Il écrit, et il  
me confirme la sentence, et je dois lui donner encore un ecu  
parce qu'il avoit écrit. Je lui dis que si sa fille ne m'avoit re-  
duit je n'aurois point dansé, et pour lors il paye un louis  
pour sa fille. J'ai dû en rire. Je suis parti le lendemain  
de grand matin. BnF  
MSS

J'ai vu à Lucerne le nonce apostolique qui m'invita  
à dîner; et à Tribourg la femme du comte d'Affri qui  
étoit jeune, et galante; mais voici ce que j'ai vu huit  
à dix lieues avant d'arriver à Soleure.  
À l'entrée de la nuit je me promenois avec le chirurgien  
du village. Je vois à cent pas de moi une figure  
d'homme qui se grimpe sur le dehors d'une maison, et  
qui étant parvenu à une fenêtre y entre. Je le montre  
au chirurgien, il rit, et il me dit que c'étoit un jeune



payan amoureux qui alloit passer la nuit tête à tête avec sa  
pretendue. Il passe, me dit il, avec elle toute la nuit, et il la  
quitte le matin plus amoureux que jamais, parcequ'elle ne lui  
a pas accordées les dernieres faveurs. Si elle les lui ~~accorde~~ ac-  
cordoit, il ne s'en trouveroit peut être plus, et difficilement elle  
trouveroit un nouvel amoureux.

J'ai trouvée à la poste de Soheure une lettre de ma-  
dame d'Urfé qui en contenoit une de M<sup>le</sup> le Duc de Choiseul  
adressée à M. de Charigni ambassadeur. Elle étoit cachetée,  
mais le nom du ministre qui l'écrivait étoit sur l'adresse.  
Je loue à journée une voiture, je m'habille comme  
j'aurois fait à Versailles, je vais à la porte de l'hôtel  
de l'ambassadeur, qui n'est pas visible, et je lui laisse  
la lettre. C'étoit un jour de fête, je vais à la dernière  
messe, où je ne vois pas la belle dame, et après un  
petit tour de promenade je retourne à mon auberge.  
Un officier qui m'attendoit, m'invite à dîner à la cour  
de la part de l'ambassadeur.

Madame d'Urfé me disoit dans sa lettre qu'elle avoit  
été à Versailles exprès, et qu'elle étoit sûre que la du-  
chesse de Gramont m'avoit obtenu du ministre une  
lettre des plus efficaces. J'en étois bien aise, car je me  
proposois de jouer un personnage fait pour en imposer.  
J'avois beaucoup d'argent. Le marquis de Charigni  
avoit été ambassadeur à Venise trente ans avant  
ce tems là: je savois beaucoup de choses qui le regardoient,  
il me falloit de le connaître.

J'y vais à l'heure indiquée, on ne m'annonce pas,



32 45 SB  
je vois, d'abord qu'on m'eut ouvert les deux battants,  
le beau vieillard me venir au devant, et je l'entens  
me dire les plus obligeantes paroles de cour. Il me  
présente tous ceux qui l'entouraient, puis faisant rem-  
blant de n'avoir pas bien lu mon nom il tire de sa  
poche la lettre du duc de Choiseul, dont il lit tout  
haut l'endroit où il le prioit d'a<sup>voir</sup> m'oser toutes les  
distinctions. Il me ~~fit~~ <sup>fit</sup> recevoir un <sup>sofa</sup> à sa droite;  
et il ne me demande que ce qui étoit nécessaire à me  
faire répondre que je ne voyageois que pour mon plai-  
sir, que la nation suisse à plusieurs égards étoit pré-  
férable à toutes les nations, et que le plus heureux  
moment de ma vie étoit celui là, car il me procu-  
roit l'honneur de la connaître.

On sert; et Son Excellence me place de gauche à sa  
droite. La table étoit de quinze à seize couverts, et cha-  
que convive étoit servi par un laquais à livrée de  
l'ambassadeur. Amené par le propos, je lui dis qu'  
on parloit encore de lui à Venise avec la plus tendre  
admiration — Je me souviendrai toujours, me dit-il,  
des bontés qu'on eut pour moi pendant tout le temps  
de mon ambassade; mais je vous prie de me nommer  
ceux qui parlent encore de moi. Ils doivent être bien  
vieux. BNF  
MSS

C'étoit là que je le voulois. J'avois su de M. de Ma-  
lipiero des affaires arrivées pendant la régence qui lui  
avoit fait beaucoup d'honneur; et M. de Bragadin  
m'avoit instruit de ses amours avec la célèbre Stringhetta.



Son cuisinier étoit excellent; mais le plaisir de lui parler me fit négliger celui de manger. Je l'ai vu subit de joye: il me dit, nous levant de table, qu'il n'avoit jamais dîné à Soleure avec un plus grand plaisir; et que ses galanteries de Venise que je lui avois rappelées l'avoient fait devenir jeune. Il m'embrassa, et il me pria de passer ma vie chez lui matin, et soir tout le temps que je séjournerois à Soleure. A son tour il parla beaucoup de Venise: après avoir fait l'éloge du gouvernement, il dit qu'il n'y avoit point de ville au monde, où l'on put faire meilleure chère en gras, et en maigre n'ayant autre attention que celle de se procurer de la bonne huile, et du vin étranger. Sur les cinq heures il m'invita à aller faire avec lui un tour de promenade dans un vià vià, où il monta le premier pour m'obliger à m'asseoir à la place du fond.

Nous descendîmes à une jolie maison de campagne, où on nous servit des glaces. Retournant à la ville, il me dit qu'il avoit chez lui tous les soirs nombreuse compagnie en femmes, et en hommes, et qu'autant qu'il dépendroit de lui il espéroit que je ne m'ennuyerois pas à Soleure. Il me tardoit de voir cette assemblée: il me paroïtoit impossible de ne pas y voir madame =.

Le monde commença à venir. Plusieurs femmes laides; quelques unes passables; aucune jolie. Dans les parties qu'on fit, on me mit à un tri avec une jeune blonde, et une mariée qui montrait de l'esprit. J'ai perdu, m'envoyant, cinq ou six cent fiches sans jamais parler. Au moment de payer, la dame experte me dit que c'étoit trois louis. Trois louis? lui dis-je. — Oui monsieur. Deux sous la fiche. Vous



33 55

avec un peut être qu'on jouoit au liard — Au contraire, ma-  
dame. J'ai eu à vingt sous, car j'en joue jamais à moins. Elle  
laissa ma gasconnade sans réplique; mais elle rougit.

Après avoir fait un tour dans la rue, et n'avoir pas vu la  
beauté que je cherchois, j'allais partir. L'ambassadeur s'étoit  
retiré. Je vis deux dames qui se parlaient me regardant:  
je les reconnus pour les mêmes que j'avois vues à Zurich  
avec madame =, je les esquive, et je pars.

Le lendemain, un officier de l'ambassadeur vient me  
dire que S. E. alloit venir, et qu'il me le feroit dire  
pour s'assurer qu'il me trouveroit. Je lui ai dit que je  
l'attendrois. Je pensois au moyen de m'informer de lui  
même de madame =; mais il m'en épargna la peine.

Je reçois un quart d'heure après ce respectable seigneur  
comme je devois. Après m'avoir parlé de la pluie, et du  
beau temps, il sourit, et me dit qu'il alloit me tenir le plus  
lot de tous les propos; mais qu'il m'avertiroit d'avance  
qu'il n'en croyoit rien. Après ce préambule, il me dit que  
deux dames qui m'avoient vu à l'assemblée, et qu'il me  
nomma, étoient allées après mon départ dans sa chambre  
pour lui dire de prendre garde à lui, car j'étois le somelier  
de l'auberge de Zurich. Vous les avez servies à table il  
y a <sup>dix</sup> ~~sept~~ jours lorsqu'elles allèrent faire leurs dévotions  
à notre dame des Hermites, elles en sont sûres; et elles disent  
qu'elles rencontrèrent hier au delà de l'Aar l'autre  
sommelier votre camarade qui apparemment doit s'être  
sauvé avec vous, Dieu sait par quelle raison. Elles me  
dirent que d'abord que vous vous aperçûtes hier au soir  
qu'elles vous avoient reconnu vous vous souvâtes. Je



leur ai répondu en riant que je serois sûr qu'elles se trom-  
pent quand même vous ne m'aurez donnée une lettre du  
duc de Choiseul, et qu'elles dineroient chez moi avec vous  
aujourd'hui. Je leur ai dit qu'il se peut que vous vous voyez de-  
guisé et sommelier pour vous procurer une bonne fortune avec  
quelqu'une d'entre elles; elles m'ont dit que c'étoit supposer une  
aburdité, que vous n'étiez qu'un valet d'auberge très habile  
à couper un chapon, et très lesté à changer d'assiette à toute  
la table; et qu'elles sont prêtes à vous en faire compliment,  
si je le leur permets. Je leur ai répondu qu'elles vous feront  
rire, et moi aussi. S'il y a quelque chose de vrai dans ce conte,  
je vous prie de me dire tout — Tout; et avec plaisir. Mais  
nous avons besoin de quelque réserve, car cette farce pour-  
roit faire du tort à quelqu'un à qui je voudrois plutôt mon-  
trer qu'en faire — La chose est donc vraie? Cela m'inté-  
resse bien — Doucement vraie. J'espère que V. E. ne me  
croira pas le sommelier de l'Espée — Non. Jamais. Vous  
en avez joué le rôle — Précisément. Vous ont elles dit qu'il  
elles étoient quatre? — Je le sais. Il y avoit la belle; et ac-  
tuellement je vois tout. Vous avez raison; la dissimulation est  
nécessaire, car elle jouit d'une réputation sans tache. —  
Voilà ce que j'ignorois. La chose est innocente; et on pour-  
roit y faire des broderies préjudiciables à l'honneur de  
cette charmante femme dont le mérite m'a frappé.

Je lui ai alors conté toute l'histoire la finissant par  
lui dire que je n'étois allé à Soleure que pour parvenir à la  
connoître, et si il étoit possible, à lui faire ma cour. Si cela  
n'est pas possible, lui dis-je, je partirai dans trois ou quatre  
jours après cependant avoir mis en ridicule les deux indiscrets,



34 57  
qui doivent très bien savoir que le sommelier en question n'étoit  
qu'un masque. Elles ne peuvent faire semblant de l'ignorer que  
pour me faire une avanée, et pour faire du tort à madame =  
qui fit fort mal de les mettre à part du secret. — Doucement,  
doucement. Combien de choses à faire que je vous embrasse. Cette  
histoire me plait beaucoup. laissez moi faire. Vous ne partirez  
pas, mon cher ami; vous ferez votre cour à madame = laissez  
moi rire. J'ai été jeune; et des beaux yeux m'ont souvent fait  
faire aussi des mascarades. Aujourd'hui à table vous perifflez  
rez les deux méchantes; mais plaisantant. La chose est si sim-  
ple que M. de = même en rira. Sa femme ne peut pas igno-  
rer que vous l'aimiez. — Elle doit m'avoir vu l'anne quoique  
je ne l'aie que débottée. — C'est comique.

Il est parti en riant, et à la portière de la voiture il m'em-  
brassa pour la troisième fois. Sur, comme j'étais, que la =  
avait dit tout ce qu'elle savoit à ces trois camarades avant  
de retourner à Zurich, je trouvois mordante, et perfide la  
plaisanterie des deux carognes vis à vis de l'ambassadeur;  
mais l'intérêt de mon cœur m'obligeoit à faire passer  
leur calomnie pour finesse d'esprit.

BnF  
MSS  
J'entre à une heure, et demie chez l'ambassadeur,  
et après lui avoir faite ma très humble révérence, je vois  
les deux dames. Je demande à celle qui avoit l'air d'être  
la plus méchante, qui étoit, et qui s'appelloit M., si elle me  
reconnoissoit. — Vous connoissez donc d'être le sommelier  
de l'auberge de Zurich? — Oui madame. Je l'ai été pour  
une heure pour avoir l'honneur de vous voir de près;  
et vous m'avez pû ne m'adressant jamais la parole:  
j'espère de ne pas me trouver si malheureux ici, et que



vous me permettrez de vous faire ma cour — C'est  
étonnant. Vous avez si bien joué votre rôle que personne  
n'aurait pu deviner que vous jouez un faux personnage.  
Nous venons à présent si vous jouerez avec autant d'habi-  
leté celui que vous représentez, et si vous viendrez chez  
moi vous me ferez honneur.

Après ce compliment l'histoire devint publique; et  
voilà madame = qui arrive avec son mari. Elle me  
voit, et elle <sup>lui</sup> dit d'abord <sup>voilà le comédien</sup> ~~à son mari~~ Zurich. Le brave  
homme me remercie fort honnêtement d'avoir fait à  
sa femme l'honneur de la débiter. Je vois qu'elle lui  
avait dit tout; et cela me fait plaisir. M. de Chau-  
vi la prit à sa droite, et je me mis trouvé assis à  
table entre les deux qui m'avaient calomnié.  
Malgré qu'elles me déplussent, je leur ai cependant conté  
fleurette, ayant la force de ne regarder presque jamais  
madame =, qui étoit encore plus belle qu'habillée en  
amazone. Son mari ne me parut pas jaloux, ni si vieux  
comme je me le figurais. L'ambassadeur l'invita au  
bal avec elle, et il la pria de jouer une autre fois l'E-  
claircie pour que je puisse dire au duc de Choiseul qu'  
à Solenne je m'étois bien divertie. Elle lui répondit que  
deux acteurs manquaient; il l'offrit alors à jouer le lord  
Monrose, et j'ai dans l'instant dit que je jouerais Murray.  
Ma voisine F. fâchée de cet arrangement parce qu'elle  
devoit jouer l'odieux rôle de Miladi Alton me lacha  
un lardon. Pourquoi, me dit elle, n'y a-t-il pas dans la  
pièce un rôle de comédien? Vous le joueriez à merveille.  
— Mais vous m'instruisez, lui répondis-je, à jouer encore



mieux celui de Murray.

35 37 89

L'ambassadeur fixa le jour (à six jours après), et le lendemain j'ai reçu mon petit rôle. Le bal étant déclaré à mon honneur, je lui retournai cher moi pour prendre un autre habit, et j'ai reparu à la rote habillé avec la plus grande élégance.

J'ai ouvert le bal d'abord le menuet avec une femme qui devoit avoir la préférence sur toutes les autres, puis j'ai dansé avec toutes; mais l'habile ambassadeur m'a engagé à madame = pour les contredances, et personne ne put y trouver à redire. Il dit que le lord Murray ne devoit danser qu'avec Lindane.

Au premier repos de la contredanse je lui ai dit que je n'étois allé à Solenne que pour elle, et que sans elle on ne m'auroit jamais vu comme tel; et que j'espérois donc qu'elle me permettroit de lui faire ma cour. Elle me répondit qu'elle avoit des raisons qui l'empêchoient de recevoir mes visites; mais que l'occasion de nous voir ne pourroit pas nous manquer, si je ne partoisi pas d'abord, et n'ayant pas pour elle certaines attentions, qui feroient parler.

L'amour, la complaisance, et la sage alliance n'auroient pas pu me faire une réponse plus satisfaisante. Je lui ai promis toute la prudence qu'elle pouvoit désirer.

Mon amour devint dans l'instant héroïque, et par conséquent dans la maxime de se tenir sous le voile du mystère.

M'étant avoué noia dans l'art du théâtre, j'ai prié Mad: F. de m'instruire. J'y allois le matin; mais elle ne

le croyoit qu'un prétexte. En y allant, je faisois ma cour à Mad: =, qui avoit bien le motif qui me faisoit agir ainsi. C'étoit une veuve de trente à quarante ans, qui avoit l'esprit



mechant, le teint jaunâtre, et la demande genée, puisqu'elle ne vouloit pas qu'on s'apperçût qu'elle bôtoit. Elle pou-  
loit toujours, et voulant montrer l'esprit qu'elle n'avoit  
pas elle ennuyoit. Je devois, malgré cela faire semblant  
d'en être amoureux. Elle me fit voir un jour qu'elle me dit  
qu'elle ne m'auroit jamais cru d'un caractère timide après  
m'avoir vu jouer si bien le rôle de sommelier à Zurich. Je lui  
ai demandé à quoi elle me jugeoit timide, et elle ne me répon-  
dit pas. J'étois décidé à rompre après que nous aurions joué  
l'écoraite.

Notre première représentation eut pour spectateurs tous  
le gens comme il faut de la ville. Mad: F. fut enchantée de  
faire honneur dans son rôle, et fut sûre que sa personne n'y avoit  
pas contribué. M. de Charigni fit pleurer. On a dit qu'il a-  
voit joué son rôle mieux que Voltaire. Mais mon sang se  
glacé lorsqu'à la troisième scene du cinquieme acte l'indigne  
me dit Quoi? Vous! Vous osez m'aimer? Elle prononça ces  
cinq mots si singulièrement, d'un ton de mépris si marqué,  
sortant même de l'esprit de son rôle, que tous les spectateurs  
applaudirent à outrance. Cet applaudissement me piqua, et  
me mit hors de contenance, car il me parut que le jeu a-  
voit espiété sur mon honneur. Lorsqu'on se tut, et que,  
comme mon rôle le vouloit, j'ai dû lui répondre oui, je vous  
adore, et je le dois, j'ai prononcé ces mots d'un ton si touchant  
que les applaudissements furent doubles: le bis de quatre cent  
voix me forcèrent à les répliquer.

Mais malgré les applaudissements nous trouvâmes en son-  
nant que nous ne saissions pas bien nôtre rôle. M. de Cha-  
rigni dit que l'on différerait la seconde représentation au sur-  
lendemain, et que nous ferions le lendemain une répétition



36 63.61

entre nous à la maison de campagne où nous dîners.  
Nous nous fîmes des éloges entr'acteurs. Mad: L. me dit  
que j'avois bien joué; mais que j'avois joué encor mieux  
le rôle de rommelier, et les rieurs furent pour elle; mais  
ils devinrent pour moi quand je lui ai répondu qu'elle joua  
tres bien miladi Alton; mais que cela ne pouvoit pas être au-  
trement, car elle n'eut besoin de se donner aucune peine.

M. de Charigni dit à Madame = que les spectateurs qui l'a-  
voient applaudie à l'endroit où elle s'étonnoit que je l'aimasse,  
avoient eu tort, puisque prononçant ses paroles avec un ton  
de mépris elle étoit sortie de son rôle; ~~parce~~<sup>car</sup> l'indigne ne pou-  
voit qu'estimer Mumi.

L'ambassadeur vint le lendemain me prendre dans sa  
voiture me disant que je n'avois pas besoin de la mienne.  
Tous les acteurs se trouverent à la maison de campagne.  
Il dit d'abord à Monsieur = qu'il croyoit d'avoir fait son  
affaire, et qu'il se parleroient après qu'ils auroient dîné,  
et repeter la piece. Nous nous mîmes à table; et après  
nous fîmes la repetition de la piece sans avoir jamais be-  
soin de souffleur. Vers le soir il dit à toute la compagnie  
qu'il les attendoit à souper à Soleure, et tout le monde partit,  
excepté Monsieur = au quel il devoit parler d'une affaire.  
Je n'avois pas de voiture. Au moment de partir j'ai joué  
d'une tres agreable surprise: montez avec moi dans ma  
voiture, dit l'ambassadeur à Moni =, et nous parlerons de  
notre affaire. M. de ~~Singalt~~<sup>Singalt</sup> aura l'honneur de servir dans  
la vôtre ~~madame~~ madame votre épouse.

La dame d'abord me main à ce miracle de la nature,  
qui monte avec l'air de la plus grande indifferance me la  
servant avec force. Nous voila ainsi l'un près de l'autre



Une dernière heure passa comme une minute; mais nous ne la perdîmes pas à parler. Nos bouches s'unirent, et ne se separerent qu'à dix pas de la porte de l'Hotel. Elle descendit la premiere. Son visage enflammé m'agrouvante. Cette couleur n'étant pas la naturelle, nous allions reveler notre crime à tous les yeux de la sale. Son honneur ne me parut meilloir pas de l'exposer ainsi altérée à l'examen de la M... qui se seroit trouvée plus encore triomphante qu'humiliée par une si importante decouverte.

Ce fut l'amour qui me fit penser à un expedient unique; et la Fortune souvent mon amie, qui fit que j'eusse dans ma poche une petite boete qui contenoit un stervantatoire. Je lui dis vivement d'en prendre vite une prise, et j'en fais autant. La dose trop forte commença à faire l'effet à la moitié de l'escalier, et nous poursuivîmes à stervuer un bon quart d'heure: on dut attribuer aux stervuements toute son indelicete inflammation. Lorsqu'ils ceurerent elle dit qu'elle n'avoit plus mal à la tete; mais qu'elle se garderoit à l'avenir d'un si vident remede. Je voyois madame Y... dans la plus profonde meditation; mais elle n'osoit rien dire.

Cet echantillon de ma bonne fortune me determina à passer à Solenne tout le tems qui <sup>pourroit m'être</sup> ~~seroit~~ necessaire à me rendre parfaitement heureux. Je me mis sur le champ decide à louer une maison de campagne. Tout homme dans ma situation, ne avec du coeur, auroit pris la même resolution. Je voyois devant moi une beauté achevée que j'adorois, dont j'étois sûr de posseder le coeur, et que je n'avois qu'effleurée, j'avois de l'argent, et j'étois mon maitre. Je trouvois cela beaucoup mieux raisonne que le projet de me faire moine à Einsidel. J'étois si plein de mon bonheur present, et futur, que j'ai meprise le qu'en dira-t-on. J'ai laisse tout le monde



à table, et j'ai rejoint l'ambassadeur une minute <sup>37 53 613</sup> après qu'il  
s'est retiré. Je ne pouvois en conscience de galathomme  
frustrer cet aimable vieillard d'une confiance qu'il avoit  
si bien méritée.

D'abord que nous fumes seuls, il me demanda si j'avois  
bien profité du service qu'il m'avoit rendu. Après avoir  
baissé à repries sa noble figure, je lui ai tout dit avec  
ces trois mots ~~je peux tout espérer~~. Mais quand il a entendu  
l'histoire du stermutatoire, les compliments qu'il me fit  
purent sans fin, car la physionomie si fort altérée de la  
dame auroit pu faire ~~conjecturer un combat~~. Après cette narra-  
tion qui lui fit faire du bon sang, je lui ai dit qu'ayant  
besoin de rendre mon bonheur complet, et de ménager  
l'honneur de la dame, n'ayant d'ailleurs rien de  
mieux à faire, je voulois louer une maison de cam-  
pagne pour attendre là tranquillement les faveurs  
de la fortune. Je me lui recommandai à lui pour avoir  
une maison meublée, une voiture à mes ordres, deux  
laquais, un bon cuisinier, et une gouvernante femme  
de chambre, qui eût soin de mon linge. Il me dit qu'il y  
penserait. Le lendemain notre comédie alla très bien, et  
le jour suivant ce fut ainsi qu'il me communiqua son projet.  
Je vois, mon cher ami, que dans cette intrigue votre  
bonheur dépend de satisfaire votre passion sans préjudi-  
cier en rien à la bonne réputation de madame. Je suis  
même certain que vous partirez d'abord sans avoir rien  
obtenu, si elle vous feroit savoir que votre départ est ne-  
cessaire à la paix. Vous voyez par là que je suis l'homme  
fait pour être votre conseil. Il faut, si vous voulez être



vraiment impénétrable, que vous vous gardiez de la moindre démarche de votre part, qui pût faire soupçonner la vérité à quelqu'un qui ne soit pas aux actions indifférentes. Le court tête à tête que je vous ai menagé avant hier, ne peut paraître à l'esprit le plus spéculatif que le fruit du plus pur hasard, et l'incident du sternutatoire met en défaut les deductions de la malice la plus piquante, car un galant, qui veut prendre par les cheveux une occasion favorable à son amour, ne commence pas par donner des convulsions à la tête de la belle qu'une heureuse rencontre a mis entre ses mains; et on ne peut pas deviner qu'on ait employé un sternutatoire en qualité d'expédient pour marquer une inflammation de visage, puisqu'il n'arrive pas souvent qu'une jouissance amoureuse fasse cet effet, et qu'un amant la prévoye inmarcable au point de porter dans sa poche cet excitatif. Ce qui est donc arrivé ne suffit pas à dévoiler son secret. Monsieur = même, qui, malgré qu'il ne veuille pas paraître jaloux de la femme, l'est cependant, ne peut avoir trouvé rien que de très naturel dans ma démarche de le faire retourner à Soleure avec moi, car il n'est pas vraisemblable que je veuille être votre Menure, tandis que nous sommes si étroitement, et conformément aux lois de la politesse la plus civile, aux quelles il ne s'est jamais refusé, sa chère épouse étoit celle qui retournant ici devoit occuper dans mon vie à la place que j'ai bien voulu qu'il occupe lui même en grace de l'intérêt que j'ai mis à son importante affaire.

Après ce long exorde que je vous ai fait en style de secrétaire d'état au conseil, venons à la conclusion. Deux choses vous sont nécessaires pour vous acheminer à votre bonheur. La première.



38 65  
qui vous regarde est celle de forcer M. = à devenir votre ami,  
sans lui donner jamais motif de désirer que vous ayez jeté un  
deuil sur la femme: et en cela je pourrai vous aider. La seconde  
qui regarde la dame, et celle de ne rien faire de sujet à <sup>obscur</sup> ~~infir~~  
vation sans que la raison n'en soit connue de tout le monde.  
Je vous dirai donc que vous ne prendrez cette maison de cam-  
pagne que lorsque nous aurons trouvé entre vous et moi  
une raison très plausible, et faite pour jeter la poudre  
aux yeux de tous les spéculateurs. J'ai trouvé cette raison  
hier au soir pensant à vous.

Il faut vous feindre malade, et chercher une maladie dont  
sur votre parole le médecin ne puisse pas douter. Heureuse-  
ment j'en connois un, dont la fureur est d'ordonner l'air  
de la campagne, et les bains composés par lui-même près  
que pour toutes les maladies. Le médecin doit venir cher-  
cher moi un de ces jours pour me taper le pouls. Vous l'appellerez  
à une consultation à votre auberge lui donnant deux louis: je  
suis sûr qu'il vous ordonnera tout au moins la campagne, et  
qu'il dira à toute la ville qu'il est sûr de vous guérir. C'est le  
caractère d'Herenscheuand qui est cependant savant —  
Comment est-il ici? Ma t mon ami. Je l'ai connu à Paris chez  
madame du Romain — C'est son père. Cherchez une maladie  
du bon ton, et qui ne vous dégrade pas. Nous trouverons la  
maison après; et je vous donnerai un jeune homme qui vous  
fera des ragouts excellents. BnF  
MSS

Le choix de cette maladie me mit en devoir de penser. J'ai  
communiqué l'esquisse de mon projet à madame = dans la  
coulisse, et elle l'approuva. Je l'ai priée de trouver le moyen  
que nous puissions nous écrire; et elle me promet d'y penser.



Elle me dit que son mari avoit de moi la meilleure opinion, et qu'il n'avoit trouvé point du tout mauvais que je me fusse trouvée avec elle dans son coupé. Elle me demanda si M. de Charigni avoit retenu son mari naturellement ou à dessein; et je lui ai répondu à dessein. Elle leva ses beaux yeux au ciel se mordant la lèvre — Cela vous déplait-il, ma chère amie? — Hélas!... Non.

Trois ou quatre jours après, le médecin vint pour voir la dernière représentation de l'écossaise, et dîner sous l'ombrière. M'ayant fait compliment au dessus de l'agréance de ma bonne santé, je lui ai dit que l'apparence étoit trompeuse, et je lui ai demandé une de ses heures. Charmé de s'être trompé, il me la promit pour le lendemain à mon auberge. Il vint; et je lui ai dit ce que Dieu a voulu.

Le mis sujet, lui dis-je, chaque nuit à des rêves amoureux, qui me causent les reins — Je connois, monsieur, cette maladie, et je vous en guérirai par deux moyens. Le premier, qui peut être ne vous plaira pas, est d'aller passer six semaines à la campagne, où vous ne verrez pas des objets qui font dans votre cerveau l'impression qui agite la reptation nerveuse des nerfs vous causant l'éruption lombale qui doit aussi vous causer à votre réveil une grande tristesse. — C'est vrai — Oh! Je le sais. Le second remède consiste

en des bains froids qui vous amuseront — Sont-ils bien loin d'ici? — Où vous les ordonnerai, car je vais vous en écrire la composition sur le champ. L'apothicaire vous les fera.

Après en avoir écrit la recette, et avoir reçu les deux louis, il partit, et avant midi toute la ville fut informée de ma maladie, et de ma résolution d'aller me loger à la campagne. M. de Charigni se badina à table, disant à Hevenschouand



39 59 67  
qu'il falloit me défendre de recevoir des visites féminines. M. = dit qu'il falloit me défendre certains portraits en miniature dont ma cassette étoit pleine. M. = qui étoit anatomiste trouva le raisonnement du docteur sublime. Je me mis publiquement recommander à l'ambassadeur pour me trouver une maison de campagne, et un cuisinier, parce que j'en aimois <sup>pas à</sup> manger seul. Je fis de jouer un faux rôle que je ne trouvois plus re-  
dire je n'allois plus chez madame G... Elle ora me re-  
chercher mon inconstance en forts termes me disant que je l'avois jouée. Elle me dit qu'elle savoit tout, et elle me menaça de se venger. Je lui ai répondu qu'elle ne pou-  
voit se venger de rien, car je ne l'avois jamais offensée, mais que si elle pensoit à me faire assassiner je demande-  
rois des gardes. Elle me répondit qu'elle n'étoit pas italienne. Charmée de m'être débarrassée de cette vipère, madame =  
devint le seul objet de mes pensées. M. de Chaigni, tout dans mes intérêts, fit croire à M. = que j'étois celui qui pouvoit réduire le duc de Choiseul colonel général des Suis-  
ses à faire accorder la grâce à un cousin qu'il avoit, et qui avoit tué son homme en duel à la Muette. M. = lui avoit dit que je pouvois tout par le moyen de la duchesse de Gra-  
mont, et me rendant compte de tout ceci il me demanda si je voulois me charger de solliciter cette grâce, et si je pou-  
vois espérer de réussir. C'étoit le moyen de me gagner toute l'amitié de M. =. Je lui ai répondu que je ne pouvois pas être sûr de réussir; mais que je m'en chargeois volontiers. Il me fit donc informer de tout le fait par M. = même en sa présence, qui porta chez moi tous les papiers qui déclai-  
roient les circonstances du factum d'ailleurs fort simple.



J'ai passée une grande partie de la nuit à écrire une lettre, qui devoit premièrement persuader la duchesse de Gramont, puis le duc son pere; et j'ai écrit à madame d'Uxès que le bonheur de l'ordre des Rose-croix dependoit de la grace que le roi accorderoit à l'officier qui à cause de ce duel avoit dû sortir du royaume.

J'ai porté le lendemain matin à l'ambassadeur la lettre qui devoit aller sous les yeux du duc. Il la trouva excellente, et il me dit d'aller la faire voir à M. = que j'ai trouvée ex cellent de nuit. Plein de reconnaissance à l'égard de ce que j'avois pris pour son affaire, il me fit les plus grandes remercimens. Il me dit que sa femme étoit encore au lit, et il me pria d'attendre pour déjeuner avec elle; mais je l'ai priée de lui faire mes excuses parceque la poste partoit à midi, le tems me pressoit.

Je suis donc retourné à mon auberge où j'ai cacheté, et envoyé à la poste mes lettres: puis je suis allé dîner tête à tête avec l'ambassadeur qui m'attendoit.

Après avoir loué ma politique de ~~sa~~ avoir pas voulu attendre que madame = sorte de son lit, et m'avoir assuré que son mari devoit être devenu mon ami dans l'âme, il me fit voir une lettre de Voltaire qui lui témoignoit sa reconnaissance sur le rôle de Monrose qu'il avoit joué dans l'écossaise, et un autre du marquis de Chauvelin qui étoit alors aux Delices chez ~~le~~ même Voltaire. Il lui promettoit une visite avant de se rendre à Turin où il alloit comme ambassadeur.

Après dîner, je suis retourné chez moi pour m'habiller, car il y avoit le même jour assemblée, et souper à la cour. C'est ainsi qu'on appelloit l'hôtel de l'ambassadeur de France en Suisse



1760

Bv VIChap. VI(orig. chap. III)

p. 69 - 100



chap. VI

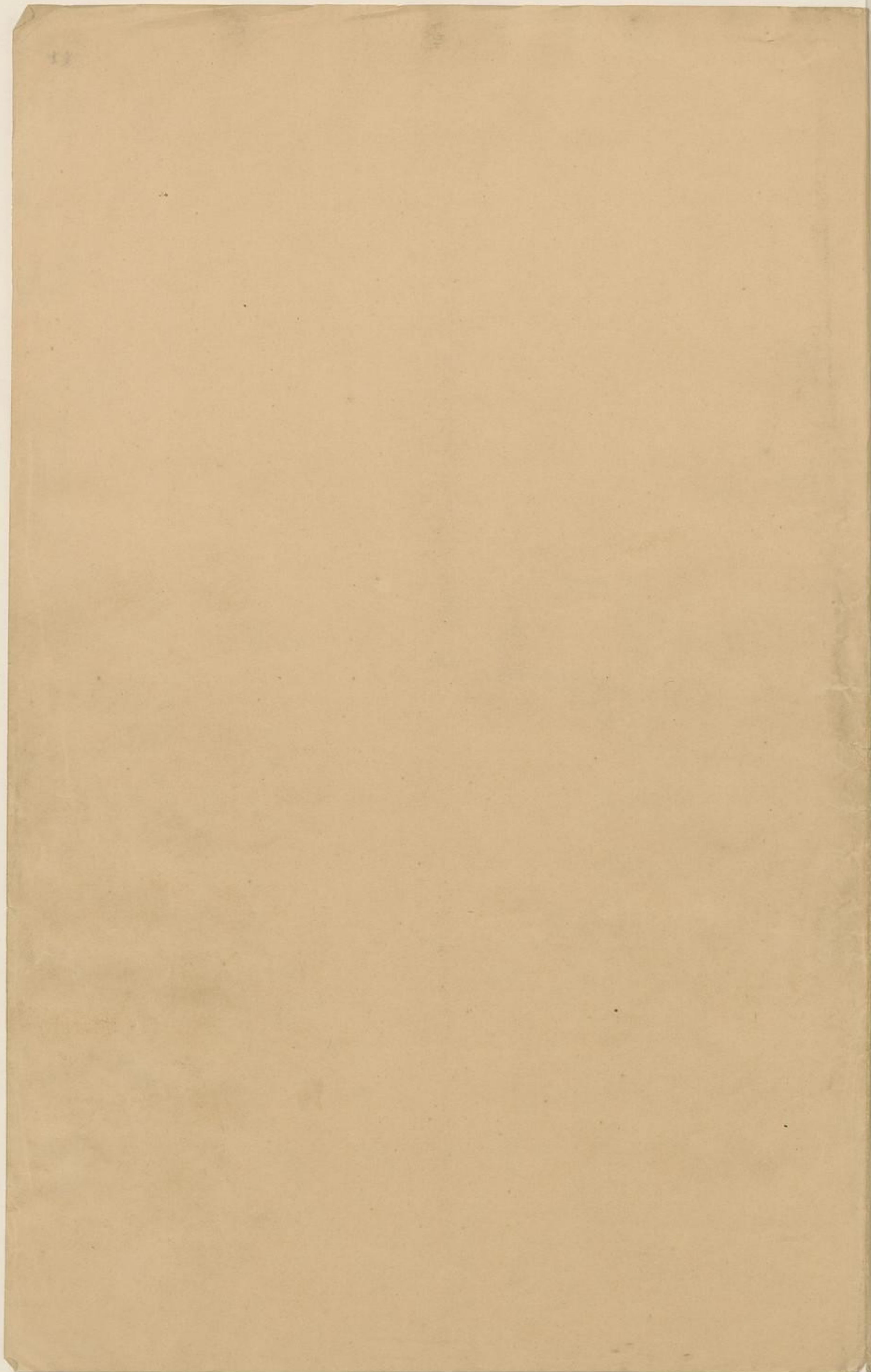
(orig. chap. II)

fol. 100











Entrant dans la salle je vois madame = dans un coin assise à lire une lettre. Je l'approche pour lui demander excuse de ne l'avoir pas attendue pour déjeuner avec elle; elle me répond que j'ai bien fait; et elle me dit que si j'en avois pas encore prise la maison de campagne qui m'étoit nécessaire, je lui ferois plaisir à me déterminer pour celle que me proposera son mari vraisemblablement le même pendant le souper.

Elle ne put pas me dire d'avantage, car on l'appela à un quadrille. Je me mis disputer de jouer. A table tout le monde me parla de ma santé, et des bains que je voulois faire dans une maison de campagne que je voulois louer. M<sup>me</sup>, comme son gendre m'avoit prevenu me parler d'une près de l'Aar, qui étoit charmante, mais on veut, me dit il, la louer au moins pour six mois. Je lui ai répondu que pourvu qu'elle me plaise, et que je sois le maître de partir quand je veux je payerai les six mois d'avance — Il y a une île, dont on ne connoit pas la plus belle dans tout le canton — Tant mieux; j'y donnerai un bal. Allez la voir demain matin pas plus tard. J'ai vous prendre chez vous à huit heures — Je vous attendrai avec plaisir.

J'ai ordonné avant de me coucher une berline à quatre chevaux, et à huit heures j'ai trouvé Monsieur tant prêt. Il me dit qu'il avoit voulu engager la femme à venir avec nous; mais que c'étoit une paresseuse qui aimoit le lit. Nous arrivâmes à la belle maison en moins d'une heure, et je l'ai trouvée merveilleuse. On auroit pu y loger vingt maîtres. Outre la salle que j'ai admirée,



il y avoit un cabinet tapissé d'estampes choisies. Grand jardin, beau potager, jeux d'eau, et un corps de logis très comode pour faire des bains. Après avoir trouvé tout beau, nous retournâmes à Soleure. J'ai prié M. = de se charger de tout pour que je pusse y aller le lendemain. ~~M.~~ J'ai trouvé madame son épouse, qui se montra enchantée quand son mari lui dit que la maison m'avoit plu. Je leur ai dit que j'espérois qu'ils viendroient souvent me faire l'honneur d'y dîner, et M. = m'en donna parole. Après lui avoir dit à quel cent louis qu'on vouloit pour le loyer de six mois, je l'ai embrassé, et je suis allé dîner, comme toujours, avec l'ambassadeur. D'abord que je lui ai dit que j'avois loué la maison que M. = m'avoit proposée pour complaire à la femme qui m'avoit prouvé, il n'y trouva rien à redire. Mais est-ce tout de bon, me dit-il, que vous pensez d'y donner un bal? — Tout de bon, si je peux avoir pour mon argent tout ce qu'il me faut. — Vous ne serez pas embarrassé pour cela, car vous trouverez chez moi tout ce que vous ne pourriez pas trouver pour votre argent. Je vois que vous avez envie de dépenser. En attendant, vous aurez deux laquais, la gouvernante, et la cuisinière, mon maître d'hôtel les payera, et vous le rembourserez; il est honnête homme. J'irai manger quelque fois votre soupe, et j'écouterai avec plaisir la jolie histoire de l'incendie courante. J'estime beaucoup cette jeune femme; sa conduite est au dessus de son âge, et les marques d'amour qu'elle vous donne doivent vous la faire respecter. Sait-elle que je sais tout? — Elle ne sait autre chose sinon que V. E. sait que nous nous aimons, et elle



43 63.71

n'en est pas fâchée, car elle est sûre de votre direction —  
C'est une femme charmante.

Un apothicaire, au quel le médecin m'avoit recommandé,  
est parti le même jour pour aller me composer les bains,  
qui devoient me guerir d'une maladie que j'en avois  
pas; et le lendemain j'y suis allée aussitôt après avoir  
donné à l'educ de me servir avec tout mon bagage.

Mais ma surprise ne fut pas petite, lorsqu'entrant dans l'  
appartement que je devois occuper j'ai vu une jeune femme  
ou fille d'une très jolie figure qui étant venue à moi vou-  
loit me baiser la main. Je la retins, et mon air d'étonne-  
ment la fait rougir — Êtes vous de la maison? Mademoiselle  
— le maître d'hôtel de monseigneur l'ambassadeur m'a en-  
gagée à votre service en qualité de gouvernante — Pardonnez  
à ma surprise. Allons dans ma chambre.

D'abord que je fus seul, je lui dis de s'asseoir près de moi  
sur le canapé. Elle me répond avec douceur, et de l'air le  
plus modeste qu'elle ne pouvoit pas recevoir cette honneur  
— Comme il vous plaira; mais vous n'aurez pas de dif-  
ficulté, j'espère, à manger avec moi quand je vous prierai,  
car quand je mange seul je m'ennuie — Je vous obéirai

— Où est votre chambre? — La voilà. C'est le maître  
d'hôtel qui me l'a montrée; mais c'est à vous à commander.

Elle étoit derrière l'alcove où il y avoit mon lit. Il y  
entro avec elle; et je vis des robes sur un sofa; un ca-  
binet de toilette attachant avec tout l'attirail d'usage, ju-  
pes, bonnets, souliers, pantouffles, et une belle malle ouverte  
où je vis du linge en abondance. Je la regarde, je la con-  
sidère dans son maintien sérieux, et j'approuve la morgue;



mais il me semble de devoir lui faire un rigoureux examen, car elle étoit trop intéressante, et trop bien vêtue pour n'être qu'une femme de chambre. J'imagine que c'est un tour que M. de Charigni m'a joué, car une pareille fille qui ne pouvoit avoir que vingt quatre à vingt six ans, et qui avoit la garde-robe que je voyois, me paroissoit plus faite pour être la maîtresse d'un homme comme moi que la gouvernante. Je lui demande si elle connoît l'ambassadeur, et quel gage on lui avoit accordés; et elle me répond qu'elle ne connoissoit l'ambassadeur que de vue, et que le maître d'hôtel lui avoit dit qu'elle auroit deux louis par mois outre la table dans sa chambre. Elle me dit qu'elle étoit lionnaise, qu'elle étoit veuve, et qu'elle s'appelloit Dubois.

Je la laisse sans pouvoir décider ce qui arrivera, car plus je la regardois, et lui parlois plus je la trouvois intéressante. Je vais dans la cuisine, et je vois un jeune homme qui travailloit à de la patte. Il s'appelloit du Rosier. J'avois connu son frère au service de l'ambassadeur de France à Venise. Il me dit qu'à neuf heures mon souper seroit prêt — Je ne mange jamais seul — Je le sais — Combien avez vous par mois? — Quatre louis.

Je vois deux domestiques de bonne mine bien vêtus. Un d'eux me dit qu'il me donneroit le vin que je lui demanderois. Je vais à la petite maison des bains, où je trouve le garçon apothicaire qui travailloit à composer le bain que je devois <sup>prendre</sup> faire le lendemain, et tous les jours.

Après avoir passée une heure au jardin, je vais chez le concierge, où je vois une nombreuse famille, et des filles qui n'étoient pas méprisables. Je passe deux heures à causer avec elles, enchanté que tout le monde parlât françois. Ayant envie de voir toute ma maison, la femme du concierge me conduit par tout. Je suis retourné à mon appartement où







Mon histoire est fort courte. Je suis née à Lyon. Mon père,  
 et ma mère me conduisirent avec eux à Lausanne, comme  
 je l'ai vu d'eux mêmes, car je ne m'en souviens pas. Je  
 sais que j'avois quatorze ans quand mon père qui étoit cocher  
 chez madame d'Emance mourut. Cette dame me prit  
 chez elle, et trois ou quatre ans après je mis entrée au ser-  
 vice de Miladi Montaigne comme fille de chambre, et son  
 vieux valet de chambre Dubois m'épousa. Trois ans après  
 je mis vestée veuve à Vindon, où il est mort. L'air d'An-  
 gleterre me menaçant la consommation j'ai demandé mon  
 congé à ma généreuse maîtresse qui me l'accorda me payant  
 mon voyage, et me faisant des présents considérables. Je mis  
 retournée à Lausanne chez ma mère, où je mis entrée  
 au service d'une dame angloise, qui m'aimoit beau-  
 coup, et qui m'auroit conduit en Italie avec elle si elle  
 n'avoit conçu des soupçons par rapport au jeune duc de  
 Roxburi qui <sup>paroissoit</sup> ~~étoit~~ amoureux de moi. Elle l'aimoit, et  
 elle me croyoit secrètement la rivale. Elle se trompoit.  
 Elle me combla de présents, et elle me renvoya à ma  
 mère, où j'ai vécu deux ans de travail de mes mains.  
 Monsieur Lebel maître d'hôtel de l'ambassadeur me de-  
 manda il y a quatre jours, si je voulois entrer au service  
 d'un seigneur italien en qualité de gouvernante, et il me  
 dit les conditions. J'y ai consenti, ayant toujours eu une  
 grande envie de voir l'Italie; cette envie fut la cause de  
 mon étourderie: je mis partie d'abord; et me voila — De  
 quelle étourderie parler vous? — D'être venue chez vous  
 sans vous connoître auparavant — Vous ne seriez donc pas  
 venue, si vous m'aviez connu auparavant? — Non certai-  
 nement, car je ne trouverai plus de condition chez les femmes.



45 69 75

Vous semble-t-il d'être fait pour avoir une gouvernante com-  
me moi sans qu'on dise que vous me tenez pour autre chose ?  
— Je m'y attens, car vous êtes fort jolie, et j'en ai pas l'air  
d'un polype; mais je m'en moque — Je m'en moquerois  
aussi, si mon état me permettoit de braver certains pre-  
jugés — C'est à dire, ma belle dame, que vous seriez  
bien aise de retourner à Lausanne — Pas actuellement,  
car cela vous feroit du tort. On pourroit croire que vous  
m'avez déplu par des procédés trop libres, et vous porteriez  
aussi sur moi peut être un faux jugement — Que jugeriez-je ?  
Je vous prie — Vous jugeriez que je veux <sup>vous en imposer.</sup> ~~vous en imposer.~~  
~~de vous même différent de moi-même~~ — Cela pourroit  
être, car votre départ brusque, et déraisonnable me pri-  
queroit au vif. Mais tout le même je suis fâché pour vous.  
Même étant votre façon de penser vous ne pouvez ni res-  
ter volontiers avec moi, ni vouloir en aller. Vous devez ce-  
pendant prendre un parti — Je l'ai déjà pris. Le reste, et  
je suis presque sûre que je ne m'en repentirai pas — Votre  
espoir me plaît; mais il y a une difficulté — Avez-vous  
la bonté de me la déclarer ? — Je le dois, ma chère Du-  
Bois. Point de tricherie, et point de certains scrupules —  
Vous ne me trouverez jamais triste; mais expliquons nous  
de grace sur l'article des scrupules. Qu'entendez vous par  
scrupules ? — J'aime cela. Ce mot scrupule dans l'accep-  
tion ordinaire signifie une malice superstitieuse qui voit vi-  
cieuse une action qui peut être innocente — Si l'action  
me laisse dans le doute, je ne me sens pas portée à en juger  
sinistrement. Mon devoir ne m'ordonne que de travailler sur moi.



— Vous avez beaucoup lu je crois — Je ne fais que lire même, car sans cela je m'ennuyerois — Vous avez donc des livres? — Beaucoup. Entendez-vous l'anglois? — Pas un mot — J'en suis fâchée, car ils vous amuseroient — Je n'aime pas les romans — Ni moi non plus. J'aime bien cela. Pourquoi, si il vous plaît, m'avez-vous ainsi à la hâte jugée romanesque? — Voilà ce que j'aime aussi. Cette incartade me plaît; et je suis charmée de commencer moi-même à vous faire vivre — Excusez, si je ris, car... — Point de car. Riez à tort, et à travers, et vous ne trouverez jamais un meilleur moyen de me gouverner. Je trouve que vous vous êtes donnée à moi à trop bon marché — Je dois encore vivre, car il ne tient qu'à vous d'augmenter mes appointements.

Je me mis levé de table fort surpris de cette jeune femme, qui avoit tout l'air de parvenir à me prendre par mon foible. Elle raisonneoit; et dans ce premier dialogue elle m'avoit déjà mis au sec. Jeune, belle, mise avec élégance, et de l'esprit, je ne pouvois pas deviner où elle me meneroit. Il me falloit de parler à M. Lebel qui m'avoit prouvé un pareil meuble.

Après avoir ôté le couvert, et avoir porté tout dans la chambre, elle vint me demander si je mettois des papillotes sous mon bonnet de nuit. Cette affaire regardoit seduc; mais je lui ai donné avec plaisir la préférence. Elle s'en acquitta très bien. Je prévois, lui dis-je, que vous me servirez comme me m'a ladi Montaigne — Pas tout à fait; mais puisque vous n'aimez pas la tristesse, je dois vous demander une grâce — Demander ma chère — Je ne voudrois pas vous servir au bain



46 69 77

— Que je meure, si j'y ai seulement pensé. Ce seroit scan-  
daleux. Ce sera l'affaire de feduc — Je vous prie donc de me  
pardonner, et j'ose vous demander une autre grace — Dites  
moi librement tout ce que vous desirez — Puis-je faire cou-  
cher avec moi une des filles du concierge? — Je vous jure  
en vérité que il j'y avoit pensé un seul moment je vous en au-  
rois priée. Et elle dans votre chambre? — Non — Allez  
l'appeler — Je ferai cela demain, car si j'y allois à présent  
on pourroit inventer des raisons. Je vous remercie — Ma chère  
amie, vous êtes sage. Soyez sûre que je ne vous empêcherai  
jamais de l'être.

Elle m'aida à me déshabiller, et elle dut m'avoir trouvé  
très décent; mais, pendant à mon procédé avant de m'endor-  
mir, j'ai vu qu'il ne devoit pas de vertue. J'avois le cœur pris  
de madame =, et la Dubois même m'en avoit imposé: j'en  
étois peut être la dupe; mais je ne m'~~avertissois pas~~<sup>avertis pas à cette pensée</sup>  
Le matin j'ai sonné feduc, qui me dit qu'il n'esperoit pas  
d'avoir cet honneur. Je l'ai appelée sot. Après avoir fait  
un bain froid, je me suis recouchée, lui ordonnant deux  
tasses de chocolat. Ma bonne entra dans un déshabillé fort  
galant, et toute riante — Vous êtes gaye ma belle gouver-  
nante — Gaye, parceque je suis très contente d'être avec  
vous, j'ai bien dormi, je me suis promenée, et j'ai dans ma  
chambre une fille qui est fort jolie, et qui couchera avec  
moi — Faites la entrer.

J'ai vu voyant une laideron à l'air farouche. Je lui ai  
dit qu'elle prendra avec moi tous les matins du chocolat, et  
elle s'en montra bien aise me disant qu'elle l'aimoit beau-  
coup. L'après dîner M. de Chaigny vint passer avec moi



trois heures, et il fut content de toute la maison; mais  
très surpris de la gouvernante, dont l'abel m'avait prouvé.  
Il ne lui en avait rien dit. Il trouva que c'était le vrai  
remède pour me guérir aussi de l'amour que madame  
m'avait inspiré. Je l'ai assuré qu'il le trouvoit. Il lui  
dit tout ce qu'il pouvoit lui dire de plus honnête.

Pas plus tard que le lendemain, précisément dans le  
moment que j'allois me mettre à table avec ma bonne,  
une voiture entre dans ma cour, et je vois Madame Y.  
qui en sort. J'en fus surpris, et fâché; mais je ne pouvois  
pas me dispenser de lui aller au devant — Je ne m'atten-  
dois pas, madame, à l'honneur que vous me faites — Je  
m'en venne vous demander un plaisir après que nous au-  
rons dîné — Venez donc d'abord, car la soupe est sur la  
table. Je vous présente madame Dubois, Madame de Y.,  
dit-je à celle-ci, dînez avec nous.

Ma bonne fit les honneurs de la table jouant le rôle de  
maîtresse comme un ange, et la Y., malgré sa morgue,  
ne s'est donnée le moindre air. Je n'ai pas dit vingt pa-  
rolles pendant tout le dîner, ni eu pour elle toute aucune  
attention, étant impatient de savoir de quelle espèce étoit  
le plaisir qu'elle vouloit me demander.

D'abord que la Dubois nous quitta, elle me dit sans de-  
tour qu'elle étoit venue me prier de lui donner deux  
chambres pour trois ou quatre semaines. Très surpris de  
son effronterie, je lui répondis que je ne pouvois pas lui  
faire ce plaisir — Vous me le ferez, car tout la ville  
sait que je suis venue vous le demander — Et toute la  
ville saura que je vous l'ai refusé. Je veux être seul, et



en pleine liberté; la moindre compagnie me gênerait —  
Je ne vous gênerai pas; et il ne tiendra qu'à vous de ne pas  
savoir que je suis chez vous. Je ne trouverai pas mauvais que  
vous ne vous informiez pas même de ma santé, et je ne  
m'informerais pas de la vôtre quand même vous tomberiez  
malade. Je me ~~fais~~ fais faire à manger par ma servante dans  
la petite cuisine, et je n'ai pas me promener au jardin  
quand je saurais que vous y êtes. L'appartement que je vous  
demande sont les deux dernières chambres au premier,  
où je peux entrer, et sortir par le petit escalier sans être  
vue, et sans voir personne. Dites moi actuellement si en  
stricte politesse vous pouvez me refuser ce plaisir — Si vous  
connaissiez les seuls principes de la politesse vous ne l'exi-  
geriez pas, et vous n'insisteriez pas après m'avoir entendu  
vous le refuser.

Elle ne me répond pas, et je me promène par la cham-  
bre en long, et en large comme un forcené. Je pense  
à la faire mettre à la porte. Il me semble d'avoir droit  
de la traiter comme une folle, puis je réfléchis qu'elle  
avait des parents, et qu'elle même traitée sans aucun  
ménagement deviendrait mon ennemie, et exécuterait  
peut être quelque horrible vengeance. Je pense à la fin  
que madame = condamnerait toute résolution violente  
que je pourrais prendre pour me délivrer de cette vipère.  
Et bien madame, lui dis je, vous avez l'appartement,  
et une heure après que vous y serez entrée je retour-  
nerai à Solenne — J'accepte donc l'appartement, et j'y

BnF  
MSS



entrerais après demain, et je ne crois pas que vous ferez la folie de retourner pour cela à Soleure. Vous ferez rire toute la ville.

Disant cela, elle se leva, et elle partit. Je l'ai laissée aller sans bouger; mais un moment après je me suis repenti d'avoir cédé, car sa démarche, et son effronterie étoit inouïe, et sans exemple. Je me trouvois fou, lâche, et bête. Je ne devois pas prendre la chose au sérieux, mais en rire, la battre, lui dire clairement qu'elle étoit folle, et l'obliger à partir appelant en qualité de lemmes toute la famille du concierge, et mes domestiques. Quand j'ai conté ce fait à la Dubois je l'ai vue étonnée. Elle me dit qu'une démarche de cette espèce n'étoit pas raisonnable, et que mon consentement à une pareille violence ne l'étoit pas non plus à moins que je n'eusse des forts motifs capables de me justifier.

Voyant qu'elle raisonnoit juste, et ne voulant l'informer de rien, j'ai pris le parti de ne plus lui en parler. Je suis allé me promener jusqu'à l'heure de souper, et je suis resté à table avec elle jusqu'à minuit la trouvant toujours plus aimable, remplie d'esprit, et très plaisante dans toutes les petites histoires qu'elle me conta, et qui la regardoient. Elle avoit l'esprit très dégaîné, mais elle trouvoit que n'adoptant pas les maximes qu'on appelle de la sagesse, et de l'honneur elle deviendrait malheureuse. Elle étoit donc sage plus en force de son système que de sa vertu; mais si elle n'avoit pas eu de la vertu, elle n'auroit pas eu la force de soutenir son système.



J'ai trouvé mon aventure avec la Y... si extraordinaire que je n'ai pu m'empêcher d'aller le lendemain de bonne heure en regaler M. de Chavigny. J'ai dit à ma bonne, qu'elle pouvoit dîner sans m'attendre, si elle ne me voyoit pas de retour à l'heure ordinaire.

L'ambassadeur avoit su que la Y... alloit venir chez moi; mais il éclata de rire quand je lui ai dit de quelle façon elle étoit venue — V. Q. trouve cela comique, et moi pas — Je le vois; mais croyez moi, que vous devez faire semblant d'en rire aussi. Faites en toute occasion comme si vous ne sachiez pas qu'elle <sup>est</sup> chez vous, et elle se trouvera punie. On dira qu'elle est amoureuse de vous, et que vous la méprisez. Je vous conseille d'aller conter toute cette histoire à M. =, et rester à dîner avec lui sans façon: ~~il n'y a pas en~~ J'ai parlé de votre belle gouvernante à Lebel. Il n'y a pas en: Lebel malice. Étant parti pour sa femme une heure après que je lui ai donné la commission de vous trouver une honnête femme de chambre, il s'en souvint, il vous proposa à la Dubois, et tout fut fait. C'est une trouvaille pour vous, car quand vous en deviendrez amoureux elle ne vous fera pas languir — Je ne sais pas, car elle a des maximes — Je lui dirai que vous n'en serez pas la dupe. Je viendrai demain dîner chez vous, et je l'entendrai jaser avec plaisir — Votre Q. me fera un très sensible plaisir. M. = me fit l'accueil de l'amitié; et me félicita d'abord sur la belle conquête qui devoit rendre heureux mon séjour à la campagne. Son épouse, malgré qu'elle s'imaginât la vérité m'en feroit aussi compliment; mais je les ai vu tous les deux ébahis quand je leur ai conté en détail toute l'histoire. M. = me dit que si cette femme me devenoit véritablement à charge il ne tenoit qu'à moi de lui faire d'abord parvenir un ordre du gouvernement de ne jamais mettre les pieds chez moi. Je lui



ai dit que je ne voulois pas me servir de ce moyen, car outre qu'il la deshonorerait, il me déclarerait faible, car tout le monde devoit savoir que j'étois le maître chez moi, et qu'elle ne pourroit jamais entrer chez moi pour y loger sans mon consentement. Son épouse me dit sérieusement que j'avois bien fait à lui accorder l'appartement, et qu'elle iroit lui faire une visite, car elle même lui avoit dit qu'elle auroit un appartement chez moi le lendemain. Je n'en ai plus parlé; et invitée à manger leur souper à la fortune du pot, j'y suis resté. Mes procédés avec madame n'ayant été que ceux de la politesse ordinaire son mari ne put concevoir le moindre soupçon de notre intelligence. Elle saisit un moment pour me dire que j'avois bien fait à accorder l'appartement à cette méchante femme, et que je pourrais inviter son mari à venir passer deux ou trois jours chez moi après que M. de Chauvelin qui on attendoit seroit parti. Elle me dit aussi que la concierge de ma maison étoit sa nourrice, et qu'elle m'écrirait par son moyen quand elle en auroit besoin.

Après avoir été faire une visite à deux jésuites italiens qui étoient alors de passage à Sceaux, et les avoir priés à dîner ~~chez~~ pour le lendemain je suis retournée chez moi. Ma bonne m'amusa jusqu'à minuit par des questions philosophiques. Elle aimoit l'âme. Elle disoit que la faculté de penser n'étoit pas une preuve de la spiritualité de notre âme, puisque Dieu pourroit avoir donnée la propriété de penser à la matière. J'ai beaucoup ri quand elle m'a dit qu'il y avoit une différence entre penser et raisonner. Je pense lui dis-je que vous raisonnez bien vous laissant persuader à coucher avec moi, et vous croyez de raisonner très bien si y consentant pas — Croyez moi, me répondit elle qu'entre la raison d'un homme, et celle d'une femme il y a la même différence qui passe entre les deux sexes.



49 75 813

Nous prenions notre chocolat le lendemain à neuf heures, quand madame L... arriva. Je ne me suis pas seulement mis à la fenêtre. Elle renvoya sa voiture, et elle alla à son appartement avec sa femme de chambre.

Ayant envoyé le duc à Sceaux pour attendre mes lettres, j'ai prié la bonne de me coiffer, lui disant que nous avions à dîner l'ambassadeur, et deux jésuites italiens. J'avais déjà dit à mon cuisinier de nous faire faire bonne chère gras, et maigre, c'étant un vendredi. Je l'ai vue ravie d'aise, et elle me peigna à la perfection. Après m'être rasée, je lui ai offert mes étrennes, et elle les accepta de très bonne grace me dérochant cependant sa belle bouche. Ce fut la première fois que j'ai baisé sa joue. C'est sur ce ton que nous vivions ensemble. Nous nous aimions, et nous étions vertueux; mais elle devoit souffrir moins que moi à cause de la coquetterie trop naturelle au sexe, et souvent plus puissante que l'amour.

M. de Charigni arriva à onze heures. Je n'avais rien à dîner et les jésuites qu'après l'avoir prévenu, <sup>et</sup> je leur avais envoyée ma voiture; et en attendant nous allâmes nous promener. Il pria ma bonne de venir nous rejoindre d'abord qu'elle auroit mis ordre à tout ce qui regardoit le ménage. Cet homme étoit un de ceux que la France, lorsqu'elle étoit monarchie, gardoit, pour les envoyer à propos, et selon les circonstances là où elle avoit besoin qu'ils réduisissent les puissances qu'elle vouloit mettre dans ses intérêts. Tel fut M. de l'Hôpital qui sut se gagner le cœur d'Elizabeth Struwna, de duc de Nivernois qui fit ce qu'il voulut du cabinet de S. James l'année 1762, et de plusieurs autres que j'ai connus. Le marquis de Chavigni se promenant dans mon jardin trouva dans le caracère de ma bonne tout ce qu'il falloit pour rendre un garçon



heureux; et elle finit de l'enchanter à table, où elle mit aux abois les deux jésuites par des propos, dont la seule bonne plaisanterie étoit l'osne. Après avoir passée toute la journée avec le plus grand plaisir il retourna à Soleure me priant d'aller dîner chez lui d'abord qu'il m'enverrait dire que M. de Chauvelin étoit arrivé.

Cet aimable homme que j'avois connu chez le duc de Choiseul à Versailles arriva deux jours après. Il me reconnut d'abord, et il me presenta à sa charmante femme, qui ne me connoissoit pas. Comme le hasard fit que je me trouvasse assis à table à côté de madame = la gayeté m'a servi de façon que j'ai conté des choses fort plaisantes. M. de Chauvelin dit qu'il savoit des fort jolies histoires qui me regardoient. Mais vous ne savez pas, lui dit M. de Charigni, celle de Zurich, et il la lui conta. M. de Chauvelin dit à Madame = que pour avoir l'honneur de la servir il se seroit fait cocher, mais M. = lui répond que mon goût étoit beaucoup plus délicat, car celle qui m'avoit frappé étoit logée chez moi à une maison que j'avois à la campagne. Nous irons vous faire une visite, me dit M. de Chauvelin. Lui, lui répond M. de Charigni, nous irons tous ensemble. Et dans l'instant il me pria de lui prêter ma belle salle pour donner un bal pas plus tard que le dimanche suivant.

C'est ainsi que ce vieux courtisan m'a empêché de m'engager à donner le bal moi même. C'étoit une fantasmagorie qui m'auroit fait du tort. J'aurois eu pitié sur le droit que le seul ambassadeur avoit de traiter ces illustres étrangers dans les cinq à six jours qu'ils vouloient passer à Soleure; et outre cela je me serois embarqué dans une sottise très dispendieuse. A propos des comédies qu'on jouoit chez M. de Voltaire on parla de l'Académie, et on fit l'éloge de ma voisine qui rougit, et devint belle comme un astre. L'ambassadeur nous invita tous au bal pour le lendemain. Le soir retourné chez moi perdument amoureux



50 7785

amoureux de cette charmante femme que le ciel avoit  
fait naître pour me causer le plus grand chagrin que j'aie  
eu dans toute ma vie. Le lecteur en juge.

Ma bonne à mon retour étoit couchée, et j'en fus bien  
aise, car les yeux de madame ne m'avoient pas laissé l'om-  
bre de la raison. Elle me trouva triste le lendemain, et  
elle m'en fit avec esprit une douce guerre. Dans le mo-  
ment que nous déjeunerions, voilà la femme de chambre de  
madame M., qui me remet un billet. Je lui ai dit que  
je lui enverrais la réponse. Je le decachette, et je trouve  
" l'ambassadeur a envoyé m'inviter au bal. J'ai répondu  
" que je ne me portois pas bien; mais que si vers le soir je me  
" porterais mieux, j'irai. Il me semble qu'étant chez vous, je  
" dois y aller avec vous, ou ne point y aller. Si vous n'avez donc  
" pas envie de me faire le plaisir de m'y mener, je vous prie  
" de me faire celui de dire que je suis malade. Excusez si j'ai eu  
" de pouvoir contrevenir à nos conditions dans ce cas unique, car  
" il s'agit d'exposer au public au moins l'apparence des bons  
" procédés. BnF  
MSS

Outré de colère, je prends la plume, et je lui réponds: " Vous  
" avez pris, madame, un bon expédient. On dira que vous êtes  
" malade, car je me dispense d'avoir l'honneur de vous  
" servir dans la maxime de jouir de toute ma liberté.

Ma bonne vit du billet que la dame m'écrivait, et trouva  
qu'elle avoit mérité ma réponse. Je l'ai cachetée, et je  
la lui ai envoyée. J'ai passé à ce bal une nuit très agré-  
able, car j'ai beaucoup causé avec l'objet de ma flamme.  
Elle a vu de ma réponse au billet de la M., mais elle l'a  
désapprouvée, car, me dit-elle, le poison de la colère circulera  
dans vos veines, et Dieu sait quel ravage il fera à l'explosion.



J'ai passée chez moi les deux journées suivantes, et le dimanche de grand matin les gens de l'ambassadeur vinrent porter tout ce qui étoit nécessaire pour le bal, et pour le souper, et mettre tout en ordre pour l'orchestre, et pour éclairer toute la maison. Le maître d'hôtel vint me faire sa reverence dans le temps que j'étois à table. Je l'ai fait asseoir, et je l'ai remercié du beau present qu'il m'avoit fait me donnant une si aimable gouvernante. C'étoit un bel homme qui n'étoit plus jeune, qui étoit honête, plaisant, et avoit tout l'esprit de son metier. Quel est de vous deux, nous dit il, le plus attrapé? — Aucun, dit la Du bois, car nous sommes également contents l'un de l'autre.

La premiere arrivée vers le soir fut madame = avec son mari. Elle parla tres honêtement à ma bonne sans m'enquer la moindre surprise quand je lui ai dit que c'étoit ma gouvernante. Elle me dit que c'étoit absolument à moi à la conduire chez la M<sup>lle</sup>, et j'ai dû l'obéir. Elle nous reçut avec l'apparence de la plus grande ardeur, et elle sortit avec nous pour se promener étant rendue par M. =. Après avoir fait un tour du jardin, madame = me dit de l'accompagner chez la nourrice — Qui est donc votre nourrice? — C'est la concierge, me dit M. =, nous vous attendrons chez madame.

Dites moi; me dit elle chemin faisant; votre gouvernante couche certainement avec vous — Non je vous jure. Je ne peux aimer que vous — Si la chose est ainsi vous avez tort de la garder, car personne ne peut croire cela — Il me suffit que ce ne soit pas vous, qui puisse m'en croire amoureux — Je ne veux



croire que ce que vous me dites. Elle est très jolie.

51 79 87

Nous entrâmes chez la concierge qui l'appelant sa fille lui  
fait cent caresses; puis elle nous laisse pour aller nous faire de  
la limonade. Etant restés seuls, je n'ai pu lui donner que des  
baisers de feu qui feroient la guerre aux siens. Elle n'avoit qu'un  
léger jupon sous une robe de taffetas. Dieu! que des charmes! Elle  
mit sûr que l'excellente nourrice ne seroit pas revenue si tôt,  
si elle avoit pu deviner combien nous avions besoin qu'elle tardât.  
Mais point du tout. On n'a jamais remplis si vite deux verres  
de limonade — Elle étoit donc faite? Dis-je à la nourrice — Point  
du tout monseigneur; mais je fais vite.

La simplicité de la demande, et de la réponse fit éclater  
de rire mon bel ange. Retournant chez madame Y..., elle me  
dit que le temps nous faisant toujours la guerre, nous devions at-  
tendre à nous en emparer quand son mari se détermineroit  
à venir passer chez moi trois ou quatre jours. Je l'avois déjà  
promis, et il me l'avoit promis.

Madame Y... mit devant nous des confitures, dont elle nous  
fit l'éloge, et principalement d'une marmelade de coings qu'  
elle nous prioit de goûter. Nous nous dispensâmes, et madame  
me mancha sur le pied. Elle me dit après qu'on la soupçonnoit  
d'avoir empoisonné son mari.

Le bal fut magnifique, comme le souper sur deux tables  
de trente couverts chacune, outre le buffet où mangèrent  
cent et plus personnes. Je n'ai dansé qu'un seul menuet avec  
madame de Chauvelin ayant passé presque toute la nuit à  
parler à son époux rempli d'esprit. Je lui ai fait présent de  
ma traduction de son petit poème des sept riches capitaines qu'  
il a beaucoup agréé. Quand je lui ai promis d'aller lui faire

BnF  
MSS



une visite à Turin il me demanda si j'y conduirai ma gouvernante, et lui ayant répondu que non, il me dit que j'avais tort. Tout le monde la trouvoit charmante. On la sollicita en vain à danser; elle me dit après que si elle s'étoit vue avec elle se seroit faite haïr de toutes les dames. Elle dansoit d'ailleurs très bien.

M. de Chauvelin est parti le mardi, et à la fin de la semaine j'ai reçu une lettre de madame d'Urfé, qui me disoit d'avoir passé deux jours à Versailles pour mon affaire. Elle m'envoyoit la copie de la lettre de grace signée par le roi en faveur des cours de monsieur =. Elle me disoit que le ministre l'avoit déjà expédiée au régiment pour remettre le coupable à la même place qu'il occupoit avant le duel. Cette lettre à peine reçue je fais atteler pour aller en porter la nouvelle à M. de Chaigni. La joie inondoit mon ame, et je ne l'ai pas diminuée avec le ministre qui me fit les plus grands complimens, parce que M. = avoit obtenu par mon moyen, et sans qu'il lui en coûtât un obole, ce qu'il auroit payé fort cher s'il s'étoit agi de l'obtenir pour de l'argent. Pour donner à la chose un plus grand air d'importance, j'ai prié l'ambassadeur d'en donner lui-même la nouvelle à M. =. Il le pria dans l'instant par billet de venir d'abord chez lui.

L'ambassadeur le reçut lui remettant la copie de la lettre de grace, lui disant en même temps que c'étoit à moi qu'il en avoit l'obligation. Ce brave homme égaré par le conseil me demanda combien il me devoit. — Rien, me demanda-t-il, mais si vous voulez m'en donner une marque, faites moi l'honneur de venir passer quelques jours



52 89  
chez moi, car je m'ennuie d'ennui. L'affaire dont vous m'avez  
chargé doit être peu de chose, car vous voyez avec quelle vi-  
tesse on vous a servi — Peu de chose? J'y travaille depuis un  
an mettant les gens dessus dessous ciel et terre sans pouvoir  
y réussir; et en quinze jours vous avez tout fait. Disposez  
de ma vie — Embarrassez moi, et venez me voir. Je me  
trouve le plus heureux des hommes quand je peux obliger  
des personnes comme vous — Je vais donner cette nou-  
velle à ma femme qui sautera de joie — Oui, aller; lui  
dit l'ambassadeur, et venez demain dîner avec nous en  
partie camée.

Le marquis de Chaigni vieux courtisan, et homme d'  
esprit fit des réflexions sur la cour d'un monarque, où  
en soi il n'y avait rien de facile ni de difficile, car à tout  
moment l'un devenait l'autre. Il connoissoit ma-  
dame d'Urfé pour lui avoir fait sa cour lorsque le re-  
gent l'aimoit en cachette. C'étoit lui qui lui avoit don-  
né le soubriquet d'Égérie parce qu'elle disoit qu'elle sa-  
voit tout d'un Égérie qui passoit avec elle toutes les nuits  
quand elle couchoit seule. Il me parla après de M.  
qui devoit avoir conçu pour moi la plus grande amitié.  
Il étoit convaincu que le vrai moyen de parvenir à une  
femme qui avoit un mari jaloux étoit celui de conquérir le  
mari, puisque l'amitié par sa propre nature exclut la  
jalousie. Le lendemain en partie camée madame = me  
donna en présence de son mari les témoignages d'une ami-  
tié égale à la sienne, et ils me promirent de venir passer  
trois jours chez moi dans la semaine suivante.



Je les ai vus arriver un après dîner sans qu'ils m'en eussent fait avertir. Quand j'ai vu descendre de voiture la femme de chambre avec mon cœur tressaillit de joie: elle fut cependant modérée par deux annonces désagréables: le premier que me donna M. = qu'il devoit retourner à Soleure le quatrieme jour; l'autre donnée par madame qu'il falloit absolument mettre toujours dans notre société madame F... Je les ai d'abord conduits à l'appartement que je leur avois destiné, et qui étoit le plus propre à mes dessein. Il étoit vers de chaussée du côté opposé au mien. La chambre à coucher avoit une alcove à deux lits séparés par une cloison qui avoit une porte de communication. On y entroit par deux antichambres dont la première avoit la porte sur le jardin. J'avois la clef de toutes ces portes. C'étoit au delà <sup>de la</sup> chambre à coucher que la femme de chambre devoit loger.

En consequence de la volonté de ma deesse nous allâmes chez la F... qui nous reçut très bien; mais qui sous prétexte de nous laisser en liberté ne vouloit pas consentir à être tous ces trois jours de notre société. Elle crut cependant de devoir se rendre à mes rémontrances quand je lui ai dit que nos conditions ne devoient tenir que lorsqu'on étoit seul. Ma gouvernante soupira dans sa chambre sans avoir eu besoin que je le lui dise, et les dames ne demandèrent pas d'elle. Après souper j'ai conduit madame, et M. = dans leur appartement, et après j'en ai pu me dispenser de conduire la F... dans le sien; mais je me suis dispensé d'assister à sa toilette de nuit malgré ses instances. Elle me dit d'un air malin, quand je lui ai souhaité une heureuse nuit,



qu'après m'être très bien conduit je méritois d'être parvenu à  
ce que je desirois, de ne lui ai rien répondu.

Le lendemain vers le soir, j'ai dit à madame = qu'ayant tou-  
tes les clefs je pouvois entrer chez elle, et dans son lit à toute  
heure. Elle me répondit qu'elle s'attendoit à avoir près d'elle  
son mari, car il lui avoit dit les douceurs qu'il étoit accoutumé  
à lui dire lorsqu'il en avoit fait le projet; mais que cela pour-  
roit se faire dans la nuit suivante, car il ne lui étoit jamais arrivé  
d'avoir envie de vivre deux jours de suite.

Un midi nous vîmes arriver M. de Chaigni. On mit vite un  
cinquième couvert; mais il fit tapage quand il sut que ma bonne  
alloit dîner seule dans sa chambre. Les dames dirent qu'il a-  
voit raison, et nous allâmes tous la forcer à quitter son ouvrage.  
Elle fut l'ame de notre dîner; elle nous amusa merveilleusement  
par des jolies histoires qui regardoient miladi Montaigne. Mad-  
ame = quand personne ne fut à portée de nous entendre me dit  
qu'il étoit impossible que je ne l'aimasse. Après lui avoir dit,  
que je la desabuserois, je lui ai demandé la confirmation de la  
permission d'aller passer deux heures entre ses bras. — Non, mon  
cher ami, car il me dit ce matin que la fume se feroit aujourd'hui  
à midi — Il a donc besoin d'une permission de la fume pour vous  
rendre ses devoirs? — Précisément. C'est, selon son astrologie, le  
moyen de se conserver la santé, et d'avoir un garçon que le ciel  
veuille bien lui accorder, car à moins que le ciel ne s'en mêle,  
je n'y vois pas d'apparence.

J'ai dû en rire, et me disposer à attendre le lendemain.  
Elle me dit à la promenade, que le sacrifice à la fume avoit été  
fait, et que pour se rendre saine, et libre de toute crainte, elle lui  
en feroit faire un extraordinaire après lequel il s'endormiroit. En con-  
sequence elle me dit que je pouvois y aller une heure après minuit.



912 24 Sûr de mon bonheur imminent, je me livre à la joie  
qu'une pareille certitude inspire à un amant qui a long  
temps désiré. C'étoit l'unique nuit dans laquelle je pou-  
vois espérer, car le lendemain M. = avoit décidé d'al-  
ler dormir à Solenne: je ne pouvois pas me flatter d'une  
seconde qui auroit été plus vive que la première.

Après souper, je conduis les dames à leur appartement, puis je me retire dans ma chambre, et je dis à ma bonne qu'elle aille se coucher ayant beaucoup à écrire.

Cinq minutes avant une heure je vis, et la nuit étant obscure, je fais à tâton le tour de la moitié de la maison. Je veux ouvrir la porte de l'appartement où étoit mon auge, mais je la trouve ouverte, et je ne me souviens pas d'en deviner la raison. J'ouvre la porte de la seconde antichambre, et je me y suis saisi. La main qui elle met, une main bouchée m'instruit que je dois m'abstenir de parler. Nous nous laissons tomber sur un grand canapé, et dans le moment je me trouve au comble de mes vœux. Nous étions au solstice. N'ayant devant moi que deux heures je n'en ai pas perdu une seule minute: je les ai employées à l'écouter. Les témoignages du feu qui me devoit à la femme divine que j'étois sûr de serrer entre mes bras. Je trouvois que le parti qu'elle avoit pris de ne pas m'attendre dans son lit avoit été unique, puisque le bruit des baisers avoit pu veiller le mari. Ses fureurs qui parvenaient surpassez les miennes élevaient mon âme au ciel, et je me tenois pour convaincu qu'entre toutes les conquêtes que j'avois faites celle-là étoit la première dont à juste titre je pouvois me glorifier.



54 85 93

La pendule m'indique que je dois partir; je me lève après lui  
avoir donné le plus doux des baisers, et je retourne dans ma  
chambre, où dans le plus grand contentement de mon cœur  
je me livre au sommeil. Je me réveille à neuf heures, et je  
vois M. = qui avec l'air de la plus grande satisfaction me  
montre une lettre qu'il venoit de recevoir de son cousin qui  
lui annonçoit son bonheur. Il me prie d'aller prendre du  
chocolat dans la chambre, la femme étoit encore à sa  
toilette. Je me mets à la hâte en robe de chambre, et dans  
le moment que j'allois sortir avec M. =, je vois entrer la F.,  
qui d'un air enjoué me dit qu'elle me venoit voir, et qu'elle  
alloit chez elle à Solenne — Attendre un quart d'heure;  
nous allons déjeuner <sup>avec</sup> ~~chez~~ madame =. Non; je viens de lui  
souhaiter le bon jour; et je pars. Adieu. — Adieu madame.

A peine partie, M. = me demanda si elle étoit devenue  
folle. On pouvoit le croire, car n'ayant reçu que des po-  
littes, elle devoit attendre au moins jusqu'au soir pour par-  
tir avec M. et madame =.

Nous allâmes déjeuner, et faire des commentaires à ce  
brusque départ. Puis nous sortîmes pour nous promener  
au jardin où nous trouvâmes ma bonne que M. = approcha.  
Madame = me paroissant un peu abattue, je lui demande  
si elle avoit bien dormi — Je ne me suis endormie qu'à  
quatre heures après vous avoir attendu en vain sur mon  
séant. Quel contretemps a donc pu vous empêcher de venir?

Cette question à laquelle je ne pouvois jamais m'attendre  
me glace le sang. Je la regarde; je ne lui réponds pas, et je  
ne peux revenir de ma surprise. Je n'en reviens que me  
sentant saisi d'honneur, et devinant que celle que j'avois



eue entre mes bras avoit été la Y... Je me retire dans  
 l'instant derrière la charmitte pour me remettre d'un  
 trouble, dont personne ne peut avoir une idée juste. Je  
 me sentois mourir. Pour me soutenir de bout j'ai ap-  
 puyé ma tête à un arbre. La première idée qui se  
 presenta à mon esprit; mais que j'ai d'abord rejetée,  
 fut que madame = voulût se dévouer: toute femme  
 qui s'abandonne à quelqu'un dans un endroit obscur  
 a le droit de se venger, et l'impossibilité de la convaincre  
 de mensonge peut exister; mais je connoissois trop bien  
 madame = pour la supposer capable d'une si basse per-  
 fidie inconnue à toutes les femmes de la terre, excepté  
 aux véritables monstres horreur, et opprobre du genre  
 humain. J'ai dans le même instant vu que <sup>si elle</sup> ~~me dit~~  
<sup>mi avoit dit</sup> ~~tant~~ qu'elle m'avoit attendu en vain pour se divertir  
 de ~~ma~~ surprise, elle auroit manqué de délicatesse, car  
 dans une matière de cette espèce le moindre doute suffit à  
 dégrader le sentiment. J'ai donc vu la vérité. La Y... l'avoit  
 supplantée. Comment avoit elle fait? Comment l'avoit elle  
 su? C'est ce qui dépend du raisonnement, et le raisonnement  
 ne vient à la suite d'une idée qui opprime l'esprit que lorsque  
 l'oppression a perdu la plus grande partie de sa force. Je  
 me trouve donc dans l'affreuse certitude d'avoir passé  
 deux heures avec un monstre sorti de l'enfer, et la pensée  
 qui me tue c'est que je ne peux pas nier de m'être trouvé  
 heureux. C'est ce que je ne peux pas me pardonner, car  
 la différence d'une à l'autre étoit immense, et sujette au  
 jugement infailible de tous mes sens, dont cependant la  
 vue, et l'ouïe ne pouvoient pas être de la partie. Mais  
 cela ne suffit pas pour que je puisse me pardonner. Je



55 87 95

seul tact devoit me suffire. J'ai maudit l'amour, la nature, et ma  
lache faiblesse quand j'ai consenti à recevoir chez moi le monstre qui  
avoit déshonoré mon ange, et qui m'avoit rendu méprisable à  
moi même. Je me suis dans ce moment la condamné à mort;  
mais bien déterminé à mettre en morceaux avec mes propres  
mains, avant de cesser de vivre, la Mejeune qui m'avoit rendu  
le plus malheureux des hommes.

Pendant que je flottais dans ce Styx, voila M. = qui vient  
me demander si je me trouvais mal, et qui s'épouvante me  
voyant pale: il me dit que sa femme en étoit inquiète: je lui  
réponds que je l'avois quittée à cause d'un petit étourdissement  
qui m'avoit pris, et que je me portois déjà bien. Nous allons  
la rejoindre. Ma bonne me donne de l'eau des carmes, et  
dit en badinant que ce qui m'avoit touché n'estoit le de-  
part de la F....

Me trouvant de nouveau avec madame ~~elle~~ éloignée de  
son mari qui causoit avec la Dubois, je lui dis que ce qui m'  
avoit troublé étoit ce qu'elle avoit dit certainement pour  
badiner — Je n'ai pas badiné, mon cher ami, dites moi donc  
pourquoi vous n'êtes pas venu cette nuit.

A cette réplique, j'ai eu de tomber mort. Je ne pouvois  
pas me déterminer à lui conter le fait, et je ne savois ce que je  
devois inventer pour me justifier de n'être pas allé à son lit, com-  
me nous étions convenu. J'étois ainsi sombre, irresolu, et muet,

lorsque la petite servante de la Dubois vint lui remettre une  
lettre que Madame M. = lui envoyoit par un exprès. Elle  
l'ouvre, et elle me donne l'incluse qui m'étoit adressée. Je  
la mets dans ma poche disant que je la lirois à ma commodité,  
on ne me presse pas, on rit: M. = dit que c'étoit de l'amour; je  
laisse dire, je prends un moi, on à ri, nous allons à dîner; je



ne peux pas manger; mais on l'attribue à mon indisposition.  
Il me tardoit de lire cette lettre, et il falloit trouver le tems.  
Après nous être levés de table, je dis que je me porte mieux,  
et je prens du caffè.

Au lieu de faire un piquet comme toujours, madame = dit que  
sous l'alcôve couverte il feroit frais, et que <sup>nous</sup> devrions aller le prendre.  
Je lui donne le bras, son mari le donne à la Dubois, et nous y allons.

D'abord qu'elle fut sûre qu'on ne pouvoit pas entendre ce qu'elle  
alloit me dire, elle debuta ainsi. Je suis sûre que vous avez pas-  
sée la nuit avec cette mauvaise femme; et je suis peut être, je ne  
sais pas comment, compromise. Dites moi tout, mon cher ami, c'est  
ma première intrigue; mais si elle doit me servir d'école, je ne  
dois rien ignorer. Je suis sûre que vous m'avez aimée: faites le:  
sais-je! que je ne vous croye à présent devenu mon ennemi — Juste  
ciel! Moi votre ennemi! — Dites moi donc la vérité de tout, et  
sur tout avant que vous liriez la lettre que vous avez reçue. Je vous  
conjure au nom de l'amour d'en me rien déguiser — Voilà  
tout en peu de mots. J'entre chez vous à une heure; et dans la  
seconde antichambre, je me sens pris, une main qui me couvre  
la bouche m'indique de ne pas parler, je vous serre entre mes bras,  
et nous nous laissons tomber sur le canapé. Sentez vous que je  
dois être sûr que c'est vous, et qu'il est impossible que j'en doute? J'ai  
donc passé avec vous, sans jamais vous dire un seul mot, et sans en  
avoir jamais entendu un seul de vous même les plus délicieuses  
deux heures que j'aye passées dans toute ma vie; maudites deux  
heures, dont l'affreux souvenir me fera trouver l'enfer dans  
ce monde jusqu'à mon dernier soupir. A trois heures et un quart  
je vous ai quitté. Vous savez tout le reste — Qui peut avoir  
dit à ce monstre que vous deviez venir dans ma chambre à  
une heure? — Je n'en sais rien — Convenez que de nous trois  
je suis la plus, et peut être la seule malheureuse — Au nom  
de Dieu ne croyez pas cela, car je pense d'aller la poigner,



et de me tuer après — Et dans la publicité de ce fait de <sup>56</sup> ~~me~~ <sup>97</sup> ~~laisser~~  
la plus malheureuse de toutes les femmes. Moderons nous. Donnez  
moi la lettre qu'elle vous a écrite. Je vais la lire entre les arbres;  
vous la lirez après. Si on nous voyoit la lire, il faudroit la leur  
laisser lire aussi.

Je la lui donne, et je rejoins M<sup>e</sup>, que ma bonne faisoit passer  
de vive. Après ce dialogue je me trouvois un peu plus en état  
de raison. La confiance avec laquelle elle exigea que je lui don-  
nasse la lettre du monstre m'avoit plu. J'en étois curieuse, et  
j'avois cependant de la répugnance à la lire. Elle ne pouvoit  
que m'irriter, et je craignois les effets d'une juste colère.

Madame vint nous rejoindre, et après nous être écartés de nou-  
veau, elle me rendit la lettre, me disant de la lire seul, et à tête  
reposée. Elle me demanda ma parole d'honneur que dans cette  
affaire, je ne ferois rien sans l'avoir auparavant consultée. Lui  
communiquant toutes mes idées par le moyen de la concierge. Elle  
me dit que nous ne pouvions pas craindre que la F... publierait  
ce fait, puisqu'elle se prostituerait la première; et que le meilleur  
parti que nous pouvions prendre étoit celui de dissimuler. Elle  
augmenta ma curiosité de lire la lettre me disant que la méchan-  
ce femme me donnoit un avertissement que je ne devois <sup>pas</sup> mépriser.

Ce qui me perçoit l'âme dans ce raisonnement tragique de mon  
âge étoient ses larmes, qui sans nulle grimace sortoient copieu-  
sement de ses beaux yeux. Elle tâchoit de tempérer ma douleu-  
reux visible mêlant les ris à ses pleurs; mais je voyois trop ce qui se  
passoit dans son âme noble, et généreuse pour ne pas connoître l'é-  
tat déplorable de son cœur dépendant de la certitude où elle  
étoit que l'indigne F... n'avoit à ne pas pouvoir l'en faire douter  
qu'il y avoit entre elle et moi une intelligence criminelle. C'étoit  
ce qui faisoit que mon desespoir étoit extrême.

Elle partit à sept heures avec son mari que j'ai remarqué avec



des paroles si vraies qu'il ne put pas douter qu'elles n'eussent leur source dans l'amitié la plus pure; et véritablement je ne le trompois pas. Quel est le sentiment de nature qui puisse faire qu'un homme qui aime une femme ne puisse nourrir la plus sincère, et la plus tendre amitié pour son mari, si elle en a un? Plusieurs fois ne servant qu'à augmenter les préjugés. Je l'ai embrassé, et lorsque j'ai voulu baiser la main à madame il me pria noblement de lui faire la même honneur. Je suis allé dans ma chambre impatient de lire la lettre de la harpie qui m'avoit fait devenir le plus malheureux des hommes. La voici si délement copiée à quelques phrases près que j'ai corrigées.

Je suis sortie, monsieur, de votre maison assez satisfaite, non pas d'avoir passé deux heures avec vous, car vous n'êtes pas différent des autres hommes, et mon caprice d'ailleurs ne m'a servi qu'à me faire rire; mais de m'être vengée des marques publiques de mépris que vous m'avez données, car je vous ai pardonnées les particulières. Je me suis vengée de votre politique en démasquant vos desseins, et de l'hypocrisie de la =, qui ne pourra plus me regarder à l'avenir de l'air de supériorité qu'elle emprunteoit de sa fausse vertu. Je me suis vengée en ce qu'elle doit vous avoir attendu toute la nuit, et en ce que ce ma: fin un <sup>dialogue</sup> ~~scène~~ comique entre vous deux doit lui avoir fait connaître que je me suis appropriée ce qui étoit destiné pour elle, et en ce que vous ne pourrez plus la croire un miracle de la nature, puisque si vous m'avez pris pour elle, je ne peux donc être en rien différente d'elle, et vous devez par conséquent guérir de la folle passion qui vous possédoit, et vous forcer à l'adorer de préférence à toutes les



57 44  
" autres femmes. Si je vous ai déçue, vous m'êtes  
" redevable d'un bien fait; mais je vous dispense de la re-  
" connoissance, et je vous permets même de me haïr pour-  
" vu que votre haine me laisse en paix, car si à l'avenir vos  
" procédés me paroîtront insultans je suis capable de publier  
" le fait n'ayant pour moi rien à craindre, car je suis veuve,  
" ma maîtresse, et en état de me moquer de tout ce qu'on  
" dira de moi. Je n'ai besoin de personne. La = au contraire  
" a ~~grande~~ <sup>je</sup> nécessité d'en imposer. Mais voici un avertisse-  
" ment que je vous donne fait pour vous convaincre que <sup>je</sup> suis bonne.  
" Sachez monsieur, que depuis dix ans j'ai une petite indige-  
" nition, dont je n'ai jamais pu guérir. Vous avez avec fait  
" cette nuit pour l'avoir contractée: je vous conseille à pres-  
" dre d'abord des remèdes. Je vous en avertis pour que vous  
" vous gardiez de la communiquer à votre belle, qui dans l'igno-  
" rance pourroit la donner à son mari, et à d'autres, ce qui la  
" rendroit malheureuse, et j'en serois fâchée, car elle ne m'a  
" jamais fait aucun mal ni aucun tort. Me pourrissant im-  
" possible que vous ne trompiez tous les deux le bon homme =,  
" je ne suis venue demeurer chez vous que pour me convaincre  
" par l'évidence que mon jugement n'étoit pas mal fondé. J'ai  
" exécuté mon projet sans avoir eu besoin d'être aidée par personne.  
" Après avoir passé deux nuits en pure perte sur le canapé que vous  
" conduisez, <sup>je</sup> me suis déterminée à y passer la troisième nuit qui  
" couronnera mon entreprise. Personne de la maison ne m'a jamais  
" vue, et ma femme de chambre même ignore le but de mes  
" voyages nocturnes. Vous êtes donc le maître d'insérer cette  
" histoire dans le silence; et je vous le conseille. BnF  
MSS  
" P.S. Si vous avez besoin d'un médecin recommandez lui la discrétion,



" car on sait à Sceaux que j'ai cette petite maladie, et on pourroit  
 " dire que vous l'avez reçue de moi. Cela me feroit du tort.

J'ai trouvé l'effronterie de cette lettre si monstrueuse qu'elle m'a presque donné envie de rire. Je savois bien que la F... ne pouvoit que me haïr après les procédés que j'avois eu vis à vis d'elle; mais je n'aurois jamais cru qu'elle pût pousser si loin la vengeance. Elle m'avoit donc née la maladie, je ne pouvois pas encore en voir les symptômes; mais je n'en doutois pas: la tristesse de devoir en guérir me possédoit déjà. Je devois abandonner mon amour et même aller en guérir ailleurs pour éviter le babil des mauvais plaisans. Le parti que j'ai pris dans une sombre méditation de deux heures fut le prudent de me taire; mais déterminé fermement à me venger d'abord que l'opportunité se présenteroit.

N'ayant rien mangé à diner, j'avois un véritable besoin de bien souper, et de me procurer un bon sommeil. Je me mis à table avec ma bonne que dans la hâte s'était de mon côté je n'ai jamais regardé au visage pendant tout le souper.





1760

58

Bo VI

Chap. VII.

(Orig. Chap. quatrième)



p. 101 - 128



1787

chap. VII

(chap. Chap. Chapitre)

1787











Je deviens amoureux de la Dubois. Mon départ  
de Sœur.

Mais d'abord que les domestiques s'en alleront, et que nous  
restons seuls assis l'un vis à vis de l'autre, cette jeune  
veuve, qui commençoit à m'aimer parce que je la rendois  
heureuse, ~~et parce qu'elle ne me voyoit pas devenir amou-~~  
~~reux d'elle~~, se mit en devoir de me faire parler. Votre fris-  
sonne, me dit elle, ne vous est pas caractéristique; et elle me fait  
peur. Vous pourriez vous saulager me confiant vos affaires. Je  
n'en suis curieuse que parce que vous m'intéressez: je pourrais peut  
être vous être utile. Soyez sûr de ma discrétion. Pour vous en-  
courager à me parler librement, et à avoir en moi quelque  
confiance, je peux vous dire tout ce que je sais de vous sans  
m'en être informée, et sans que j'aye faite la moindre démar-  
che pour apprendre par une curiosité indiscrète ce qu'il ne m'  
appartient pas de savoir — Fort bien ma bonne: votre expli-  
cation me plaît: je vois que vous avez de l'amitié pour moi;  
et je vous en fais gré. Commencez donc par me dire sans  
me rien cacher tout ce que vous savez des affaires qui m'af-  
fectent dans ce moment — Bien volontiers. Vous êtes  
amant aimé de madame =, Madame L... qui étoit ici, et  
que vous traitiez fort mal, vous a fait une tracasserie, qui  
manqua, à ce qu'il me semble, de vous brouiller avec ma-  
dame =, et après elle est partie comme il n'est pas permis de  
partir d'une maison honnête. Cela met votre esprit en desordre.  
Vous craignez des suites; vous êtes dans la malheureuse neces-  
sité de devoir prendre un parti; votre cœur combat avec  
votre esprit, la passion est aux prises avec le sentiment. Que



sais je, de conjecture. Le que je sais est que hier vous aviez l'air d'un heureux, et qu'aujourd'hui vous me paraissiez à plaindre, et j'y suis sensible parce que vous m'avez inspiré la plus grande amitié. Je me suis surpassée aujourd'hui pour amuser M. =, je me suis efforcée pour le faire rire, et pour qu'il vous laisse en liberté de <sup>parler</sup> ~~discuter~~ avec sa femme, qui me semble bien digne de posséder votre coeur. — Tout ce que vous venez de me dire est vrai; votre amitié m'est chère, et je fais grand cas de votre esprit. Madame Y... est un monstre qui m'a rendu malheureux pour se venger de <sup>mon mépris</sup> ~~mon mépris~~, et je ne peux pas me venger. L'honneur me défend de vous en dire d'avantage, et d'ailleurs il est impossible que ni vous, ni personne puisse me donner un avis capable de me délivrer de la douleur qui m'accable. J'en mourrai peut-être, ma bonne amie; mais en attendant je vous prie de me conserver votre amitié, et de me parler toujours avec la même sincérité. Je vous écouterai toujours avec toute l'attention. C'est en ceci que vous me serez utile; et je vous en tiendrai compte.

J'ai passée une cruelle nuit, ce qui fut toujours très extraordinaire dans mon tempérament. La seule juste colère, mere du desir de la vengeance, eut toujours la force de m'empêcher de dormir, et souvent aussi la nouvelle d'un grand bonheur que je n'espérois pas. La grande satisfaction me pûne de la douceur du sommeil, et de l'appétit aussi. Pour le reste, dans les plus grandes détresses de l'esprit j'ai toujours bien mangé, et mieux dormi, et moyennant cela je me suis toujours tiré des mauvais pas aux quels sans cela j'aurois succombé. J'ai sonné l'educ de très bonne heure; la petite fille vint me dire que l'educ



étoit malade, et que la Dubois alloit me porter mon chocolat.  
 Elle vint, et elle me dit que j'avois l'air cadavérique, et que  
 j'avois bien fait à suspendre mes bains. À peine mis mon chocolat,  
 je le vomis pour la première fois de ma vie. C'étoit ma bonne qui  
 l'avoit fait; sans cela j'aurois cru que la Y... m'aurait fait enjoin-  
 dre. Une minute après j'ai vomé tout ce que j'avois mangé à  
 souper, et avec de grands efforts des glaires amères, vertes, et vis-  
 queuses qui me convainquirent que le poison que j'avois vomé  
 m'avoit été administré par la noire colere, qui, quand elle est  
 forte, tue l'homme qui lui nie la vengeance qu'elle lui de-  
 mande. Elle me demandoit la vie de la Y..., et sans le choco-  
 lat qui la força à decamper, elle m'aurait tué. Abbatu par  
 ces efforts, j'ai vu ma bonne pleurer. — Pourquoi pleurez-vous?  
 — Je ne sais pas ce que vous pouvez penser. — Soyez tran-  
 quille ma chère. Je pense que mon état vous intéresse à me con-  
 tinuer votre amitié. Laissez-moi; car actuellement j'espère de  
 dormir.

Effectivement je me suis réveillé, rendu à la vie. Je me réjouis  
 voyant que j'avois passé sept heures dans un seul sommeil. Je  
 sonne; ma bonne entre, et me dit que le chirurgien du village  
 voisin vouloit me parler. Elle étoit entrée fort triste; je la vois  
 tout d'un coup devenue gaye, je lui en demande la raison, et  
 elle me dit qu'elle me voyoit ressuscité. Je lui dis que nous di-  
 rions après que j'aurois entendu ce que le chirurgien avoit  
 à me dire. Il entre; et après avoir regardé par tout, il me  
 dit à l'oreille que mon valet de chambre avoit la verole. J'ai  
 fait un grand éclat de rire, car je m'attendois à quelque honneur.  
 — Mon cher ami, ayez soin de lui sans nul égarement; et je vous



recompenserai largement; mais une autre fois donnez à vos confidences un air moins lugubre. Quel âge avez vous? — Quatre vingt ans tout à l'heure — Dieu vous conserve.

Comme je craignois d'être dans le même état, je plaignois mon pauvre espagnol, qui à la fin avoit la maudite peste pour la première fois tandis que j'étois peut être à ma vingtième. <sup>est</sup> N'aurait-il pas été vrai que j'avois quatorze ans plus que lui.

Ma bonne restant pour m'habiller me demanda ce que le vieux bon homme m'avoit dit pour m'avoir fait tant rire — Je le veux bien; mais dites moi auparavant si vous savez ce que signifie le mot verole — Je le sais. Un coureur de mîledî en est mort. — Fort bien; mais faites semblant de l'ignorer. — Que l'a — Pauvre garçon! et cela vous a fait rire? — Ce fut le grand mystère que le chirurgien m'en a fait.

Après m'avoir donné un coup de peigne, elle me dit qu'elle avoit aussi une grande confidence à me faire, dont à la suite je devois lui pardonner, ou la renvoyer sur l'heure — Voilà encore de l'alarme! Que diable avez vous fait? Porter vite — Je vous ai volé — Quoi? Quand? Comment? Pouvez vous me rendre le vol? Je ne vous croyois pas voleur. Je ne pardonne jamais ni aux voleurs, ni aux menteurs. — Comme vous aller vite! Je suis pourtant sûr que vous me pardonneriez, car il n'y a qu'une demi heure que je vous ai volé, et je vais vous rendre le larcin sur le champ — S'il n'y a qu'une demi heure, vous me vitez, ma chère une indulgence plénierie: restituez moi donc ce que vous possédez indument — Voilà ce que c'est — La lettre de la M...? L'avez vous lue? — Sûrement. C'est le vol — Vous m'avez donc volé mon secret; et le vol est grave, car vous ne pouvez pas me le rendre.



62. 97. 103  
Ah! Ma chère Dubois! Vous avez commis un grand crime. — Je le sens.  
C'est un vol qu'on ne peut pas rendre; mais je suis en état de vous  
assurer qu'il restera dans moi comme parfaitement oublié. Il faut  
vite vite me pardonner. — Vite vite! Vous êtes une singulière créature.  
Vite vite, je vous pardonne, et je vous embrasse; mais gardez-vous  
à l'avenir non seulement de lire; mais de toucher mes papiers.  
J'ai des secrets dont je ne suis pas le maître. Oubliez donc les  
honneurs que vous avez eus — Écoutez moi bien. Permettez  
que je ne les oublie pas; et vous y gagnerez peut-être. Parlez  
de cette affreuse affaire. Elle m'a fait dresser les cheveux. Ce  
monstre vous a porté un coup mortel à l'âme, et un autre à  
votre individu; et l'infame s'est rendue maîtresse de deshonorer  
madame =. Je trouve, mon cher maître, que ce dernier est son plus  
grand crime; car malgré l'affront votre amour doit se conserver,  
et la maladie que la carogne vous a donnée s'en ira; mais l'hon-  
neur de madame =, si l'infame fait ce qu'elle menace, est perdu pour  
toujours. Ne m'ordonnez donc pas d'oublier l'affaire, <sup>mais</sup> parlez en  
au contraire pour chercher un remède. Je suis digne, croyez-le, de  
votre confiance, et je suis sûr de me gagner en peu de temps votre estime.

Il me sembloit de veuer entendant une jeune femme de cet état  
me parler plus sérieusement que Minerve à Télémaque. Ne lui fal-  
loit pas d'avantage que ce discours pour gagner non seulement  
l'estime à laquelle elle aspirait; mais mon respect aussi. —  
Où, lui dis-je, ma chère amie, pensez à tirer madame = du danger  
où elle est, et je vous remercie de trouver que cela n'est pas impossi-  
ble. Pensez-y, et parlez en soir et matin. Poursuivez à l'aimer, et  
pardonnez lui son premier égarement, ayez soin de son honneur,  
et ayez pitié de mon état; soyez ma véritable amie, et quittez l'  
odieux titre de maître pour le remplacer par celui d'ami; je le  
serai jusqu'à la mort, je vous en fais le serment. Vos paroles



judicieuses vous ont gagné mon cœur; venez entre mes bras — Non non: cela n'est pas nécessaire; nous sommes jeunes, et nous pourrions trop facilement égarer le sentiment. Je ne veux pour être heureuse que votre amitié; mais je ne la veux pas gratis: je veux la mériter par de bonnes condescendances que je vous donnerai de la mienne. Je vais faire revir, et j'espère que vous vous porterez très bien après dîner.

Mant de sageur m'étonna. Elle pouvoit être artificieuse, car enfin pour la jouer la Dubois n'avoit besoin que d'en connoître les lois; mais ce n'étoit pas ce qui me mettoit en peine. Je me voyois amoureux d'elle, et en danger de devenir la dupe de sa morale que son amour propre ne lui permettoit jamais de quitter quand même elle devoit. Je n'ai donc droit amoureux de moi dans toute la force du terme. J'ai donc décidé de laisser mon amour naissant sans nourriture. Je sais que toujours dans l'enfance il devoit mourir d'ennui. L'ennui tue les enfants. C'est ainsi que je me flattais. J'oubliois qu'il est impossible de n'avoir qu'une simple amitié pour une femme qu'on trouve jolie, avec laquelle on converse, et qu'on peut soupçonner amoureuse. L'amitié dans son apogée devient amour, et se soulageant par le même doux mécanisme dont l'amour a besoin pour se rendre heureux, elle jouit de se trouver devenue plus forte après la tendre action. C'est ce qui arrivoit au tendre Anacréon avec Smerdias, Cléobule, et Batylle; ~~qui étoient ses amis~~. Un platonicien qui prétend qu'on puisse n'être que simple ami d'une jeune femme qui plaît, et avec laquelle on vit, est visionnaire. Ma gouvernante étoit trop aimable, et trop sage; il étoit impossible que je n'en devinsse amoureux.

Nous ne commençâmes à causer qu'après avoir bien dîné, car il n'y a rien de plus imprudent, et de plus dangereux que de parler en présence des domestiques toujours malins, ou ignorans, qui entendent mal, qui ajoutent ou diminuent, et qui croient d'avoir le privilège de pouvoir impunément révéler les secrets de leurs maîtres, car ils les savent sans qu'on les en ait faits depositaires.



63 99 107

Ma bonne debuta par me demander si j'avois des preuves suffisantes de la fidelité de Leduc — Mais, ma chere amie, quelque fois fripon, grand libertin, hardi, même audacieux, plein d'esprit, et ignorant, menteur effronté, que personne, excepté moi, n'a le pouvoir de faire demordre. Ce mauvais sujet cependant a la grande qualité d'exécuter aveuglément tout ce que je lui ordonne bravant tout risque au quel il peut s'exposer m'obéissant: il seffie non seulement les coups de bâton; mais la potence aussi, s'il ne la voit que de loin. Quand je voyage, et qu'il s'agit de savoir si je risque passant au gué une rivière restant dans ma voiture, il se deshabille sans que je le lui dise, et il va en sonder le fond à la nage. — En voila assez. Vous n'avez besoin que de ce garçon. Le vous annonce, mon cher ami, puisque je dois vous nommer ainsi, que madame — n'a plus rien à craindre. Faites ce que je vous dirai, et si madame T... ne sera pas sage elle sera la seule prostituée. Mais sans Leduc nous ne pouvons rien faire. Il est cependant nécessaire avant tout que nous sachions toute l'histoire de sa verole, puisque plusieurs circonstances pourroient porter obstacle à mon projet. Allez donc d'abord vous informer de lui même, et sachez sur tout s'il a conté son malheur aux domestiques. Après avoir tout vu, imposez lui le plus rigoureux silence sur l'intérêt que vous prenez à sa maladie.

Sans mettre mon esprit à l'alambic pour deviner son plan, je monte dans l'instant chez Leduc. Je le trouve seul, et au lit, je m'assieds près de lui d'un air serain, et je lui promets de le faire guerir pourvu que sans altérer en rien la vérité il me dise tout jusqu'aux plus petites circonstances de tout ce qui regardoit la maladie qu'il avoit attrapée. Il me dit que le jour qu'il étoit allé à Soleure pour prendre mes lettres, il étoit descendu de cheval à moitié chemin pour aller boire du lait dans une litière où il avoit trouvée une payanne complaisante qui dans un seul quart d'heure



l'avoit accomodé comme il me fit d'abord voir. Ce qui le seroit au lit étoit une grande enflure dans un testicule — As-tu avoué cela à quelqu'un? — A personne; car on se moquerait de moi. Le chirurgien seul est informé de ma maladie; mais il ne sait pas de qui je l'ai attrapée. Il m'a dit qu'il fera d'abord évanouir l'enflure, et que je pourrai demain vous servir à table — C'est bon. Poursuis à être discret.

D'abord que j'ai referé tout ceci à ma Minerve, voici les questions qu'elle me fit. Dites-moi si en toute rigueur la Y... pourroit jurer qu'elle a passé avec vous les deux heures sur le canapé — Non, car elle ne m'a ni vu, ni parlé — Fort bien. Répondez donc d'abord à son infame lettre qu'elle en a menti, puisque vous n'êtes jamais sorti de votre chambre, et que vous allez faire dans votre maison toutes les perquisitions pour découvrir qui est le malheureux qu'elle a emporté sans le connaître. Écrivez, et envoyez lui la lettre dans ce même instant, et dans une heure et demie vous lui enverrez la seconde lettre que je vais d'abord l'écrire, et que vous copierez — Ma charmante amie, je pénètre votre ingénieux projet; mais j'ai donné ma parole d'honneur à madame de ne faire aucune démarche dans cette affaire sans la lui avoir communiquée d'avance — C'est le cas de violer la parole d'honneur. C'est l'amour — C'est le cas de violer la parole d'honneur; mais tout dépend de la qui vous empêche d'aller si loin que moi; mais tout dépend de la vitesse, et de l'intervalle entre la première, et la seconde. Faites cela, mon cher ami, et vous saurez le reste à la lecture de la lettre que je vais écrire. Écrivez la première d'abord.

Ce qui me feroit agir étoit un vrai prestige que je cherchois. Voici la copie de ma lettre ~~étant~~ parfaitement persuadé que le projet de ma bonne étoit unique » « l'impudence de votre lettre est aussi surprenante que les trois nuits que vous avez passées pour vous convaincre que votre noir soupçon étoit fondé. Sais-je, monstre sorti de l'enfer, que je ne suis pas sorti de ma chambre, et que vous avez donc passé les deux heures, Dieu sait avec qui;



64 109

11 mais je le saurai peut être, et je vous en rendrai compte.  
 11 Remerciez le ciel, que je n'ai decachetée votre infame lettre qui  
 11 après le départ de M., et Madame =. Je l'ai reçue en leur présence,  
 11 mais méprisant la main qui l'avoit écrite, je l'ai mise dans ma  
 11 poche, et on n'en a pas été curieux. Si on l'avoit lue il est cer-  
 11 tain que je vous aurois couru après pour vous faire expirer  
 11 sous mes coups femme indigne du jour. Je me porte bien, mais  
 11 je ne me soucie pas de vous en convaincre pour vous démon-  
 11 trer que ce n'est pas moi qui a joui de votre carcasse.  
 11 Après l'avoir montrée à la Dubois qui l'approuva je l'ai envoyée  
 11 à la malheureuse qui m'avoit rendu malheureux. Une heure  
 11 et demie après je lui ai envoyée celle ci ~~lettre~~ que je n'ai fait que  
 11 copier sans y ajouter un seul mot. Un quart d'heure après  
 11 que je vous ai écrit, le chirurgien vint me dire que mon ca-  
 11 let de chambre avoit besoin de son ministère à cause d'une  
 11 extravasation qu'il avoit contractée vaguement, et des sym-  
 11 ptomes qui indiquoient qu'il avoit absorbé le grand venin  
 11 venélique. Je lui ai ordonné d'avoir soin de lui, et après je  
 11 suis allé tout seul voir le malade, qui non sans quelque  
 11 difficulté me confessa que c'étoit de vous qu'il avoit reçu  
 11 ce beau présent. Il m'a dit que vous ayant une entree tou-  
 11 te seule, et à l'obscur dans l'appartement de Madame =  
 11 après m'avoir mis au lit, il lui vint curiosité de voir ce  
 11 que vous alliez y faire, car si vous aviez voulu aller chez la  
 11 même dame, qui à l'heure qu'il étoit devoit être déjà couchée,  
 11 vous n'y seriez pas allé par la porte qui donnoit sur le  
 11 jardin. Après avoir attendu une heure pour voir si vous  
 11 sortiez, il lui vint envie d'entrer aussi quand il s'aperçut



" que vous aviez laissé la porte ouverte. Il me jura qu'il n'y  
 " étoit pas entré avec intention de se procurer la jouissance  
 " de vos charmes, ce que j'ai cru sans difficulté; mais pour voir  
 " si ce n'étoit pas quelqu'un autre qui avoit cette bonne for-  
 " tune. Il m'a assuré qu'il a manqué de crier au secours,  
 " quand vous vous êtes emparée de lui, <sup>lui</sup> mettant une main sur  
 " la bouche, mais qu'il changea de dessein se sentant entraîné  
 " sur le canapé, et inondé de baisers. Il me dit que se trouvant  
 " certain que vous le preniez pour un autre, il vous avoit servi  
 " d'une façon deux heures de suite qu'il auroit méritée une  
 " récompense bien différente de celle que vous lui avez ~~donnée~~ donnée,  
 " et dont il vit le lendemain les tristes indices. Il vous quitta,  
 " toujours sans parler, à la première lueur du jour, craignant  
 " d'être reconnu. Il est d'ailleurs facile que vous l'ayez pris pour  
 " moi, et je vous fais compliment de ce que vous eûtes en imagina-  
 " tion un plaisir que certainement, telle que vous êtes, vous n'au-  
 " riez jamais obtenu en réalité: Je vous avertis que ce pauvre gar-  
 " çon est déterminé à vous faire une visite; et que je ne peux pas  
 " l'en empêcher: soyez donc douce avec lui, car il pourroit publier  
 " l'affaire, et vous en sentir les conséquences. Vous saluez de lui me-  
 " me ses prétentions, et je vous conseille de les lui accorder.

Je la lui ai envoyée, et une heure après j'ai reçu la répon-  
 " se à la première, qui n'ayant été que de dix à douze lignes, n'  
 " étoit pas longue. Elle me disoit que mon invention étoit  
 " ingénieuse, mais qu'elle ne me servoit à rien, puisqu'elle  
 " étoit sûre de son fait. Elle me défioit d'aller cher elle dans  
 " quelques jours pour la convaincre que je possédois une santé  
 " différente de celle dont elle jouissoit.



Ma bonne à notre souper me fit des contes faits pour m'égayer,  
mais j'étois trop triste pour m'y mettre. Il s'agissoit de la troisième  
demanche qui devoit couronner l'ouvrage, et mettre l'effrontée  
Y... aux abois; et puisque j'avois écrites les deux lettres  
comme elle avoit voulu, j'ai vu que je devois faire ce qu'elle  
voulait jusqu'à la fin. Ce fut elle qui me concentra sur l'in-  
struction que je devois donner à Leduc le lendemain l'op-  
pellant dans ma chambre. Elle <sup>voulut avoir</sup> eut la satisfaction de se  
tenir derrière les rideaux de l'alcove pour entendre elle  
même ce que je lui ordonnais de faire.  
L'ayant donc fait venir je lui ai demandé s'il étoit en  
état de monter à cheval pour faire une commission à So-  
leuvre qui m'intéressoit au suprême degré — Qui mon-  
sieur; mais le chirurgien veut absolument que je com-  
mence demain à <sup>prendre</sup> ~~faire~~ des bains — Soit. Tu partiras  
d'abord pour aller à Soleuvre chez madame Y..., et tu  
ne le feras pas annoncer de ma part, car elle ne doit pas  
savoir que c'est moi qui t'envoie chez elle. Tu lui feras dire  
que tu as besoin de lui parler. Si elle ne le reçoit pas attends  
la dans la rue; mais je crois qu'elle le recevra, et même  
sans témoin. Tu lui diras qu'elle t'a donné la parole sans que  
tu la lui demandes, et que tu prétends qu'elle te donne l'ar-  
gent dont tu as besoin pour regagner ta santé. Tu lui di-  
ras qu'elle t'a fait travailler deux heures à l'obscur sans  
le connoître, et que sans le mauvais présent qu'elle  
t'a fait tu ne te serois jamais découvert; mais que te  
trouvant dans l'état que tu lui feras voir, elle ne devroit



pas condamner ta démarche. Si elle vient, menace la de la  
 faire appeler en justice. Voilà tout. Tu reviendras sans perdre  
 le moindre temps me dire ce qu'elle t'aura répondu — Mais  
 si elle me fait jeter par la fenêtre, je ne pourrai pas revenir  
 si vite — N'ayes pas cette crainte; je t'en réponds — Voilà  
 une commission singulière — Tu es le seul au monde capable  
 de t'en acquitter — <sup>sois tout prêt</sup> ~~Je vais la faire~~; mais j'ai quelques ques-  
 tions essentielles à vous faire. Cette dame a-t-elle vraiment  
 la vertu? — Oui — Je la plains. Mais comment lui soutenir  
 d'ailleurs qu'elle me l'a donnée, tandis que je ne lui ai jamais por-  
 tée? — Ce n'est pas en parlant, nigaud, qu'on la donne. Tu as  
 passé deux heures avec elle à l'obscur, et sans parler; elle  
 apprendra que ce fut à toi qu'elle l'a donnée, croyant de la  
 donner à un autre — A présent je commence à voir clair.  
 Mais si nous étions à l'obscur, comment puis-je savoir que j'ai eu  
 à faire à elle? — Tu l'as vue entrer; mais sois certain qu'elle  
 ne te fera aucune question — J'y vais d'abord. Je suis plus  
 curieux que vous de ce qu'elle me répondra. Mais voilà aussi  
 qui est essentiel. Il se peut qu'elle marchandé dans l'argent qui  
 elle doit me donner pour guérir; et dans ce cas je vous prie de  
 me dire si je peux me contenter de cent ecus — C'est trop en  
 Suisse; cinquante suffisent — C'est bien peu ayant travaillé  
 deux heures — Je t'en donnerai encore cinquante — A la  
 bonne heure; je pars, et je crois de savoir tout. Je n'en dirai  
 rien; mais je gagerois que c'est à vous qu'elle a fait ce présent,  
 que vous en êtes honteux, et que vous voulez vous en défaire.  
 — Cela peut être. Sois discret, et va-t-en.



66/113

Savez vous, mon ami, que ce diable est unique? me dit  
la bonne s'atant de l'alcove. J'ai manqué d'éclater quand  
il vous a dit qu'il ne pourra pas revenir si vite si elle le fait  
jeter par la fenêtre. Je suis sûre qu'il va s'acquitter de la com-  
mission merveilleusement bien, et que quand il arrivera à  
Soleure, elle aura déjà envoyée ici la réponse à la seconde  
lettre. J'en suis très curieuse — C'est vous qui êtes l'au-  
teur de cette farce, ma chère amie: elle est sublime, filée en  
maître. On ne croiroit pas qu'elle est d'une jeune femme  
novice en intrigues — C'est pourtant ma première, et j'es-  
père qu'elle réussira — Pourvu qu'elle ne me défie à lui faire voir  
que je me porte bien — Mais jusqu'à présent vous vous  
portez bien je crois — Très bien — Il seroit plaisant, si ce  
n'étoit pas vrai qu'elle eût actuellement au moins les fleurs  
blanches — Je ne douterois pas alors de ma santé; mais qu'il  
arriveroit il à l'éduc? Il me tarde de voir le dénouement de  
la pièce pour la paix de mon âme — Vous l'écrivez, et vous  
l'envoyez à madame — Ce n'est pas douteux. Vous ren-  
dez que je dois m'en dire auteur; mais je ne vous frustrerai  
pas de la récompense que votre ouvrage mérite — La ré-  
compense que je desire est que vous n'ayez plus pour moi  
aucune réserve — C'est singulier. Comment peuvent mes  
affaires vous intéresser si fort? Je ne peux pas vous croire curi-  
euse par caractère — Ce seroit un vilain défaut. Vous ne me  
rendez curieuse que quand je vous verrai triste. Vos procédés  
honnêtes vis à vis de moi sont la cause de mon attachement  
— J'en suis pénétrée ma chère. Je vous promets de vous con-  
fier à l'avenir tout ce qui en toute occasion pourra vous tirer  
d'inquiétude — Ah! que je serai contente!



Une heure après le départ de Feduc un homme à pied arriva, et me donna une lettre de la Y... et un paquet me disant qu'il avoit ordre d'attendre la réponse. Je lui ai dit d'attendre de bon. Ma bonne étant là, je l'ai prise de lire la lettre allant me mettre à la fenêtre. Mon cœur palpitait. Elle m'appella après l'avoir lue, et elle me dit que tout alloit bien. Voici la lettre.

" Soit que tout ce que vous me dites soit vrai, soit que ce soit une  
 " fable tirée par votre tête profonde, malheureusement pour  
 " vous, trop connue de toute l'Europe, j'adopte pour vrai ce  
 " dont je ne peux pas nier la vraisemblance. Je suis au désespoir  
 " d'avoir fait du mal à un innocent, et j'en paye volontiers la  
 " peine. Je vous prie de lui remettre les vingt cinq louis que je  
 " vous envoie; mais serez vous assez généreux pour employer tout  
 " de l'autorité de maître pour lui imposer le plus vigoureux  
 " silence? Je l'espère, car telle que vous me connaissez, vous  
 " devez craindre ma vengeance. Songez que si l'histoire de  
 " cette bouffonnerie deviendra publique, il me sera facile de la  
 " mettre sous un point de vue qui vous fera de la peine, et qui  
 " fera ouvrir les yeux à l'honête homme que vous trompez; car  
 " je n'en demanderais jamais. Comme je desirais que nous ne nous  
 " trouvions plus l'un vis à vis de l'autre, je prens un pre:  
 " texte pour m'en aller demain à Lucerne chez mes parents.  
 " Ecrivez moi si vous avez reçu cette lettre.

Je suis fâché, dit-je à ma bonne, d'avoir fait partir Feduc, car elle est violente, et quelque malheur peut arriver — Mais: rien. Renvoyez lui d'abord son argent. Elle le lui donnera en personne, et votre vengeance sera complète. Elle ne pourra plus douter du fait. Vous saurez tout à son retour dans deux ou trois heures. Tout est allé à merveille, et l'



67 115  
honneur de la charmante, et digne femme que vous aimez est en  
pleine santé. Il ne vous reste que le déplaisir d'être actuelle-  
ment très sûr que vous avez dans le sang la maladie de cette  
malheureuse; mais je la crois peu de chose, et facile à guérir;  
car des fleurs blanches invétérées ne peuvent pas s'appeler  
verole, et il est même rare, à ce que j'ai entendu dire à son  
dés, qu'on les communique. Nous devons aussi être bien aises qu'  
elle parte demain pour Lucerne. Riez, mon cher ami, je vous  
en prie, car notre pièce ne laisse pas d'être comique — Ah!  
elle est tragique. Je connois le cœur humain; madame ne  
peut plus m'aimer — Il est vrai que quelque changement.....,  
mais ce n'est pas le tems d'y penser. Vite vite répondre lui en  
peu de mots, et renvoyer lui les vingt cinq louis.

Voici ma petite réponse » Votre indigne soupçon, votre  
affreux projet de vengeance, et l'impudente lettre que vous  
m'avez écrite sont les causes de votre présent repentir. Ces  
mensages se sont croisés, et ce n'est pas ma faute. Je vous  
renvoie les vingt cinq louis; ~~je n'ai pas pu empêcher le duc~~  
~~que je n'ai pas pu empêcher~~ d'aller vous faire une visite;  
mais vous l'appaiserez facilement. Je vous souhaite un bon  
voyage, et je vous promets d'éviter toutes les occasions  
de vous voir. Apprenez, femme méchante, que le monde  
n'est pas tout peuplé par des monstres qui tendent des  
filets à l'honneur de ceux qui le cherchent. Si à Lucerne  
vous voyez le nonce apostolique, portez lui de moi, et vous  
apprendrez quelle réputation a ma tête en Europe. Je  
peux vous assurer que mon valet de chambre n'a dit à per-  
sonne l'histoire de la présente maladie, et qu'il ne la dira pas,  
si vous l'aurez bien reçu. Adieu madame.



116 ~~117~~ Après avoir fait lire ma lettre à la Dubois qui la trouva à son gré, je l'ai envoyée avec le même argent. La pièce n'est pas encore finie, me dit elle; nous avons encore trois scènes: le retour de l'espagnol, l'apparition de votre supplice, et l'étonnement de madame = lorsqu'elle saura toute cette histoire.

Mais voilà deux, trois, et quatre heures, et enfin toute  
 la journée passée sans que l'educ ait paru, et me voilà  
 dans des véritables alarmes, malgré que la Dubois toujours  
 ferme persistât à dire que il ne pouvoit tant tarder que  
 pour n'avoir pas trouvée la 7<sup>me</sup> chez elle. Il y a des choses  
 terribles au monde qui ne peuvent pas prévoir le malheur. Tel  
 j'étais moi aussi jusqu'à l'âge de trente ans qu'on m'a mis sous  
 les plombs. Actuellement que je commence à rader tout ce  
 que je prévois est noir. Je le vois aux noces où l'on m'in-  
 vite; et à Prague au couronnement de Léopold II j'ai dit  
nolo coronari. Maudite vieille digne d'habiter l'enfer, où  
 d'autres l'ont déjà placée; tristissime senectus.

A neuf heures et demie, ma femme vit au clair de la lune  
l'edue qui venoit au pas. Elle n'avoit pas de lumiere, elle  
le plaça dans l'alcove. Il entra me disant qu'il mourroit de  
faim. Je l'ai attendue, me dit il, jusqu'à dix heures et demie,  
et elle me dit, me voyant aux pieds de l'escalier qu'elle n'avoit  
rien à me dire. Je lui ai répondu que c'étoit moi qui devois lui  
dire quelque chose, et elle m'apporta pour lire une lettre que j'ai  
reconnue de votre écriture, et elle mit dans sa poche un pa-  
quet. Je l'ai suivie dans sa chambre, où ne se trouvant per-  
sonne, je lui ai dit qu'elle m'avoit donnée la verole, et que je  
la priois de me payer le medecin. J'étois prêt à la convaincre,



mais détournant la tête elle me demanda s'il y avoit long<sup>117</sup>  
temps que je l'attendois; et quand je lui ai répondu que j'étois  
dans la cour depuis onze heures, elle sortit, et après avoir vu  
du domestique, qu'elle avoit apparemment envoyé ici, l'heure  
à laquelle il étoit retourné, elle revint, et à porte fermée, elle  
me donna ce paquet me disant que j'y trouverois vingt cinq  
Louis bons pour me faire guérir si j'étois malade, et ajoutant  
que si ma vie m'étoit chère je devois m'abstenir de parler à quel-  
qu'un de cette affaire. Le lui parti, et me vint. Le pa-  
quet m'appartient il? — Oui. Vas te coucher.

La bonne sortit alors triomphante, et nous nous embrassâmes.  
J'ai vu le lendemain le premier symptôme de ma  
triste maladie; mais trois ou quatre jours après j'ai vu  
que c'étoit très peu de chose. Huit jours après, n'ayant  
pu que l'eau de nitre, je m'en suis trouvé libre à différence  
de la duc qui <sup>étoit dans un très mauvais état</sup> ~~parfois elle étoit guérie~~.

J'ai passé toute la matinée du lendemain à écrire à ma-  
dame = en grand détail tout ce que j'avois fait, malgré la  
parole que je lui avois donnée. Je lui ai envoyée la copie  
de toutes les lettres, et tout ce qui devoit lui démontrer que  
la M... étoit partie pour Lucerne convaincue qu'elle ne  
s'étoit vengée qu'en imagination. J'ai finie ma lettre  
de douze pages lui avouant que je venois de me trouver ma-  
lade; mais l'assurant qu'en deux ou trois semaines je me  
trouverois parfaitement guéri. J'ai donnée très secrète-  
ment ma lettre à la concierge, et le lendemain  
j'ai reçues huit ou dix lignes de sa main où elle me  
disoit que je la verrois dans la semaine avec son mari,  
et M. de Charigni.



Malheureux ! Je devois renoncer à toute idée d'amour ;  
 mais la Dubois mon unique compagne, qui, seduc étant  
 malade, parloit avec moi toutes les heures du jour, com-  
 mençoit à me devenir quelque chose de trop sérieux. Plus  
 je m'abstenois d'entreprendre plus j'en devenois amoureux,  
 et je me flattois en vain qu'à force de la voir sans aucune  
 consequence elle me deviendrait à la fin indifferente. Je  
 lui avois fait present d'une bague lui disant que je lui  
 en donnerois cent louis quand il lui viendrait envie de la  
 vendre, et elle m'assura qu'elle ne penseroit à la vendre  
 que lorsqu'elle se trouveroit dans le besoin après que je  
 l'aurois renvoyée. L'idée de la renvoyer me paroissoit  
 vide. Elle étoit naïve, sincere, plaisante, douée d'un esprit na-  
 turel qui la faisoit raisonner avec la plus grande justesse.  
 Elle n'avoit jamais aimé, et elle n'avoit épousé un homme  
 âgé que pour faire plaisir à miladi Montaigne.  
 Elle n'écrivoit qu'à sa mere, et je lisois ses lettres pour lui  
 faire plaisir. L'ayant mise un jour de me faire voir les re-  
 ponses, j'ai dû rire quand elle m'a dit qu'elle ne lui répon-  
 doit pas parcequ'elle ne savoit pas écrire. Je la croyois  
 morte, me dit elle, quand je mui arrivée d'Angleterre, et je  
 me mis rejouie quand arrivant à Louvain je l'ai trouvée  
 en parfaite santé — Qui vous a accompagné — Per-  
 sonne — C'est inconcevable. Toute jeune, faite comme vous  
 êtes, bien nippée, en compagnie casuelle de tant de personnes  
 de différent caractere, des jeunes gens, des libertins, car il y  
 en a par tout, comment avez vous pu vous défendre ? —  
 Me défendre ? Je n'en ai jamais eu besoin. Le grand secret



69 119

est de ne regarder jamais personne, de faire semblant de ne  
pas entendre, de ne pas répondre, et de loger seule dans une  
chambre, ou avec l'hôte dans les auberges honnêtes où  
on se trouve.

Elle n'avoit eu aucune aventure dans toute sa vie, elle  
ne s'étoit jamais écartée de son devoir. Elle n'avoit ja-  
mais eu le malheur, disoit elle, de devenir amoureuse.  
Elle m'amusoit du matin au soir sans beguenerie, et  
souvent nous nous tutoyons. Elle me parloit avec pas-  
sion des charmes de madame =, et elle m'écoutoit avec  
le plus grand intérêt quand je lui contois mes différentes  
fortunes que j'avois eues en amour; et quand je venois à des  
certaines descriptions, et qu'elle voyoit que je lui dérobois des  
circonstances trop touchantes, elle m'encourageoit à lui  
dire tout sans ménagement avec des graces si puissantes que  
je me voyois obligé à la contenter. Lorsqu'enfin la trop  
fidèle peinture l'excedoit elle donnoit dans des éclats de  
rire, elle se levait, et après m'avoir mis sa main sur la bou-  
che pour m'empêcher d'aller en avant, elle se sauvait dans  
sa chambre, où elle s'enfermoit pour m'empêcher, me  
disoit elle, d'aller lui demander ce que dans ce moment  
là elle ne devoit que trop de m'accorder; mais elle ne me  
fit ces explications qu'à Berne. Cette grande amitié étoit ar-  
rivée à la période plus dangereuse précisément quand la  
M.... me gâtait.

La veille du jour que M. de Charigni inattendu est ve-  
nu dîner chez moi là = et son mari, la bonne me deman-  
da après souper si en Hollande j'avois été amoureux. Je lui  
ai alors conté ce qui m'étoit arrivé avec Esther; mais lorsque



je suis arrivé à l'endroit de l'examen des nymphes pour  
trouver le petit signe qui n'étoit connu que d'elle, ma char-  
mante bonne courut à moi pour me fermer la bouche se  
passant de rire, et tombant entre mes bras. Pour lors je  
n'ai pu me tenir de chercher sur son cors quelque signe aussi,  
et dans la fougue de son rire elle ne put me faire qu'une  
très petite résistance. Ne pouvant pas aller à la grande  
conclusion à cause de mon état, j'ai imploré sa complai-  
sance pour m'aider à une chose qui m'étoit devenue né-  
cessaire, lui rendant en même temps le même doux ser-  
vice. Cela ne dura qu'à peine une minute, et nos yeux  
curieux, amoureux, et pailloles furent de la partie. Après  
le fait elle me dit en riant; mais de l'air le plus sage: mon  
cher ami, nous nous aimons, et si nous n'y prenons pas  
garde nous ne nous bernerons pas long temps à des simples  
badinages.

Disant cela, elle se leva, elle soupira, et après m'avoir sou-  
haité une bonne nuit elle est allée se coucher avec sa  
petite fille. Ce fut la première fois que nous nous lais-  
sâmes emporter par la force de nos sens. Je suis allé me  
coucher me reconnoissant amoureux et prévoyant tout ce  
qui devoit m'arriver avec cette jeune femme, qui avoit  
déjà mis sur mon ame un très fort empire.

Nous fumes agréablement surpris le lendemain matin  
voyant M. de Charignis avec M., et Mad: =. Nous nous pro-  
menâmes jusqu'à l'heure de dîner, nous mettant ensuite  
à table avec ma chère du bois, dont mes deux convives me  
passoient après. A la promenade de l'après dîner ils ne la



70 / 121

quiterent jamais; et à mon tour j'ai eu tout le terni qu'il me  
falloit pour repeter de bouche à madame = toute l'histoire que  
je lui avois écrite, ne lui disant pas cependant que c'étoit la  
Dubois qui en avoit le merite, car elle auroit été mortifiée de  
savoir que sa foiblesse lui étoit connue.

Madame = me dit que son plaisir avoit été extreme à la  
lecture de tout le fait par la seule raison que la M... ne  
pouvoit plus croire d'avoir passée les deux heures avec  
moi. Mais comment, me dit elle, avez vous pu passer deux  
heures avec cette femme là sans vous apprenevoir, malgré  
qu'à l'obscure, que ce n'étoit pas moi? Je suis humiliée de  
ce que la difference qui passe entre elle et moi n'a fait au-  
cun effet sur vous. Elle est plus petite que moi: beaucoup  
plus maigre, elle a dix ans plus que moi, et ce qui m'étonne  
c'est qu'elle a l'haleine forte. Vous n'étiez pourtant mûre  
que de la vie, et tout vous a échappé. C'est incroyable —  
J'étois ivre d'amour, ma chere amie, et après ce n'étoit  
que vous que j'avois devant les yeux de mon ame — Je  
comprends la force de l'imagination, mais l'imagination de-  
voit perdre toute sa force au défaut d'une chose que vous étiez  
sûr d'avance que vous auriez trouvée en moi — Vous avez  
raison; c'est votre beau sein, et quand je pense aujourd'hui  
que je n'ai eu entre mes mains que deux flasques vieillies,  
il me vient envie de me tuer — Vous vous en êtes aperçu,  
et cela ne vous a pas dégoûté? — Sûr d'être entre vos bras,  
comment pouvois-je trouver en vous quelque chose de dégoû-  
tant? La nudité même de la peau, ni le cabinet trop comode  
n'eurent la force de me faire douter, ni de diminuer mon ardeur.



— Qu'entends-je ! Femme execrable ! Vilain, et puant cloaque ! Je ne peux en revenir. Et vous avez pu me pardonner tout cela ! — Croyant d'être avec vous, tout devoit me paraître divin — Point du tout. Me trouvant ainsi, vous deviez me jeter sur le parquet, même me battre — Ah ! Mon coeur ! Que vous êtes injuste actuellement ! — Cela peut être, mon cher ami : je suis si irritée contre ce monstre que je ne sais pas ce que je dis. Mais actuellement qu'elle sait qu'elle s'est donnée à un domestique ; et après la cruelle visite qu'elle a dû souffrir, elle doit mourir de honte, et de rage. Ce qui m'étonne est qu'elle l'ait cru, car il a quatre pouces moins que vous ; et encore peut-elle croire qu'un valet fasse cela comme vous devez l'avoir fait ! Je suis sûre que dans ce moment elle en est amoureuse. Vingt-cinq louis ! C'est clair. Il se seroit contenté de dix. Quel bonheur que ce garçon se soit trouvé malade si à propos ! Mais vous avez dû lui dire tout ! — Comment tout ? J'ai laissé qu'il s' imagine qu'elle m'avoit donné rendez-vous dans cette antichambre, et que j'avois réellement passé, deux heures avec elle. Raisonnant sur ce que je lui ai ordonné de faire, il a vu que m'étant trouvé d'abord malade, dégoûté, et en état de me déavouer, j'avois pris un parti fait pour la punir, pour me venger, et pour faire qu'elle ne puisse jamais se vanter de m'avoir eu — C'est une charmante comédie. L'effronterie de ce garçon est quelque chose de surprenant, et plus encore la hardiesse, car la M... pouvoit avoir menti sur sa maladie, et pour lors vous renter à quel risque il s'est exposé — J'y ai pensé, et j'en ai peur, car je me portois bien — Mais actuellement vous êtes dans les remèdes, et j'en suis la cause. J'en suis au désespoir. — Ma maladie, mon âge, est très-peu de chose. C'est un flux égal à l'écoulement qu'on appelle fleurs blanches. Je ne



bois que de l'eau de nitre; je me porterai bien en huit ou dix jours,<sup>71</sup>  
et j'espère.... — Ah! Mon cher ami! — Quoi! — N'y pensons  
plus, je vous en conjure — C'est un degout qui peut être fort na-  
turel quand l'amour n'est pas fort. Je suis malheureux —  
Non, je vous aime, et vous seriez injuste si vous cessiez de m'  
aimer. Soyons tendres amis, et ne pensons plus à nous en  
donner des marques qui pourroient nous devenir fatales —  
Maudite, et infame F.... — Elle est partie, et dans quinze  
jours nous partons aussi pour Bâle, ou <sup>vous</sup> ~~vous~~ resterez jus-  
qu'à la fin de Novembre — Le corps est lancé; et je vois que  
je dois me soumettre à vos lois, ou pour mieux dire à ma  
destinée, car tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis en  
Suisse est fatal. Ce qui me console est que je suis revenu à vous;  
votre honneur — Vous avez gagné l'estime de mon mari;  
nous serons toujours vrais amis — Si vous devez partir, je  
vois que je ferai bien de partir avant vous. Cela convaincra  
toujours plus l'affreuse F...., que notre amitié n'étoit pas en-  
minette — Vous pensez comme un ange, et me rendez toujours  
plus convaincue de votre tendresse. Où irez vous? — En Italie;  
mais avant d'y aller je m'arrêterai à Berne, puis à Genève —  
Vous ne viendrez donc pas à Bâle, et cela me fait plaisir, car  
on parteroit. Mais, s'il est possible, dans le peu de jours que  
vous passerez ici prenez un air gai, car la tristesse ne vous sied pas.  
Nous rejoindrons l'ambassadeur, et M. = qui n'avoient pas le  
loisir de penser à nous dans les propos que La Dubois leur tenoit.  
Je lui ai reproché l'avarice de son esprit vis à vis de moi, et M.  
de Charigni nous dit qu'il nous croyoit amoureux, et pour lors  
elle l'entreprit, et j'ai poursuivi à me promener avec madame F.  
Cette femme, me dit elle, est un chef d'oeuvre. Dites moi une  
vérité, et je vous donnerai avant votre départ une marque de  
reconnoissance qui vous plaira — Que voulez vous savoir? —



Vous l'aimez, et elle vous aime — Je le crois; mais jusqu'à présent... — Je ne veux pas en savoir d'avantage, car si cela n'est pas encore fait, cela se fera, et c'est égal. Si vous m'aviez dit que vous ne vous aimez pas, je ne l'aurais pas cru, car il n'est pas possible qu'un homme de votre âge convive avec une telle femme sans l'aimer. Fort jolie, beaucoup d'esprit, gaie, talent de bien parler, elle a tout pour enchanter, et je suis sûr que difficilement vous vous repareriez d'elle. Fabet lui a rendu un mauvais service, car elle jouissait d'une très bonne réputation; mais actuellement elle ne trouvera plus condition chez des femmes comme il faut — Je la conduirai avec moi à Berne — Vous ferez bien.

Je leur ai dit dans le moment qu'ils partaient que j'irais prendre congé d'eux à Soleure m'étant déterminé à partir pour Berne en peu de jours. Réduit à un devoir plus pressant à madame =, je me suis mis au lit sans souper, et ma bonne eut de devoir respecter ma fricasse.

Deux ou trois jours après, j'ai reçu un billet de madame =, dans le quel elle me disait d'aller le lendemain chez elle à dix heures lui demander à dîner. J'ai exécuté son ordre à la lettre. M. = me dit que je lui ferois un véritable plaisir, mais qu'il devoit aller à la campagne d'où il n'étoit sûr de revenir qu'à une heure. Il ajouta que j'étois le maître de rester en compagnie de sa femme jusqu'à son retour, et comme elle brodoit au tambour avec une fille j'ai accepté sous condition qu'elle ne quitteroit pas à cause de moi son travail.

Mais vers midi la fille s'en alla; et étant restés seuls, nous allâmes jouir de la fraîcheur sur une plate-forme adossée à la maison, où il y avoit un cabinet, d'où, nous tenant assis au fond, nous distinguions toutes les voitures qui entroient dans la rue.



72 117 125

Pourquoi, lui dis-je d'abord, ne m'avez-vous pas procuré ce bonheur lorsque ma santé étoit parfaite? — Parcequ' alors mon mari croyoit que vous ne vous étiez fait rommelier qu'à cause de moi, et que vous ne pourriez pas me déplaire; mais votre conduite l'a mis dans la plus parfaite sécurité, et plus que cela votre gouvernante, dont il vous croit amoureux, et qu'il aime aussi au point que je pense qu'au moins pour quelques jours il troquerait volontiers. Vous prêteriez-vous à ce troc?

N'ayant devant moi qu'une heure, qui devoit être la dernière, dans laquelle je pouvois lui témoigner ma constante tendresse, je me mis jettée à ses pieds, et elle ne mit aucun obstacle à mes desirs, qui à mon grand regret durent se borner, n'attant jamais au delà des confins prescrits aux regards que je devois avoir à sa belle santé. Dans ce qu'elle me laissa faire le plus grand plaisir qu'elle dut avoir fut certainement celui de me convaincre du tort que j'avois eu de me trouver heureux avec la M<sup>re</sup>....

Nous courûmes à l'autre bout de la loge au plein air, quand nous vîmes entrer dans la rue la voiture de M. =. Ce fut là que ce brave homme nous surprit me demandant excuse s'il avoit tant tardé.

À table il me parla de la Dubois presque toujours, et il ne me parut pas content quand je lui ai dit que je comptois de la conduire entre les bras de sa mère à Lonsane. J'ai mis congé d'eux à cinq heures pour aller chez M. de Charqui, au quel j'ai conté toute la cruelle histoire qui m'étoit arrivée. D'aurais cru de commettre un crime ne communiquant pas à l'aimable vieillard toute entière cette charmante comédie dont il avoit tant contribué à la naissance.



Admirateur de l'esprit de La Dubois, car je ne lui ai rien caché, il m'a assuré que vieux comme il étoit il se croiroit heureux s'il pouvoit avoir une telle femme avec lui. Il fut très content de ma confidence quand je lui ai avoué que j'étois amoureux d'elle. Il me dit que sans aller aux portes des maisons je pouvois prendre congé de tout ce qu'il y avoit de bon à Soleure à l'assemblée sans même rester à souper, si je ne voulois pas rentrer chez moi trop tard; et c'est ce que j'ai fait. J'ai vu la belle = prévoyant que vraisemblablement ce seroit pour la dernière fois, mais je me suis trompé. Je l'ai vue dix ans après; et à sa place le lecteur saura où, comment, et à quelle situation. J'ai accompagné l'ambassadeur dans sa chambre, lui rendant les graces qu'il meritoit, et lui demandant une lettre pour Berne, où je comptois passer une quinzaine de jours; et en même tems je l'ai prié de m'envoyer son maître d'hôtel pour solder nos comptes. Il me promit de m'envoyer par lui une lettre pour M. de Muralt ayoys de Thune.

Je retour chez moi, triste de me voir à la veille de mon départ d'une ville où je n'avois eu que des faibles victoires en comparaison des autres victoires que j'y avois faites, j'ai recomposé avec douceur ma bonne de la complaisance qu'elle avoit eue de m'attendre, et je lui ai souhaité une bonne nuit l'avertissant que dans trois jours nous partirions pour Berne, et la priant de faire mes mâles.

Le lendemain matin, après avoir djeuné avec moi, vous me conduirez donc avec vous? me dit elle — Oui, si c'est dant vous vous intéressez à moi assez pour y venir volontiers — Très volontiers; d'autant plus que je vous vois



73 127  
triste, et d'une certaine façon malade tandis que vous étiez  
sain, et fort gai quand je suis entrée à votre service. Dans le  
devoir de vous quitter il me semble que je ne pourrais m'en  
consoler que vous voyant heureux.

Dans ce moment le vieux chirurgien vint me dire que le pauvre  
seigneur étoit si mal qu'il ne pouvoit pas sortir de son lit —  
Je le ferai guérir à Berne. Dites lui que nous partirons a-  
près demain pour y diner — Malgré que le voyage ne soit  
que de sept lieues, il n'est pas en état de le faire car il est  
perdu de tous ses membres.

Je vais le voir, et je le trouve, comme le chirurgien me l'avoit  
dit, incapable de se mouvoir. Il n'avoit de libre que la bouche  
pour parler, et les yeux pour voir. Je me porte d'ailleurs  
tres bien, me dit-il — Je le crois; mais après demain je veux  
diner à Berne, et tu ne peux pas bouger — Faites moi porter,  
et vous me ferez guérir là — Tu as raison. Je te ferai por-  
ter dans une litiere sur deux brancards.

J'ai chargé un domestique d'avoir soin de lui, et d'ar-  
ranger tout pour le conduire lui même à Berne à l'auberge  
du Faucon louant les deux chevaux qui devoit porter la  
litiere. BnF  
MSS

A midi j'ai vu Fébel qui me remit la lettre que l'ambas-  
sadeur m'envoyoit pour M. de Muralt. Il me presenta  
ses comptes déjà quittancés, et je l'ai remboursé avec le  
plus grand plaisir l'ayant trouvé tres honête en tout. Je  
l'ai fait diner avec moi, et La Dubois, et j'en fus bien aise,  
car il nous a beaucoup divertis. Elle l'occupa toute seule  
depuis le commencement du diner jusqu'à la fin; et



me dit que ce n'étoit que dans ce jour là qu'il pouvoit dire  
d'avoir fait connoissance avec elle, car à l'avance il ne lui avoit  
parlé que trois ou quatre fois, et par maniere d'acquit. Se le-  
vant de table il me pria de lui permettre de lui écrire, et  
ce fut elle qui le prit au mot, et le somma de lui tenir parole.  
Cebel étoit un homme aimable, qui n'avoit pas encore  
cinquante ans, et qui avoit une physionomie fort honnête.

Au moment de partir, il l'embrassa à la française sans m'en  
demander la permission, et elle s'y prêta de tres bonne grace.

Elle me dit après son depart que la connoissance de cet hom-  
me ne pouvant que lui être utile, elle étoit enchantée d'avoir  
avec lui un commun epistolaire.

Nous passâmes le lendemain à mettre tout en ordre pour  
notre petit voyage. J'ai vu Feduc partir en litiere pour aller  
passer la nuit à quatre lieues de Soleure. Le jour suivant à  
<sup>quatre</sup> heures du matin après avoir bien traité la famille du con-  
cierge, le cuisinier, et le laquais qui est resté, je mis parti dans  
ma voiture avec ma toute Bonne, et à onze heures je mis  
arrivé à Berne allant me loger au Faucon ou Feduc étoit ar-  
rivé deux heures avant moi. Après avoir fait mon accord  
avec l'hôte car je ~~essaimois~~ <sup>très bien</sup> le genie des aubergistes  
de la Suisse, j'ai chargé le domestique que j'avois gardé, et  
qui étoit de Berne, d'avoir grand soin de Feduc, et de le mettre  
entre les mains du <sup>plus renomé</sup> medecin du pays en fait de verole.  
Après avoir dîné avec ma bonne dans sa chambre, car j'a-  
vois la mienne apart, je mis allé remettre ma lettre au  
portier de M. de Muralt, puis je mis allé me promener  
au hasard.



1760

<sup>74</sup>  
B<sup>VI</sup>

Chap. VIII

(Orig. Chap. cinquiesme)



p. 129 - 156



17  
1700

chap. VIII

(chap. chap. chapitre)

1700 - 1700











Berne. La Mala. Madame de la Saone.

Lara. Mon depart. Mon arrivée à Berne.

Arrivé dans un endroit de l'eminence de la ville, où  
je voyois la vaste campagne ~~la vaste campagne~~, et une  
petite riviere, je mui descendu ~~est~~ degrés au moins, et je  
me mui arrêté voyant trente ou quarante cabinets qui  
ne pouvoient être que des loges pour des gens qui voudroi-  
ent prendre des bains. Un homme à mine honête me  
demanda si je voulois me baigner, et lui ayant répondu  
qu'oui, il m'ouvrit une loge, et voila une quantité de  
servantes qui courent à moi. L'homme me dit que cha-  
cune aspire à l'honneur de me servir dans le bain, et  
que c'étoit à moi à choisir celle que je voulois. Il me dit  
que moyennant un petit ecu je payerois le bain, la fille,  
et mon déjeuner aussi. Je jete le mouchoir comme le grand  
Turc a celle qui me revenoit le mieux, et j'entre.

Elle ferme la porte en dedans, elle me met en partou-  
fles, et boudant, ne me regardant jamais au visage;  
elle met mes cheveux, et mon catogan sous un bonnet  
de coton, elle me deshabille, et quand elle me voit dans  
le bain, elle se deshabille aussi, et elle y entre sans m'en  
demander la permission; et elle commence à me frotter  
par tout excepté dans l'endroit que voyant couvert de  
ma main, elle desina que je ne voulois point qu'elle y tou-  
chât. Lorsque je me trouve assez frotté, je lui demande du café.  
Elle sort du bain, elle sonne, et elle ouvre. Puis elle rentre dans



le bain sans se gêner dans ses mouvements tout comme si elle avoit été vêtue.

Une minute après une vieille femme nous porte du café, puis elle s'en va, et ma baigneuse sort de nouveau pour se fermer la porte puis se remet à la même place.

J'avois déjà vu, quoique sans m'y arrêter, que cette servante avoit tout ce qu'un amant passionné se figure de plus beau dans un objet dont il est épris. Il est vrai que je sentois que ses mains n'étoient pas douces, et qu'il se pouvoit que sa peau au tact ne le fût pas non plus, et je ne voyois pas sur son visage l'air distingué que nous appelons de noblesse, et le riante que l'éducation donne pour annoncer la douceur, ni la fin regard qui indique des sentiments, ni les grimaces agréables de la réserve, du respect, de la timidité, et de la pudeur. À cela près ma servante à l'âge de dix-huit ans avoit tout pour plaire à un homme qui se portoit bien, et qui n'étoit pas ennemi de la nature; mais malgré cela elle ne me sentoît pas.

Et quoi! me disoit-je; cette servante est belle, ses yeux sont bien fendus, ses dents sont <sup>blanches</sup> ~~belles~~, l'incarnat de son teint est le garant de sa santé, et elle ne fait aucune sensation? Je la vois toute nue, et elle ne me cause la moindre émotion? Pourquoi? Ce ne peut être que parce qu'elle n'a rien de ce que la coquetterie emprunte pour faire naître l'amour. Nous n'aimons donc que l'artifice, et le faux, et le vrai ne nous séduit plus lorsqu'un vain appareil n'en est pas l'avant-coureur. Si dans l'habitude que nous nous sommes faite d'aller vêtus, et non pas tous nus, le visage qu'on laisse voir à tout le monde est ce qui importe le moins, pourquoi faut-il qu'on fasse de venir ce visage le principal? Pourquoi est-ce lui qui nous fait



devenir amoureux? Pourquoi est ce sur son témoignage unique que nous décidons de la beauté d'une femme, et pour quoi pousse-t-on nous jusqu'à lui pardonner, si les parties qu'elle ne nous montre pas, sont tout le contraire de ce que la jolie figure nous les a fait juger? Ne seroit il pas plus naturel, et plus conforme à la raison, et ne vaudroit il pas mieux aller toujours avec le visage couvert, et le reste tout nu, et devenir amoureux ainsi d'un objet, ne désirant autre chose pour couronner notre flamme qu'une physonomie qui répondroit aux charmes qui nous auroient déjà fait devenir amoureux? Sans doute cela vaudroit mieux, car on ne deviendroit alors amoureux que de la beauté parfaite, et on pardonneroit facilement quand à la levée du masque on trouveroit laid le visage que nous nous serions figuré beau. Il arriveroit de là que les seules femmes qui auroient une figure laide seroient celles qui ne pourroient jamais se résoudre à la découvrir, et que les seules faciles seroient les belles; mais les laides ne nous feroient pas au moins soupçonner pour la jouissance: elles nous accorderoient tout pour n'être pas forcées à se découvrir, et elles n'y parviendroient à la fin que lorsque par la jouissance de leur véritables charmes elles nous auroient convaincus que nous pouvons facilement nous passer de la beauté d'une figure. Il est d'ailleurs évident, et incontestable que l'inconstance en amour n'existe qu'à cause de la diversité des figures. Si on ne les voyoit pas l'homme se conserveroit toujours amoureux constant de la première qui lui auroit plu.



Sortant du bain, je lui ai donnée les serviettes, et lorsque je me mis un bien essuyé, je me mis assis, et elle m'a passée ma chemise, puis celle qu'elle étoit elle m'a coiffée. Dans la même tenue je me mis chaussée, et après m'avoir bouclé les boutons, elle s'habilla dans une minute, l'air l'ayant déjà redonnée. Dans le moment de m'en aller je lui ai donné un petit ecu, puis six francs pour elle même; mais elle me le rend avec un air de mépris, et elle s'en va. Ce trait me fit retourner à mon auberge mortifiée, car cette fille s'étoit <sup>mepriée,</sup> ~~mortifiée~~ et elle n'étoit pas faite pour l'être.

Après souper je n'ai pu m'empêcher de conter à ma bonne toute cette histoire en détail qu'elle écouta avec la plus grande attention, et y faisant des commentaires. Elle me dit qu'elle n'étoit certainement pas jalouse, car je n'aurais pu visiter aux deilus qu'elle m'aurait inspirés, et qu'elle seroit bien aise de la voir. Je lui ai offert de la conduire là bas, et elle me dit que je lui ferois plaisir; mais qu'elle devoit s'habiller en homme. Après m'avoir dit cela elle se leva, et un quart d'heure après je la vis devant moi bien vêtue avec un habit de seduc; mais sans culottes, car elle ne put pas les mettre. Je lui ai dit de se servir des miennes; et nous mêmes la partie au lendemain matin.

Je l'ai vue devant moi à six heures toute habillée, et avec une redingote bleue qui la desguisoit à merveille. Je me mis vite habillé, et ne nous souciant pas de déjeuner nous allâmes à La Mata. C'est le nom de l'endroit. Ma bonne, animée par le plaisir que cette partie lui feroit,



78 1833  
étoit radieuse. Il étoit impossible que ceux qui la voyoient ne  
s'aperçussent que son habit n'étoit pas celui de son sexe, aussi  
se tint-elle tant qu'elle put enveloppée dans la redingote.

A peine descendus, voilà le même homme qui nous de-  
mande si nous voulions un bain pour quatre, et nous en-  
trons dans la loge. Les servantes paroissant, je montre à  
ma bonne la jolie qui ne m'avoit pas redit, et elle la prend;  
j'en prends une autre grande et bien faite à l'air fier, et  
nous nous exprimons. Je me laisse vite coiffer par la mière,  
je me déshabille, et j'entre dans le bain, et ma nouvelle ser-  
vante fait la même chose. Ma bonne alloit lentement;  
la nouveauté de la chose l'étonnoit, elle me parvenoit re-  
pentie de s'être engagée, elle rioit me voyant la entrer les  
mains de la grande servante, qui me frotoit par tout, et  
elle ne pouvoit pas se déterminer à ôter la chemise; mais  
enfin une honte a vaincu l'autre, et elle entra dans le  
bain m'étalant pareille par toute ses beautés;  
mais elle dut se laisser servir par moi sans cependant  
dispenser l'autre d'entrer, et de faire son devoir.  
Les deux servantes, qui s'étoient déjà brouillées plusi-  
eurs fois dans des parties pareilles, se mirent en position  
de nous divertir avec un spectacle qui m'étoit très bien  
connu; mais que ma bonne trouva tout à fait nouveau.  
Elles commencèrent à faire ensemble la même chose  
qu'elles me voyoient faire avec la Dubois. Elle les re-  
gardeoit très surprise de la fureur avec laquelle la servante



que j'avois pris jouoit vis à vis de l'autre le rôle d'homme.  
 J'en étois aussi un peu étonné, malgré les fureurs que M. M.,  
 et C. C. avoient offertes à mes yeux six ans avant ce tems  
 là, et dont il étoit impossible de s'imaginer quelque chose  
 de plus beau. Je n'aurois jamais cru que quelque chose pût  
 me distraire ayant entre mes bras pour la première fois une  
 femme que j'aimois, et qui possédoit parfaitement tout ce qui  
 pouvoit interesser mes sens; mais l'étrange lutte dans laquelle  
 les deux jeunes ménades se debatoient l'occupoit aussi.  
 Elle me dit que la prétendue fille que j'avois pris étoit un  
 garçon malgré sa gorge, et qu'elle verroit de le voir. Je me  
 tourne, et la fille même, me voyant curieux, met devant  
 mes yeux un ditoris; mais montrant, et roide. Je dis ce que  
 c'étoit à ma bonne toute abahie, elle me répond que ce ne pou-  
 voit pas être cela, je le lui fais toucher, et examiner, et elle doit  
 en convenir. Cela avoit l'air d'un gros doigt sans ongle, et mais il  
 étoit pliant; la gorge qui convoitoit ma belle gouvernante lui dit  
 qu'il étoit assez tendu pour le lui introduire, si elle vouloit bien le  
 lui permettre, mais elle n'a pas voulu, et cela ne m'auroit pas  
 amusé. Nous lui avons dit de poursuivre ses exploits avec sa ca-  
 marade, et nous rimes beaucoup, car l'accomplissement de ces deux  
 jeunes filles, quoique comique, ne laissoit pas d'exciter en nous  
 la plus grande volupté. Ma bonne excédée s'abandonna entière-  
 ment à la nature allant au devant de tout ce que je pouvois de-  
 siver. Ce fut une fête qui dura deux heures, et qui nous fit  
 retourner à notre auberge très contents. J'ai donné aux filles qui  
 nous avoient si bien amusé deux louis; mais non pas avec l'intention  
 d'y retourner. Nous n'en avions pas besoin pour poursuivre à nous



79 1835

entre donner des marques de notre tendresse. Ma bonne devint ma  
maîtresse, et véritable maîtresse faisant mon bonheur parfait,  
comme je serois le sien ~~durant~~ pendant tout le temps que j'ai passé à  
Berne. Etant déjà parfaitement guéri nulle triste suite troubla  
notre contentement réciproque. Si les plaisirs sont passagers, les  
peines le sont aussi, et lorsqu'en jouissant nous nous rappelons  
celles qui précéderent la jouissance, nous les aimons, et hæc ali:  
quando meminisse juvabit.

À dix heures on m'annonça l'Avoyé de Thune. Cette homme  
habillé à la française en habit noir, grave, doux, poli, et d'un  
certain âge me plut. C'étoit un des sages du gouvernement.  
Il voulut par force me lire la lettre que M. de Charvignot lui  
avoit écrite; je lui ai dit que si elle avoit été décachée je ne  
la lui aurois pas portée. Il me pria à dîner pour le lendemain  
chez lui en hommes, et en femmes, et pour le surlendemain  
à souper en hommes. Je m'en suis sorti avec lui, et nous alla-  
mes à la bibliothèque, où j'ai connu M. Felix moine de pro-  
fane plus littéraire que lettré, et un jeune homme nommé  
Schmidt lettré, qui promettoit, et qui étoit déjà bien connu  
dans la république littéraire. Un docte en histoire natu-  
relle, qui savoit par cœur dix mille noms des différentes  
coquilles m'ennuya parce que la science m'étoit tout à fait  
étrangère. Entre autres choses, il me dit que l'Arar riveraine re-  
nommée du canton avoit de l'or dans ses sables, je lui ai dit  
que toutes les grandes rivières en avoient, et il me parut ne pas  
en convenir.

J'ai dîné chez M. de Muralt avec les quatre ou cinq femmes  
de Berne qui avoient la plus grande réputation, et elles m'en



(136 126)  
semblerent dignes, principalement une dame de Saconai fort aimable, et instruite. Je lui aurois fait ma cour si j'avois fait un plus long séjour dans cette capitale de la Suisse, si la Suisse pouvoit avoir une capitale.

Les dames de Berne se mettent bien, quoique son luxe, puis-que les lois le défendent: elles ont l'air aisé, et elles portent très bien français. Elle jouissent de la plus grande liberté, et elles n'en abusent pas, malgré la galanterie qui anime les coteries, car la décence y est observée. J'ai remarqué que les maris n'y sont pas jaloux; mais ils exigent qu'à neuf heures elle soient toujours à la maison pour souper en famille. Dans trois semaines que j'ai passées dans cette ville une femme de quatre vingt cinq ans m'intéressa à cause de ses connoissances en chimie. Elle avoit été bonne amie du fameux Boherave. Elle m'a montré une lame d'or qu'il avoit fait à sa présence, et qui avant la transmutation étoit de cuivre. Elle m'a assuré qu'il possédoit la pierre; mais elle me dit qu'elle n'avoit la qualité de première longévité que quelques années au delà du siècle. Boherave selon elle n'avoit pas pu s'en servir. Il étoit mort d'un polipe enfre le coeur, et le poulmon avant d'être parvenu à la parfaite maturité, <sup>qui Hypocrate fixe</sup> ~~à l'âge de soixante~~ à l'âge de soixante, et dix ans. Ses quatre millions qu'il laissa à sa fille démonstroient qu'il possédoit l'art de faire l'or. Elle me dit qu'il lui avoit fait présenter d'un manuscrit dans le quel tout le proceder se trouvoit; mais qu'elle le trouvoit obscur — Publier le — Dieu m'en preserve — Bruler le donc — Je n'en ai pas le courage.

Vers les dix heures M. de Muralt est venu me prendre pour me mener voir des évolutions militaires que les citoyens



80 1797

Bernois tous soldats faisoient hors de la ville. Je lui ai demandé ce que c'étoit qu'un ours qui étoit à la porte, et il me dit que Bern en allemand vouloit dire ours, qui étoit par cette raison l'enseigne du canton qui à l'égard du rang étoit le second; mais le plus vaste si non le plus riche. C'étoit une péninsule formée par l'Aar qui avoit sa source près de celle du Rhin. Il me parla de la puissance de son canton, des seigneuries, des baillages, et il m'expliqua ce que c'étoit un advoyé; puis il me parla politique me faisant la description des différents systèmes de gouvernement qui composoient tout le corps Helvétique. Je compris très bien, lui dis-je, que les cantons étant treize, chacun peut avoir un gouvernement différent. Il y a tel canton me dit qui en a quatre.

Mais mon grand plaisir fut à souper avec quatorze ou quinze hommes tous sénateurs. Point de gaieté, point de discours frivoles, point de littérature; mais droit public, intérêt d'état, commerce, économie, speculation, amour de patrie, et obligation de préférer la liberté à la vie. Mais vers la fin du souper tous ces rigides aristocrates commencèrent à se dilater sollicitant explicuer fortement effet inévitable de la bourgeoisie. Je leur ferois pitié. Ils firent l'éloge de la sobriété, mais ils trouvèrent la mienne excessive. Ils ne me firent cependant pas à boire, comme font les suisses, les suédois, et souvent le polonois aussi.

À minuit l'assemblée se sépara. En Suisse l'heure étoit indue. Ils me remercièrent, et ils me prièrent sans mentir de compter sur leur amitié. Un d'eux qui avoit d'être gris



avait condamnée la république de Venise d'avoir banni les  
griens, éclairé par le vin me demanda excuse. Il me dit que  
chaque gouvernement devoit entendre ses propres intérêts  
mieux que tous les étrangers qui critiquoient ses opérations.  
Rentrant chez moi, j'ai trouvé ma bonne couchée dans mon  
lit; j'en fus enchanté. Je lui ai fait cent caresses qui durent  
la convaincre de ma tendresse, et de ma reconnaissance. A  
quoi bon nous gêner? Nous devions nous regarder com:  
me mari, et femme, et je ne pouvois pas prévoir que le  
jour viendrait dans lequel nous nous séparions. Quand  
on s'aime bien on trouve cela invraisemblable.

J'ai reçu une lettre de madame d'Uzé, qui me prioit d'avoir  
des attentions pour madame de la Saône femme d'un lieutenant  
general son ami, qui étoit partie pour Berne espérant de  
guérir d'une maladie de la peau qui la défiguroit. Cette  
dame étoit déjà arrivée avec des fortes recommandations à  
toutes les principales maisons de la ville. Elle donnoit à  
souper tous les jours ayant un excellent cuisinier, et elle  
n'invitoit que des hommes. Elle s'étoit déclarée qu'elle  
ne rendroit les visites à qui que ce soit. Je mis d'abord attē  
lui faire ma reverence; mais quel triste spectacle!

Je vois une femme habillée avec la plus grande  
elegance, qui à mon apparition se leve du sofa où elle  
étoit voluptueusement assise, et après m'avoir fait une  
jolie reverence se remet à sa place me priant de m'as:  
seoir pres d'elle. Elle voit ma surprise, et mon air  
interdit; mais faisant semblant de ne pas s'en appor:  
voir elle me tient les propos d'usage. Voilà comme elle  
étoit faite.



81  
1839  
M<sup>re</sup> bien mise, elle montrait ses mains, et ses bras, jusqu'au dessus du coude qu'on ne pouvoit pas dériver plus beaux. Au dessous d'un fichu transparent on voyoit une blanche petite gorge jusqu'aux boutons de rose inclusivement. Sa figure étoit pourtable: elle n'excitoit à pitié, qu'après avoir fait honneur. C'étoit une croute noireâtre, affreuse, dégoûtante: un amas de cent mille bubes qui composoient un masque qui lui alloit du haut du cou jusqu'à l'extrémité du front, d'une oreille à l'autre. Son nez n'étoit pas visible. On ne voyoit en fin sur son visage que deux beaux yeux noirs, et une bouche sans lèvre qu'elle tenoit toujours entrouverte pour montrer deux râteliers incompréhensibles, et pour parler avec un style très agréable, avec une pointe, et de plaisanteries du meilleur ton. Elle ne pouvoit pas vivre, car la douleur causée par la contraction des muscles l'auroit fait pleurer; mais elle paroissoit contente de voir vivre ceux qui l'écoutoient. Malgré son pitoyable état elle avoit l'esprit gai, et orné, le ton, et la politesse de la noblesse parisienne. Son âge étoit de trente ans, et elle avoit laissés à Paris trois enfans en bas âge tout à fait jolis. Son hôtel étoit dans la rue neuve des petits champs, et son mari étoit très bel homme: il l'aimoit à l'adoration, et il ne s'étoit jamais séparé de lui. Tous les militaires n'auroient pas pu avoir son courage; mais il devoit certainement s'abstenir de lui donner des baisers, car la seule imagination se étoit prisonner. Un lait ne parvenoit l'auroit mise dans ce cruel état à ses premières couches il y avoit déjà dix ans, la faculté de Paris s'étoit ouverte en vain pour délivrer la peste de cette peste.




infernale, et elle venoit à Berne se mettre entre les mains d'un fameux docteur qui s'étoit engagé de la guérir, et qu'elle ne devoit payer qu'après qu'il auroit tenu sa promesse. C'est le langage de tous les medecins empiriques qui n'ont autre force que celle que la bonhomie du malade lui donne. Quelque fois il le guérissent; mais quand même ils ne le guérissent pas ils savent se faire payer démontrant facilement que si il n'est pas guéri c'est par sa faute.

Mais dans le plus beau de la conversation que j'avois avec elle voila le medecin. Elle avoit commence à me dire son remede. C'étoient des gouttes composees par lui montrant une preparation de Mercure. Elle lui dit que la demangeaison qui la tourmentoit, et qui la forçoit à se gratter lui sembloit devenue plus forte; il lui repondit qu'elle n'en seroit libre qu'à la fin de la cure qui devoit durer trois mois. Tant que je me gratterai, lui repartiit elle, je me trouverai dans le même état, et la cure ne finira jamais.

Il biaisa. Je mui parti, et elle me pria à son souper une fois pour tous les jours. J'y mui allé le même soir, et je l'ai vue manger de tout avec grand appetit, et boire du bon vin. Le medecin ne lui avoit rien defendu. J'ai prévu, et deviné qu'elle ne guérirait pas. Elle étoit gayer, et se proposoit amuser toute la compagnie. J'ai tres bien conçu qu'on pouvoit s'accoutumer à voir cette femme là sans se sentir rebuté. Quand j'ai conté à ma bonne toute cette histoire, elle me dit que malgré la laideur cette dame pouvoit par son caractere rendre amoureux des hommes, et j'ai dû en convenir.



Trois ou quatre jours après ce souper, un joli garçon âgé de dix-neuf à vingt ans dans la boutique d'un libraire où j'allois lire la gazette, me dit poliment que madame de la Saône étoit fâchée de n'avoir plus eu le plaisir de me voir après que j'avois souper avec elle — Vous connoissez donc cette dame ? — Ne m'avez vous pas vu souper avec elle — Oui je vous remets actuellement — Je la pouvois de livres, car je suis libraire, j'y soupe tous les soirs, et qui plus est, je dîne tous les matins avec elle tête à tête avant qu'elle sorte de son lit — Je vous en fais compliment. Je gagerois que vous en êtes amoureux — Vous croyez badiner. Cette dame est plus aimable — Vous ne pouvez — Je ne badine pas. Je suis de votre avis ; mais je gagerois aussi que vous ne seriez pas assez hardi pour jouir de ses dernières faveurs si elle vous les offroit — Vous perdriez — Eh bien parions ; mais comment ferez vous à m'en convaincre — Gageons un louis ; mais soyez discret. Venez y souper ce soir. Je vous dirai quelque chose — Vous m'y venez, et va le louis. Quand j'ai rendu compte à ma bonne de ma gageure, elle devint fort curieuse de la fin de cette affaire par rapport au moyen que le jeune homme trouveroit de me convaincre, me priant de le lui faire connoître après qu'il m'en auroit convaincu. Je le lui ai promis.  Ce soir, madame de la Saône me fit très poliment des révérences, et son souper me parut aussi agréable que le précédent. Le jeune homme y étoit ; mais comme madame ne lui adressoit



jamais la parole personne ne prenoit garde à lui.

Après souper, il m'accompagna au Faucon, et chemin faisant il me dit qu'il ne tenoit qu'à moi de le voir dans la lute ou mourante avec la dame, si je voulois y aller le matin à huit heures. La femme de chambre, me dit il, vous dira qu'elle n'est pas visible; mais elle ne vous empêchera pas d'entrer, et d'aller vous mettre dans l'avant chambre quand vous lui direz que vous attendez. Cette avant chambre a une portière vitrée de la moitié jusqu'en haut par laquelle on venoit la dame dans son lit si un rideau <sup>en dedans</sup> tiré par dessus les vitres ne l'empêchoit. Je le retirai de façon qu'un petit espace restera decouvert de sorte que vous verrez tout. Quand j'aurai fini mon affaire, je m'en irai: elle appellera, et pour lors vous pourrez vous faire annoncer. A midi, je viendrai, si vous me le permettez, vous portez des livres au Faucon, et si en conscience vous saurez d'avoir perdu la gageure, vous me la payerez.

Je lui ai dit que je n'y manquerais pas, et je lui ai ordonné les livres qu'il devoit me porter.

Curieux de cette merveille que je ne croyois pas cependant impossible, je vais à l'heure indiquée, la dame n'est pas visible, mais la femme de chambre ne trouve pas mauvais que j'attende qu'elle le soit. Je vais dans l'antichambre, je vois le petit endroit de la glace qui étoit decouvert, j'y applique l'oeil, et j'apprends le jeune indiscret au chevet du lit se tenant entre ses bras la conquête. Un bonnet lui cachoit la tête de façon qu'on ne voyoit aucun endroit de sa pauvre figure.



83 135 14/3

D'abord que le héros s'aperçut que j'étais là où je pouvois  
le voir, il ne me fit pas attendre. Il se leva, et il étala à ma vue  
non seulement les richesses de sa belle; mais les riens pro-  
pres. Petit de taille; mais géant où la dame le vouloit, il  
avoit l'air d'en faire parade pour réveiller ma jalousie, et  
m'humilier, et peut être pour faire ma conquête aussi.  
Pour ce qui regarde sa victime il me la fit voir dans les deux  
faces principales, et dans tous les profils en cinq ou six diffé-  
rentes postures, dont il se servit en Hercule dans l'acte amou-  
reux, la malade s'y prêtant de toutes ses forces. J'ai vu un  
corps tel que Tydias n'auroit pas pu le sculpter plus beau, et une  
blancheur supérieure à celle du plus beau marbre de Paros. J'en  
fus si ému, que je me mis à courir. Je mis allé au Faucon, où si ma  
bonne ne s'étoit pas empressée à me donner le lenitif dont j'ai  
besoin j'aurois dû aller dans l'instant le chercher à la Mata.

Après lui avoir conté toute l'histoire, elle devint plus encore  
curieuse de connoître le héros.

Il vint à midi; portant les livres que je lui avois ordonnés,  
que je lui ai payés, lui donnant un louis de plus qu'il m'en  
vantoit, et d'un air qui me disoit que je devois être fort content d'a-  
voir payé la gageure. Il avoit raison. Ma bonne, après l'avoir  
regardé avec une grande attention, lui demanda si il la con-  
noissoit, et il lui dit que non — Je vous ai vu enfant, lui dit elle,  
vous êtes fils de M. Mingard ministre <sup>du</sup> saint evangile.  
Vous pourriez avoir dix ans quand je vous ai vu à Lawane.

BnF  
MSS — Cela peut être madame — Vous n'avez donc pas voulu  
être ministre — Non madame. Je me suis senti trop incliné  
à l'amour pour choisir ce métier là — Vous avez eu raison,  
car les ministres doivent être discrets, et la discrétion gêne.



A ce lardon, que ma bonne lui a lancé de gayeté de cœur, le pauvre étouffé rougit; mais nous ne lui laissons pas perdre courage. Je l'ai mis à dîner avec nous, et sans jamais parler de madame de la Saône, il nous conta pendant tout le dîner, non seulement une grande quantité de ses bonnes fortunes, mais toutes les petites histoires galantes des plus jolies femmes de Berne, telles que la médiança les peignoit, ou la calomnie les inventoit.

Après son départ, ma bonne, pensant comme moi, me dit qu'un jeune homme de ce caractère n'étoit bon à voir qu'une fois. J'ai fait en sorte qu'il ne vint plus chez nous. On m'a dit que madame de la Saône le fit aller à Paris, et qu'elle fit sa fortune. Je ne parlerai plus de lui, ni de cette dame chez laquelle je ne suis allé qu'encore une fois pour prendre congé à mon départ de Berne.

Je vivois heureux avec ma chère amie qui me disoit toujours qu'elle se trouvoit heureuse. Aucune crainte, aucun doute sur l'avenir ne troublait sa belle âme: elle étoit sûre, comme moi, que nous ne nous quitterions plus, et elle me disoit toujours qu'elle me pardonneroit toutes mes infidélités pourvu que je ne manquasse jamais de lui en faire la sincère confidence. C'<sup>étoit</sup> le caractère de femme qu'il me falloit pour vivre en paix, et content; mais je n'étois pas né pour jouir d'un si grand bonheur.

Au bout de quinze à vingt jours de notre séjour à Berne, ma bonne reçut une lettre de Soleure. Elle étoit de La-bél. L'ayant vue la lire avec attention, je lui ai demandé ce qu'elle contenoit de nouveau. Elle me dit alors de la lire; et elle s'assied de vant moi pour voir les mouvements de mon âme.



Ce maître d'hôtel, en style très concis, lui demandait si elle  
 vouloit devenir sa femme. Il lui disoit qu'il avoit différé à  
 lui faire cette proposition pour mettre auparavant ordre  
 à ses affaires, et l'assurer qu'il pourroit l'épouser quand même  
 me l'ambassadeur n'y <sup>consentiroit pas</sup> ~~consentirait pas~~. Il lui disoit  
 qu'il avoit de quoi bien vivre à B. sans avoir besoin de plus  
 servir; mais qu'il n'aurait pas eu besoin de prendre ces me-  
 sures là, puisqu'il venoit d'en parler à l'ambassadeur, et  
 qu'il avoit reçu son plein consentement. Il <sup>la prioit</sup> ~~lui demandait~~ donc de  
 lui répondre d'abord; et de lui dire en premier chef, si elle  
 l'agréoit, et en second si elle aimoit aller demeurer avec lui  
 à B., où elle seroit maîtresse en tout point dans sa propre  
 maison, ou rester à S. avec lui étant sa femme chez  
 l'ambassadeur; ce qui ne pourroit qu'augmenter leur fortune.  
 Il finissoit par lui dire que ce qu'elle lui porteroit seroit à elle,  
 et qu'il lui assureroit tout jusqu'à la somme de cent mille francs.  
 Elle seroit sa dot. Il ne disoit pas le moindre mot de sa personne.

Tu es la maîtresse, ma chère amie, de faire tout ce que tu  
 veux; mais je ne peux me figurer ton abandon sans me re-  
 connaître pour le plus malheureux des hommes — Et moi  
 la plus malheureuse des femmes d'abord que je ne serai plus  
 avec toi, car pourvu que tu m'aimes, je ne me soucie point  
 du tout de devenir ta femme — Très bien. Que vas-tu donc  
 lui répondre? — Tu verras demain ma lettre. Je lui dirai  
 poliment; mais sans aucun détour que je suis amoureuse  
 de toi, et heureuse, et que dans une pareille situation il  
 m'est impossible de reconnaître le bon parti que la fortune  
 me présente dans sa personne. Je lui dirai même que je vois



qu' étant sage je ne pourrais pas refuser sa main ; mais qu' étant folle d'amour je ne peux qu' obéir à ce ~~bon~~ dieu — Je trouve la tournure de ta lettre excellente, car pour refuser un tel offre tu ne peux avoir autre bonne raison que celle que tu lui allègues ; outre cela il seroit ridicule de vouloir faire croire que nous ne sommes pas amoureux l'un de l'autre, car cette vérité est trop claire. Malgré cela, mon ange, cette lettre m'attriste — Pourquoi donc, mon cher ami ? — Parce que je n'ai pas la touz prêts cent mille francs à te donner dans la minute — Ah mon ami ! te les meprise. Tu n'es certainement pas homme fait pour devenir misérable ; mais, qu'on même ; je sens que tu me rendrais heureuse partageant avec moi ta même misère.

Nous nous donnons ici les marques ordinaires de tendresse que les amans heureux se donnent en pareille situation ; mais dans le pathétique du sentiment une ombre de tristesse s'en : para de nos ames. L'amour languoureux semble redoubler de force ; mais ce n'est pas vrai. L'amour est un petit fou qui veut être nourri de ris, et de jeux ; une nourriture différente lui cause une consommation.

Le lendemain elle écrivoit à Le-bel comme elle l'avoit deci : de dans le premier moment de la trop sérieuse nouvelle ; et en même tems je me suis cru en devoir d'écrire à M. de Charigni une lettre ourdie par l'amour, le sentiment, et la philosophie. Je lui demandois un éclaircissement sur cette affaire sans lui cacher que j'étois amoureux ; mais qu' étant en même tems honnête homme, je me sentois autant de peine à me résoudre à m'arracher le cœur, qu'à porter un obstacle au bonheur permanent de la Du-bois.

Sa lettre lui fit un grand plaisir, car elle étoit bien aise



de savoir comment l'ambassadeur pensoit sur cette affaire.  
 Ayant reçu <sup>de madame d'Uze</sup> des lettres de recommandation pour l'orana  
~~de madame d'Uze~~ pour le marquis de Gœntil l'Anglais,  
 et du baron de Bavois alors colonel propriétaire du régi-  
 ment Bala à son oncle, et à sa tante, je me suis déterminé d'  
 aller y passer quinze jours. Ma bonne en étoit enchantée.  
 Quand on aime bien, on croit que l'objet en est digne, et que  
 tout le monde doit être jaloux du bonheur qu'il voit dans  
 un autre.

Un M. de M. membre du conseil des deux cent, que j'a-  
 vois connu au souper de madame de la Saône étoit devenu  
 mon ami. Étant venu me voir, je lui avois présentée ma  
 bonne, il la traitoit comme si elle avoit été sa femme, il lui  
 avoit présentée la sienne à la promenade, et il étoit venu sou-  
 per chez nous avec elle, et avec la fille aînée qui s'appelloit Sara,  
 qui avoit treize ans, qui étoit brune, et fort jolie, et qui ayant  
 l'esprit très fin nous faisoit rire par ses railleries, dont elle  
 connoissoit parfaitement bien la force. Son grand art  
 à la fin ne consistoit qu'à se faire croire innocente, et sa  
 mère, et son père de bonne foi la croyoient telle.

Cette fille s'étoit déclarée amoureuse de ma bonne: elle  
 lui faisoit toutes sortes de caresses; elle venoit souvent chez  
 nous le matin nous demander à déjeuner, et quand elle  
 nous trouvoit au lit elle appelloit ma bonne sa femme, et elle  
 la faisoit rire lorsque mettant sa main sous la couverture,  
 elle la chatouilloit, et lui disoit, lui donnant des baisers,  
 qu'elle étoit son petit mari, et qu'elle vouloit lui faire un  
 enfant. Ma bonne rioit.

Un matin vint aussi, je lui ai dit qu'elle me rendoit jaloux,



que réellement je la croyois un petit homme, et que je voulois voir si je me trompois. Disant cela, je m'empara d'elle, et la fine matoie disant toujours que je me trompois; mais ne me faisant qu'une tres petite resistance, laissa à ma main toute la liberté de me convaincre qu'elle étoit fille. Je l'ai alors quittée m'apprenant qu'elle m'avoit attrapée, puisque cet éclaircissement de ma part étoit précisément ce qu'elle vouloit; et ma bonne me l'a dit; mais comme je ne m'en souciois pas, je ne lui ai pas cru.

La fois suivante étant entrée dans le moment que je me levois, et faisant toujours semblant d'être amoureuse de ma bonne, elle me dit que m'étant rendu certain qu'elle n'étoit pas un homme, je ne pouvois pas trouver mauvais qu'elle allât se coucher à ma place. Ma bonne qui avoit envie de vivre lui dit qu'elle feroit bien, et la petite Sora sautant de joie ôta sa robe, delace sa jupe, et <sup>lui</sup> tombe sur le corps. Le spectacle alors m'intéressa. Je mis aller fermer la porte. Ma bonne la laissant faire, la friponne, qui étoit toute nue, et qui avoit decouvert tout ce que l'autre avoit de beau, se mit pour venir à bout de son dessein en tant de différentes postures que l'envie me vint de lui faire voir la chose. Elle se tint là tres attentive jusqu'à la fin se montrant tres étonnée. Fais-tu cela une autre fois me dit elle. — Je ne peux pas, lui

repondit-je, car, comme tu vois, je suis mort.

Contre faisant l'innocente, elle entreprend ma resurrection, et elle veut, et pour lors ma bonne lui dit que puisqu'elle avoit le merite de m'avoir ressuscité c'étoit aussi à elle qu'apparteroit l'ouvrage qui m'aurait fait mourir de



86 149  
nouveau. Elle dit qu'elle le voudrait bien; mais qu'elle  
n'avait pas assez de place pour me loger, et disant cela elle  
se met en posture de me faire voir que c'était vrai, et que ce  
ne serait pas la faute, si je ne pourrais pas <sup>la lui</sup> faire.

Étant alors à mon tour l'innocente, et s'enfuyant mine d'  
un homme qui veut bien avoir une complaisance j'ai con-  
sentie la ruse, qui ne nous donna aucune marque qui pût  
nous faire jurer qu'elle n'avait pas fait cela quelq' autre fois.  
Point de démonstration de douleur, point d'effusion qui pût indiquer  
une fraction; mais j'eus assez de raison pour assurer ma bonne  
que Sara n'avait jamais connu un autre homme.

Ses remerciements nous firent vite joints à ses instances de n'en  
rien dire ni à maman, ni à papa, car ils la gronderaient tout  
comme ils l'avaient grondée l'année passée parce qu'elle l'était  
faite pener les oreilles sans leur permission.

Sara savait que nous n'étions pas les dupes de la feinte simpli-  
cité; mais elle faisait semblant de ne pas le savoir pour en tirer  
parti. Qui donc l'avait instruite dans cet art? Personne. Éprit  
naturel, moins rare dans l'enfance que dans la jeunesse,  
mais toujours rare. Sa mère appelloit les naïvetés les a-  
vançements de l'esprit, mais son père les prenoit pour des  
bêtises. Si elle avait été telle nos sœurs l'auraient démon-  
trée, et elle ne serait pas allée en avant. Je ne la voyais  
jamais si contente comme lorsque son père déplorait la bêtise;  
elle contre faisait l'étonnée, et pour remédier à la première,  
elle en faisait une seconde encore plus forte. Elle nous faisait  
tour à tour des interrogations, aux quelles ne sachant que



répondre, celui de vive devenoit le meilleur parti que nous  
pussions prendre car leur source se trouvoit dans la rai-  
sonnement le plus juste. Sura alors auroit pu renforcer l'ar-  
gument, et nous démontrer que la bêtise étoit de notre part,  
mais elle auroit trahi son rôle.

Le bel ne répondit pas à la Du-bois, mais l'ambassadeur m'é-  
crivit une lettre de quatre pages, dans laquelle il me démonstro-  
it en sage que si j'étois vieux comme lui, et en état de rendre heu-  
reuse ma gouvernante après ma mort aussi, je n'aurois jamais  
dû la céder, principalement elle se trouvant d'accord avec moi,  
mais qu'étant jeune, et ne voulant pas l'épouser, je devois non  
seulement consentir à un mariage qui sans aucun doute  
alloit la rendre heureuse, mais travailler à la persuader à  
s'y prêter, et cela par la raison qu'avec l'expérience que j'a-  
vois, je devois prévoir que je me repentirois un jour d'avoir  
laissé échapper cette occasion, car il étoit impossible selon lui que  
mon amour ne devint dans quelque temps pure amitié, et  
pour lors il me laissoit juger à moi-même que des nouvelles  
amours me devenant nécessaires, la Du-bois en qualité de m-  
me amie ne pouvoit que rendre ma liberté moins grande, et  
par conséquent me réduire au repentir qui rend l'homme  
toujours malheureux. Il me disoit par manière d'acquiesce-  
ment quand Le-bel lui a communiqué son projet, bien loin de lui dire  
qu'il n'y consentoit pas, il l'avoit encouragé, car ma gouver-  
nante, dans les quatre ou cinq fois qu'il l'avoit vue chez moi,  
avoit entièrement gagnée son amitié, et partant il seroit  
très aisé de la voir si bien placée dans sa maison, ou sans



87 148 151

préjudicier en rien à la bienséance il pourroit jouir des charmes  
de son esprit, sans certainement avoir jeté aucun de ses  
les autres aux quels à son âge il ne pouvoit pas penser. Il fi-  
nit sa lettre par me dire que le-bet n'étoit pas  
devenu amoureux de la Du-bois en jeune homme; mais  
après réflexion, et que par conséquent il ne la presseroit pas.  
Elle le sauroit dans la réponse qu'il étoit occupé à lui faire.  
Un mariage ne devoit jamais se faire que de sang froid.

Ma bonne, après avoir lu cette lettre avec toute l'atten-  
tion, me la rendit avec un air d'indifférence — Qu'est ce  
que tu penses, ma chère amie — A faire ce que l'ambas-  
sadeur te dit. S'il trouve que nous n'avons pas besoin de  
nous presser, c'est tout ce que nous voulons. N'y pensons donc  
pas, et aimons nous. Cette lettre d'ailleurs sort de la cage  
même; mais je te dirai que je ne peux pas me figurer  
que nous puissions nous devenir indifférents, quoique je  
sache que cela peut arriver — Indifférents pas: tu te  
trompes — C'est à dire bons amis — Mais l'amitié, ma chère  
bonne, n'est jamais indifférente. Il est seulement vrai que  
l'amour peut cesser d'être de la partie. Nous le savons par:  
ce que cela fut toujours ainsi depuis que le genre humain  
existe. Ainsi l'ambassadeur a raison. Le repentir peut  
arriver à tourmenter nos âmes quand nous ne nous  
aimerons plus. Eprouons nous donc demain, et puissions  
ainsi les vices de la nature humaine — Nous nous éprou-  
verons aussi; mais pour la même raison ne nous pressons pas.



Ma bonne reçut la lettre de se-bel le lendemain. Elle la trouva aussi raisonnable que celle de l'ambassadeur, mais nous avions déjà décidé de ne plus nous occuper de cette affaire. Nous nous déterminâmes à quitter Berne pour aller à Lozane, où ceux à qui j'étais recommandé m'attendoient, et où on se divertissoit beaucoup plus qu'à Berne. Ma bonne, et moi au lit, l'un entre les bras de l'autre, fîmes un arrangement que d'accord nous trouvâmes très beau, et très sage. L'avance étoit une petite ville, où à l'on avoit je devoi être beaucoup fêté, et où pour quinze jours au moins je n'aurois que le temps nécessaire à faire des visites, et à courir aux dîners, et aux soupers qu'on me donneroit tous les jours. Toute la noblesse la connoissoit, et le duc de Rohan qui avoit soupé pour elle y étoit encore. Son apposition avec moi alloit être l'histoire de tous les jours dans toutes les assemblées, ce qui à la fin nous auroit fort ennuyés tous les deux. Outre cela elle avoit la mère qui n'auroit trouvé à redire à rien; mais qui dans le fond ne se trouveroit pas bien satisfaite de la voir en qualité de gouvernante avec un homme, dont le sens commun demostroît à tout le monde qu'elle ne pouvoit être que la maîtresse.

Après toutes ces réflexions nous décidâmes qu'elle étoit toute seule à Losane chez la mère, et que deux ou trois jours après j'irois y séjourner tout seul tant que j'en voudrois. D'ailleurs aller la voir tous les jours chez la même mère. D'abord que de Losane je me serois rendu à Genève elle viendrait me rejoindre, et de là nous irions voyager



ensemble par tout où je voudrais tant que nous nous aimions. 88 15/3

Ce fut le lendemain de cet arrangement qu'elle partit d'une bonne humeur, car, étant sûre de ma constance, elle se félicitait d'exécuter un projet très sage; mais elle me laissa triste. Les visites de congé m'occupèrent deux jours; et désirant de connaître le célèbre Haller avant de sortir de la Suisse, l'Aoyé de Muralt me donna une lettre pour lui, qui me fit grand plaisir. Il étoit bailli à Roche.

Lorsque je m'allai prendre congé de madame de La Saône, je l'ai trouvée au lit, et j'ai dû passer un quart d'heure avec elle tête à tête. Ne parlant, comme de raison, que de sa maladie, elle amena le dialogue de façon qu'il lui devint permis en bonne morale de me faire voir que le feu sacré qui la défiguroit avoit respecté tout son corps. Je n'ai plus tant admiré la bravoure de Minguet, car elle m'auroit trouvé prêt à lui en faire autant. On ne pouvoit rien voir de plus joli, et il étoit très facile de ne regarder que là. Cette pauvre femme, se montrant avec tant de facilité, se vengeoit du tort que la nature lui faisoit la rendant affreuse dans la figure, et en même temps par esprit de politesse elle se croyoit peut-être en devoir de dédomager par là l'honnête homme qui avoit la force de converser avec elle. Je suis sûr qu'ayant une jolie figure, elle auroit été avare de tout le reste.

Le dernier jour j'ai dîné chez Monsieur M. G., où la gentille Sora me fit des reproches d'avoir fait partir ma femme avant moi. Nous verrons comment je l'ai trouvée à Londres trois ans après. Le duc étoit encore dans les remèdes, et fort faible; mais j'ai tout de même voulu qu'il parte avec moi, car j'avois beaucoup de bagage, et je ne pouvois me fier qu'à lui.



C'est ainsi que j'ai quitté Berne, qui laissa dans ma mémoire une impression si heureuse que je m'égaya toutes les fois que je me la rappelle.

Devant porter au médecin Herrenschorndt pour une consultation qui interrogeait madame d'Urf, je me suis arrêté à Morat où il étoit domicilié. Ce n'est qu'à quatre lieues de Berne. Il m'engagea à dîner pour me convaincre de l'excellence des poissons de ce lac-là; mais à mon retour à l'auberge je me suis décidé à y passer la nuit en conséquence d'une curiosité que mon lecture aura l'indulgence de me pardonner.

Le docteur Herrenschorndt après avoir reçu deux beaux louis pour la consultation sur le ver solitaire qu'il me donna par écrit m'invita à aller me promener avec lui sur le grand chemin d'Aranche jusqu'à une chapelle remplie d'ossements de morts. Ces os, me dit-il, sont d'une partie des Bourguignons que les suisses tuèrent à la fameuse bataille. Je lis l'inscription latine: je ris; et après je lui dis sérieusement que contenant une plaisanterie insultante elle devoit souffrir, et que la gravité d'une inscription ne permettoit pas à une nation sage de faire rire ceux qui la lisoient. Ce docteur suisse n'en convint pas. Voici l'inscription Deo. Opt. Max. Caroli inclyti, et fortissimi Burgundiae ducis exercitus Muratum obidens, ab Helvetiis caesus, hoc sui monumentum reliquit anno ~~XXXX~~. 1476

L'idée que j'avois de Morat jusqu'à ce moment. Là étoit magnifique. Sa réputation de sept siècles, trois grands sièges soutenus, et repoussés; je m'attendois à voir quelque chose, et j'en voyois rien. Morat, dis-je au médecin, a donc été rare, détruit, car... — Point du tout: il est ce qu'il a toujours été. L'homme sage qui veut s'instruire doit lire, et voyager après pour rectifier sa science. Savoir mal est pire qu'ignorer. Montagne



dit qu'il faut savoir bien. Mais voici mon aventure à l'amburge. <sup>89</sup> 155

Une fille de la maison qui parloit romand me parut quelque chose de fort rare, elle ressembloit à la marchande de bas que j'avois eu à la petite Pologne; elle me frappa. Elle m'appelloit Raton. Je lui offre six francs pour prix de sa complaisance; mais elle les refuse me disant qu'elle étoit honête. J'ordonne qu'on mette les chevaux à ma voiture. Quand elle me voit prêt à partir, elle me dit d'un air riant, cher même terme timide qu'elle avoit besoin de deux louis, et que si je voulois les lui donner, et ne partir que le lendemain, elle viendrait passer la nuit dans mon lit — Je reste; mais souvenez vous d'être douce — Vous serez content.

Quand tout le monde fut couché elle vint avec un petit air effaré fait pour augmenter mon ardeur. Ayant un besoin de nature, je lui demande où étoit le lieu, et elle me le montre sur le lac même. Je prends la chandele, j'y vais, et faisant mon affaire, je lis les bêtises qu'on voit toujours dans ces endroits la à droite, et à gauche. Voici ce que je lis à ma droite. Le 10 Août 1760. Raton m'a donné il y a huit jours une Ch...p... cordée qui m'a assommé.

Je n'imagine pas qu'il y ait deux Raton: je remercie Dieu: je suis lenté de croire aux miracles. Je retourne dans ma chambre d'un air fort gai, et je trouve Raton déjà couchée: tout mieux. La remerciant d'avoir ôtée sa chemise qu'elle avoit jetée dans la melle, je vais la prendre, et elle m'alarme. Elle me dit qu'elle étoit sale de quelque chose de fort naturel; mais je vois de quoi il s'agissoit. Je lui fais des reproches, elle ne me répond rien, elle s'habille en pleurant; et elle s'en va.

C'est ainsi que je l'ai échappée. Sans le besoin que j'ai eu, et l'avis au lecteur, j'étois perdu, car je ne me serois jamais avisé de faire une perquisition à cette fille au sein de lis, et de roses.



156<sup>148</sup>

le lendemain je suis allé à Roche pour connoître le celebre

Haller



1760

(page 174 "20 aoust 1760")

B<sup>9</sup> VIChap. IX

(Orig. Chap. VII)



p. 157 - 176



1760

(1760 to 1761)

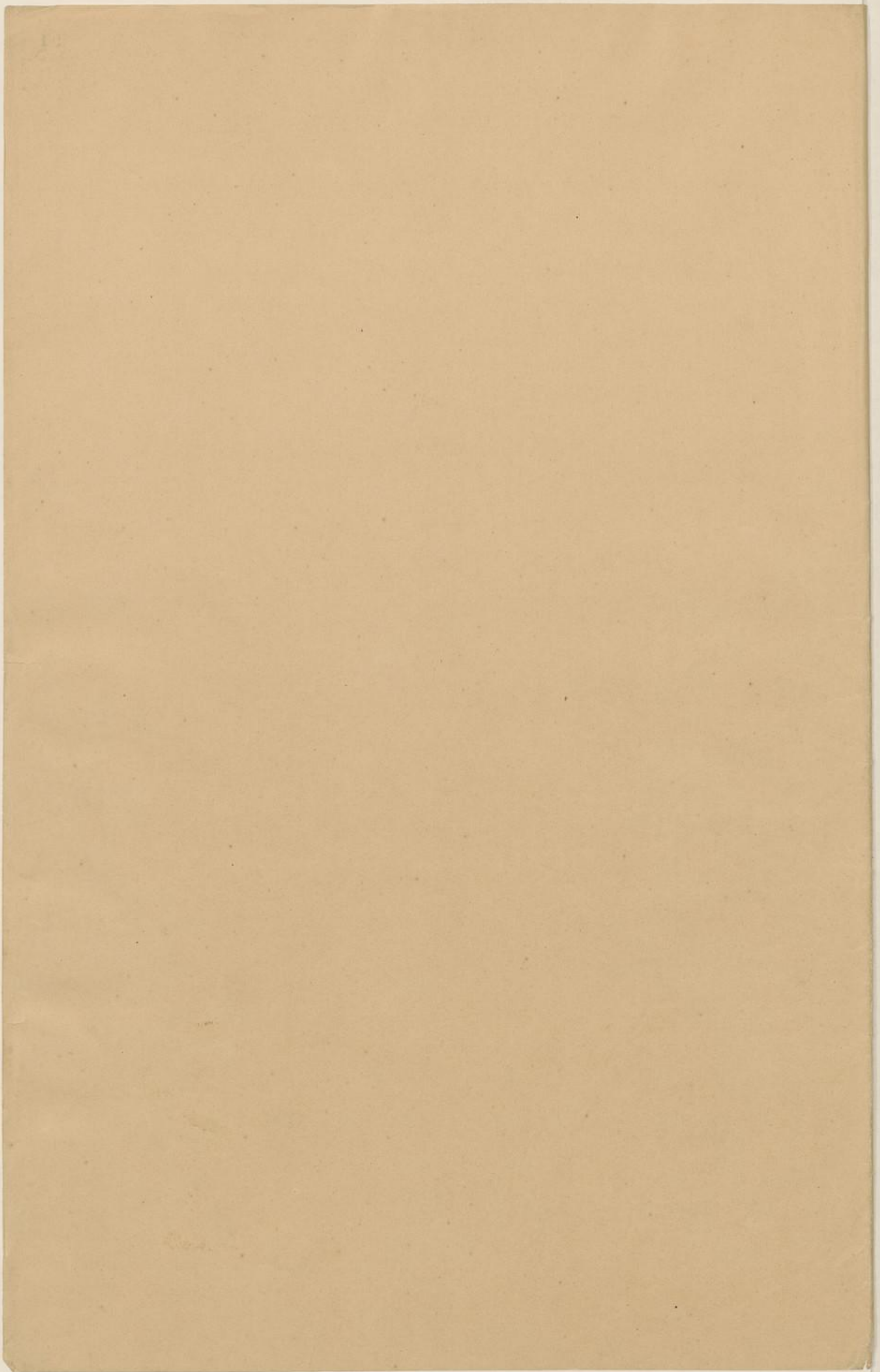
Chap. IX

(Chap. X)











M. Haller. L'opéra. M. bonne me quitte. C'est un faricac du poutan.

J'ai vu un gros homme de dix pieds, doué d'une belle physi-  
sionomie, qui après avoir lu la lettre de M. de Murali me fit  
tout le honneur de l'hospitalité, et m'ouvrit les trésors de  
ses sciences répondant à mes questions avec précision, et sur tout  
avec une modestie qui devoit me paroître outrée, car dans le  
même tems qu'il m'instruisoit il vouloit bien avoir l'air d'un  
écolier: par la même raison, quand il me faisoit des interrogations  
scientifiques, j'y trouvois l'instruction qui m'étoit nécessaire pour  
ne pas me tromper dans la réponse. Cet homme étoit grand phi-  
siologiste, médecin, anatomiste qui comme Morgagni, qu'il appel-  
loit son maître, avoit fait des nouvelles découvertes dans le micro-  
cosme. Il me montra, pendant mon séjour chez lui, une grande  
quantité de ses lettres, et de Pontedera aussi professeur en Bota-  
nique dans la même université, car Haller fut aussi botaniste  
très savant. M'entendant parler de ces grands hommes, dont j'ai  
vu succé le lait, il se plaignit avec douceur de Pontedera, dont les  
lettres étoient <sup>mequin</sup> indechiffrables, et outre cela la latinité très obscure.  
Un académicien de Berlin lui écrivoit que le roi de Prusse, après a-  
voir lu sa lettre, ne pensoit plus à la suppression générale de la lan-  
gue latine. Un souverain, lui disoit Haller dans sa lettre, qui réus-  
sroit à procurer de la république littéraire la langue de Cicéron, et  
d'Horace eleveroit un monument immortel à sa propre ignorance.  
Si les gens de lettres doivent avoir une langue commune pour s'en-  
trecommuniquer leurs lumières, la plus propre, entre les mortes,  
est certainement la latine, car les langues de la grecque, et de  
l'arabe parvinrent à leur fin.

Haller étoit grand poète pindarique, et bon politique, qui me-  
rita beaucoup de sa patrie. Ses moeurs furent toujours très pures;  
il me dit que le seul moyen de donner des préceptes étoit celui de



montrer leur bonne valeur par l'exemple. Étant bon citoyen, il devoit par conséquent être excellent père de famille; et je l'ai reconnu pour tel. Il avoit une femme, qui il avoit épousée quelque temps après avoir perdu sa première, qui portoit sur sa belle physionomie la sagesse; et une jolie fille âgée de dix-huit ans, qui ne parla à table que quelque fois à voix basse à un jeune homme qui étoit assis à son côté. Après dîner, j'ai demandé à mon hôte, me trouvant tête à tête avec lui qui étoit le jeune homme que j'ai vu assis près de sa fille — C'est son précepteur — Un tel précepteur, et une telle esclave, pourroient facilement devenir amoureux l'un de l'autre — Plus à Dieu.

Cette réponse socratique me fit connoître la sottise impertinence de ma réflexion. J'ouvre un tome in octavo de ses ouvrages, et je lis utrum memoria possit mortem dubito. Vous ne croyez donc pas, lui dis-je, que la mémoire soit une partie essentielle de l'âme? Le sage dut alors bégayer; car il avoit des raisons pour ne pas rendre douteuse son orthodoxie. Je lui ai demandé à table, si M. de Voltaire venoit souvent lui faire des visites. Il me dit en souriant ces vers du grand poète de la raison vestabo qui Cereris sacrum vulgavit arcanum sub iidem rit. trabibus. Après cette réponse, je ne lui ai jamais parlé de religion dans tous les trois jours que j'ai passés avec lui. Quand je lui ai dit que je me ferois une fête d'aller connoître le célèbre Voltaire, il me répondit sans la moindre aigreur que c'étoit un homme que j'avois raison de vouloir connoître; mais que plusieurs ont trouvé, malgré la loi de physique, plus grand de loin que de près.<sup>1</sup>

J'ai trouvé la table de M. Haller très abondante, mais lui très sobre. Il ne but que de l'eau, et un petit verre de liqueur au dessert, noyé dans un grand verre d'eau. Il me parla beaucoup de Boherave, dont il avoit été l'écuyer favori. Il me dit qu'après Hippocrate, Boherave avoit été le plus grand de tous les médecins; et plus grand chimiste du premier, et de tous ceux qui ~~seroient~~ existés après lui — Comment n'a-t-il donc pu parvenir à la maturité? — ~~Continu~~

Il se loin c'est quelque chose et de près c'est rien — La fontaine



~~il n'est pas parvenu à la fin de sa septuagiesime année~~  
 parceque contra vim mortis nullum est medicamen in Lottis; mais si Bohaue  
 n'étoit pas né medecin il seroit mort avant l'age de quatorze ans  
 d'un ulcere venimeux qu'aucun medecin ne put guerir. Il s'est  
 guerri se frotant avec sa propre urine dans la quelle il detrempoit du  
 sel commun — Madame III m'a dit qu'il avoit la pierre philosophorum  
 — On le dit; mais je ne le crois pas — Croyez vous qu'elle soit feasible?  
 — Je travaille depuis trente ans pour la trouver impossible, et je ne  
 peux pas parvenir à cette certitude. On ne peut pas être bon chimiste  
 sans reconnoître pour physique la possibilité du grand oeuvre.  
 Quand j'ai pris congé il m'a prié de lui écrire mon jugement sur le  
 grand Utaire, et ce fut le commencement de notre correspondance  
 epistolaire en françois. J'ai vingt deux lettres de cet homme, dont  
 la dernière est datée six mois avant sa mort prématurée aussi.  
 Plus je vieillis plus je regrette mes papiers. C'est le vrai trésor qui  
 m'attache à la vie, et qui me fait hayr la mort.  
 Je venois de lire à Berne l'Heloyse de J. J. Rousseau, et j'ai voulu en  
 rendre ce que M. Haller m'en disoit. Il me dit que le peu qu'il avoit  
 lu de ce roman pour contenter un ami lui avoit suffi pour juger  
 de tout l'ouvrage. C'est, me dit il, le plus mauvais de tous les romans,  
 parceque c'est le plus eloquent. Vous verrez le pays de Vaux. C'est  
 un beau pays, mais <sup>ne</sup> vous attendez pas à voir les originaux des bûil-  
 lons peints que Rousseau vous représente. Rousseau a cru que  
 dans un roman il est permis de mentir. Votre Petrarque n'a pas  
 menti. J'ai ses ouvrages écrits en latin, que personne ne lit plus à cau-  
 se que la latinité n'est pas belle, et on a tort. Petrarque fut un sa-  
 vant, et point du tout importeur dans son amour de l'honneur  
 d'une femme qu'il aimoit tout comme un autre homme aime une  
 femme dont il devient amoureux. Si l'autre <sup>n'</sup>avoit rendu Petrarque  
 heureux, il ne l'auroit pas célébré.  
 — C'est ainsi que M. Haller me parla de Petrarque s'adressant à

BnF  
MSS



propos de Rousseau, dont il n'aimait pas même l'éloquence à cause qu'il ne la rendoit brillante que moyennant l'antithèse, et le paradoxe. Ce gros Suisse étoit un savant du premier ordre, mais il ne l'étoit ni par ostentation, ni lorsqu'il étoit en famille, ni quand il se trouvoit en société des personnes qui pour s'occuper n'ont pas besoin de discours scientifiques. Il se mettoit à portée de tout son monde, il étoit aimable, et il ne déplaisoit à personne. Mais qu'avoit-il pour plaire ainsi à tout le monde? Je n'en sais rien. Il est plus aisé de dire ce qu'il n'avoit pas que ce qu'il avoit. Il n'avoit aucun des défauts des gens qu'on appelle d'esprit, et des doctes.

Ses vertus étoient austères; mais il se gardoit bien d'en faire connaître l'austerité. Il méprisoit certainement les ignorans qui au lieu de se tenir dans les bornes que leur misère leur prescrit veulent parler de tout à tort et à travers, et faisoient même de mettre en dévotion ceux qui savent quelque chose; mais son mépris ne paroissoit pas. Il avoit trop bien que l'ignorant méprisé hait, et il ne vouloit pas être hait. M. Haller étoit un savant qui ne vouloit pas être hait, car il le laissoit voir, et qui ne vouloit pas tirer parti de la réputation qu'il avoit; il parloit bien et ~~jamais~~; et il disoit des bonnes choses sans empêcher personne de la compagnie d'en dire. Il ne parloit jamais de ses ouvrages, et quand on lui en parloit, il détournoit le propos; et quand il étoit d'une opinion différente il ne contredisoit qu'à regret.

À peine arrivé à Zurich, me croyant maître de garder l'incognito au moins pour un jour, j'ai, comme de raison, donné la préférence à mon cœur. Je suis allé voir la Dabois, sans avoir eu besoin d'aller demander à personne où elle demouroit, tant elle m'avoit bien dessinées les mes par lesquelles je devois passer pour arriver chez elle. Je l'ai trouvée avec sa



94 156 161  
mere; mais ma surprise fut extreme quand j'ai vu le bel. et  
ne me donna pas le tems de la laisser paroître. Apres avoir  
fait un cri, elle me sauta au cou; et la mere me fit les compli-  
mens d'adieu. J'ai demandé à le bel comment se portoit l'am-  
bassadeur, et depuis quand il étoit à Sausane.

Le brave homme prenant un ton d'amitié, me dit que l'am-  
bassadeur se portoit tres bien, qu'il étoit arrive à Sausane le  
matin pour affaires, et qu'il étoit allé voir la mere de la Dubois  
apres avoir dîné; où il avoit été fort surpris de trouver sa fille.  
Vous savez, me dit il, quelles sont mes intentions; je dois partir  
demain; et quand vous vous serez déterminé, si vous me l'écri-  
rez, je viendrai la prendre, et je la conduirai à Seleune, où je  
l'épouserai.

A cette explication, qui ne pouvoit être ni plus claire, ni plus  
honête, j'ai répondu que je ne m'opposeroi jamais aux vo-  
lontés de ma toute bonne; et elle dit à son tour qu'elle  
ne se determineroit jamais à me quitter que lorsque je lui  
donnerois son congé. Trouvant nos réponses trop vagues, il me  
dit avec franchise qu'une réponse definitive lui étoit necessaire,  
et pour lors je lui ai dit avec intention de rejeter tout à fait  
son projet que dans dix à douze jours je lui écrirai tout. Il par-  
tit pour Seleune le lendemain matin. BnF  
MSS

Après son depart, la mere de ma chere amie, à qui le bon sens  
tenoit lieu d'esprit, nous parla raison du style, dont elle avoit  
besoin de se servir avec nos deux têtes, car amoureux, comme  
nous étions, nous ne pouvions pas nous determiner à nous separer.

En attendant j'ai établi avec ma bonne qu'elle m'attendroit tous  
ces jours jusqu'à minuit, et que nous nous deciderions comme je



l'avois promis à Ge. bel. Elle avoit sa chambre, et un très bon lit, et elle me donna à souper assez bien. Le matin nous nous trouvâmes très amoureux, et point du tout disposés à penser au projet de Ge. bel. Nous eûmes cependant une petite question, le lecteur peut se souvenir que ma bonne m'avoit promis de me pardonner toutes mes infidélités sous condition que je lui en ferois exactement la confidence. Je ne pouvois me confesser d'aucune; mais en souper je lui ai conté la petite histoire de Raton. — Nous devons nous trouver fort heureux tous les deux, me dit-elle, car sans le hazard qui te fit avoir besoin d'aller dans ce lieu où tu as trouvé l'autre, tu aurois perdu ta santé, et la maladie ne s'étant pas d'abord déclarée, tu me l'aurois communiquée — Cela regardant, et j'en serois au désespoir — Je le sais; et plus encore fâché de ce que je ne m'en plaindrois pas — Je ne vois qu'un seul remède pour éviter ce malheur. Quand je t'aurai faite une infidélité, je me punirai m'abstenant de te donner des nouvelles de ma tendresse — C'est donc moi que tu voudrois punir. Si tu m'aimois bien, tu connoitrois un meilleur remède ce me semble — Quel seroit-il? — Celui de ne pas me faire des infidélités — Tu as raison. Je te demande pardon; et je l'emprayerai à l'avenir — Je crois que cela te sera difficile. L'auteur des dialogues de cette espèce est l'amour; mais l'amour n'y gagne rien à les composer. Le lendemain à mon auberge, lorsque tout habillé je me disposois à aller porter mes lettres à ceux aux quels elles étoient adressées, j'ai vu le baron de Bercei oncle de mon ami Bavois. — Je sais, me dit-il, que mon neveu vous doit la



95 163

fortune, qu'il est estimé, qu'il sera général à la première pro-  
motion, et toute ma famille sera enchantée, comme moi, de  
vous connaître. Je viens vous offrir mes services, et je vous prie  
de venir dîner chez moi aujourd'hui, et d'y venir après quand  
vous n'aurez rien de mieux à faire; mais en même temps je  
vous prie de ne rien dire à personne de la faute qu'il a faite  
se faisant catholique, car c'est une faute que selon la façon  
de penser de ce pays, le déshonore, et c'est une espèce de dé-  
honneur qui de bric et de travers tombe sur tous les parents.  
Je lui ai promis de ne jamais toucher à cette circonstance  
de la vie portant de lui; et d'aller d'abord manger sa soupe  
en famille. J'ai trouvés honnêtes, nobles, fort polis, et rom-  
pés de talent toutes les personnes aux quelles on m'a ai-  
dressé. Madame de Beantil Langalerie me parut la plus ai-  
mable de toutes les dames; mais je n'ai pas eu le temps de  
faire une cour particulière plus à une qu'à une autre.  
Des dîners, des soupers, et des bals tous les jours, où la poli-  
tesse vouloit que je n'y manquasse jamais, me gênoient à  
l'outrance. J'ai passé quinze jours dans cette petite ville, où  
je ne me suis jamais trouvé libre précisément, parce qu'on  
avoit la rage de vouloir jouir de la liberté. Je n'ai pu aller  
passer la nuit avec ma bonne qu'une seule fois: il me forçoit  
de partir avec elle pour Exeter, où tout le monde vouloit  
me donner des lettres pour M. de Voltaire; qui cependant y é-  
toit détesté à cause, m'a-t-on dit, de son humeur caustique —  
Comme? me demandez-vous. M. de Voltaire n'est pas doux, aimable,  
gai, et affable avec vous, qui eussiez la complaisance de jouer  
deux ou trois pièces de théâtre avec lui? — Non monsieur.



Quand il nous faisoit repeter nos roles il nous grondait : nous  
 ne disions jamais une chose comme il vouloit, nous ne pro-  
 noncions pas bien un mot ; il trouvoit mauvaise notre voix,  
 notre ton, et c'etoit encore pire quand nous jouions la piece.  
 Quel vacarme pour une syllabe oubliée, ou ajoutée qui avoit  
 gâté un de ses vers ! Il nous faisoit peur. Une avoit mal ri, l'au-  
 tre dans l'Alcive n'avoit fait que semblant de pleurer — Vou-  
 loit il que vous pleurassiez tout de bon ? — Tout de bon : il  
 vouloit qu'on versa des larmes veritables : il soutenoit que  
 l'acteur ne pouvoit faire pleurer le spectateur que pleu-  
 rant réellement — En ceci je vois qu'il avoit raison ; mais  
 un auteur sage, et modéré n'a pas de tant de rigueur vis  
 à vis des amateurs. On ne peut exiger des choses pareilles que  
 de veritables comediens ; mais tel est le défaut de tout au-  
 teur. Il ne trouve jamais que l'acteur ait donné à ses paroles  
 la force necessaire à expliquer leur propre sens — Je lui ai  
 dit un jour, tres ennuyé de ses incartades, que ce n'etoit pas  
 ma faute si ses paroles n'avoient pas la force qu'elle devoient  
 avoir — Je lui suis sûr qu'il n'a fait qu'en rire — Rire ? Dites vi-  
 canner. Il est insolent, brutal, insupportable à la fin — Mais  
 vous lui avez passé tous ses défauts ; j'en suis sûr — N'en  
 soyez pas sûr ; car nous l'avons chassé — Chassé ? — Oui  
 chassé : il a quitté brusquement les maisons qu'il avoit louées,  
 il est allé demeurer où vous le trouverez, et il ne vient plus  
 chez nous, pas même étant invité, car enfin nous estimons son  
 grand talent, et nous ne l'avons fait essayer que pour nous  
 venger, et pour lui apprendre à vivre. Faites le parler de  
 l'organe, et vous entendrez ce qu'il dira de nous, quoiqu'en riant,  
 car c'est sa façon.



Je me suis plusieurs fois trouvé avec le lord duc de Roxburgh, qui avoit en vain aimé ma bonne. C'étoit un beau jeune homme, dont je n'ai jamais connu le plus taciturne. On m'a d'abord dit qu'il avoit de l'esprit, qu'il étoit instruit, et qu'il n'étoit pas bête. Dans la société, aux assemblées, aux bals, aux dîners sa politesse ne consistoit qu'en révérences: quand on lui parloit il répondoit très laconiquement, et en bon françois, mais avec une contenance timide, qui demontroit que toute interrogation le gênoit. Dinant chez lui, je lui ai demandé quelque chose qui regardoit sa patrie, et qui demandoit cinq à six phrases, et il me répondit très bien, mais rougissant. Le fameux Fox, qui étoit avéré du dîner, et qui alors avoit l'âge de vingt ans, le fit rire; mais lui parlant anglois. J'ai vu ce même duc à Turin huit mois après amoureux de madame Martin femme d'un banquier, qui eut le talent de lui délier la langue. J'ai vu dans ce pays là une fille de onze à douze ans, dont la beauté m'a frappé. Elle étoit fille de madame de Saronai que j'avois connue à Berne. Je ne sais pas quelle fut la destinée de cette fille, qui m'a laissé en vain la plus forte impression.

Rien de tout ce qui existe n'a jamais exercé sur moi une si forte pouvoir qu'une belle figure de femme, même existant. Le beau, m'a-t-on dit, a cette force. D'accord; car ce qui m'attire me semble certainement beau; mais est-il réellement beau? Je dois en douter, puisque ce qui me semble beau n'a pas toujours en sa faveur le consentement universel. La beauté parfaite n'existe donc pas, ou elle n'a pas en elle même cette force. Mais ceux qui ont parlé de la beauté ont bien vu: ils devoient se tenir au nom que les grecs, et les latins lui ont donné. Forme. La beauté n'est donc autre chose que



la forme par excellence. Ce qui n'est pas beau n'a pas une forme; et ce deforme étoit le contraire de pulchrum, ou formosum. Nous avons raison de chercher la définition des choses, mais quand nous l'avons dans leur nom quel besoin avons nous d'aller la chercher ailleurs? Si le mot forme forma est latin, allons voir l'acception latine, et non pas la françoise, qui cependant dit souvent deforme au lieu de laid sans s'apercevoir que son contraire doit être un mot qui indique l'existence de la forme, qui ne peut être autre chose que la beauté. Observons qu'informe en françois aussi bien qu'en latin signifie sans figure. C'est un corps qui n'a l'apparence de rien.

Ce qui a donc exercé sur moi constamment un empire absolu est la beauté animée d'une femme: mais cette beauté qui existe sur sa figure. C'est où le prestige tient son siège, et c'est aussi vrai que les Sphinxes que nous voyons à Rome, et à Vérone nous rendent presque amoureux de leur corps, quoique deforme dans toute la force de ce mot. Contemplant leur visage nous parvenons à trouver belle leur deformité. Mais qu'est ce que cette beauté? Nous n'en avons rien, et quand nous voulons la soumettre à des lois, ou déterminer ces mêmes lois nous basons comme Socrate. Mont ce que je vois est que cette superficie qui m'enchanter, qui me transporte, qui me rend amoureux est ce qu'on appelle beauté. C'est un objet de la vue, je parle pour elle. Si ma vue pouvoit parler, elle en parleroit plus sagement que moi.

Aucun peintre ne surpassa Raphaël dans la beauté des figures produites par son pinceau; mais si on avoit demandé à Raphaël ce que c'étoit que cette beauté, dont il avoit si bien les lois, il auroit répondu qu'il n'en avoit rien, qu'il la savoit par



97/167 159

coeur, et qu'il croyoit de l'avoir produite, quand il la voyoit devant  
ses yeux. Cette figure me plaît, devoit il dire, elle est donc belle. Il  
devoit remercier Dieu d'être né avec un excellent goût pour la  
beauté. Mais omne pulcrum difficile. Les seuls peintres estimés  
furent ceux qui excellèrent dans le beau : leur nombre est petit.  
Si nous voulons <sup>dépenser</sup> ~~payer~~ un peintre de l'obligation de donner à  
ses ouvrages le caractère de la beauté, chaque homme pourra  
alors devenir peintre, car rien n'est plus facile que faire du laid.  
Le peintre, qui n'est pas institué tel par Dieu même, le fait  
par force. Observons combien un bon peintre est rare dans  
la classe de ceux qui se sont adonnés au talent de faire des portraits.  
C'est le genre le plus matériel de leur art. Il y en a de trois espèces.  
Ceux qui ressemblent, et en laidissent : ils méritent, selon moi d'être  
payés par des coups de bâton, car ils sont impertinents, et ils ne con-  
viennent jamais d'avoir fait la personne plus laide, ou moins  
belle. Les seconds, aux quel on ne peut pas refuser du mérite,  
sont ceux qui ressemblent parfaitement, et même à un point  
qui étonne, car la figure paroît parlante.

Mais les rares, et très rares sont ceux qui ressemblent  
parfaitement, et en même temps ajoutent un caractère im-  
perceptible de beauté à la figure qu'ils ont tracée sur le  
tableau. Ces peintres sont dignes de <sup>la</sup> leur fortune qu'ils  
font. Tel fut Watier parisien, que j'ai connu âgé de quatre  
vingt ans l'année cinquantième de ce siècle. Il étoit le por-  
trait d'une femme laide : elle ressembloit à la perfection  
à la figure que Watier lui avoit donnée sur la toile, et  
malgré cela dans le portrait tout le monde la trouvoit belle.  
On examinoit le portrait, et on ne pouvoit remarquer rien  
de changé. Tout ce qui étoit ajouté, ou diminué étoit imperceptible.



D'où vient donc cette magie, dis-je un jour à Nativier, qui venoit de peindre <sup>les laides</sup> mesdames de France belles comme des astres — Cela demontre la divinité de la beauté que tout le monde adore, et que personne ne sait en quoi elle consiste; et cela fait connoître aussi combien est imperceptible la différence qui passe entre la beauté, et la laideur, <sup>d'une physionomie</sup> qui semble ce pendant si grande à ceux qui n'ont aucune connoissance de notre art.

Les peintres grecs se plurent à faire Venus, déesse de la beauté, louches. Les commentateurs ont beau dire. Ils auroient tort. Deux yeux louches peuvent être beaux; mais si ils louchent j'en suis fâché, et je les trouve moins beaux. Le neuvième jour de mon séjour à Corone j'ai soupé, et passé la nuit avec ma bonne, et le matin prenant du café avec elle, et la mere, je lui ai dit que le moment de prendre congé s'approchoit. La mere me dit <sup>que</sup> par sentiment d'honnêteté, je devois déabuser Lebel avant mon départ, et elle me montra une lettre de cet honnête homme qu'elle avoit reçu la veille. Il la prioit de me remontrer que si je ne pouvois pas me résoudre à lui céder sa fille avant de quitter Corone, j'aurois encor plus de peine à m'y déterminer quand je m'en trouverois éloigné, et qu'elle m'auroit peut être donné un gage vivant de la tendresse qui augmenteroit mon attachement à la mere. Il lui disoit qu'il ne perdroit certainement pas à retirer sa parole; mais qu'il se croiroit plus encore heureux pouvant dire d'avoir reçu de mains de la mere même la femme qu'il avoit épousée.

Cette bonne mere nous laissa en pleurant, et je suis resté avec ma bonne amie raisonnant sur cette grande affaire. Ce fut elle qui eut le courage de me dire qu'il falloit dans l'instant écrire



à Lebel de ne plus penser à elle, ou de venir d'abord la prendre —  
Si je lui écris de ne plus penser à toi, je dois t'épouser — Non.

Après avoir prononcé ce non, elle me laissa seul. Je n'ai eu besoin que d'y penser un quart d'heure pour écrire à Lebel une courte lettre dans laquelle je lui disais que la veuve Du bois maîtresse d'elle-même s'étoit décidée à lui donner sa main, et que je ne pouvois qu'y consentir, et la féliciter sur son bonheur. Je le priois pour conséquent de partir d'abord de Solenne pour la recevoir des mains de sa mère à ma présence.

Je mis alors entré dans la chambre de sa mère donnant la lettre à sa fille, et lui disant que si elle l'approuvoit elle n'avoit qu'à y joindre sa signature à la mienne. Après l'avoir lue, et relue, sa mère ne faisant que pleurer, elle fixa pour une minute ses beaux yeux sur ma figure, puis elle signa. J'ai dit alors à la mère de trouver un homme sûr pour l'expédier d'abord à Solenne ~~avec la lettre~~. L'homme vint; et il partit d'abord avec ma lettre. Nous nous voyons, dis-je à ma bonne l'embrassant, d'abord que Lebel son amié. Je mis retourné à mon auberge, et pour devorer ma tristesse je me mis enfermé, ordonnant qu'on dise que j'étois indisposé.

<sup>Quatre jours après</sup>  
~~Le lendemain~~ vers le soir j'ai vu devant moi Lebel, qui après m'avoir embrassé me quitta me disant qu'il alloit m'attendre chez sa future. Je l'ai mis de me dispenser l'assurant que je dinerois chez elle avec lui le lendemain. J'ai fait toutes mes dispositions pour partir après avoir dîné, et le lendemain matin j'ai pris congé de tout le monde. Vers midi Lebel est venu me prendre. Votre dîner ne fut pas triste; mais il ne fut pas non plus animé par la joie. Au moment de les quitter, j'ai mis ma ci devant bonne de me rendre la bague que je lui avois donnée pour cent louis, comme nous étions restés d'accord; elle la reçut d'un air fort triste. Je ne l'aurois pas vendue, me dit elle, car je n'ai pas besoin d'argent — Dans ce cas, lui dis-je, je vous la rends, mais

BnF  
MSS



promettre moi de ne jamais la vendre, et garder les cent louis aussi faible récompense des services que vous m'avez rendus.

Elle me donna son anneau d'or de son premier mariage, et elle me quitta ne pouvant pas retenir ses larmes. Après avoir essuyé les miennes: vous aller, dis-je à febel, vous mettre en possession d'un trésor que je ne peux vous aller recommander. Vous ne resterez pas long tems à en connoître tout le prix. Elle vous aimera uniquement: elle veillera à votre économie: elle n'aura ja: mais pour vous aucun secret; et par son esprit elle vous amusera, et elle dissipera facilement la moindre ombre de mauvaise humeur qui pourra par hazard vous surprendre.

Étant entré avec lui dans la chambre de la mère pour prendre le dernier congé, elle me pria de différer mon départ après avoir encore une fois soupié avec elle, et je lui ai répondu que les deux attelés étant à ma porte, ce délai feroit tenir des propos; mais je lui ai promis de l'attendre avec son époux, et la mère à une auberge qui étoit à deux lieues de la sur la route de Sa: veve, ou nous pourrions rester tant que nous voudrions, et febel trouva cette partie de plaisir tout à fait de son goût.

À mon retour à l'auberge, tout étant prêt, je suis d'abord parti, et je me suis arrêté à l'endroit convenu; où j'ai d'abord ordonné à souper pour quatre. Je les ai vu arriver une heure après. L'air libre, et gai de la nouvelle épouse me surprit, et sur tout l'aisance avec laquelle ouvrant ses bras elle vint entre les miens. Elle me décontenança: elle avoit plus d'esprit que moi: j'ai eu cependant la force de me conformer à son humeur: il ne me sembloit pas possible qu'elle m'eût aimé, et qu'elle eût pu s'autoriser ainsi tout d'un coup de l'amour à la simple amitié; malgré cela je me déterminai à l'imiter, et je ne me refuse pas aux démonstrations qu'on permet à l'amitié, et qu'on prétend exemptes des



servations qui outrepassent ses confins.

Dans le courant du souper j'ai cru de voir Lebel plus transporté du bonheur qu'il avoit eu de se mettre en possession de cette femme que du droit qu'il acquiesoit d'en jouir pour satisfaire à une passion forte qu'il auroit pu concevoir d'avance pour elle. Je ne pouvois pas être jaloux d'un homme qui pensoit ainsi. J'ai aussi vu que l'enjouement de ma bonne ne venoit que du desir qu'elle avoit de me le communiquer pour rendre son futur certain qu'elle ne lui laisseroit rien à desirer. Elle devoit être aussi très satisfaite de se voir parvenue à un état constant, et solide à l'abri des caprices de la fortune.

Ces reflexions à la fin du souper qui dura deux heures rendirent mon humeur égale à celle de ma jeune bonne. Je la regardois avec complaisance comme un trésor qui m'avoit appar<sup>mon</sup>u, et qui après avoir fait <sup>mon</sup> bonheur alloit faire celui d'un autre de mon plein consentement. Il me sembloit de donner à ma bonne la récompense qu'elle méritoit, comme un généreux musulman donne la liberté à un esclave cher en récompense de sa fidélité. Je la contemplois, je riois de ses saillies, et le souvenir alors des plaisirs que j'avois eu avec elle me tenoit lieu de la réalité sans nulle aigreur, et sans aucun regret de m'être privé du droit de les renouveler. Il me sembloit même d'être fâché quand, jetant les yeux sur Lebel, il ne me <sup>paroissoit</sup> ~~semblait~~ pas fait pour me remplacer. Elle qui devinoit ma pensée me disoit des yeux qu'elle ne s'en soucioit pas.

Après souper, Lebel ayant dit qu'il devoit absolument se tourner à Cosane pour être le lendemain à Soeurre, je l'ai embrassé lui demandant la continuation de son amitié jusqu'à la mort. Mardi qu'il alloit monter dans la voiture avec la mère, ma bonne, descendant l'escalier avec moi, me



dit avec sa candeur ordinaire qu'elle ne seroit heureuse que  
 lorsque la playe se seroit entièrement cicatrisée. Je-Bel, me  
 dit elle, n'est fait que pour gagner mon estime, et mon amitié;  
 mais cela n'empêchera pas que je ne soye toute à lui. Soye  
 sûr que je n'ai aimé que toi, et que tu es le seul qui m'a fait con-  
 noître la force des sens, et l'impossibilité d'y résister quand rien  
 ne l'empêche d'agir. Quand nous nous reverrons, comme tu me  
 le fais espérer, nous nous trouverons en état d'être parfaits  
 amis, et bien aises d'avoir pris le parti que nous venons de  
 prendre; et pour ce qui te regarde, je suis sûre qu'en peu  
 de temps un nouvel objet plus ou moins digne d'occuper ma place  
 dissipera ton ennui. Je ne sais pas si je suis grosse, mais si je  
 le suis, tu seras content du soin que j'aurai de ton enfant,  
 que tu retireras de mes mains quand tu voudras. Hyer  
 nous prîmes un arrangement sur cet article qui ne nous  
 laissera pas douter lorsque j'accoucherai. Nous sommes con-  
 venus que nous nous épouserons d'abord que nous serons à  
 Solenne; mais nous ne consumerons le mariage que dans  
 deux mois, nous serons ainsi sûrs que mon enfant l'appar-  
 tiendra si j'accouche avant le mois d'Avril; et nous laisse-  
 ront volontiers que le monde croye l'enfant fruit légitime  
 de notre mariage. C'est lui qui est l'auteur de ce sage projet,  
 source de paix dans la maison, et fait pour ôter de l'esprit de mon  
 mari toute ombre de doute dans l'affaire trop incertaine de la  
 force du sang, à laquelle il ne croit pas plus que moi; mais mon  
 mari aimera notre enfant comme il en étoit le pere, et si tu  
 m'écritas, je le donnerai dans ma réponse des nouvelles de ma  
 grossesse, et de notre ménage. Si j'ai le bonheur de te donner un  
 enfant soit fils, soit fille, ce sera un souvenir qui me sera bien  
 plus cher que ta bague. Mais nous pleurons, et <sup>regarde</sup> Je-Bel nous <sup>et rit</sup>.



Je n'ai pu lui répondre que la servant entre mes bras, et  
je l'ai ainsi remise entre ceux de son mari dans la voiture, qui  
me dit que notre long colloque lui avoit fait le plus grand plaisir.  
Ils partirent: et les servantes, qui étoient laisses de se tenir là,  
les chandeliers à la main, en furent bien aises. Je suis allé me coucher.

Le lendemain à mon réveil, un pasteur de l'église de Genève  
m'ayant demandé si je voulois bien lui accorder une place dans  
ma voiture, j'y ai consenti. Nous n'avions que dix lieues à faire;  
mais voulant manger quelque chose à midi, je lui ai laissé faire  
la disposition.

Cet homme eloquent, et théologien de métier m'amusa beau-  
coup jusqu'à Genève par la facilité avec laquelle il répondit à  
toutes les questions, et les plus épineuses que j'ay pu lui faire  
en matière de religion. Il n'y avoit pas de mystère pour  
lui, tout étoit raison: je n'ai jamais trouvé un prêtre plus  
commodement chrétien que ce brave homme, dont les mœurs,  
comme je l'ai vu à Genève, étoient très pures; mais je fus  
convaincu aussi que la façon d'être chrétien ne lui étoit pas  
particulière, la doctrine étant celle de toute son église. Voulant  
le convaincre qu'il n'étoit calviniste que de nom, puisqu'il ne  
croyoit pas J. C. consubstantiel à Dieu le père, il me répondit  
que Calvin ne s'étoit jamais donné pour infallible comme  
notre pape: je lui ai dit que nous ne croyons non plus le pape in-  
faillible que lorsqu'il décideoit ex cathedra, et lui citant l'évan-  
gile je lui ai fait perdre la parole. Je l'ai fait rougir quand je  
lui ai reproché que Calvin croyoit que le pape étoit l'antichrist  
de l'apocalypse. Il me répondit qu'il étoit impossible de détruire  
cette erreur à Genève, à moins que le gouvernement n'ordonnât  
de biffer une inscription sur l'église que tout le monde lisoit,



174/66 où le chef de l'église romaine étoit caractérisé ainsi. Il me  
dit que le peuple étoit ignorant, et sot par tout; mais qu'il avoit une  
niece qui à l'âge de vingt ans ne pensoit pas comme le peuple.  
Je veux, me dit il, vous la faire connoître. Elle est théologienne,  
et jolie — Je la verrai, monsieur, avec plaisir; mais Dieu me  
préserva de raisonner avec elle — Elle vous fera raisonner  
par force, et vous en serez bien aise, je vous en réponds.  
Je lui ai demandé son adresse; mais au lieu de me la donner,  
il me dit qu'il viendrait lui même me prendre à mon aise.  
Berge pour me conduire chez lui. Je mui descendu aux balances,  
et je me mui trouvé très bien logé. C'étoit le 10 d'Aout 1760.

M'approchant de la fenêtre, je regarde par hazard  
les vitres, et je vois écrit avec la pointe d'un diamant  
Tu oubliera aussi Henriette. Me rappelant dans l'instant  
le moment dans lequel elle m'avoit écrites ces paroles, il  
y avoit déjà treize ans, mes cheveux se dressèrent. Nous avions  
logé dans cette même chambre quand elle se repara de moi  
pour retourner en France. Je me mui jété sur un fauteuil  
pour me laisser aller à toutes mes reflexions. Ah! Ma chère  
Henriette! Noble, et tendre Henriette que j'ai tant aimée  
où es tu? Je n'avois jamais vu ni demandé de la voir:  
velles à personne. Me comparant avec moi même, je  
me trouvois moins digne de la posséder que dans ce tems là.  
Je n'avois encore aimé; mais je ne trouvois plus dans moi  
la délicatesse d'alors, ni les sentimens qui justifioient l'égarement  
des sens, ni la douceur des mœurs, ni une certaine probité: et,  
ce qui m'épouvantoit, je ne me trouvois pas la même vigueur.  
Il me sembloit cependant que le seul souvenir d'Henriette me



la rendoit toute. Abandonné de ma bonne, comme je venois  
d'être, je me mis senti envahi d'un si fort enthousiasme, que  
je serois allé la voir dans l'instant, si j'avois pu aller la chercher,  
malgré que ses prohibitions ne fussent pas sorties de ma mémoire.  
Le lendemain je mis allé de bonne heure chez le banquier  
Franchin, qui avoit tout mon argent. Après m'avoir fait voir  
mon compte, il me donna, comme je le desirois, une lettre de  
credit sur Marseille, Genes, Florence, et Rome. Je n'ai mis en  
argent comptant que douze mille francs. J'étois maître de  
cinquante mille ecus de France. Après avoir postées mes  
lettres à leurs adresses, je mis retourner aux balances impa-  
tient de voir M. de Voltaire.

J'ai trouvé le pasteur dans ma chambre. Il me pria à  
diner, me disant que j'y trouverois M. Vilas Chaudieu, qui  
après diner me conduiroit chez M. de Voltaire où on m'at-  
tendoit depuis plusieurs jours. Après avoir donc fait une courte  
toilette, je me mis rendu chez le pasteur, où j'ai trouvée toute  
la compagnie intéressante; mais principalement la jeune  
niece théologienne, que l'oncle ne fit parler <sup>ainsi</sup> qu'au dessert.

A quoi vous êtes vous amusée ce matin? ma chère niece — J'ai  
lu S.<sup>t</sup> Augustin; mais ne m'étant pas troussée de son avis à la seizième  
leçon, je l'ai laissée; et je crois l'avoir refusé en peu de mots —  
De quoi s'agit il? — Il dit que la vierge Marie conçut Jésus par  
les oreilles. C'est absurde par trois raisons. La première parceque  
rien n'étant pas matière n'avoit pas besoin d'un trou pour en-  
trer dans le corps de la vierge. La seconde parceque les trompes  
de l'ovaire n'ont aucune communication avec la matrice. La  
troisième parcequ'elle ayant conçu par les oreilles auroit dû  
aussi accoucher par le même endroit; et dans ce cas là, dit elle  
me regardant, vous auriez raison de la croire vierge <sup>dans et</sup> après se coucher aussi.



La surprise de tous les convives fut égale à la mienne; mais il falloit faire bonne contenance. Le divin esprit de la théologie sait se rendre supérieur à toute sensation charnelle, et tout au moins on doit lui supposer ce grand privilège. La savante nièce ne craignoit pas d'en abuser, et en tout cas elle étoit sûre de sa grace. C'étoit à moi qu'elle demandoit une réponse.

Je serois de votre avis, mademoiselle, si étant théologien, je me per-  
 misse ~~mettais~~ un examen raisonné des miracles; mais ne l'étant pas, per-  
 mettez que je me borne, en vous admirant, à condamner S. P. Aug.  
 fin d'avoir voulu analyser la force de l'annonciation. Ce que je trouve  
 de certain est que si la vierge avoit été soude l'incarnation n'auroit  
 pas pu avoir lieu. C'est aussi vrai en anatomie que les trois paires  
 de nerfs qui animent l'ovule n'envoyant aucune ramification à la  
 matrice, on ne peut pas concevoir comment cela ait pu se faire; mais  
 c'est un miracle.

Elle me répondit avec beaucoup de gentillesse que c'étoit moi  
 qui lui avois parlé en grand théologien, et son oncle me remercia  
 d'avoir donnée une bonne leçon à sa nièce. La compagnie la  
 fit jaser sur des propos très différents; mais elle ne brilla pas. Son  
 fort étoit le nouveau testament. Il m'arrivera de devoir par-  
 ler d'elle quand je serai de retour à Genève.

Nous allâmes chez M. de Voltaire, qui sortoit précieusement  
 dans ce moment la de table. Il étoit environné de sei-  
 gneurs, et de dames; ainsi ma présentation devint stérile.  
 Il y en falloit bien que chez Voltaire cette stérilité  
 pût m'être favorable.



Bd VII

1760

Chap. X

(Orig. chap. VII)



p. 177-204



Chap. X  
(orig. chap. VII)  
p. 112 - 104











~~Le lendemain, M. de Voltaire, mon~~  
 arrivée à Aix en Savoie,  
 Voilà, lui dis-je, le plus heureux moment de ma vie. Je  
 voi à la fin mon maître : il y a vingt ans, monsieur, que je suis  
 votre écolier, — Honorez moi encore d'autres vingt, et après  
 promettez-moi de venir me porter mes gages — Je vous le  
 promette; mais promettez-moi aussi de m'attendre — Je vous  
 en donne ma parole, et je manquerai de vie plus tôt que  
 j'y manquer.

Une rixée générale applaudit cette première pointe Vol-  
 tairienne. C'étoit dans l'ordre. Les rixes sont faits pour les  
 rix en haleine l'un des deux, toujours aux dépens de l'autre;  
 et celui pour le quel ils se déclarent est toujours sûr de gagner.  
 C'est une cabale qui a lieu en bonne compagnie aussi. Je  
 m'y attendois; mais j'espérois à mon tour de lui faire chan-  
 On lui presenta deux anglois nouvellement arrivés. Il se  
 leur leur disant ce meilleurs sont anglois; je voudrois bien  
l'être: mauvais compliment, car il les obligeoit à lui répon-  
 dre qu'ils voudroient être françois, et ils n'avoient peut  
 être pas envie de mentir, ou ils devoient être honteux de  
 dire la vérité. Il est permis à l'homme d'honneur, ce me  
 semble, de mettre sa propre nation au dessus des autres.

BnF MSS A peine partis, il me rattrappe, me disant d'un ton très poli, mais  
 toujours riant, qu'en qualité de venitien je devois certainement  
 connoître le comte Algarotti — Je le connois, mais pas en qualité  
 de venitien car sept huitièmes de mes chers compatriotes ignorent  
 qu'il existe — Je devois dire en qualité d'homme de lettres —  
 Je le connois pour avoir passé avec lui deux mois à Padoue il  
 y a sept ans, et je l'ai admiré principalement pour l'avoir trouvé



votre admirateur — Nous sommes bons amis; mais pour mé-  
 riter l'estime de tous ceux qui le connaissent il n'a besoin d'admirer  
 personne — S'il n'avoit commencé, ou admirer, il ne se seroit pas  
 fait un nom. Admirateur de Newton, il a réussi à mettre les sa-  
 mes en état de pouvoir parler de la lumière — A-t-il vraiment  
 réussi? — Par tant que M. de Fontenelle dans la pluralité des  
 mondes; mais on peut cependant dire qu'il a réussi. ~~Mais~~ C'est  
 vrai. Si vous le voyez à Bologne, je vous prie de lui dire que j'at-  
 tends ses lettres sur la Russie. Il peut me les envoyer les faisant  
 parvenir à Milan au banquier Bianchi. On m'a dit que les  
 italiens ne sont pas contents de sa langue — Je le crois. Sa  
 langue, dans tout ce qu'il a écrit en italien, n'est que de l'italien  
 infecté de gallicismes: il nous fait pitié — Mais est-ce que  
 les tournures françaises ne rendent pas votre langue plus belle?  
 — Elle la rendent insupportable, comme le seroit la française  
 farcie de phrases italiennes quand même vous seriez l'estrivain.  
 — Vous avez raison il faut écrire purement. On a critiqué  
 Mite-live. On a dit que son latin sentoit la patavinité — L'abbé  
 Lazzarini m'a dit quand je commençai à apprendre à écrire qu'il  
 préféroit Mite-live à Saluste — L'abbé Lazzarini auteur de  
 la tragédie Ulysse il giurino. Vous ~~ne l'avez pas lue~~ devriez  
 être bien enfant, et je voudrois bien l'avoir connue; mais j'ai bien  
 connu l'abbé Conti qui avoit été ami de Newton, et dont les qua-  
 tre tragédies embrassent toute l'histoire romaine — Je l'ai  
 aussi connue, et admirée. Me trouvant en compagnie de ces grands  
 hommes je me félicitois d'être jeune: actuellement que je me  
 trouve ici à côté de vous il me paroit d'être d'avant-hier, mais  
 cela ne m'humilie pas. Je voudrois être le cadet de tout le genre humain.



— Vous seriez plus heureux qu'en étant le doyen. Permis-je  
vous demander à quelle espèce de littérature vous vous êtes adonné?

— A aucune; mais cela viendra peut être. En attendant  
je lis tant que je peux, et je me plais à étudier l'homme en  
voyageant — C'est le moyen de le connaître; mais le livre

est trop grand. On y parvient plus facilement lisant l'histoire

— Elle ment: on n'est pas sûr des faits; elle ennuye; et l'é:

lude du monde en courant m'amuse. Horace, que je suis par

coeur, est mon itinéraire, et je le trouve par tout — Algorotti

aussi l'a tout dans la tête. Vous aimez certainement la poésie?

— C'est ma passion — Avez vous fait beaucoup de sonnets?

— Dix à douze que j'aime, et deux ou trois mille que peut

être je n'ai pas relus — On a en Italie la fureur des sonnets —

Oui, si cependant on peut appeler fureur l'inclination à donner

à une pensée quelque chose d'une mesure harmonieuse faite pour la

mettre dans le plus beau jour. Le sonnet est difficile, Monsieur de

Voltaire, car il n'est permis ni d'allonger la pensée en grace de

quatorze vers, ni de la raccourcir — C'est le lit du tyran Bo:

custe. C'est par cette raison que vous en avez si peu de bons.

Nous n'en avons pas un seul; mais la faute est de notre langue

— Et du génie français aussi, je crois; qui s'imagine qu'une pen:

sée dilatée doit perdre tout le brillant de sa force — Et vous

n'êtes pas de cet avis? — Pardonnez moi. Il s'agit seulement

d'examiner la pensée. Un bon mot, par exemple, ne suffit pas

à un sonnet — Quel est le poète italien que vous aimez le plus?

— L'Arioste: et je ne peux pas dire que je l'aime plus que les

autres; car je n'aime que lui. Je les ai cependant lus, tous. Quand

j'ai lu, il y a quinze ans, le mal que vous en dites, j'ai d'abord dit

que vous vous retracteriez quand vous l'auriez lu — Je vous remercie



d'avoir cru que je ne l'avois pas lu. Je l'avois lu, mais étant jeune, ne sachant qu'imparfaitement votre langue, et étant prevenu par des lettrés italiens adorateurs du Tasse, j'eus le malheur de publier un jugement que de bonne foi j'ai cru de moi. Il ne l'étoit pas. J'adore votre Arioste — Je respire. Faites donc excommunier le livre où vous l'avez mis en ridicule — Mes livres sont déjà tous excommuniés, mais je vais actuellement vous donner un bon essai de retractation.

Ce fut dans ce moment là que Voltaire m'étonna, et me raconta par cœur les deux grands morceaux du trentesixième, et du trentesinguième chant de ce divin poëte, où il parle de la conversation qu'Atolphe eut avec l'évêque S. Jean sans jax mais manquer un vers, sans prononcer un seul mot qui ne fût très exact en prosodie : il m'en releva les beautés avec des reflexions de véritable grand homme. On n'auroit pu s'attendre à quelque chose d'avantage du plus sublime de tous les glossateurs italiens. Je l'ai écouté sans respirer, sans cligner une seule fois des yeux, en vain de le trouver en faute : j'ai dit me tournant à la compagnie que j'étois excédé de surprise, et que j'informerais toute l'Italie de ma juste merveille. Toute l'Europe, me dit-il, sera informée de moi même de la très humble reparation que je dois au plus grand génie qu'elle ait produit.

Le vénérable d'Alage, il me donna le lendemain sa traduction de la strophe de l'Arioste Quindi avien che tra principi, e signori

La voici — Les papes, les césars apaisant leurs querelles  
Jurent sur l'évangile une paix éternelle;  
Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis;  
C'étoit pour se tromper qu'ils s'étoient réunis;  
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère;  
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.  
Du ciel qu'ils attendaient ils craignent le courroux,  
L'intérêt est le dieu qui les gouverne tous.



106 1739 181

A la fin du recit qui attira à M. de Voltaire les applaudissements de tous les assistants, malgré qu'aucun d'eux n'entendit l'italien, madame Denis sa niece me demanda si je croyois que le grand morceau que son oncle avoit declamé fût un des plus beaux du grand poëte — Oui madame; mais non pas le plus beau — On a donc prononcé sur le plus beau? — Il falloit bien: sans cela on n'auroit pas fait l'apothéose de seigneur Lodovico — On l'a donc sanctifié: je ne le savois pas.

Tous les vœux alors, Voltaire le premier, furent pour madame Denis, moi excepté, qui gardois le plus grand sérieux. Voltaire, piqué de mon sérieux, je sais, me dit il pourquoi vous ne riez pas. Vous prétendez que ce soit en force d'un morceau plus qu'humain qu'on l'a appelle divin — Précieusement — Quel est il donc? — Les trente six stances dernières du vingt-troisième chant, qui font la description mécanique de la façon dont Roland devint fou. Depuis que le monde existe, personne n'a su comment on devient fou, l'Arioste excepté, qui a pu l'écrire, et qui vers la fin de sa vie devint fou aussi. Ces stances, je suis sûr, vous ont fait trembler: elles font horreur. — Je m'en souviens: elles font devenir l'amour éprouvé: tantale. Il me tarde de les relire — Monsieur aura peut être la complaisance de nous les reciter, dit madame Denis donnant un fin coup d'oeil à son oncle — Pourquoi non? madame, si vous avez la bonté de m'écouter — Vous vous êtes donc donnée la peine de les apprendre par coeur? — Ayant lu l'Arioste deux ou trois fois par an depuis l'âge de quinze ans, il s'est placé tout dans ma mémoire sans que je me donne la moindre peine, et pour ainsi dire malgré moi, ses



genealogies exceptées, et ses tirades historiques, qui fatiguent l'esprit sans intéresser le cœur. Se sent Horace m'est resté tout dans l'âme sans rien excepter, malgré les vers souvent trop moraygués de ses épîtres — Passe pour Horace, ajouta Voltaire; mais pour l'Arioste c'est beaucoup, car il s'agit de quarante six grands chants — Dites cinquante un.

Voltaire devint muet. Voyons, voyons, reprit madame Denis, les trente six stances qui font fremir, et qui ont mérité à l'auteur le titre de divin.

Je les ai alors recitées; mais non pas les declamant, comme nous faisons en Italie. L'Arioste pour plaire n'a pas besoin que le chant toujours monotone de celui qui le débite lui donne du relief. Les François ont raison de <sup>ce chant</sup> le trouver inouïtable. Je les ai recitées comme si c'étoit été de la prose, les animant du ton, des yeux, et d'une variation de voix nécessaire à l'expression du sentiment. On voyoit, et on sentoît la fureur que je me faisois pour retenir mes pleurs, et on pleuroit; mais lorsque je suis parvenu à la strophe

Poiché allargare il freno al dolor posto,  
Che resta solo senza altrui ripetto,  
Eiù dagli occhi rigando per le gote  
Sparge un fiume di lacrime sul petto

mes larmes sortirent de mes yeux si impétueusement, et si abondamment que chacun de la compagnie en versa, madame Denis filloana, et Voltaire courut pour m'embrasser; mais il ne put pas m'interrompre, car Roland pour devenir tout à fait fou avoit besoin de remarquer qu'il étoit dans le même lit où Angelique naguère s'étoit trouvée toute nue entre les bras du trop heureux Medor, ce qui étoit dans la strophe suivante. À ma voix plaintive, et lugubre succéda celle de la terreur dépendante de la fureur



qui lui fit faire avec sa prodigieuse force des ravages qu'un tremblement de terre ou la foudre seulement auroient pu faire. A la fin de mon récit, j'ai reçu triplement les complimens de toute la compagnie. Voltaire s'écria: je l'ai toujours dit: si vous voulez qu'on pleure, pleurer; mais pour pleurer il faut sentir, et pour les larmes viennent de l'âme. Il m'embrassa, il me remercia, il me promit de me reciter le lendemain les mêmes stances, et de pleurer aussi. Il m'a tenu parole.

Lorsqu'il vint à parler de l'Épique, madame Denis dit qu'il étoit étonnant que Rome ne l'eût pas mis à l'index. Voltaire lui dit qu'au contraire Léon X avoit excommunié dans une bulle ceux qui oseroient le condamner. Les deux grandes familles d'Est, et de Medici étoient intéressées à le soutenir; sans cela, ajouta-t-il le seul vers sur la donation de Rome que Constantin fit à Silvestre où il est dit qu'elle puzza forte, auroit suffi à faire défendre le poème. Je lui ai dit, lui demandant pardon, que le vers qui avoit fait crier encore plus fort étoit celui où l'Épique met en doute la resurrection de tout le genre humain à la fin du monde. L'Épique, lui dis-je, parlant de l'hermite qui vouloit empêcher Rodomont de s'emparer d'Isabelle venue de Zerbine, peignoit l'Africain qui ennuyé de ses sermons se sautoit de lui, et le lance si loin qu'il va s'écraser contre un rocher où il reste mort sur le champ endormi de façon

Che al novissimo di forse fia desto



Ce forse là, que le poète ne plaça que comme une fleur de rhétorique fit crier: ce qui auroit fait beaucoup rire le poète. C'est un dommage, dit madame Denis, que l'Épique ne se soit pas passé de ces hyperboles — Maiser vous ma nièce; elles sont toutes savantes, et toutes de la plus grande beauté.

Nous parlâmes d'autres matières toutes littéraires, et en fin



on mit sur le tapis l'éconaise jouée à Soleure. On savoit tout. Voltaire me dit que si je voulois jouer chez lui il écrivoit à M. de Charigni d'engager madame à venir jouer l'indane, et qu'il prendroit le rôle de Monrose. Je l'ai remercié lui disant que madame = étoit à Bale, et que d'ailleurs je devois partir le lendemain. Il fit alors les hauts cris, il rebroussa la compagnie, et il sou tint que ma visite devenoit insultante, si je ne restois au moins huit jours. Je lui ai répondu que n'étant allé à Genève que pour lui, je n'y avois plus rien à faire — Etes vous venu ici pour me parler, ou pour que je vous parle — Principalement pour que vous me parliez — Rester donc ici au moins trois jours, et venez toujours dîner chez moi, et nous nous parlerons. Je m'y suis engagé, et j'ai mis congé pour aller à mon auberge ayant beaucoup à écrire.

Un syndic de la ville, que je ne nommerai pas, et qui avoit passé la journée chez Voltaire vint un quart d'heure après me prier de le laisser souper avec moi. J'ai été présent, me dit il, au conflit que vous eûtes avec ce grand homme sans jamais parler. Je souhaite de vous avoir une heure tête à tête. Je l'ai embarrasé, et lui demandant pardon, il me trouvoit en bonnet de nuit, je lui ai dit qu'il étoit le maître de passer avec moi toute la nuit.

Cet aimable homme passa deux heures avec moi sans jamais parler littérature; mais il n'avoit pas besoin de cela pour me plaire. C'étoit un grand ecclésiaste d'Epicure, et de Socrate, histoire pour histoire, vive à l'envie, parler de tout ce qui regardoit les plaisirs qu'on pouvoit se procurer vivant à Genève fut ce qui nous occupa jusqu'à minuit. Au moment de me quitter, il me pria à souper pour le lendemain,



108 185  
m'assurant que notre souper seroit gai. Je lui ai promis de  
l'attendre à mon auberge. Il me pria de ne parler à personne  
de notre partie.

Le lendemain matin le jeune Tax est venu dans ma chambre  
avec les deux anglois que j'avois vus chez M. de Voltaire. Ils me  
proposèrent une partie au quinze à deux louis de cave, et ayant  
perdu en moins d'une heure cinquante louis, j'ai quitté. Nous  
allâmes voir Genève, et à l'heure de dîner nous nous rendîmes  
aux délices. Le duc de Vilars venoit d'y arriver pour convulz  
les Tronchin, qui depuis dix ans le faisoit vivre par artifice.

Pendant le dîner je n'ai pas parlé; mais après, Voltaire m'en  
gaya à raisonner sur le gouvernement de Venise, sachant déjà  
que je devois en être mécontent; j'ai trompé son attente. J'ai fa-  
ché de démontrer qu'il n'y a pas de pays au monde où l'on puisse  
jouir d'une plus grande liberté. S'apercevant que la matière  
ne me plaisoit pas, il me prit avec lui, et il me mena dans son  
jardin dont il me dit d'avoir été le créateur. La grande  
allée aboutissant à une eau courante, il me dit que c'étoit  
le Rhone qu'il envoyoit en France. Il me fit admirer la  
belle vue de Genève, et la dent blanche, qui est la plus  
éminente de toutes les Alpes.

Je le laissai même tomber le propos sur la littérature italienne,  
il commença à déraisonner avec esprit, et grande erudition, mais  
finissant toujours par un faux jugement. Je l'ai laissé dire.  
Il m'a parlé d'Homere, de Dante, et de Pétrarque, et tout  
le monde sait ce qu'il pensoit de ces grands génies. Ne pou-  
vant s'abstenir d'écrire ce qu'il pensoit, il s'est fait du tort. Je  
ne lui ai dit autre chose si non que si ces auteurs n'eussent pas  
mérité <sup>l'apogée de tous ceux qui les</sup> ~~le haut rang dans lequel~~ étudioient, ils ne les auroient  
pas placés dans le haut rang qu'ils occupoient.



Le duc de Vilars, et le fameux medecin Tronchin vinrent nous rejoindre. Tronchin, grand, bien fait, beau de figure, poli, eloquent sans être parleur, savant physicien, homme d'esprit, medecin ecclésiastique cheri de Boherave, et n'ayant ni le jargon, ni le charlatanisme des aggrés de la faculté m'enchanter. Sa medecine ne consistoit principalement que dans le regime; mais pour l'ordonner il avoit besoin d'être grand philosophe. Ce fut lui qui guerit du mal venerien un p<sup>ou</sup>monique moyennant la mesure qu'il lui donna dans le lait d'<sup>une</sup> ane que il avoit soumise à trente frictions sur le bras vigoureux de trois ou quatre crocheteurs. J'écris ceci parce qu'on me l'a dit; mais j'ai de la peine à le croire.

La personne du duc de Vilars s'attira toute mon attention. Examinant son maintien, et sa figure, j'ai eu de voir une femme de soixante et dix ans, <sup>habillée en homme</sup> maigre, decharnée, et rendue, qui dans sa jeunesse pouvoit avoir été belle. Il avoit les joues coupées couvertes de rouge, les lèvres de carmin, les sourcils de noir, les dents postiches comme les cheveux noirs à la tête avec forte pomade à l'ambre, et un grand bouton à la plus haute boutonniere qui lui arrivoit au menton. Il affectoit le gracieux dans ses gestes, et il parloit avec une voix douce qui ne laissoit pas bien comprendre ce qu'il disoit. D'ailleurs tres poli, affable, et maniere tout dans le gout du temps de la regence. On m'a dit qu'étant jeune il avoit aimé les femmes, mais que devenu vieux il avoit pris le modeste parti de devenir la femme de trois ou quatre beaux mignons qu'il tenoit à son service, dont chacun jouissoit à son tour de l'honneur de coucher avec lui. Le duc étoit gouverneur de la Provence. Il avoit tout le dos en



concrenes; et selon les loix de la nature il y avoit dix ans qu'il auroit dû mourir; mais Franchin à force de regime le feroit vivre nourri: tant les playes qui non nourries seroient mortes, et auroient entraîné le duc avec elles. Cela i'appelle vivre par artifice.

J'ai accompagné Voltairre dans sa chambre à coucher, où il changea de peruzque, et du bonnet qu'il portoit au dessus pour se garantir du rhume. J'ai vu sur une grande table la Summa de S.<sup>t</sup> Thomas, et des poëtes italiens, entre autres la Sacchia rapita de Metastasi. C'est, me dit-il, le seul poëme tragicomique que l'Italie possède. Metastasi fut moins bel esprit, et savant: gené en qualité de poëte — Parle; mais non pas savant, car se moquant du système de Copernic il dit qu'on ne pourroit pas le suivant donner la theorie des lunaisons, ni des eclipses — Où a-t-il dit cette bêtise? — Dans ses discorsi academici.

— Je ne les ai pas; mais je les aurai.

Il écrivit alors ce titre. Mais Metastasi, reprit il, critiqua fort bien votre letrange — Il deshonora par la son goût, et la littérature comme Muratori — Je vois. Convenez que son erudition est immense.

— Est ubi peccat.

Il ouvrit une porte, et j'ai vu une armoire de presque cent gros paquets — C'est, me dit il, ma correspondance. Vous voyez à peu près cinquante mille lettres aux quelles j'ai répondu — Avez vous la copie de vos réponses? — D'une bonne partie. C'est l'affaire d'un valet que je ne paye que pour ça — Je connois des imprimeurs qui donneroient bien de l'argent pour devenir maîtres de ce trésor — Gardez vous des imprimeurs quand vous donnerez au public quelque chose, si vous n'avez pas déjà commencé — Je commencerai quand je serai vieux.

Et à ce propos je lui ai cité un vers macaronique de Merlin Corai — Qu'est ce que cela? — C'est un vers d'un poëme célèbre en vingt quatre chants — Célébre? — Digne de l'être qui

BnF  
MSS



plus est; mais pour le goûter il faut avoir le dialecte de Mantoue — le le comprendrai. Faites que je l'aye — le vous en ferai present demain — le vous serai obligé.

On vint nous tirer hors de là, et nous passâmes deux heures en discours de société, où le grand poète brillant amusa tout son monde, toujours applaudi quoique satirique, et souvent caustique, mais toujours vivant, et les vieux ne lui manquant jamais. Il tenoit sa maison on ne pouvoit pas plus noblement, et on ne feroit bonne chère que chez lui. Il avoit alors soixante et six ans, et cent vingt mille livres de rente. Ceux qui disent, et qui disent qu'il devint riche à force de tromper des libraires sont dans l'abus. Les libraires au contraire l'ont beaucoup trompé, excepté les Crasner, dont il fit la fortune. Il leur feroit present de ses ouvrages, et par ce moyen ils furent tant repaidus. Dans la biens que j'étois là, il leur fit present de la princesse de Babilone, conte charmant qu'il écrivit en trois jours.

Mon syndic epicurien vint me prendre aux balances, comme il me l'avoit promis. Il me conduisit dans une maison à main droite dans la rue voisine qui va en montant. Il me presenta à trois demoiselles dont deux étoient oeuvres faites pour l'amour, malgré qu'on ne pouvoit pas les appeler des beautés. Accueil aisé, et gracieux, physionomie spirituelle, et apparence de gaieté qui n'étoit pas trompeuse. La demie heure avant souper se passa en discours decens malgré que libres; mais pendant le souper, le syndic m'ayant donné le ton, j'ai prévu ce qui devoit arriver après souper. La chaleur étant forte, sous le pretexte de arriver après souper. La chaleur étant forte, sous le pretexte de jouir de la fraîcheur, et étant sûr que personne ne viendrait nous gêner nous nous mimas presque en état de nature. L'aurois eu tort, si je n'avois pas suivi l'exemple de tous les quatre. Quelle



110 189  
Orgie! Nous nous montâmes en gaieté d'une telle force qu'ayant  
cité l'y grec de Tracour je me suis mis en devoir de démontrer aux  
trois filles chacune à son tour par quelle raison la sentence Eudamont  
Gene nati avait été prononcée. ~~Je n'en ai rien fait~~  
~~Je n'en ai rien fait~~ J'ai vu le syndic glorieux du présent  
qu'il avait fait de ma personne à ces trois filles qui à ce que j'ai vu  
devoient faire tres maigre chere avec <sup>lui</sup> ~~lui~~ dont la concu:  
piscence n'animoit que la tête. Ce fut le sentiment qui les força  
une heure après minuit à me prouver une ejaculation, dont  
j'avois un vrai besoin. J'ai baissée à reprise les six belles mains  
qui s'abaisserent à cette besogne toujours humiliante pour toute  
femme faite pour l'amour; mais qui ne pouvoit pas l'être dans  
la face que nous avions jouée, puisque ayant eu la complaisance  
de les épargner, je leur avois rendu, aidé par le voluptueux syndic, le  
même service. Elles me firent des remerciements sans fin, et je les  
ai mes enchantées quand le syndic me invita pour le lendemain.

Mais c'est moi qui lui rendis un million de graces quand il  
me reconduisit chez moi. Il me dit qu'il avait le mérite tout  
seul d'avoir élevées ces trois filles, et que j'étais le premier  
homme qu'il leur avait fait connaître. Il me pria de pour:  
voir à me tenir sur mes gardes sur l'article de les engorger, car  
ce malheur leur seroit fatal dans une ville aussi difficile et minu:  
tieuse sur cet article comme Geneve.

Le lendemain j'ai écrit à M. de Voltaire une lettre en vers blancs,  
qui me coûta plus que si je les avois rimés. Je lui ai envoyé avec  
le poème de <sup>Philippe</sup> ~~Philippe~~ Tolongue; et j'ai fait une grosse faute le  
lui envoyant, car je devois deviner qu'il ne le goûteroit pas.  
Je suis descendu ensuite chez M. Fox, où les deux anglois vinrent,  
et m'offrirent ma revanche. J'ai perdu cent louis. Ils partirent  
l'après dîner pour Fosane.



Ayant vu du rindie même que ses trois filles n'étoient pas riches, je mui allé chez un orfèvre me faire fondre six doblons d'or, lui ordonnant de me faire d'abord <sup>trois</sup> bales de deux onces chacune. Je savois de quel moyen je me servirois pour leur en faire present sans les humilier.

Je mui allé à midi chez M. de Voltaire qui n'étoit pas visible; mais madame Denis me dedomagea. Elle avoit l'esprit sage, beaucoup de gout, et de lecture sans pretention, et elle étoit grande ennemie du roi de Prusse. Elle <sup>me demanda</sup> ~~me demanda~~ des nouvelles de ma belle gouvernante, et elle fut bien aise d'apprendre que le maître d'hôtel de l'ambassadeur l'avoit épousée. Elle me pria de lui conter comment je m'étois sauvé des plombs, et je lui ai promis de la satisfaire un autre jour.

M. de Voltaire ne vint pas à table. Il ne parut que vers les cinq heures tenant une lettre à la main. Connoissez vous, me dit il, le marquis Albergati Capucelli sénateur de Bologne, et le comte Paradisi — Je ne connois pas Paradisi, mais de vue, et de réputation M. Albergati qui n'est pas sénateur, mais quarante ne de Bologne, où les quarante sont cinquante — Misericorde! C'est un enigme — Je connois vous? — Non; mais il m'envoie le théâtre de Goldoni, des saucissons de Bologne, la traduction de mon Manfredo; et il viendra me voir — Il ne viendra pas: il n'est pas si bête — Comment bête? Il est vrai qu'il y a de la bêtise à me venir voir — Je parle d'Albergati. Il sait qu'il y perdrait, car il jouit de l'idée que peut être vous avez de lui. Il est sûr que s'il vient vous voir vous verrez son rien <sup>ou</sup> son tout, et adieu illusion. C'est d'ailleurs un bon gentilhomme qui a six mille sequins de rente, et la théâtromanie. Il est bon acteur, et auteur de comédies en prose, qui ne font pas rire.



— C'est un joli habit. Mais comment est-il quarante, et cinquante?  
— Comme midi à Bâle est à onze heures — l'entends. Comme  
votre conseil des dix est de dix sept — Précisément. Mais les mau-  
dits quarante de Bologne sont autre chose — Pourquoi maudits? —  
Parce qu'ils ne sont pas sujets au fisc, et par là ils commettent tous  
les crimes qu'ils veulent, et ils vont demeurer hors de l'état, où  
ils vivent tout de même de leur revenu — C'est une benedic-  
tion, et non pas une malediction; mais poursuivons. Le marquis  
Albergotti est sans doute l'homme de lettres — Il écrit bien dans  
la langue qu'il sait; mais il ennuye le lecteur, parce qu'il s'écon-  
de, et il n'est pas concis. Sa tête d'ailleurs est démeublée —  
Il est acteur vous m'avez dit — Excellent quand il donne du  
rien, principalement dans les rôles d'amoureux — Est-il beau?  
— Sur le théâtre; mais pas en ville. Sa figure ne dit rien  
— Mais ses pièces plaisent — Point du tout. On les siffle:  
voilà, si on les comprend — Et de Goldoni que dites-vous? —  
C'est notre Molière — Pourquoi s'appelle-t-il poète du duc de  
Parme? — Pour se donner un titre, car le duc n'en sait rien. Il  
s'appelle aussi avocat, et il ne l'est qu'en puissance. Il est bon  
auteur de comédies, et voilà tout. Je suis son ami, et toute ve-  
nise le sait. En société il ne brille pas, il est insipide, et doux com-  
me de la guimauve — On me l'a écrit. Il est pauvre, et il veut  
quitter Venise. Cela doit déplaire aux maîtres des théâtres où on  
joue ses pièces — On a parlé de lui faire une pension; mais on  
a décidé pour la négative. On a cru qu'ayant une pension il ne  
travaillerait plus — Comme a refusé une pension à Homère,  
parce qu'on eût peur que tous les aveugles en demanderoient une  
Nous passâmes la journée très gaiement. Mme Vermezia du  
macaronicon, et il me promit de le lire. Il me présenta un pa-  
mite qu'il tenoit à son service; me disant qu'il l'appelloit Adam,



mais qu'il n'étoit pas le premier des hommes, et on me dit que se divertissant à jouer avec lui à triquetra, il lui jetoit souvent au nez quand il perdoit les dés, et le cornet.

Le soir à peine retourné à l'auberge j'ai reçu mes trois balles d'or, et un moment après j'ai vu mon cher iijudie, qui me conduisit à son logis.

Camin faisant, il raisonna sur le sentiment de la pudeur qui empêche de laisser voir les parties que dès l'enfance on nous a appris à tenir couvertes. Il dit que souvent cette pudeur pouvoit dériver d'une vertu; mais que cette vertu étoit encore plus faible que la force de l'éducation, puisqu'elle ne pouvoit pas résister à l'attaque quand l'agresseur sa voit s'y prendre. Le plus facile de tous les moyens selon lui étoit celui de ne pas la supposer, de montrer de n'en faire aucun cas, et de la mettre en ridicule, il falloit la braver par l'exemple sautant les barrières de la honte, et la victoire étoit sûre: l'effronterie de l'attaquant seroit digna d'être dans un instant la pudeur de l'attaqué. Cément d'Alexandrie, me dit-il, savant, et philosophe dit que la pudeur qui paroit avoir une si forte racine dans l'esprit des femmes, ne se trouvoit cependant que dans leur chemise, car d'abord qu'on parvenoit à la leur faire ôter on n'en voyoit plus par même l'ombre.

Nous trouvâmes les trois demoiselles légèrement vêtues d'une robe de fine toile auiles sur un grand sofa, et nous nous mîmes devant elles sur des sièges sans bras. La dernière heure avant le souper ne fut occupée que par des jolis propos dans le goût de ceux de la veille, et par des baisers à foison. Ce fut après souper que le conflit commença.



D'abord que nous fumes sûrs que la servante ne viendrait 193/85  
plus nous interrompre, nous nous mîmes à notre aise. Le syndic 112  
commença par tirer de sa poche un paquet de fines redingotes  
d'Angleterre faisant l'éloge de cet admirable préservatif contre  
un malheur qui pouvoit faire naître l'affreux repentir. Elles  
le connoissoient, et elles sembloient contentes nant de la  
forme que la machine enflée offroit aux yeux, lorsque j'ai  
dit que certainement j'aimois leur honneur plus encore que  
leur beauté; mais que je ne pourrois jamais me résoudre  
à me rendre heureux avec elles m'enveloppant dans une  
peau morte. Voici, leur dis-je, tirant de ma poche les trois  
balles d'or, ce qui vous garantira de toute conséquence de:  
agréable. Après une expérience de quinze ans je suis en état  
de vous assurer que moyennant ces balles vous n'aurez rien à  
craindre, et que pour l'avenir vous n'aurez plus besoin de  
ces tristes fourreaux. Honorez moi en ceci d'une pleine con:  
fiance, et acceptez d'un ~~ami~~ <sup>ami</sup> qui vous adore ce petit présent.  
Nous vous sommes reconnaissants, dit l'ainée des sœurs;  
mais comment fait-on usage de cette jolie balle pour se garanti:  
tir du fumette embarras. — Il suffit que la balle soit dans le  
fond du cabinet de l'amour pendant le combat. C'est une  
force antipatique de ce métal qui empêche la fécondité —  
Mais, observe la <sup>cousine</sup> ~~maître~~, il peut facilement arriver que la petite  
Balle se glisse hors de l'endroit avant la fin de l'action — Point  
du tout, ~~dit la maîtresse~~, quand on sait se tenir. N'y a une posture,  
qui doit empêcher que la balle forcée par son propre poids ne sorte.  
— Faites nous donc voir cela, dit le syndic prenant une bougie  
pour m'éclairer quand je placerais la balle.



La charmante cousine avoit trop dit pour oser reculer, et se  
refuser à la conviction que ses cousines desiroient. Je l'ai placée  
sur le pied du lit de façon qu'il étoit impossible que la balle, que  
j'y ai introduit, tombât dehors; mais elle tomba  
~~de son côté et se perdit dans le lit, et elle ne put en parler~~  
après le fait, et elle  
~~me dit qu'elle n'avoit rien vu, et que je l'avois trompée~~ j'apprenant que je l'a-  
vois trompée; mais elle n'en fit pas semblant. Elle recueillit la  
balle dans sa main, et elle defia les deux yeux à en faire au-  
tant. ~~Elles s'y précipitèrent avec un air d'intérêt.~~  
~~Elles s'y précipitèrent avec un air d'intérêt.~~  
~~Elles s'y précipitèrent avec un air d'intérêt.~~

Le syndic n'ayant aucune foi à la vertu de la balle ne con-  
tint pas à y fier. Il borna tout son plaisir à être spectateur,  
et il n'eut pas lieu de se plaindre. Après une demi-heure  
de relâche, j'ai recommencé la fête sans balle les assurant  
qu'elles ne viroient rien, et je leur ai tenu parole. ~~Elles~~  
~~Elles s'y précipitèrent avec un air d'intérêt.~~  
~~Elles s'y précipitèrent avec un air d'intérêt.~~

Au moment de les quitter j'ai vu ces trois filles pénétrées par  
le sentiment: il leur sembloit d'avoir contracté avec moi des  
obligations, et de ne m'avoir rien donné. Elles demandoient  
au syndic, lui faisant cent caresses, comment il avoit pu de-  
viser que j'étois celui qui mentoit d'être mis à part de leur  
grand secret.

Le syndic au moment de nous en aller excita les trois filles à  
me demander de rester à Genève un jour de plus pour elles,  
et j'y ai consenti. Il étoit engagé pour le lendemain. J'avois  
d'ailleurs un vrai besoin d'un jour de repos. Il me conduisit  
à mon auberge me faisant des expressions les plus obligeantes.



Après un profond sommeil de dix heures je me suis trouvée en état d'aller jouir de la charmante société de M. de Voltaire; mais il plut à ce grand homme de se faire trouver dans ce jour là railleur, goguenard, et caustique. Il savoit que je devois partir le lendemain.

Il commença à table par me dire qu'il me venenoit du présent que je lui avois fait de Merlin Cocai, certaine- ment avec bonne intention; mais qu'il ne me venenoit pas de l'éloge que j'avois fait du poème, car j'avois été la cause qu'il avoit perdu quatre heures à lire des bêtises. Mes cheveux se dressèrent; mais je me suis domiée. Je lui ai répondu avec tranquillement qu'une autre fois il le trouveroit peut être digne d'en faire lui même un éloge plus beau que le mien. Je lui ai allégué plusieurs exemples de l'insuffisance d'une première lecture — C'est vrai; mais pour votre Merlin je vous l'abandonne. Je l'ai mis à côté de la pucelle de Chapelain — Qui plait à tous les connaisseurs, malgré la versification. C'est un bon poème, et Chapelain étoit poète: son génie ne m'a pas échappé. Ma déclaration dut le choquer, et je devois le savoir après qu'il m'avoit dit qu'il mettroit à côté de la Pucelle le mien: caronicon que je lui avois donné. Je savois aussi qu'un sale poème de ce nom qui courroit le monde passoit pour être de lui; mais comme il le desavouoit, je croyois qu'il diminuerait la peine que mon explication devoit lui avoir faite; mais point du tout: il me refuta avec acreté; et je devins acre. Je lui ai dit que Chapelain avoit eu le mérite de rendre son sujet agréable sans briguer le suffrage des lecteurs avec des saletés, et des impiétés. C'est ainsi, lui dis-je, que pense mon maître M. de Crébillon — Vous me citez là un grand



juge. Mais en quoi, s'il vous plaît, mon confrère Crebillon est-il  
 votre maître? — Il m'a <sup>en m'ayant de</sup> appris, deux ans ~~à l'écouter~~ à parler fran-  
 çois. Pour lui donner une marque de ma reconnaissance, j'ai  
 traduit son Radamiste en vers alexandrins italiens. Je suis le  
 premier italien qui osa adapter ce mètre à notre langue  
 — le premier, je vous demande pardon, fut mon ami  
 Pier Jacques Martelli — Pardonnez moi vous même —  
 Pardieu! j'ai ses œuvres imprimées à Bologne dans ma chambre  
 — Vous ne pouvez avoir lu que des vers de quatorze sylla-  
 bes sans alternative de rime masculine, et féminine. Ma en  
 cependant d'avoir imité les vers alexandrins, et la préface  
 m'a fait rire. Vous ne l'avez pas lu peut être — Monieur,  
 j'ai la rage de lire les préfaces. Martelli prouve que ses vers  
<sup>rendent</sup> ~~font~~ aux oreilles italiennes le même son que les alexandrins  
 aux françoises — Il est grossièrement trompé, et c'est vous  
 même que je veux pour juge. Votre vers masculin n'a que douze  
 syllables, et le féminin en a treize: tous les vers de Martelli en  
 ont quatorze, exceptés ceux qui finissent par une syllabe longue,  
 qui à la fin du vers en vaut toujours deux. Observez que le pre-  
 mier hemistiche de Martelli est éternellement de sept, tandis  
 que dans l'alexandrin françois il est toujours toujours de six.  
 Ou votre ami Pier Jacques étoit sourd, ou il avoit l'oreille louche.  
 — Vous suivrez donc dans la théorie de votre vers toutes nos  
 règles? — Moutes, malgré la difficulté; car presque toutes nos  
 paroles finissent par une syllabe brève — Et quel effet votre  
 nouveau mètre a-t-il fait? — Il n'a pas plus, parce que per-  
 sonne n'a su reciter mes vers; mais quand je les debitois  
 moi même dans nos coteries je triomphois — Vous souvenez  
 vous de quelque morceau de votre Radamiste? — Tant qu'il  
 vous plaira.



Je lui ai alors recitée la même scène que j'avais recitée <sup>114</sup> <sup>197</sup>  
à Grebillon, dix ans avant ce temps là et il me parut frappé.  
Il me dit qu'on n'opposeroit pas la difficulté, et c'étoit le plus  
grand compliment qu'il pouvoit me faire. Il me recita  
à son tour un morceau de son Yancède, qu'il n'avoit pas encore  
publié, je crois, et que dans la suite on trouva à juste titre un chef  
d'œuvre.

Vous aurions bien fini; mais un vers d'Horace que j'ai  
cité pour louer une de ses pensées lui fit dire qu'Horace avoit  
été grand maître en fait de théâtre à l'égard des préceptes,  
qui ne vieilliroient jamais — Vous n'en violez qu'un seul,  
lui dis-je; mais un grand homme — Quel est-il? — Vous  
n'écrivez pas contentus paucis lectoribus — Si Horace a  
voilà en à combattre la superstition, il auroit écrit pour tout le  
monde comme moi — Vous pourriez, ce me semble, vous en  
pargner la peine de la combattre, car vous ne parviendriez  
jamais à la détruire; et quand même vous y parviendriez,  
dites moi de grâce avec quoi vous la remplacerez — J'aime  
bien cela. Quand je délivre le genre humain d'une bête féroce  
qui le dévore, peut-on me demander ce que je mettrai  
à la place? — Elle ne le dévore pas; elle est au contraire  
nécessaire à son existence — Aimant le genre humain je  
voudrois le voir heureux comme moi, libre, et la superstition ne  
peut pas se combiner avec la liberté. Où trouvez-vous que la  
servitude puisse faire le bonheur d'un peuple — Vous vou-  
driez donc voir la souveraineté dans le peuple? — Dieu m'en  
préserve. Il faut qu'un seul gouverne — La superstition est  
donc nécessaire, puisque sans elle le peuple n'obéira jamais  
au monarque — Point de monarque, car ce nom me fait



voir le despotisme que je dois hayr comme la vermine — Que  
voulez vous donc? Si vous voulez que celui qui gouverne soit seul, je  
ne puis le considérer que monarque — Je veux qu'il commande  
à un peuple libre, et pour lors il sera son chef, et on pourra ne  
pas l'appeler monarque, car il ne pourra jamais arbitrer — A:  
Dis-moi vous dit que ce monarque, ce chef, n'est pas donc les  
existences possibles. Je suis pour Hobbes. Entre deux maux, il  
faut choisir le moindre. Un peuple sans superstition seroit phi:  
losophe, et les philosophes ne veulent jamais obéir. Le peuple  
ne peut être heureux qu'à craindre, fouler, et tenir à la chaîne.  
— Si vous m'avez lu, vous aurez trouvées les preuves par  
lesquelles je démontre que la superstition est l'ennemie des  
lois — Si je vous ai lu? lu, et relu: et principalement quand je  
ne suis pas de votre avis. Votre première passion est l'amour de  
l'humanité. Et ubi peccat. Cet amour vous aveugle. Aimez  
l'humanité; mais vous ne sauriez l'aimer que telle qu'elle est.  
Elle n'est pas susceptible des bienfaits que vous voulez lui pro:  
diges, et lui en faisant part vous la rendriez plus malheureuse,  
digne, et lui en faisant part vous la rendriez plus malheureuse,  
et plus méchante. Laissez lui la bête qu'elle se dévore. Cette  
bête lui est chère. Je n'ai jamais tant ri comme lorsque  
j'ai vu D. Quichotte être embarrassé à se défendre des ga:  
lens — aux quels par grandeur d'âme il venoit de donner  
la liberté — Vous trouvez vous libres à Venise? — Autant  
qu'on peut l'être sous un gouvernement aristocratique. La  
liberté dont nous jouissons n'est pas si grande que celle dont  
on jouit en Angleterre; mais nous sommes contents. Ma défen:  
sion par exemple fut un fier acte de despotisme; mais sachant



115/17. 1777.  
d'avoir abusé moi même de la liberté, je trouvois dans certains  
momens qu'ils avoient eu raison de me faire enfermer sans les  
formalités ordinaires — Moyennant cela, personne n'est libre  
à Venise — Cela se peut; mais convenez que pour être libre,  
il suffit de croire de l'être — Je n'en conviendrais pas si  
facilement. Les aristocrates mêmes membres du gouver:  
nement ne le sont pas, puisqu'ils ne peuvent pas par exem:  
ple voyager sans permission — C'est une loi qu'ils se sont  
faite eux mêmes pour conserver leur souveraineté. Dites  
vous qu'un Bernois n'est pas libre parce qu'il est sujet aux  
lois somptuaires: C'est lui même qui est le législateur.

Cela fut pour changer de propos qu'il me demanda d'où je  
venois — Je viens de Roches. J'aurois été bien fâché  
d'être sorti de la Suisse sans voir le célèbre Haller. Je rends  
mon hommage aux savans mes contemporains: vous me laissez  
voir la bonne touche — M. Haller doit vous avoir plu — J'ai  
passé chez lui trois beaux jours — Je vous fais compliment.  
Il faut se mettre à genoux devant ce grand homme — Je  
pense de même: vous lui rendez justice; et je le plains de ce  
qu'il n'est pas aussi équitable envers vous — Ah ah! N'est  
pas possible que nous nous frongions tous les deux.  
A cette réponse, dont la promptitude fait tout le mérite,  
tous les assistants applaudirent.

On ne parla plus littérature, et je m'étais devenu un personnage  
muet, jusqu'au moment que M. de Voltaire, s'étant retiré,  
j'ai approché madame Denis pour lui demander si elle n'a  
voit rien à m'ordonner à Rome

Je m'en suis parti aller content d'avoir dans ce dernier jour



mis cet attache à la raison; Mais il ~~me~~ <sup>me</sup> ~~resta~~ <sup>resta</sup> contre lui  
une mauvaise humeur qui me força dix années de suite  
à critiquer tout ce que je lisois de viennois, et de nouveau  
que ce grand homme avoit donné, et donoit au public.  
Je m'en repens aujourd'hui, malgré que quand je lis  
ce que j'ai publié contre lui je trouve que je raisonnais  
juste dans mes censures. Je devois me faire, le res-  
pecter, et douter de mes jugemens. Je devois réflé-  
chir que sans les railleries avec lesquelles il me  
deput le troisième jour, je l'aurois trouvé sublime  
en tout. Cette reflexion seule auroit dû m'imposer  
silence; mais un homme en colere croit toujours d'  
avoir raison. La posterité me liant me mettra dans  
le nombre des Loyles, et la tre. humble réparation  
que je lui fais aujourd'hui ne sera peut être pas lue.  
J'ai passée une partie de la nuit, et du lendemain  
à écrire les trois conversations que j'eus avec lui,  
et qu'actuellement j'ai copiées en abrégé. Vers le  
soir le syndic vint me prendre, et nous allâmes souper  
avec ses trois demoiselles.

En cinq heures que nous y passâmes nous fîmes toutes  
les folies que mon esprit put inventer. Je leur ai promis,  
les quittant, de les revoir à mon retour de Rome, et je  
leur ai tenu parole. <sup>Je suis parti</sup> ~~Le lendemain~~ de Venise le lendemain ai  
pu avoir dîné avec mon cher Syndic qui m'a accompa-  
gné à Anagni, ou j'ai passé la nuit. Le lendemain j'ai  
dîné à Aix en Savoie avec intention d'aller me coucher  
à Chamberi; mais la fortune s'y est opposée.



Aix en Savoie est un vilain endroit, où il y a <sup>116</sup> des eaux mi-  
nérales, et où à la fin de l'été il y a du beau monde. Je n'en  
savais rien. Je disais fort tranquillement, et à la hâte, ayant  
intention de partir d'abord pour Chamberi, lorsque je vois en-  
trer une bande de gens fort gai, et de bon air hommes, et fem-  
mes qui se disposoient à aller se mettre à table. Je regarde  
sans bouger, rendant avec une inclination de tête la rever-  
rence à ceux qui me la font. Aux propos que l'on tient, j'ap-  
prends que tout ce monde étoit là pour prendre les eaux.  
Un homme à présence importante m'approche noblement,  
et me demande si j'allois à Turin: je lui réponds que j'allois  
à Marseille.

On a servi; et ils se mettent tous à table. Je vois des femmes  
aimables, et des hommes tous faits pour être leurs maris, ou  
leurs amans. Je décide qu'il y avoit dans cet endroit de quoi  
se divertir. Toutes ces personnes se parloient français ou pie-  
montois, et chacun avoit l'air aisé: je devine que si l'on me  
prie, je me laisserois facilement persuader à passer la nuit.

Après fini de dîner qu'ils n'étoient pas encore au rôt, et mon  
voiturier ne pouvant partir qu'une heure après, je m'  
approche d'une jolie femme, et je lui fais compliment sur  
le bien que les eaux d'Aix devoient lui faire, puisque l'ap-  
pétit avec lequel elle mangeoit ne valloit celui de ceux  
qui la regardoient. Elle me défie d'un bon rôt à lui mon-  
trer que je disois vrai, m'ayant près d'elle; et en même  
temps elle me donne le morceau de rôt qu'on lui avoit  
servi. La place étant vide, j'accepte le défi, et je mange  
comme si je n'avois pas dîné.

S'entend alors une voix qui dit c'est la place de l'abbé,  
et une autre voix qui répond il y a une demi heure qu'il



est parti. Pourquoi parti, dit un troisième : il devoit rester ici encore huit jours. On parle bas alors; on chuchote; mais le départ d'un abbé ne m'intéressant pas, je poursuis à manger ne m'occupant que de la dame qui me servoit les meilleurs morceaux. Je dis à la-due qui étoit dernière ma chaise de me faire donner du Champagne; la dame s'alarme, et me fait raison; et toute la table demande du Champagne. Je la vois gayer, je lui conte fleurette, et je lui demande, si elle étoit toujours ainsi exacte à sonner de leur parole tous ceux qui lui feroient leur cour. Elle me répond qu'entre tous plusieurs n'en valaient pas la peine. Folie, et de l'esprit, je passe à un prétexte bon pour différer mon départ, et le hasard me le présente.

Voilà, dit une dame à la belle qui buvoit avec moi, une place libre bien à propos — Pres à propos, car mon voisin m'ennuyoit — Manquoit il d'appétit; lui dis-je — Bas! les joueurs n'en ont que pour l'argent — Ordinairement; mais vous avez des pouvoirs extraordinaires, car je n'ai jamais de ma vie diné deux fois — C'est par pique. Je suis sûre que vous ne souperez pas — Fageon que je soupe — Fageon le souper; mais je veux voir — Va.

Toute la table applaudit: la dame rougit de plaisir, et j'or: donne à la-due d'aller dire au cocher que je ne partirai que le lendemain. C'est à moi, me dit la dame, d'ordonner le souper — Oui, car c'est vous qui le payerez. Mon devoir, dans une gageure de cette espèce, est de vous tenir tête. Si je mange autant que vous, j'ai gagné.

A la fin du dîner, l'homme à figure imposante demanda des cartes, et fit une petite banque de Pharaon. Je m'y attendois. Il mit devant moi vingt cinq pistoles de Piémont,



et de l'argent blanc pour amuser les dames. <sup>117</sup> C'étoit <sup>1013</sup>  
une banque de quarante louis à peu près. A la première  
taille ne me tenant que spectateur, j'ai vu que le banquier  
jouoit très noblement.

Tandis qu'il m'éloit pour la seconde taille, la belle dame  
me demanda pourquoi je ne jouois pas. Je lui ai répondu  
à l'oreille qu'elle m'avoit fait perdre l'appetit de l'argent:  
elle fit un sourire. Après cette déclaration, me croyant en  
devoir de jouer, j'ai tiré de ma bourse quarante louis, et je  
les ai perdus en deux tailles. Je me mis levé, répondant  
au compliment de condoléance du banquier que je ne vis:  
quois jamais une somme majeure de celle qui composoit  
la banque. Quelqu'un de la compagnie me demanda a:  
lon si je connoissois un abbé Gilbert: j'ai répondu que j'en avois  
connu un à Paris qui étoit de Lyon, et qui me devoit ses oreil:  
les, que par conséquent je lui couperois par tout où je le  
trouverois. L'interrogateur ne me répondit pas, et la com:  
pagnie garda le silence ne faisant semblant de rien. J'ai  
vu que cet abbé Gilbert devoit être le même dont j'a:  
vois occupé la place. M'ayant vu arriver, il avoit mis les:  
ses. Je lui avois confiée, à ma maison de la petite Polo:  
gne, une bague qui m'avoit coûté cinq mille florins en  
Hollande, et il étoit parti le lendemain.

Mout le monde étoit sorti de la sale, je demande à  
le-duc si j'étois bien logé. Il me mene voir une grande  
chambre demeurée dans une vieille maison à cent  
pas de l'auberge, dont toutes les autres chambres étoient  
occupées. L'aubergiste me dit qu'il n'avoit autre chambre  
que celle là, et qu'il me feroit porter d'abord lit, sieges, et  
tables. J'ai dû m'en acomoder. J'ai dit à le-duc qu'il coucheroit



dans ma même chambre, et d'y faire d'abord porter tout mon bagage. Que dites vous de l'abbé Gilbert? me dit-il. Je ne l'ai reconnu que dans le moment qu'il partoit; et j'ai pensé un moment à le prendre au collet — C'étoit une pensée qu'il falloit suivre — Une autre fois.

Sortant de cette chambre, je me voi approché par un homme qui se fait compliment d'être mon voisin, et qui s'offre à m'accompagner si j'allois voir la fontaine. Je l'en prie. C'étoit un homme de la grande taille, maigre, blond, qui à cinquante ans conservoit encore ses cheveux, qui devoit avoir été beau, et dont la politesse trop aérée auroit dû m'être suspecte; mais j'avois besoin de quelqu'un pour causer un peu. Allant donc avec lui vers la fontaine, il m'informa chemin faisant des qualités des personnes avec lesquelles j'avois dîné. Il commença par me dire que les eaux d'Aix étoient bonnes; mais que personne de la compagnie que j'avois vu n'y étoit allé pour les prendre. Je lui le sent, me dit-il, qui les prend par besoin, car je suis poitrinaire; je maigris tous les jours, et si je ne trouve pas un bon remède, je ne peux pas vivre long temps.

— Tous ces messieurs donc ne sont venus ici que pour rire? — Pour jouer. Ils sont tous piémontais, ou Savoyards. Je suis le seul françois en qualité de forain. Mon père qui a quatre vingt ans, est le marquis Desarmones. Il est pour me faire enrager, car à cause d'un mariage que j'ai fait sans son consentement, il m'a déshérité; mais étant fils unique, j'aurai tout à sa mort, si je lui survois. J'ai ma maison à Lyon; mais je n'y vais jamais à cause de ma fille aînée, dont j'ai le malheur d'être amoureux. Ma femme est la cause que je ne peux pas parvenir à lui faire entendre raison — C'est plaisant. Sans cela vous croyez qu'elle auroit pitié de son amoureux père? — Cela pourroit être, car elle a un très bon caractère.



1760

Bd IV  
imprimé

chap. XI (fin)

(Orig. chap. VIII!)BnF  
MSS

p. 205-212

(1) 113-140



1797  
1798

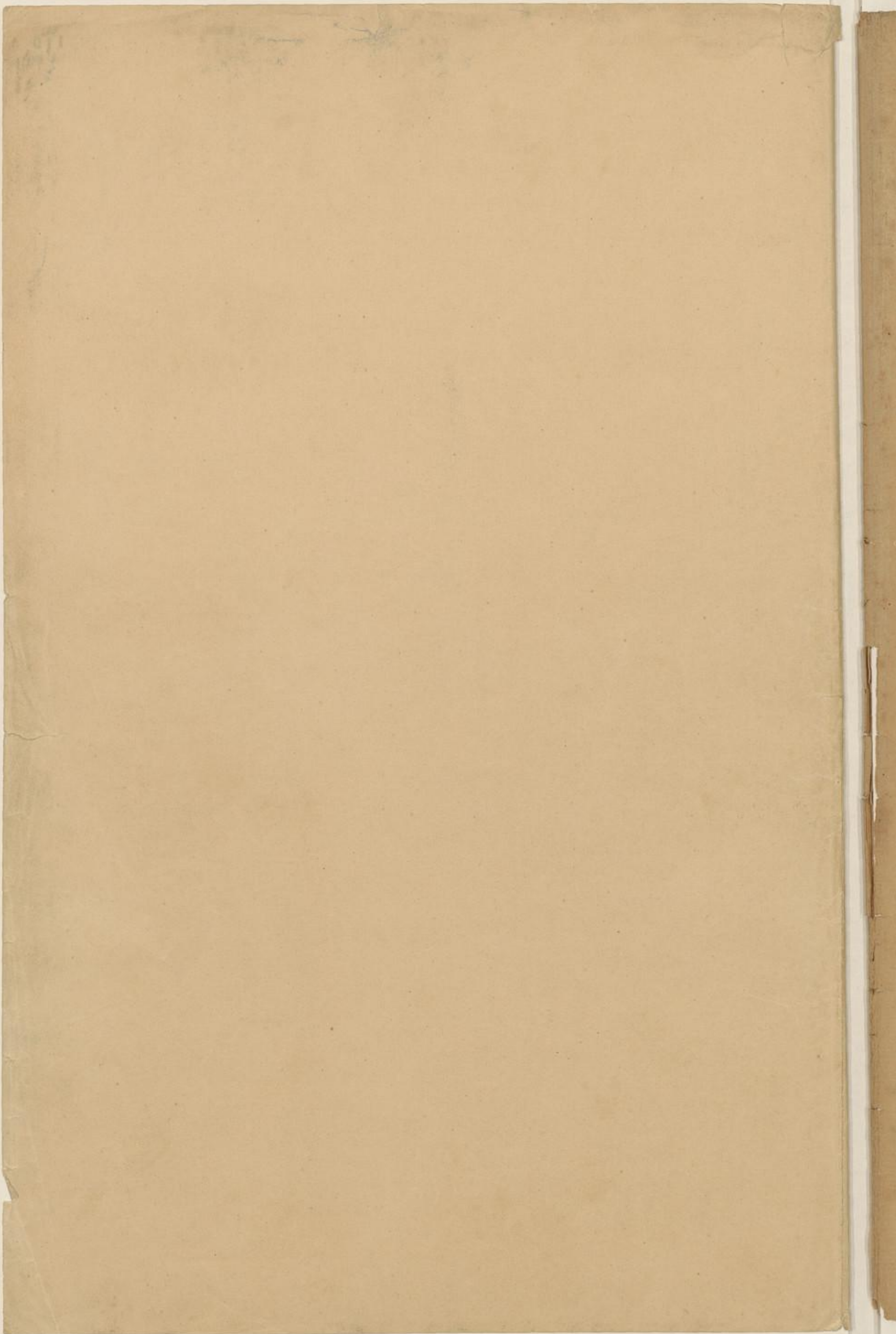
chap. XI (fin)

(chap. XII)  
p. 503 - 515  
chap. XII











Mes aventures à Aix en Savoie

Allant à la fontaine en compagnie de cet homme, qui ne me connoissant pas me parloit ainsi de la meilleure foi du monde sans la moindre crainte de me faire honneur, et de me paroître un scelerat du premier ordre, je réfléchissois que me supportant un esprit égal au sien, il ne pouvoit s'imaginer que de me faire beaucoup d'honneur. Mais, desirant de le connoître encore mieux; ~~mais~~ malgré la vaineur, <sup>lui dis-je</sup> des marquis votre père, ~~lui dis-je~~, vous vivez cependant aller à votre aise. — Très mal. J'ai une pension du département des affaires étrangères en qualité de courrier retiré du service. Je la laisse à ma femme pour qu'elle vive, et pour moi je me tire d'affaires voyageant. Je joue parfaitement bien au tric-trac, et à tous les jeux de comenere: gagnant plus souvent que je ne perds, je vis. — Ce que vous venez de me dire est-il notoire à toute la compagnie qui est ici? — A tout le monde. Pourquoi me cacherais-je? Je suis homme d'honneur, et j'ai une épée dangereuse. — Je n'en doute pas. Permettez-vous que mademoiselle Desarmois ait un amant? Si elle est jolie..... — Très jolie; je ne m'y opposerois pas; mais ma femme est devote. Si vous allez à Lyon, je vous donnerai une lettre pour elle. — Je vous remercie. Je vais en Italie. Ose-rais-je vous demander qui est ce monsieur qui a fait la banque? — C'est le fameux Poncalier, marquis de Pié depuis la mort de son père, qui étoit venitien vous aurez connu un ambassadeur. Celui qui vous a demandé si vous connoissiez l'abbé Gilbert est le Chevalier & mari de la dame qui vous a engagé à souper avec elle. Les autres sont tous qui comble qui



206 198  
marquis piémontois, ou saroyards : deux ou trois sont fils de négocians, et les femmes sont toutes parentes, ou amies de quelqu'un de la compagnie. Ils sont tous joueurs de profession, et très fins : quand un étranger passe par ici, s'il joue, il est difficile qu'il leur échappe, car ils sont tous d'accord. Ils croient déjà de vous tenir : prenez garde à vous.

Vers le soir nous retournâmes à l'auberge, où nous trouvâmes tous les joueurs occupés à des jeux de comenere. Mon nouvel ami fit une partie de toutes tables avec un comte de Scarnafich. N'ayant accepté aucune partie, <sup>le mari</sup> ~~l'ami~~ de ma belle m'offrit une partie de Pharaon tête à tête à une table chacun à la mort de quarante cequins. J'ai fini de perdre cette somme précisément quand on alloit venir. La dame ne m'a pas pour cela trouvé moins gai, et elle paya très noblement la gageure. Pendant le souper, elle me laissa trop clairement connoître par des œuillades, dont je connoissois la source, qu'elle vouloit me duper, ainsi je me mis en hors de danger du côté de l'amour ; mais je devois craindre la fortune toujours amie des banquiers de Pharaon, et qui m'avoit déjà piqué la peau. J'aurois dû partir ; mais je n'en ai pas eu la force. Tout ce que j'ai pu faire fut de me promettre beaucoup de conduite, et étant maître de beaucoup d'or en bon papier, et d'aller en comptant un système de prudence ne pouvoit pas m'être difficile.

Le marquis de Rié, d'abord après souper, fit une banque qui entre or, et argent pouvoit valoir trois cent cequins. Cette mesquinerie me fit voir que je pouvois perdre beaucoup, et gagner peu, car c'étoit évident qu'il m'auroit faite une banque de mille cequins s'il les avoit eus. J'ai donc mis devant moi cinquante fibonnes, disant modestement que quand je les aurois perdues j'irois me coucher. A la moitié de la troisième table j'ai enlevée la banque. Le marquis



me dit qu'il feroit bons encore deux cent louis: je lui ai <sup>121</sup> répondu <sup>207</sup>  
que je vouloit partir à la pointe du jour, et je me suis retiré.

Dans le moment que j'allois me coucher, Desarmoises vint me prier de  
lui compter deux louis m'assurant qu'il m'en tiendrait compte. Je lui  
ai donné dans l'instant, et, après m'avoir embrassé cordialement,  
il me dit que madame z s'étoit engagée à me faire rester à Aix en-  
core un jour pour le moins. J'en ai ri. Je demande à Le-due, si le  
voiturier étoit averti, et il me répond qu'à cinq heures du matin il se-  
roit à ma porte. Desarmoises i'en va me disant qu'il gageroit que  
je ne partirois pas. Je me couche m'emmenant de son idée, et je  
m'endors.

Le lendemain à la pointe du jour, le voiturier vient me dire  
qu'un de ses chevaux étant malade il ne pouvoit pas partir. Je vois  
alors que Desarmoises m'avoit dit vrai; mais j'en ris. Je chame de  
ma chambre le voiturier, et j'envoie Le-due demander des chevaux  
de poste à l'aubergiste. L'aubergiste vient me dire qu'il n'avoit  
pas des chevaux, et que pour en trouver il avoit besoin de toute  
la matinée. Le marquis de Rié, ayant voulu partir une heure  
après minuit lui avoit vidée l'écurie. Je lui dis que je dinerois donc  
à Aix; mais que je comptois sur sa parole pour pouvoir partir à  
deux heures. BnF  
MSS

Je vais pour aller à la fontaine, et entrant dans l'écurie, je vois  
un cheval de mon voiturier couché, et lui qui pleuroit. Je crois la  
chose innocente, et je le console le payant, et lui disant que je  
n'avois plus besoin de lui. Je vais à la fontaine. Voici, mon cher  
Lecteur, un événement tout à fait romanesque; mais qui pour  
cela n'est pas moins vrai. Si vous le croirez fabuleux, vous vous trompez.

Vingt pas avant d'arriver <sup>aux eaux</sup> je vois deux religieuses qui en ve-  
noient, toutes les deux voilées, une qui à sa taille je ne pouvois ju-  
ger que jeune, l'autre évidemment vieille. Ce qui me frappe est leur



habit, car c'étoit le même de ma chère M. M. que j'avois une pour  
la dernière fois le 24 de Juillet 1755. Il y avoit alors cinq ans. Cette  
apparence suffit non pas à me faire croire que la religieuse que je  
voyois étoit M. M., mais à me rendre curieux. Elles alloient vers  
les champs, je rebrousse mon chemin pour les couper, les voir en face,  
et me faire voir. Mais je frissonne, quand je vois la jeune qui mar-  
choit précédant la vieille, lever son voile; je vois M. M. Il étoit  
impossible que j'en doutasse; j'étois trop obligé de la connoître. Je m'a-  
chemine vers elle; elle rebaisse vite le voile, et elle prend un autre  
chemin visiblement pour m'éviter. J'adopte dans l'instant les raisons  
qu'elle peut avoir, et je retourne sur mes pas; mais sans la perdre  
de vue; je la suis de loin pour voir où elle alloit s'arrêter. Au bout  
de cinq cent pas, je la vois entrer dans une maison de paysan-  
nole. Cela me suffit. Je retourne à la fontaine pour m'informer.  
La charmante, et malheureuse M. M., me disoit-je chemin faisant,  
s'est échappée de son couvent, désemparée, peut-être folle, car pourquoi  
n'a-t-elle pas quitté l'habit de son ordre? Elle est peut-être venue  
prendre ces eaux avec une permission obtenue de Rome, et voir  
pourquoi elle a une religieuse avec elle, et elle ne peut pas quitter  
son habit. Mais ce long voyage ne peut certainement <sup>si être fait que</sup> ~~être fait que~~  
<sup>sous quelque faux</sup> ~~prétexte~~. Se seroit-elle laissée aller à quelque inclination, dont une  
fatale grossesse auroit été la conséquence? Elle est peut-être dans l'en-  
fance; et actuellement elle se croit heureuse de m'avoir trouvé.  
Elle m'aura trouvé prêt à faire pour elle tout ce qu'elle pourra  
desirer, et ma constante amitié la convaincra que je n'étois pas in-  
digne de posséder son cœur.

Revant ainsi, j'arrive aux eaux, où je vois toute la compagnie de l'auberge. Ils se disent tous charmés que je ne ~~sois~~ <sup>sois</sup> pas parti. Je demande au chevalier z des nouvelles de son épouse; il me répond qu'elle aimoit le lit, et que je ferois bien d'aller la faire lever. Je me détache d'eux pour y aller, et le medecin du lieu m'approche, et me



dit que les eaux d'Aix redoubleraient ma santé. Je lui demande  
sans détour s'il étoit le medecin d'une jolie religieuse que j'avois  
vue. Il me répond qu'elle prenoit les eaux; mais qu'elle ne  
parloit à personne — D'où vient elle? — Personne n'en sait  
rien: elle loge chez un payzan.

Je quitte le medecin, et rien ne peut m'empacher d'aller parler  
au payzan qui la logeoit; mais quand je suis à cent pas de la maison,  
je vois une payzanne qui me vient au devant. Elle me dit que  
madame la religieuse me prioit de revenir la nuit à neuf heures,  
que la convente dormiroit alors, et qu'elle pourroit me parler. Je  
l'assure que je n'y manquerois pas, et je lui donne un louis.

Je retourne à l'auberge sûr que je parlerois à l'adorable M. M.  
à neuf heures. Je demande où étoit la chambre de madame 2;  
et entrant  
~~je~~ sans façon je lui dis que son mari m'avoit envoyé pour  
l'obliger à se lever — Je vous croyois parti — Je partirai à deux  
heures.

Je trouve cette jeune femme encore plus ragoutante au lit qu'à  
table. Je l'aide à se mettre un corset, et je deviens ardent; mais  
elle m'en impose. Je m'assieds à ses pieds, je lui parle du corps son:  
dain que sa beauté avoit porté à mon ame, et du malheur que j'ai  
vu de devoir partir sans lui donner de véritables marques de  
mon ardeur; elle me répond en riant qu'il ne tenoit qu'à moi  
de rester — Encourager moi à espérer vos faveurs, et  
je diffère mon départ à demain — Vous êtes trop pressée,  
et je vous prie de vous tenir tranquille. BbF  
MSS

Après content du peu qu'elle me laissa faire, faisant toujours  
semblant, comme de raison, de céder à la violence, j'ai dû  
me remettre en contenance à l'apparition de son mari, qui ce:  
pendant avant d'entrer avoit fait quelque bruit. Ce fut elle  
qui lui dit qu'elle m'avoit persuadé à différer mon départ  
au lendemain. Il l'apprit, et disant qu'il me devoit une



révanche, il prend des cartes, il s'assied de l'autre côté de la femme, la faisant servir de table. Toujours distrait, je ne pouvois que perdre. Je m'arrête quand on vient dire qu'on avoit servi. Madame dit que n'ayant point le tems de se lever, elle dîneroit dans son lit; son mari dit que nous dînerions avec elle, et j'approuve. Il va ordonner le dîner, et pour lors, autorisé par la nouvelle porte de dix huit à vingt louis, je lui dis clairement que je partirois après dîner si elle ne me promettoit pas d'être bonne dans le courant de la journée. Elle me répond qu'elle m'attendrait à déjeuner avec elle le lendemain à neuf heures, et que nous serions seuls. Elle me donne d'assez bons gages; et je lui promets de rester.

Nous dînons avec elle assis près de son lit; je fais dire à l'hôte par le-duc que je ne partirois que le lendemain après avoir dîné, et je vois la femme, et le mari très contents. Madame veut se lever, je la laisse, lui promettant de retourner dans une heure jouer au piquet au cent avec elle. Je vais chez moi pour me pourvoir d'argent, et je trouve des armoises qui m'assurent qu'on avoit donné deux louis au voiturier pour qu'il mît à la place du sien un cheval malade. Je lui dis en riant que je ne pouvois gagner d'un côté sans perdre de l'autre, que j'étois amoureux de madame z, et que je différerois mon départ jusqu'à ce que je me trouverois content.

Je mui retourné chez elle, et j'ai fait la partie de piquet d'un louis au cent jusqu'à huit heures. Je l'ai quittée sous le prétexte d'avoir grand mal à la tête lui payant dix à douze louis, et lui faisant souvenir qu'elle devoit m'attendre dans son lit pour me donner à déjeuner à neuf heures. Je l'ai laissée en grande compagnie.

Je me mis acheminé tout seul à la maison où je devois porter à M. M., éclairé par la lune, impatient du résultat de cette



123  
ville, dont ma destinée pouvoit dépendre. N'étant pas sans soupçon  
de quelque attrappe j'avois dans la poche des pistolets inmanœuvrables, et mon  
épée, <sup>sous le bras.</sup> A vingt pas de la maison, je vis la paysanne, qui me dit que la  
religieuse ne pouvant pas descendre, je devois me contenter  
de monter à sa chambre entrant par la fenêtre. Elle me  
conduisit derrière la maison me montrant une échelle ap-  
puyée à la fenêtre par où je devois entrer. Ne voyant pas de  
lumière je ne m'y serois pas déterminé; mais m'entendant dire  
venez, et ne craignez rien par M. M. même de la fenêtre qui  
d'ailleurs n'étoit pas haute, je ne doute plus de rien, je monte,  
et j'entre, et je la serre entre mes bras ~~de~~ inondant de baisers  
sa figure. Je lui demande en langue venitienne pourquoi elle  
n'avoit pas une chandele, et je la prie de satisfaire d'abord à mon  
impatience m'informant de toute l'histoire de cet événement qui  
me sembloit prodigieux.

Mais je ne me suis jamais dans toute ma vie retrouvée si surpris  
comme lorsque j'ai entendu une voix, qui n'étoit pas celle de M. M.,  
me répondre non pas en venitien; mais en françois que je n'ai  
vois pas besoin de chandele pour lui dire ce que M. de Cou....  
avait décidé de faire pour la tirer <sup>de la fatale situation</sup> ~~de la fatale situation~~ dans laquelle  
elle se trouvoit. — Je ne connois pas M. de Cou....; vous n'é-  
tes pas la religieuse que j'ai vu ce matin. Vous n'êtes pas ve-  
nitienne — Malheureux! Je me suis trompé; mais je suis la  
même que vous avez vue ce matin. Je suis françoise; je vous  
conjure au nom de Dieu d'être discret, et de vous en aller, car  
je n'ai rien à vous dire. Parlez bas, car si ma converse qui dort se  
veille, je suis perdue. — Ne doutez pas de ma discrétion. Ce  
qui m'a trompé est une ressemblance frappante. Si vous ne m'a-  
vez fait voir votre figure, je ne serois pas venue ici: pardonnez  
aux audacieuses marques de tendresse que je vous ai données

BnF  
MSS



vous croyant une autre — Vous m'avez étonnée. Que ne suis-je la religieuse à la quelle vous vous intéressez ! Je me trouve dans le plus affreux de tous les labyrinthes — Si dix louis, madame, peuvent vous servir, je vous prie de les accepter — Je vous remercie : je n'ai pas besoin d'argent. Permettez même que je vous rende le louis que vous m'avez envoyé — J'en ai fait présent à la paysanne, et vous me surprenez toujours d'avantage. Quel est donc votre malheur que l'argent ne peut pas faire disparaître ? — C'est peut-être Dieu qui vous envoie à mon secours. Vous me donneriez peut-être un bon conseil. Ecoutez donc moi pour un seul quart d'heure — Oui ; et avec le plus grand intérêt. Allons nous — Hélas ! Il n'y a ici ni réze, ni lit — Parler donc. Je suis de Grenoble. On m'a forcé à prendre la route à Chambéry. Deux ans après M. de Cour... m'a réduite de façon que j'ai reçu entre mes bras dans le jardin du couvent, où il vint escalader le mur. M'étant trouvée enceinte, je le lui ai dit. L'idée d'accoucher au couvent était horrible, car on m'aurait fait mourir dans une prison, il pensa à me faire sortir moyennant une ordonnance d'un médecin, qui m'annonçait la mort si je n'allais pas prendre sur les lieux ces eaux uniques pour me guérir de la maladie que le même médecin disait que j'ai. Le médecin fut trouvé, et la princesse xxx qui est toujours à Chambéry m'a fait part du secret engagea l'évêque à me donner une permission de trois mois, et à faire que l'abbaye y consente. Ayant pris mes mesures, j'ai cru de sortir à la fin de mon septième mois : mais je me suis apparemment trompée, car les trois mois vont expirer, et je suis encore grosse. Je dois absolument retourner au couvent, et vous sentez que je ne peux pas m'y résoudre. La converse que l'abbaye m'a donnée pour garde est la plus cruelle de toutes les femmes. Elle a ordre de ne me laisser parler à personne, et d'empêcher que je ne sois vue. Ce fut elle qui



134213 205. 113  
m'ordonna de rebrousser quand elle a vu que vous retourniez sur  
vos pas pour me rencontrer. J'ai levé mon voile pour que vous  
vieussiez que j'étais celle que je croyais que vous cherchiez. heureusement  
elle ne s'en est pas aperçue. La vipère veut que je retourne au cou-  
vent dans trois jours ma maladie, qu'elle croit hydropique, étant  
incurable. Elle n'a pas voulu consentir que je parle au médecin que  
j'aurais peut-être mis dans mes intérêts lui confiant la vérité.  
Je délire la mort. J'ai vingt un an. — Modérez vos pleurs. Mais  
comment auriez-vous pu accoucher ici sans que la converse s'en ap-  
persuade? — La paysanne qui me loge, et à laquelle je me suis con-  
fiée, m'a assurée que d'abord que j'aurais les premières douleurs,  
un oporitif que elle avait acheté à Anneci l'endormiroit. C'est en  
fonce de cette drogue qu'elle dort actuellement dans la chambre qui  
est sous ce grenier. — Pourquoi ne m'a-t-on pas fait entrer par la  
porte? — Pour que ~~vous derobiez~~ <sup>vous derobiez</sup> ~~le payan son frère~~ <sup>le payan son frère</sup> : c'est aussi un méchant hom-  
me. — Mais quel fondement auriez-vous pour me croire envoyé à  
de M. de Cou...? — C'est qu'il y a dix à douze jours que je lui ai  
écrit mon état de détresse avec des couleurs si frappantes qu'il  
me parait impossible qu'il ne trouve le moyen de m'en délivrer.  
Je vous ai cru envoyé par lui — Et vous sûrez que votre lettre  
lui soit parvenue? — C'est la paysanne qui l'a mise à la porte  
à Anneci. — Il falloit écrire à la princesse — Je n'ai pas osé —  
J'irai moi-même chez cette princesse, ou chez M. de Cou...,  
ou par tout, même chez l'évêque pour vous obtenir un  
délai, car vous ne pouvez pas retourner au couvent dans  
l'état où vous êtes. Décidez car je ne peux rien faire sans vo-  
tre consentement. Voulez-vous venir avec moi? Je vous por-  
terai demain des habits, et je vous conduirai en Italie, et  
tant que je vivrai j'aurai soin de vous.  
Au lieu de réponse, je n'ai entendu que le bruit d'un sanglot.



Ne sachant plus que lui dire, je lui ai promis de retourner le lendemain pour savoir quel parti elle auroit pris, car elle avoit absolument besoin d'en prendre un. Je mis descendu par la même échelle, et donnant encore un louis à la payzanne je lui ai dit que je retournerois le lendemain, mais qu'elle devoit trouver le moyen de me faire entrer par la porte, et qu'elle devoit doubler la dose d'opium qu'elle avoit donnée à la concubine.

Je suis allé me coucher, bien content dans le fond de m'être trompé dans l'idée que j'avois eue que cette religieuse pût être ma chère M. M.; mais l'ayant vue si ressemblante, il me restoit une grande curiosité de la voir mieux de près. J'étois sûr qu'elle me feroit ce plaisir le lendemain. Je n'ois de baisers que je lui avois donnés. Un secret pressentiment me disoit que je lui serois utile. Je sentois qu'à l'extrémité je ne pourrois pas l'abandonner; et je me félicitois voyant que je n'avois pas besoin, pour faire une belle action, de m'y trouver engagé par les sens, car d'abord que j'ai vu que ce n'étoit pas à M. M. que j'avois prodigué mes baisers, ils me parurent jetés. Je n'avois pas ~~même~~ même pensé à l'embrasser la quittant.

Desarmois me dit, le matin, que toute la compagnie, ne m'ayant pas vu à souper, s'étoit donnée au diable pour deviner où je pouvois être. Madame Z avoit fait le plus grand éloge de ma personne se soutenant en héroïne contre les railleries des deux autres dames, se vantant d'être maîtresse de me faire rester à Aix aussi long tems qu'elle y resteroit.

J'en étois réellement devenu curieux, et j'aurois été fâché de partir de cet endroit sans l'avoir eue comme il falloit au moins une fois.



125 207 115  
215

J'entre dans la chambre à neuf heures, et je la trouve habillée. Je me plains, elle me dit que cela doit en être égal, je boude, et je prends du chocolat avec elle sans parler. Elle m'offre ma revanche à piquet au cent, mais je la refuse, et je me leve pour m'en aller. Elle me prie de la conduire à la fontaine, et je lui réponds que si elle me prendait pour un enfant elle se tromperait, que je ne me souciais pas de faire croire que j'étais content d'elle quand je ne l'étais pas, et qu'elle pouvait se faire conduire à la fontaine par qui elle voulait. Adieu madame.

Disant cela j'ai pris l'escalier sans écouter ce qu'elle me disait pour me retenir. A la porte de l'auberge j'ai dit à l'hôte que je partais à trois heures sans faute, et étant à la fenêtre elle m'a enlevé. Je m'en suis allé tout droit à la fontaine, où le chevalier me demanda des nouvelles de la femme: je lui ai dit que je l'avais laissée dans la chambre en bonne santé. Nous la vîmes arriver une demi-heure après avec un étranger qui venait d'arriver, au quel M. de St. Maurice fit bon accueil. Madame, comme si de rien n'était, le quitta, et vint prendre mon bras. Après s'être plainte de mon procédé, elle me dit qu'elle avait voulu me mettre à une épreuve, et que si je l'aimais, je devais différer encore mon départ, et aller déjeuner le lendemain avec elle à huit heures. Je lui ai répondu que j'y penserais, me montrant calme, mais sérieux. J'en ai fait de même pendant tout le dîner, ayant dit deux ou trois fois que je partais sûrement à trois heures, mais en devoir d'adopter un prétexte pour ne pas partir, m'étant engagé d'aller voir la religieuse. Je me suis laissé persuader à faire une banque de Pharaon. Je suis donc allé prendre tout l'or que j'avais, et j'ai vu toute la compagnie aussi étonnée que contente quand j'ai mis devant moi ces monnaies espagnoles et françoises quatre cent louis en or, et quinze à vingt en argent blanc. Je me suis expliqué qu'à huit heures je quitterais. Le nouvel arrivé dit en riant qu'il se pouvait que la banque

BnF  
MSS



n'eut pas une si longue vie. Il étoit trois heures. J'ai mis desarmoires de me servir de groupier, et j'ai commencé à tailler avec toute la ben: leur nécessaire ayant dix huit à vingt pontes, et sachant qu'ils étoient tous joueurs de profession. A chaque taille je dequetois un nouveau jeu.

Vers les cinq heures, ma banque étant en perte, une voiture arrive. On dit que ce sont trois anglois qui venoient de Genève, et qui changeoient de chevaux pour aller à Chambéry. Ils le voient entrer un moment après, et je leur fais compliment. C'étoit M. Fox avec les deux amis, qui avoient fait avec moi la partie de quinze. Mon groupier leur donne un livret à chacun, ils le reçoivent avec plaisir, et on leur fait place. Chacun ponte à dix louis, joue <sup>sur</sup> deux, et trois cartes, fait pardi, sept et la va, et le quinze aussi, je voyois ma banque en danger de sauter, et faisant bonne contenance je les encourageois. Rien étant neutre ils ne pouvoient que perdre; et il fut neutre. A la troisième taille chacun d'eux avoit vidé sa bourse. Leurs chevaux étoient attelés.

Mandis que je mélois, le plus jeune d'eux tire de son portefeuille une lettre de change, et après l'avoir montrée à ses deux amis, il me demande si je voulois la tenir sur une carte sans savoir de combien elle étoit. Oui, leur répondis-je, pourvu que vous me dites sur qui elle est tirée, et sous condition que sa valeur n'excede pas ma banque. Après avoir un peu pensé regardant la banque, il me dit que la lettre de change n'étoit pas si forte que ma banque, et qu'elle étoit à vue sur Zappata à Turin. L'acquiesce. Il coupe lui même, et il la met sur l'as. Les deux autres se disent de moitié. L'as ne paroissant jamais, je reste en douze cartes, et je dis à l'anglois, de l'air le plus serain, qu'il étoit le maître de se retirer. Il ne veut pas. Je tire deux mains; l'as ne paroît pas: j'étois en huit cartes: il y avoit quatre as, et ma dernière n'étoit pas un as. Milord, lui dis-je, il y a à parier deux contre un que l'as est ici; je vous fais grace: retirez vous. Vous êtes,



126 209. 117 217  
me répondit il, trop généreux; tuez. L'as parut, et par en  
doublet; j'ai d'abord mis la lettre de change dans ma poche sans la  
déchirer; et les anglois partirent riant, et me remerciant. Une mi-  
nute après Fox vint, et me pria, éclatant de rire, de lui prêter  
cinquante louis. Je les lui ai donnés dans l'instant avec le plus grand  
plaisir. Il me les a rendus à Londres trois ans après.

Moutte la compagnie étoit curieuse de la valeur de la lettre  
de change; mais j'ai voulu avoir le plaisir de ne satisfaire à la  
curiosité d'aucun. En étant curieux aussi je l'ai trouvée quand  
je fus seul de huit mille livres de piémont.

Après le départ des anglois la fortune se déclara pour ma  
barque. J'ai gagné vers les huit heures; mais n'ayant plus  
personne, les dames exceptées qui avoient gagné. Pour les  
hommes avoient perdu. J'ai gagné au delà de mille louis, et  
les armoises en reçut vingt cinq se montrant reconnaissant. Après  
avoir été chez moi pour examiner mon argent, je suis allé  
chez la religieuse.

La bonne payranne me fit entrer par la porte me disant que  
tout le monde dormoit, et qu'elle n'avoit pas eu besoin de dou-  
bler la dose pour faire dormir la concubine, car elle ne s'étoit ja-  
mais réveillée. Qu'entends-je! Je monte au grenier, et à la  
lumière d'une chandele je vois ma religieuse dont un voile  
couvroit la figure. La payranne avoit placé près du mur un  
long sac rempli de paille, qui nous servoit de canapé; une  
bouteille par terre servoit de chandelier à la chandele qui nous  
éclairait. Qu'avez vous décidé? madame — Rien, car il nous  
arrive un accident qui nous desole. Ma concubine dort depuis  
vingt huit heures — Elle mourra convulse, ou apoplectique cette  
nuit, si vous n'appellez pas un medecin, qui avec le Castoreum  
la rappellera peut être à la vie — Nous avons pensé à cela; mais



nous n'osons pas. Vous voyez les conséquences. Qu'il la guérisse ou non, il dira que nous lui avons donné le poison — Inste ciel! je vous plains. Quand même vous appelleriez le medecin dans ce moment, je vois qu'il est trop tard, et vous ne l'appelleriez qu'en pure perte. Le tout bien réfléchi, il faut se remettre aux lois de la providence, et la laisser mourir. Le mal est fait, et je ne suis aucun remède — Il faut au moins penser à son salut, et appeler un prêtre — Un prêtre ne peut pas lui être utile, puisqu'elle est en léthargie; et le prêtre ignorant, voulant faire le savant, dira tout. Point de prêtre, madame; vous le ferez appeler quand elle sera morte: vous lui direz qu'elle est morte subitement, vous pleureriez beaucoup, vous lui donneriez à boire, et il ne penserait qu'à calmer vos pleurs très éloigné de la pensée que vous ayez pu l'empoisonner — Il faut donc la laisser mourir — Non. Il faut l'abandonner à la nature. — Si elle meurt, j'enverrai un exprès à l'abbaye, qui m'enverra une autre converse — Et vous gagnerez au moins huit jours: et vous accoucherez peut être en attendant: vous voyez donc que votre bonheur peut dépendre de ce malheur. Ne pleurez pas, madame, soumettons nous à la volonté de Dieu: permettez que la paysanne vienne ici; car il est nécessaire que je lui insinue l'importance du silence, et la nécessité d'une conduite très prudente dans cette affaire, qui peut nous devenir fatale à tous, car si on découvrait que je suis venu ici on me prendrait pour l'empoisonneur.

La paysanne appelée monte, et elle comprend tout. Elle reconnoît son propre visage, et elle me promet qu'elle n'ira chercher le prêtre que lorsqu'elle verra la converse morte. Elle s'oblige à accepter dix louis pour s'en servir en tout ce qui pourroit lui convenir dans l'abaissement du cas dans lequel nous trouvions tous. Se voyant devenue riche, elle me baise



127 219 211. 119  
Les mains, elle pleure, elle se met à genoux, et elle me promet  
de suivre ex tout <sup>mes</sup> conseils. Elle redescend.

La religieuse ~~si~~ <sup>et</sup> entrant dans des reflexions funestes re-  
double ses pleurs; se reconnoissant pour coupable de ce meurtre,  
elle croit voir l'enfer ouvert, l'angoisse l'étouffe, et elle tombe  
évanouie au bas du sac. Ne sachant que lui faire, je vais à l'  
escalier rappeler la paysanne, qui monte, et redescend pour al-  
ler chercher du vinaigre. N'ayant point d'essence spiritueuse,  
je lève son voile, et je lui mets dans le nez une pice d'Erkins,  
et je vi me souvenant combien à propos, j'en avois donné une  
pice à madame = à Isidore. La paysanne remonte avec du  
vinaigre, et l'Erkins commençant à faire son effet la  
religieuse éternue; mais je reste comme pétrifié, lorsque la  
fournant elle me laisse voir sa figure. Je vois celle de M. M.,  
et si ressemblante que je ne peux pas m'imaginer que je me  
trompe. Je reste immobile, laissant que la paysanne la de-  
coiffe pour lui frotter les tempes avec son vinaigre. Ce qui me  
rappelle de mon étonnement sont ses cheveux noirs, et une  
minute après ses yeux de la même couleur que la fort Her-  
nultatoire lui avoit fait ouvrir. Je suis alors convaincu que  
ce n'étoit pas M. M., dont les yeux étoient bleus, mais je devien  
perdument amoureux d'elle. Je la prens entre mes bras, et la  
paysanne qui la voit venant à elle, s'en va. Je l'inonde de baisers, et  
elle ne peut pas se défendre à cause des éternuements. Elle  
me prie au nom de Jesus de la respecter, et de laisser qu'elle  
se voile de nouveaux, me disant que sans cela elle encourroit  
dans l'excommunication; mais cette crainte d'une excommuni-  
cation dans ce moment là me fait rire. Elle me jure que l'abbé  
la lui avoit fulminée, si elle se laissoit voir d'un homme.

BnF  
MSS



Je l'ai alors abandonnée aux soins de la parraine craignant  
que les efforts d'extirper ne la fissent accoucher. Je lui ai promis de  
la revoir le lendemain à la même heure, et elle me pria de  
ne pas l'abandonner.

Mel que je m'en suis fait, il étoit impossible que je l'abandonnasse ;  
mais je n'avois plus aucun mérite : j'étois devenu amoureux  
de cette nouvelle M. M. <sup>aux yeux</sup> ~~deux~~ noirs. J'étois déterminé à  
faire tout pour elle ; et certainement à ne pas la laisser re-  
tourner au couvent dans l'état où elle étoit. Il me sembloit  
en la sauvant d'exécuter un ordre de Dieu. Dieu avoit voulu  
qu'elle me parût M. M. Dieu m'avoit fait gagner beau-  
coup d'argent. Dieu m'avoit fourni madame  $\Sigma$  pour que les  
curieux ne pussent pas deviner la vraie cause de mon départ  
différé. Que n'ai-je attribué à Dieu dans toute ma vie ! Mal-  
gré cela la canaille des penseurs m'a toujours accusé d'athéisme.  
Le lendemain vers les huit heures j'ai trouvée ma-  
dame  $\Sigma$  au lit, et encore endormie. Sa femme de chambre  
me pria d'entrer en pointe de pieds, et ferma la porte.  
Il y avoit vingt ans qu'une vénitienne, dont j'avois vupec-  
té le sommeil s'étoit moquée de moi à son réveil, et elle  
n'avoit plus voulu de moi. Madame  $\Sigma$  voulut faire  
semblant d'avoir le sommeil très fort ; mais elle dut me  
donner des marques évidentes de vie quand elle s'en  
sentit trop pleine, et les vis succédèrent au fait. Elle me  
dit que son mari étoit allé à Genève pour lui acheter une  
repetition, et qu'il ne reviendrait que le lendemain.  
Vous pouvez, me dit elle, passer la nuit avec moi — la  
nuit, madame, est faite pour dormir. Si vous n'attendez  
personne, je passerai avec vous toute la matinée — Soit.  
Personne ne viendra ici.



128 221 2/3 1/2  
Elle mit alors mes cheveux sous un bonnet de son mari, et vite  
vite nous nous trouvâmes l'un entre le bras de l'autre. Je l'ai  
trouvée amoureuse tant que je pouvois la deviner, et elle  
fut convaincue que je ne lui cedois en rien. Nous passâmes  
quatre belles heures nous trichant très souvent; mais pour  
nous prouver des sujets de rire. Après le dernier combat  
elle me demanda pour prix de sa tendresse de passer à Aix  
encore trois jours — Je vous promets belle z de rester ici aussi  
long temps que vous me donnerez des marques d'amitié égales  
à celles que vous m'avez données ce matin — Je vous nous  
donc, et allons dîner là bas — Ça bas! Si tu voyois tes yeux! —  
l'air qu'on devine. Je deux comtesses mourront de rage. Je  
veux que tout le monde soit sûr que tu ne restes ici que pour moi.  
— Je n'en veux pas la peine, mon ange; mais je te contente  
avec plaisir, quand même il m'arriveroit de perdre dans  
ces trois jours tout mon argent — J'en serois au désespoir;  
mais si tu t'abstiens de pointer, tu ne perdras pas; malgré  
que tu te laisses voler — Crois moi que je ne me laisse voler  
que par les dames. Tu m'as fait aussi des paradis de campagne  
— C'est vrai; mais pas tant que les comtesses; et j'en suis  
fâchée, car elles peuvent croire que tu les aimes. Après ton  
depart le marquis de S.<sup>t</sup> Maurice a dit que tu n'aurois ja-  
mais dû offrir à l'Anglois de se retirer en huit cartes, car  
s'il avoit gagné il auroit pu croire que tu le savois — Dis  
à M. de S. Maurice qu'un homme d'honneur est incapable  
<sup>d'avoir</sup> ~~de former~~ un tel soupçon; et qu'en outre, le caractère du jeune  
lord m'étant connu, j'étois moralement sûr qu'il n'auroit pas  
accepté mon offre.

Quand nous descendîmes à table on nous laqua des mains.



la belle Z avait l'air de me tenir par la bride, et ma contenance étoit des plus modestes. Personne après dîner n'osa m'inviter à faire une banque: on étoit à sec d'argent. On fit un trente quatre qui dura toute la journée. Je n'ai perdu qu'une vingtaine de louis. Sur la brune je me suis évadé, et après avoir étiré moi pour avertir le due que pendant mon séjour à Aix il ne devoit jamais quitter ma chambre, je me suis acheminé à la maison où l'infortunée devoit être impatiente de me voir paroitre; mais malgré l'obscurité, je crois de voir qu'on me suivoit. Je m'arrête; on me dépasse. Deux minutes après je vais mon chemin, et je vois les mêmes deux personnes que je n'aurois jamais pu rejoindre, si elles n'avoient abrégé leur pas. Cela pourroit cependant être naturel, je sors de mon chemin sans me désorienter sûr de m'y remettre quand je n'aurois plus me croire suivi. Mais mon soupçon devient certitude quand je vois à quelque distance les deux phantomes: je m'arrête derrière un arbre, et je décharge à l'air un de mes pistolets. Une minute après ne voyant plus personne je vais à la maison de la pauvre, après m'être rendu à la fontaine pour m'assurer que je ne me querrois pas le chemin.

Je monte à l'endroit ordinaire, et je vois la religieuse au lit à la clarté de deux bougies qui étoient sur une petite table. — Elle vous malade? madame — Je me porte bien, Dieu merci; après avoir accouché d'un garçon à deux heures du matin, que ma bonne lotte a porté bien sait où. La sainte vierge a exaucé mes prières. Je n'ai eu qu'une seule douleur forte, et un quart d'heure après j'éternuois encore. Dites moi si vous êtes un ange ou un homme, car j'ai peur de pecher vous adorant. — Vous me donnez une nouvelle qui me comble de contentement. Et votre conversation? — Elle respire encore; mais nous n'espérons pas qu'elle puisse échapper à la mort. Elle est défigurée. Nous avons



129 223 123  
comis un grand crime — Dieu vous le pardonnera. Adorez la pro-  
vidence éternelle — Cette paysanne est sûre que vous êtes un ange.  
C'est votre poudre qui m'a fait accoucher. Je ne vous oublierai jamais,  
sans cependant savoir qui vous êtes.

La paysanne monte, et après lui avoir fait compliment sur les  
soins qu'elle avoit eus accouchant la bonne religieuse, je lui reco-  
mande de nouveau de caresser le prêtre qu'elle choisira quand  
~~la~~ <sup>la</sup> converse ne respirera plus pour l'empêcher d'imaginer le genre  
de sa mort. Elle m'assure que tout ira bien, que personne ne sa-  
voit ni que la converse étoit malade, ni par quelle raison madame  
n'étoit pas sortie du lit. Elle me dit qu'elle avoit porté en per-  
sonne le nouveau né à Anneci, et qu'elle avoit acheté tout ce qui  
pourroit être nécessaire chez elle dans l'état présent de choses.  
Elle me dit que son frère étoit parti la veille, et qu'il ne retour-  
neroit que dans huit jours, et qu'ainsi nous n'avions plus rien à  
craindre. Je lui ai donné encore dix louis, la priant d'acheter  
quelques meubles, et de me faire trouver quelque chose à man-  
ger le lendemain: elle me dit qu'il lui restoit encore beaucoup d'ar-  
gent; mais quand elle m'a entendu lui répondre que tout l'ar-  
gent qui lui restoit étoit pour elle, j'ai cru que la reconnaissance  
alloit la faire devenir folle. Voyant que ma présence incommodoit l'  
accouchée, je l'ai laissée lui promettant d'aller la voir le lendemain.  
Il me tardoit de me voir sorti de cette pénible affaire; <sup>mais</sup> je ne  
pouvois chanter victoire que quand la converse seroit ~~et~~ <sup>enterrée</sup>.  
Je tremblois, car le prêtre, à moins de n'être impécille, devoit  
trouver évident que la défunte étoit morte de poison. BnF  
MSS  
J'ai trouvé le lendemain le Ch. <sup>I</sup> dans sa chambre examinant  
avec sa femme la belle montre qu'il lui avoit achetée. Il l'approu-  
vait à ma présence d'avoir eu le talent de me retenir à Aix.  
C'étoit un de ces hommes qui aiment mieux passer pour coquin que  
pour sot. Je l'ai laissé pour aller aux eaux avec sa femme, qui me







130 225 217 125  
de son cerveau tombé en liqueur, qui doit lui avoir causé le  
coup de la grande apoplexie. Je voudrais lui faire dire quinze  
messes: me le permettrez vous? — Vous en êtes la maîtresse

J'ai d'abord averti la paysanne de les faire dire à Anneci, et de  
ne dire au prêtre autre chose si non qu'il devoit les appliquer con-  
formément à l'intention de la personne qui lui envoyoit les  
quinteaux. Elle me le promet. Elle me dit que la morte  
étoit affreuse, et qu'elle lui tenoit deux gardes pour que les souve-  
nes ne vinssent sous la forme de chats lui enlever quelque membre.  
Dites moi cher qui vous avez acheté le sautoir — Celle qui  
me l'a vendu est une très honnête sage femme. Nous en avions  
besoin pour faire dormir la malheureuse quand les douleurs d'ac-  
couchement auroient pû à madame — Quand vous avez donné  
l'enfant à l'hôpital vous a-t-on connu? — Ne craignez rien. Je  
l'ai mis dans la roue sans que personne me voye avec un billet  
qui avertissoit qu'il n'est pas baptisé. L'enterrement coûte six  
francs, que le curé payera volontiers, car, Dieu lui pardonne, nous  
lui avons trouvé deux louis. Madame a dit de laisser le reste au  
curé pour lui célébrer des messes — Et ce qu'elle ne pouvoit

pas avoir deux louis en bonne conscience? — Madame dit que non.  
Elle me dit alors qu'elles n'avoient que dix sous de Savoye  
par jour chacune, et qu'elles ne pouvoient avoir pas le sou à  
l'insu de l'abbaye sous peine d'excommunication. Actuellement,  
me dit elle, je suis entretenue comme une princesse, et vous le  
verrez à souper. Malgré que cette bonne femme sache que l'argent  
que vous lui avez donné est à elle, elle veut le prodiguer pour moi.  
Je dois laisser qu'elle fasse.

Je l'ai alors encouragée à dépenser, lui donnant encore dix louis.  
Elle me dit qu'elle achèteroit des vaches, et que j'avois fait la  
fortune de sa maison.

Étant resté seul avec elle, et sa charmante figure, qui me rap-



peltoit trop celle de M. M. me rendant ardent, je lui ai parlé  
de son seducteur, lui disant que j'étois étonné qu'il ne lui eût  
pas prêtée l'assistance qui lui étoit nécessaire dans le cruel cas où  
il l'avoit mise. Elle me répondit qu'elle n'auroit pu accepter le  
moindre argent à cause de son vœu de pauvreté, et d'obéissance,  
et qu'elle rendroit à l'abbaye un louis qui lui étoit resté des au-  
mones que lui avoit procurées monseigneur l'évêque, et que  
pour ce qui regardoit l'abandon dans lequel elle s'étoit trouvée  
dans le moment fatal où elle m'avoit connu, elle ne pouvoit  
juger autre chose si non qu'il n'avoit certainement pas reçu  
la lettre — Est-il riche, et bel homme? — Riche oui; mais  
il est fort laid, bossu, et âgé de cinquante ans — Comment a-  
vez vous donc pu en devenir amoureux? — Jamais amou-  
reuse. Il m'a excitée à pitié. Il vouloit se tuer. J'eus peur. Je  
m'is allée au jardin la nuit, dans la quelle il m'a juré qu'il y  
seroit, pour le prier d'en sortir; et il en sortit; mais après avoir sa-  
tisfait à son mauvais caprice — Il vous a donc fait violence? —  
Point du tout, car il ne seroit pas revenu. Il a pleuré, il m'a  
tant priée que je l'ai laissée faire sous condition qu'il ne revi-  
endroit plus au jardin — Et vous n'avez pas craint de rester  
grosse — Je n'y comprends rien, car j'ai toujours eu que pour  
rester grosse une fille avoit besoin de faire cela avec un homme  
au moins trois fois — Malheureuse ignorance! Il n'est donc pas  
revenu à la charge pour des nouveaux rendez vous au jardin —  
Je n'ai plus voulu, parceque notre confesseur m'a obligée à lui pro-  
mettre, si j'ai voulu l'absolution, de ne plus le recevoir — Avez vous dit  
au confesseur qui étoit le seducteur? — Pour cela non. J'aurois  
comis un autre péché — Avez vous dit au confesseur que vous étiez  
grosse? — Non plus; mais il se le sera imaginé. C'est un saint hom-  
me qui aura peut être prié Dieu pour moi; et votre connoissance  
est peut être le fruit de ses prières.



131 117 227  
J'ai gardé un quart d'heure de silence absorbé dans la profonde  
reflexion. Tout le malheur de cette fille étoit venu de la candeur,  
de son innocence, et d'un sentiment de pitié mal entendu,  
qui la conduisit à accorder à un monstre amoureux d'elle ce  
dont elle ne feroit que très peu de cas parce qu'elle n'avoit ja-  
mais été amoureuse. Elle avoit de la religion; mais étoit  
une religion d'habitude, elle étoit très faible. C'étoit chez  
elle une affaire de calcul. Elle abhorroit le péché parce qu'elle  
devoit s'en purger par la confession sous peine de se damner.  
Elle étoit éternelle; et elle ne vouloit pas se damner. Elle avoit  
beaucoup de bon sens, et très peu d'esprit parce qu'elle n'avoit  
jamais été endoctrinée par l'expérience. Examinant tout  
cela je me voyois que je la trouverois très difficile à m'accorder  
ce qu'elle avoit abandonné à M. de Cou....; elle s'en étoit  
trop repentie pour s'exposer de nouveau avec un autre  
au même risque.

La paysanne monta, mit sur une petite table deux cou-  
verts, et nous porta à souper. Tout étoit neuf: serviettes,  
cuillères, glaces, couteaux, cuilliers, et tout très propre. Les  
vins étoient très bons, et les mets exquis parce que rien n'étoit  
travaillé. Gibier rôti, ~~et~~ poissons délicieux, et fromages ex-  
cellents. J'ai passé une heure et demie mangeant, buvant,  
et causant. La religieuse ne mangea presque rien; mais ce-  
la ne m'a pas empêché de vider deux bouteilles. J'étois en feu.  
La paysanne, enchantée des éloges que je lui faisois, m'en promet-  
tant toutes les nuits, elle emporte tout, et elle descend. Me  
trouvant de nouveau seul avec cette femme, dont la figure  
étoit un vrai prestige, et qui m'inspiroit des desirs qu'après le sa-  
voir je ne pouvois pas tenir en frein, je lui parle



de la santé, et des incommodités dépendantes de ses couches. Elle me dit qu'elle se portoit très bien, et qu'elle pouvoit aller à Chambéry à pied. La seule chose, me dit-elle qui m'incomode un peu sont mes seins; mais la paysanne m'assure qu'après demain mon lait se détournera, et qu'il retourneront dans leur état naturel — Permettez vous que je les examine? — Voyez.

Toute nue dans le lit, elle bailla sa chemise, et croyant de n'être qu'humble, et polie, craignant même de pecher d'orgueil, ou de m'offenser me supposant une pensée moins qu'honorable, elle me laisse examiner toute sa charmante poitrine, et la toucher dans toute son étendue, et sa circonférence. Menageant sa bonne foi je me domine, je lui demande sans le moindre transport comment elle se portoit un peu plus bas, et lui faisant cette question j'allonge une main, mais avec douceur elle me défend d'y aller me disant qu'elle étoit encore un peu incommodée. Je lui demande pardon; je lui dis que j'espérois de la trouver très bien le lendemain: je lui dis que la beauté de son sein augmentoit encore plus l'intérêt qu'elle m'avoit inspiré, et je lui donne un tendre baiser, et qu'elle se croit obligée de rencontrer avec un des vœux. Je me sens égaré, et convaincu que je devois ou risquer de perdre toute sa confiance, ou m'en aller dans l'instant; et je la quitte lui donnant le doux nom de ma chère fille.

Je suis arrivé à mon logis tout mouillé, parce qu'il pleuvoit. Le lendemain je me suis levé tard. J'ai mis dans ma poche les deux portraits que j'avois de M. M. habillée en religieuse, et toute nue pour étonner la religieuse. Je suis allé chez la L., et ne l'ayant pas trouvée je suis allé à la fontaine, où elle me fit des reproches. L'après dîner le marquis de Prie fit la



banque; mais ne la voyant que de cent louis, j'ai com: <sup>132</sup> 129  
pris qu'il aspirait à gagner beaucoup ne voulant risquer que  
peu. J'ai malgré cela tiré de ma bourse cent louis. Il me  
dit que voulant me divertir je ne devoi pas jouer une seule  
carte. Je lui ai répondu que je mettrai un louis sur toutes les  
treize. Il me dit en riant que je perdrois.

Mais par l'événement j'ai gagné en moins de trois heures  
quatre vingt louis. J'ai gagné à chaque taille un quinze et  
le va, et quelque fois deux. Je mis parti, comme je ferois tous  
les jours à l'entrée de la nuit, et j'ai trouvée l'accouchée char: selon  
monte. Elle me dit qu'elle avoit eu une petite fièvre que  
la paille elle devoit avoir, et qu'elle se porteroit bien le  
lendemain, et elle se levait. Ayant allongé ma main pour  
relever sa couverture elle me la baissa me disant qu'elle étoit  
bien aise de me donner cette marque de sa tendresse filiale.  
Elle avoit vingt un ans, et moi trentecinq. J'avois pour elle des  
embrasses beaucoup plus fortes que celles d'un père. Je lui ai dit  
que la confiance qu'elle avoit en moi me recevant se trou: vant  
deshabillée dans son lit augmentoit la tendresse paternelle  
que je me sentois pour elle, et qu'elle me verroit devenir triste,  
si je la trouvois le lendemain habillée en religieuse. Vous me  
trouverez donc au lit, me répondit elle, et bien volontiers, car  
dans la chaleur qu'il fait mon habit de laine m'étouffe. Je  
croyois qu'étant plus décentement toute vêtue, je pourrois vous  
plaire d'avantage; mais il me suffit que cela vous soit égal.  
La paille monta, et lui donna la lettre de l'abbess que  
son neveu lui avoit portée de Chamberi dans le moment.  
Après l'avoir lue, elle me la donna. Elle lui disoit qu'elle  
lui enverroit deux converses qui la reconduiroient au couvent,



et qui ayant regagnée la route, elle pouvoit faire le petit voyage à pieds, et épargner ainsi l'argent pour l'employer ~~ici~~ à un meilleur usage; mais elle lui ajoutoit que l'évêque étant à la campagne, et ayant besoin de sa permission, les convertes ne pourroient partir que dans huit ou dix jours. Elle lui ordonnoit sous peine d'excommunication majeure de ne sortir, et surtout pendant, jamais de la chambre, et de ne parler à aucun homme, pas même au maître de la maison où elle étoit qui devoit avoir une femme. Elle finissoit par lui dire qu'elle alloit faire chanter une messe pour le repos de l'âme de la défunte.

La paysanne me pria de me tourner vers la fenêtre, madame ayant besoin de faire quelque chose. Après cela, je me mis assis de nouveau près d'elle sur son lit.

Dites moi, madame, lui dis-je, si je peux venir vous rendre mes devoirs dans ces huit ou dix jours sans préjudicier à votre conscience, car je suis homme. Ne me suis-je arrêté ici que pour vous qui m'avez inspiré le plus grand intérêt; mais si vous avez de la répugnance à me recevoir à cause de cette singulière <sup>c'est</sup> excommunication, parlez, et je pars demain. — Monsieur, une excommunication que j'ai déjà encourue; mais j'espère que Dieu ne la confirmera pas, puisqu'au lieu de me rendre misérable, elle m'a rendue heureuse. Je vous dis donc sincèrement que vos visites font actuellement le bonheur de ma vie, et je m'appelle doublement heureuse si vous me les faites avec plaisir. Mais je desirais savoir de vous, si vous pouvez me le dire sans indiscretion, pour qui vous m'avez mis la main si près que vous m'avez approchée à l'obscur, car vous ne sauriez vous figurer ni ma surprise, ni la peur que j'ai eue de n'avoir pas d'idée de balles pareilles à ceux dont vous avez inondé ma figure; mais qui n'ont pas pu aggraver mon excommunication,



133 1/31  
223.  
231.

car je n'y consentois pas; et vous m'avez dit vous même,  
que vous pensiez de les donner à une autre.

Madame je vais vous satisfaire. Je le peux actuellement  
que je sais que vous savez que nous sommes humains, que la  
chair est faible, et qu'elle réduit les armes la plus fortes à  
commettre des fautes malgré la raison. Vous allez entendre  
toutes les vicissitudes d'un amour de deux ans avec la plus belle,  
et la plus sage, par rapport à son esprit, de toutes les religieuses  
de ma patrie — Monsieur. Dites moi tout: étant tom-  
bé dans la même faute, je serois injuste, et inhumaine,  
si je me scandalisois de quelque circonstance, car avec cette re-  
ligieuse vous n'avez certainement pas pu faire plus que Cou-  
ne fit avec moi — Non madame. Je fus heureux. Je ne lui  
ai pas fait un enfant; mais si je le lui avois fait, je l'aurois  
enlevée, et conduite à Rome, où le saint père, nous voyant  
à ses pieds, l'auroit dispensée de ses vœux; et ma chère M. M.  
seroit actuellement ma femme — Dieu! M. M. est mon nom.

Cette circonstance, qui dans le fond n'étoit rien, nous étouffa  
tous les deux. Hazard singulier, et frivole; mais qui cependant  
opère avec grande force dans des esprits prévenus, et tire à  
des conséquences importantes. Après avoir gardé le silence  
quelques minutes, je lui ai conté tout ce qui m'étoit arrivé  
avec M. M. ne lui cachant rien. A la vive peinture de nos  
conflits amoureux, je l'ai vue souvent ennuie, et quand à la  
fin de l'histoire je l'ai entendue me demander si vraiment  
elle lui ressembloit au point de pouvoir me meprendre, j'ai tiré  
de mon portefeuille son portrait en religieuse, et je l'ai  
mis entre ses mains.

C'est mon portrait, me dit elle, aux yeux près, et aux cheveux.  
C'est mon habit! C'est un prodige. Quelle combinaison! Je dois  
à cette ressemblance tout mon bonheur. Dieu soit loué que vous



ne m'aimez pas comme vous avez aimée cette chère sœur qui  
a ma même physionomie, et jusqu'à mon nom. Voici les deux M. M.  
Impensable providence divine! Toutes les voyes sont adorables.  
Nous ne sommes que des foibles mortels ignorans, et orgueilleux.

La paysanne vint nous servir un souper encore plus savoureux  
que celui de la veille; mais l'accouchée ne mangea qu'une  
soupe. Elle me promit de bien souper la nuit suivante.

Une lettre que j'ai passée avec elle, après que la paysanne  
nous eut renvoyés, la rendit sûre que je n'avois pour elle que  
l'amitié d'un père. Elle me fit voir de son propre mouvement  
la gorge qui n'étoit pas encore retournée dans son état natu-  
rel, et elle me la laissa toucher par tout ne trouvant pas possi-  
ble qu'elle pût me causer la moindre émotion; et elle prit  
pour démonstrations de l'amitié la plus innocente tous les bai-  
sers que j'ai appliqués sur ses belles lèvres, et sur ses beaux yeux.  
Elle me dit en riant qu'elle remercioit Dieu qu'ils ne fussent  
pas bleus. Quand je me mis un moment dans le quel  
il <sup>me</sup> étoit plus possible de me vaincre, je l'ai quittée, et je mis  
allé me coucher. Le duc me donna un billet de la L, dans le  
quel elle me disoit que nous nous verrions à la fontaine parcequ'  
elle étoit invitée à aller dîner avec la maîtresse du marquis.

À la fontaine, elle me dit que toute la compagnie joueroit  
que jouant sur treize cartes je devois perdre, car c'étoit faux  
qu'il y eût <sup>dans chaque taille</sup> ~~longues~~ une carte qui gagnait quatre fois; mais que  
le marquis avoit dit que malgré cela il ne me permettroit plus  
cette méthode de jouer; et que la maîtresse s'étoit engagée de me  
faire jouer comme à l'ordinaire. Je l'ai remerciée.

De retour à l'amburge, j'ai perdu au quinze avec le marquis  
cinquante louis avant dîner, et après je me suis laissé engager  
à faire une banque. Je mis allé donc chez moi pour prendre



134 233 133  
cinq cent louis, et me voila assis à la grande table pour defier  
la fortune. J'ai mis pour groupier des amois, <sup>avertissant</sup> ~~et j'ai mis~~  
que je ne tiendrais que les cartes couvertes par l'argent, et que  
je quitterois à sept heures et demie. Je me trouve assis entre  
les deux plus belles, et outre les cinq cent louis que j'ai fait sortir  
de ma bourse, je demande cent ecus de six francs pour a-  
muser les dames. Mais voila un contretemps.

Ne voyant devant moi que des cartes de paquets, je  
j'en demande des neuves. Le maître de la table me  
dit qu'il avoit envoyé un homme à Chamberi pour en  
acheter cent jeux, et qu'il ne pouvoit pas tarder à venir.  
En attendant, me dit-il, vous pouvez tailler avec ces  
jeux là. Ils sont comme neufs — Je ne les veux pas comme  
neufs; mais neufs ~~de~~ <sup>des</sup> maximas, mon ami, que tout l'ex-  
ter ne sauroit me faire abandonner. En attendant votre  
homme, je me tiendrai spectateur. Je suis fâché de devoir  
différer à venir ces belles dames.

Personne n'osa me repeter le moindre mot. J'ai quitte  
la place, et j'ai repris mon argent. Le marquis de Prié  
fit la banque, et joua tres noblement. Je me suis toujours  
tenu spectateur à côté de madame <sup>de</sup>, qui me prit de moi-  
tié, et que le lendemain me donna cinq à six louis. Le  
homme qui devoit revenir de Chamberi n'arriva qu'à  
minuit. J'ai eu de l'avoir échappée belle, car dans ce  
pays là il y a des gens qui ont des yeux prodigieux.  
Je suis allé remettre mon argent dans ma cassette, et je  
suis allé voir la religieuse, qui étoit au lit.



184 226  
234 Comment vous portez vous? madame — Dites donc ma  
fille; car je voudrais que vous fussiez mon pere pour pou-  
voir vous serrer entre mes bras sans la moindre crainte  
— Eh bien, ma chere fille, ne crains rien, et ouvre moi  
tes bras — Oui embrassons nous — Mes enfans sont plus  
jolis que hier. ~~fais~~ qu'ils me nourrissent — Quelle folie!  
Cher papa, tu avales je crois le lait de ta pauvre fille — Il  
est doux, ma chere amie, et le peu que j'en ai avalé m'a  
embaumé l'ame. Tu ne peux pas être fâchée de m'avoir  
accordé ce plaisir, car rien n'est plus innocent — Non sure-  
ment, je n'en suis pas fâchée, car tu m'as fait plaisir avui-  
tu lieu de t'appeler papa, je t'appellerai mon poupon —  
Que j'aime la belle humeur dans laquelle je te trouve  
ce soir — C'est que tu m'as rendu heureuse. Je ne crains  
plus rien. La paix est revenue dans mon ame. La pauvre  
m'a dit que dans peu de jours je me trouverai la même que  
j'étais avant d'avoir connu Lou.... — Par tout à fait, mon  
ange, car par exemple le ventre — Mais toi. On n'y con-  
noit rien; je suis étonnée moi même — ~~fais~~ que je voye  
— Oh non. Ne t'en prie. Mais tu veux y toucher. C'est il  
vrai? — C'est vrai — Oh! Mon ami! Ne touche pas là —  
Pourquoi non? Tu ne peux pas être différente de mon  
ancienne M. M. qui actuellement ne peut avoir que trente  
ans. Je veux te faire voir son portrait en entier; elle est  
toute nue — Tu l'as vu? Je le verrai bien avec plaisir.  
Je le tire alors de mon portefeuille, et je la vois ravie d'  
aise. Elle le baise. Elle me demande si tout étoit d'après nature,



135 235 22/1/33  
et elle trouve sa propre physionomie encore plus frappante dans  
le portrait de ma M. M. toute nue, que dans celui où elle étoit  
vêtue en religieuse — Mais, me dit elle, c'est toi qui as or-  
donné au peintre de lui donner des si longs cheveux — Point  
du tout. Les religieuses chez nous n'ont autre devoir que de  
ne pas les laisser voir aux hommes — Chez nous aussi. On  
nous les coupe; et après nous les laissons revenir — Tu as  
donc tes cheveux longs? — Comme ceux ci; mais ils ne te plai-  
sent pas car ils sont noirs — Que dis tu donc? Je les préfère  
aux blonds. Au nom de Dieu, laisse que je les voye — Tu  
me demandes un crime au nom de Dieu, car j'en cours une  
autre excommunication; mais je ne te peux refuser rien. Je  
te les ferai voir après souper, car je ne veux pas que la pay-  
sanne se scandalise — Tu as raison. Je te trouve la plus ai-  
mable de toutes les créatures, et je mourrai de douleur quand  
tu quitteras cette heureuse chaumière pour retourner à ta  
prison — Je dois y aller pour faire la pénitence de tous  
mes péchés.

Que j'étois content! Je me sentois sûr d'obtenir tout après  
souper. A l'apparition de la paysanne, je lui ai encore donné  
dix louis. A l'étonnement de cette femme, je me mis à dire  
qu'elle pouvoit me croire dépourvu de bon sens. Je lui ai dit que  
j'étois fort riche, et que je desirois qu'elle fût convaincue que je  
ne croyois pas de l'être assez pour pouvoir récompenser les  
soins maternels qu'elle avoit de cette religieuse. Elle pleura  
de reconnaissance. Elle nous donna un souper exquis où l'accordée  
eut de pouvoir se laisser aller à l'appétit; mais la satisfaction de  
mon ame m'empêcha de l'imiter: il me tardoit de voir les beaux



cheveux noirs de cette victime de la bonté de son âme. C'étoit dans ce moment là l'appétit qui me dominoit, et qui ne pouvoit pas en admettre un autre.

— D'abord que la paysanne nous laissa tête à tête, elle ôta son bonnet de religieuse, et pour lors j'ai positivement cru de voir, M. M. en cheveux noirs. Elle se plut à les laisser tomber sur ses épaules comme je lui ferois voir ceux du portrait, et elle jouissoit m'entretenir de ce qui étoit une vérité incontestable : ses cheveux, et ses yeux noirs en force du contraste la feroient paroître plus blanche que M. M. Ce n'étoit pas vrai. C'étoient deux blanches également éblouissantes; mais dont l'incarnat différoit, c'étoit une dissimilitude qui ne pouvoit être aperçue que par des yeux amoureux. L'objet aimé cependant l'emporta sur le peint. — Tu es plus blanche, lui dis-je, plus belle, et plus brillante à cause de la force de l'opposition du noir au blanc; mais je crois ma mère M. M. plus tendre — Cela se peut; mais non pas plus bonne — Ses desirs amoureux n'étoient plus vifs que les tiens — Je le crois, car j'en ai jamais aimé — C'est un penchant, mais la nature; et l'impulsion des sens — C'est un penchant, mon cher ami, que nous appaisons très facilement au couvent: nous nous accusons au confesseur, car nous savons que c'est un péché; mais il le traite d'enfantillage, car il nous aboute sans nous faire la moindre correction: c'est un vieux prêtre savant, sage, et austère dans ses mœurs: quand il mourra nous serons bien fâchées — Mais dans les tendres ébats avec une autre religieuse ton égale, ne seras-tu pas que tu l'aimerois mieux si elle pouvoit dans ce moment là devenir un homme? — Tu me fais rire. Mais vrai que si mon amie devoit <sup>roye sûr</sup> ~~croire~~ que nous sommes cela ne me déplairait pas; mais en vérité, que nous ne nous amusons pas à désirer ce miracle — Ce ne peut être qu'un défaut de temperament. M. M. et cela te surpassoit: elle me préférerait



à C.C.; mais tu ne me préférerais pas à l'amie que tu as au couvent —  
 Non certainement, car avec toi je violerais mon vœu, et je m'exposerais  
 aux conséquences qui me font trembler actuellement toutes les fois  
 que j'y pense — Tu ne m'aimes donc pas? — Qu'oras-tu dire? Le 4<sup>e</sup>  
 aime tant que je suis fâchée que tu ne sois pas une femme — Je  
 l'aime aussi; mais ton desir me fait rire. Je ne voudrais pas de  
 venir femme pour te plaire, d'autant plus qu'étant femme,  
 je suis sûr que je ne te trouverais pas si belle. Mets-toi mieux  
 sur ton seant, ma complaisante amie, et laisse moi voir comme  
 tes beaux cheveux couvrent la moitié de ton beau corps —  
 Volontiers. Il faut donc que je laisse tomber ma chemise? —  
 Certainement. Que tu es belle! Laisse que <sup>je t'embrasse</sup> ~~je t'embrasse~~ douces reliques  
 de ton lait.

Après m'avoir permis cette jouissance, me regardant avec l'air  
 de la plus grande complaisance, et se laissant reposer entre mes  
 bras, ignorant, ou feignant de l'ignorer la grandeur du  
 plaisir que je devois ressentir, elle me dit que si on pouvoit  
 accorder à l'amitié des pareilles satisfactions elle étoit préfe-  
 rable à l'amour, car elle n'avoit jamais de sa vie ressentie  
 dans son âme une joie plus pure que celle que je lui avois  
 causée me tenant ainsi attaché à ses reins. Laisse, me dit-elle,  
 que je t'en fasse autant — Me voilà, mon ange, mais je n'  
 ai rien — N'importe. Nous rions.

Après s'être satisfaite, nous passâmes un quart d'heure à nous en-  
 donner des baisers. Je n'en pouvois plus. Dis-moi la vérité;  
 lui dis-je; dans la fureur de ces baisers, dans ces transports que  
 nous voulons bien appeler enfantins ne sens-tu pas un desir beau-  
 coup plus grand — Je t'avouerais que je le sens, mais il est cri-  
 minel; et sûre comme je suis que tu le sens aussi, nous devons fi-  
 nir ces dangereux badinages. Notre amitié, mon cher pourpon, est  
 devenue amour. N'est-ce pas? — Oui: amour; et amour in-  
 vincible. Faisons lui raison — Au contraire, mon cher ami, finissons.



Soyons prudents à l'avenir, et ne nous exposons plus à devenir ses victimes. Si tu m'aimes, tu dois être de mon même avis.

Me disant cela, elle ramassa ses cheveux, et après les avoir mis sous son bonnet, je l'ai aidée à relever sa chemise, dont la grosse toile me parut indigne de la douceur de sa peau : je le lui ai dit, et elle me répondit qu'y étant habituée, elle ne lui faisoit aucune peine. Mon ame se trouvoit dans la plus grande conservation, car la peine que ma contrainte me faisoit me sembloit infiniment plus grande que le plaisir que je me serois procuré dans la parfaite jouissance; mais j'avois besoin d'être sûr que je ne trouverois la moindre résistance, et je n'en étois pas sûr. Une feuille de rose pliée gâtait le plaisir du fameux Smindyda qui aimoit la douceur de son lit. J'ai donc aimé mieux souffrir la peine, et partir que de risquer de trouver la feuille de rose qui incommodoit le voluptueux Sybarite. Je mui parti amoureux à la perdition. A deux heures du matin, je mui rentré chez moi, et j'ai dormi jusqu'à midi.

Le-duc me donna un billet qu'il devoit me donner avant que j'allasse me coucher. Il l'avoit oublié. Madame L me dit qu'elle m'attendroit à neuf heures, et qu'elle seroit seule. Qu'elle donnoit un souper, et qu'elle étoit sûre que je m'y trouverois; et qu'elle partiroit après. Elle espéroit que je partirois aussi, ou que pour le moins je l'accompagnerois jusqu'à Chamberi.

Malgré que je l'aimasse encore, tous les trois articles de ce billet me firent rire. Il n'étoit plus temps d'aller déjeuner avec elle. Je ne pouvois pas m'engager à souper à cause de ma religieuse que dans ce moment-là je n'aurois pas quittée pour la plus grande fortune, et je ne pouvois pas non plus m'engager à l'accompagner jusqu'à Chamberi, car il pouvoit m'arriver de ne pas pouvoir me détacher de M. M.



Je l'ai trouvée dans la chambre une minute avant d'aller  
 dîner. Elle étoit furieuse. Elle m'avoit attendu à déjeuner.  
 Je lui ai dit qu'il n'y avoit qu'une heure que j'avois reçu son  
 billet; et elle descendit sans me donner le temps de lui dire  
 que je ne pouvois lui promettre ni de dîner avec elle, ni de  
 lui faire ma cour jusqu'à Chamberi. A table elle me bouda,  
 et après table, le marquis de Brié me dit qu'il y avoit des  
 cartes neuves, et que toute la compagnie devoit de me voir  
 failler. Il y avoit des dames, et des hommes arrivés de Genève  
 le matin: je m'is allé prendre de l'argent, et je leur ai fait  
 cinq cent louis de banque. A sept heures j'en avois perdu plus  
 que la moitié; mais tout de même j'ai quitté mettant le reste  
 dans ma poche. Après avoir donné un trite coup d'œil à M.  
 Z, je m'is allé mettre mon or chez moi, puis je m'is allé à  
 la chaudière, où j'ai vu mon ange dans un grand lit tout  
 neuf, et un autre joli lit à la romaine pour moi mes du  
 grand. J'ai vu du désaccord de ces meubles avec le taudis où nous  
 étions. Pour tout compliment, j'ai donné à la payanne cin-  
 quante louis lui disant que c'étoit pour tout le reste du linge  
 que M. M. demeureroit en pension chez elle; mais qu'elle  
 ne devoit plus faire la moindre dépense en meuble.  
 Et je crois en général le caractère de la plus part des jeu-  
 eurs. Je ne lui aurois ~~donné~~ peut être pas donné une telle  
 somme si j'avois gagné mille louis. J'en avois perdu trois cent,  
 et il me sembloit d'avoir gagné les deux cent qui m'étoient  
 restés. Je lui ai donné les cinquante en imaginant de les payer  
 sur une carte gagnante. J'ai toujours aimé la dépense; mais  
 je ne me suis reconnu prodigue que lorsque je me suis trouvé  
 dans le courant du jeu. Je revenois le plus grand plaisir don-  
 nant un argent qui ne me couloit rien à quelqu'un <sup>qui</sup> en faisoit le plus grand cas.



140 252  
240  
Je rageoit dans la joye voyant la reconnaissance, et l'admiration sur  
la noble figure de ma nouvelle M. M. Vous devez être, me dit elle,  
prodigieusement riche — De abuser vous. Je vous aime très passionné-  
ment, et voilà tout. Ne pouvant rien donner à vous même à cause  
de votre vœu, je prodigue ce que je possède à cette bonne femme pour  
l'engager toujours plus à vous rendre heureuse dans ce peu de jours  
que vous devez demeurer chez elle. Vous devez, si je ne me trompe,  
m'aimer par contre-coups toujours d'avantage — Je ne peux pas  
vous aimer d'avantage. Je ne suis actuellement malheureuse que  
quand je pense que je dois retourner au couvent — Vous m'avez dit  
hier que cette pensée vous rendoit heureuse — Et c'est précisément  
depuis hier que je suis devenue une autre. J'ai passée une très en-  
nuyeuse nuit. Je n'ai jamais pu dormir sans une trouer entre vos bras,  
me reveillant toujours en sursaut dans le moment que j'allais  
commettre le plus grand de tous les crimes — Vous n'avez pas  
tant combattu avant de le commettre avec un homme que vous  
n'aimiez pas — C'est vrai; mais c'est positivement parce que  
je ne l'aimois pas que je n'ai pas eu de commettre un crime.  
Conservez vous cela, mon cher ami — C'est une métaphysique  
de votre ame pure, divine, et innocente que je conçois à merveille.  
— Je vous remercie. Vous me comblez d'aise, et de reconnaissance.  
Je me rejouis quand je pense que vous n'êtes pas dans une situation d'  
esprit pareille à la mienne. Je suis sûre actuellement d'obtenir  
la victoire — Je ne vous la disputerais pas quoique cela m'afflige  
— Pourquoi? — Parce que vous vous croirez obligée à me refuser  
des caresses sans conséquence; mais qui feroient le bonheur de ma  
vie — Il y a pensé — Vous pleurez? — Oui; et j'aime ces  
larmes, qui plus est. Il faut que je vous demande deux graces —  
Demander, et voyez sûre de les obtenir.



1760

138

Bd VII

Chap. I

(Orig. Chap. IX)



pages 241 - 256



chap. I

(comp. chap. II)











## Ma fuite d'Aix.

241

Hyer, me dit elle, vous avez laissés entre mes mains les deux portraits de ma sœur M. M. venitienne. Je vous prie de m'en faire present — Ils sont à vous — Je vous en suis reconnaissante. En voila une. L'autre grace que je vous demande est de recevoir mon portrait, tel que je vous le remettrai demain — Ce sera, ma chere amie, le plus cher de tous mes joyaux; mais je suis surpris que vous me demandiez cela comme une grace, tandis que c'est vous qui m'en faites une que je n'aurais jamais osé vous demander. Comment pourrais-je me rendre digne de vous faire desirer le mien? — Ah! Mon cher ami! Il me seroit bien cher; mais Dieu me preserve de l'avoir au couvent — Je me ferai faire dans le costume de S. Louis Gonzaga, ou de S. Antoine de Padoue — Je me donnerois.

Elle avoit un corset de basin à rubans couleur de Rose, et une chemise de batiste, qui m'avoit surpris, et la politesse ne me permettoit pas de lui demander d'où cela venoit; mais j'y tenois <sup>cependant</sup> ~~tenois~~ mes yeux dessus; mais devinant facilement ma pensée, elle me dit en riant que c'étoit un present que la payzanne lui avoit fait voyant qu'elle aimoit le lit. Se voyant riche, me dit elle, elle pense à tous les moyens de conquiesre son bienfaiteur qu'elle lui est reconnaissante. Voyez ce grand lit: elle a certainement pensé à vous: voyez les fins draps. Mais cette chemise si fine, je vous avoue qu'elle me fait plaisir. Je dormirai mieux cette nuit, si je peux cependant me defendre des rêves seducteurs qui m'ont enflammée l'ame la nuit passée.



— Croyez vous que ce lit, ces draps, et cette chemise puissent éloigner ~~votre~~ de votre ame les rêves que vous redoutez? — Au contraire. La mollesse excite la volupté des sens. Mont ceci lui restera, car que disoit on au couvent si on me voyoit couchée ainsi. Mais vous me paraissez triste. Vous étiez si gai la nuit passée — Comme pourriez vous être gai me voyant réduit à ne pouvoir plus badiner avec vous que sûr de vous faire de la peine? — Dites plutôt sûr de me faire trop de plaisir — Comme sentez donc à avoir du plaisir en grace de celui que vous êtes la maîtresse de me faire — Mais le votre est innocent, et le mien est criminel — Que feriez vous donc si le mien étoit aussi criminel que le vôtre? — Vous m'auriez hier au soir rendue malheureuse, car je n'aurais pu vous refuser la moindre chose — Comment malheureuse! Songez que vous n'auriez pas combattu contre des rêves, et que vous auriez parfaitement bien dormi. La paysanne enfin, vous donnant ce corset, vous a fait un présent qui me rendra triste pour toute ma vie; car j'aurais du moins un mal enfans sans craindre des mauvais rêves — Mais vous ne pouvez pas pour cela en vouloir à la paysanne, car si elle croit que nous nous aimons, elle doit aussi savoir que rien n'est plus facile que de délayer un corset. Mon cher ami, je ne veux pas vous voir triste. C'est le principal.

Sa belle figure, me disant ces paroles, devint toute en feu, et elle laissa que je l'inonde de baisers. La paysanne monta pour mettre le couvert sur une jolie table toute neuve précisément quand j'allois la délayer sans voir sur sa figure pas même l'ombre de la moindre venivance.



141 243 1413

Cet excellent augure me mit en bonne humeur; mais j'ai  
vu M. M. à son tour devenir pensif. Je me suis bien gardé de  
lui en demander la raison, car je la savais, et je ne voulois  
pas venir à des conditions que la religion, et l'honneur  
auroient rendues invidables. J'ai excité son appétit lui  
donnant pour exemple le mien, et elle but du vin clair et  
avec autant de plaisir que moi, ~~et~~ sans craindre que n'y  
étant pas accoutumée il pût réveiller en elle une gaieté  
ennemie déclarée de la vertu de la continence, quoiqu'amie  
des autres. Elle ne put pas s'en appercevoir, car ~~elle-même, gaieté~~  
~~rendait sa raison plus brillante, car elle se sentoit plus belle, et~~  
~~elle se sentoit plus belle, et~~  
~~elle se sentoit plus belle, et~~  
attachée au sentiment beaucoup plus qu'avant d'aller.

D'abord que nous restâmes seuls, je lui ai fait compliment sur son  
enjouement, l'assurant que c'étoit tout ce qu'il me falloit pour doi-  
guer de moi toute tristesse, et pour me faire passer avec elle des  
heures entières comme des minutes. Sois seulement généreuse  
avec moi, ma chère amie, des mêmes dons que tu m'as fait hier  
au soir — Je veux plutôt me donner, mon cher ami, et mon-  
rir cent fois que risquer de pouvoir te paroître ingrate. Tiens.  
Elle ôta alors son bonnet, elle laissa tomber sa chevelure,  
elle se défit du corset, et dant ses bras de la chemise, elle se  
montra à mes yeux amoureux comme nous voyons les ri-  
vages sur le plus beau tableau du Corège. Mais quand  
je l'ai vu reculer pour me faire place, j'ai compris qu'il ne  
s'agissoit plus de raisonner, et que l'amour exigeoit que j'ai-  
nisse le moment.

Je me suis précipité sur moi d'elle que sur elle, et la serrant  
entre mes bras j'ai collé mes lèvres sur les siennes. Une minute



après, elle détourna la tête, et ayant baissées ses paupières, j'ai cru qu'elle alloit s'endormir, je me mis alors éloigné un tant soit peu d'elle pour mieux contempler les inappréciables richesses <sup>que</sup> la fortune, et l'amour m'offroit, et dont je devois me rendre possesseur. M. M. dormoit: elle ne pouvoit pas en faire rien: blant: elle dormoit. Mais quand même elle en auroit fait semblant pouvois-je lui savoir mauvais gré de cette sur?  
Ou vrai, ou feint, le conseil d'un objet <sup>qui</sup> adoré dit à un amant qui raisonne qu'il devient indigne d'en jouir d'abord qu'il doute s'il lui <sup>soit</sup> ~~est~~ permis ou non d'en profiter. S'il est vrai il ne risque rien; s'il est feint peut il lui accorder une satisfaction <sup>moins</sup> juste, et moins honnête que celle de dévouer son propre consentement? Mais M. M. n'étoit pas capable de feindre. Les pavots de Morphée rendoient sa figure radieuse. Elle articuloit mal des mots que je ne pouvois pas comprendre: elle ne voit.

Je me détermine à me déshabiller, sans savoir si c'étoit pour me procurer un sommeil égal au sien, ou pour calmer mon ardeur m'emparant d'elle. Mais je n'ai pas tardé à savoir ce que je devois faire.

M'étant couché près d'elle, je ne crains pas de la réveiller la tenant entre mes bras: le mouvement qu'elle fit alors pour me venir au devant m'a convaincu qu'elle m'avoit son veu, et que tout ce que j'aurois pu faire n'auroit pu contribuer qu'à le rendre réel. J'acheve d'enlever sa fine chemise, et pour lors elle remue comme un enfant qui se sentant de mailloter respire. J'ai commis le dixième crime dans elle, et avec elle; mais avant l'extrémité elle ouvre ses beaux yeux. Ah! Dieu! s'écria-t-elle d'une voix mourante, c'est donc vrai.  
Après avoir prononcé ces mots, elle approcha sa bouche



142 245 237. 145  
de la mienne pour recevoir mon ame, me donnant la sienne.  
Sans cet heureux échange nous serions restés morts tous les deux.  
Quatre ou cinq heures après, nous veillant dans la même po-  
ture, et voyant la faible lumière du jour naissant mêlée à la pale  
qui sortoit des mèches charbonnées des bougies, nous apûmes l'  
un de l'autre tranquilles, et contents toute la serie de notre douce  
histoire. Mais nous en parlerons plus au long ce soir, me dit elle,  
habillons nous bien vite. Nous nous aimions, et nous avons couronné  
notre amour. Je me trouve à la fin délivrée de toutes mes inquié-  
tudes. Nous avons suivi notre destinée, obéissant aux preceptes de  
l'imperieuse nature. M'aimes tu encore? — Peux tu en douter?

Je te répondrai ce soir.

Je me mis habillée avec la plus grande vitesse; et je l'ai laissée  
au lit. Je l'ai vue rire lorsqu'elle alla ramasser sa chemise qu'elle  
ne se souvenoit pas de s'être dévêe.

Le soir arrivé chez moi à grand jour. Le duc qui ne l'étoit pas  
couché me donna une lettre de la { qu'il avoit reçue d'onde  
heures. J'avois manqué à son souper, et à l'honneur de l'ac-  
compagner jusqu'à Chambéry; mais je ne m'en étois pas seule-  
ment souvenu. J'en étois fâchée; mais je ne savois qu'y faire.  
J'ouvre la lettre, et je ne vois que six lignes; mais elles disoient  
beaucoup. Elle me conseilloit de n'aller jamais à Turin, car  
elle trouveroit là le moyen de se venger du sanglant affront  
que je lui avois fait. Elle me reprochoit la masque publique  
de meppis que je lui avois donnée à l'aller pas à son souper,  
dont elle s'appelloit de honorée.

Il étoit impossible que j'y allasse. J'ai déchiré son billet,  
je me mis fait coiffer; et je suis allée à la fontaine.

BnF  
MSS



Tout le monde commence par me faire la guerre sur ce que l'on ne m'avoit pas vu au souper de Madame Z, je me défends alléguant pour excuse mon système de santé qui ne me permettoit pas de souper; mais on i'en moque, on me dit qu'on s'avoit tout, et la maîtresse du marquis s'attachant à mon bras me dit sans façon que j'avois la réputation d'un inconstant; la politesse veut que je lui réponde que je n'avois pas ce vilain défaut; mais qu'en tout <sup>cas</sup> personne ne pourroit me le reprocher si j'avois l'honneur de servir une dame comme elle; mon compliment la flatte; et je me trouve repentant de le lui avoir fait d'abord que de l'avoir le plus gracieux elle me demande pourquoi je n'allois pas dîner quelque fois chez le marquis. Je lui réponds que je lui supposois des occupations; elle me dit qu'il n'en avoit pas; que je lui ferois plaisir, et elle finit par m'engager à y aller le lendemain, me disant par manière d'acquit qu'il dînoit tous jours dans la chambre à elle.

Cette femme étoit venue d'un homme de condition, assez jeune, jolie sans contredit, et possédant parfaitement le jargon de l'esprit; mais elle ne me venoit pas. Venant d'avoir ma dame Z, et étant parvenu au comble de mes desirs avec la nonne, je n'avois dans ce moment là la faculté de penser un seul instant à un nouvel objet. Je devois cependant faire semblant de ~~me croire~~ <sup>me croire</sup> fort heureux que cette <sup>dame</sup> me donnât la préférence sur tout autre. Elle demanda au marquis, si elle pouvoit retourner à l'amburge, et il lui dit qu'il des-voit finir une affaire avec la personne qui lui parloit, et que je pouvois l'accompagner. Elle me dit chemin faisant que



143 144 145  
si madame } n'avoit pas partie, elle n'avoit pas osé  
prendre mon bras. Je ne pouvois lui répondre <sup>qui en</sup> que biaisant, car  
je ne voulois m'engager avec elle d'aucune façon. J'ai dû malgré  
cela monter avec elle dans la chambre, où j'ai dû m'asseoir,  
et où, n'ayant <sup>dormi</sup> que très peu dans la nuit précédente, il m'est  
arrivé de bâiller. Je lui en ai demandé mille pardons lui  
jurant que j'étois malade; et elle l'a cru. Je me serois <sup>me</sup> guéri  
et endormi, si je n'avois mis dans mon nez un peu d'essence, qui  
me faisant éternuer me tint éveillé par force.

Le marquis arriva, et se montrant bien aise de <sup>me</sup> se trouver  
avec elle, il me proposa une partie de quinze. Je l'ai prié de  
me dispenser; et madame dit en riant que pourvu qu'il s'été-  
ner ainsi il m'étoit véritablement impossible de jouer. Nous  
descendîmes à dîner, et je me mis facilement à l'engager  
à leur faire la banque, étant aussi piqué de la perte de la veille.  
Je la leur ai faite, comme toujours, de cinq cent louis, et vers  
les sept heures j'ai annoncée à toute la compagnie la der-  
nière taille malgré que ma banque s'étoit diminuée de  
deux tiers. Mais le marquis, et deux autres forts joueurs s'  
étant mis à l'entreprise de me faire sauter, la fortune me  
favorisa si fort qu'à la fin je me mis trouvé refait, et vainqueur  
de deux ou trois cent louis. Je mis parti promettant à la  
compagnie de faire la même banque le lendemain. Toutes  
les dames avoient gagné pareille. Desarmoires avoit ordre  
de ne jamais congeler leur jeu tant qu'il ne le venoit pas  
gros. Après avoir été déposer ma somme dans ma chambre,  
et avoir dit à Le-due que je passerois la nuit dehors je mis allé  
chez mon nouvel idole tout mouillé d'une pluie forte qui

BnF  
MSS



m'a surpris à moitié chemin.

J'ai trouvé mon amour habillé en religieuse, étendue sur le lit à la Romaine. La paysanne, après m'avoir essuyé tant qu'elle put, s'en étant allée, j'ai demandé à M. M. pour quoi elle ne m'avoit pas attendu au lit — Je ne me mis ja mais portée si bien, mon cher ami, à une petite incommodité près, qui me durera encore, à ce que ma sage femme m'a dit, cinq ~~semaines~~ semaines. Ainsi je me mis levée pour souper assise à table. Si cela te fera plaisir nous irons nous coucher après — Mais cela te fera plaisir aussi, j'espère — Hélas! Je mourrai je crois, quand je me verrai au moment de devoir te quitter — Vieux avec moi à Rome, et laisse moi faire. Tu deviendras ma femme. Nous nous rendrons heureux jusqu'à la mort — Je ne pourrai jamais m'y déterminer, et je te prie de ne plus m'en parler. Dans la certitude où j'étois de passer la nuit avec elle nous passâmes une heure dans des propos agréables. À la fin de notre souper la paysanne lui remit un paquet, et nous souhaita la bonne nuit. Je lui ai demandé ce que le paquet contenait, et elle me dit que c'étoit le présent qu'elle m'avoit promis, son vrai portrait; mais que je ne devois le voir que lorsqu'elle seroit allée se coucher. Étant curieux, et impatient de le voir je lui ai dit que c'étoit un caprice; et elle me répondit que je l'approuverois.

J'ai voulu la déshabiller moi même, et lui ôter son bonnet, et quand elle fut couchée, elle ouvrit le paquet, et elle me donna un velin, où je l'ai vue très ressemblante, toute nue, et dans la même posture où étoit M. M. dans le portrait



que je lui avois déjà donnée. J'ai applaudi l'habile peintre qui <sup>144</sup> l'avoit si bien copiée n'ayant changée que la couleur des yeux, <sup>149</sup> et des cheveux. Il n'a rien copié, me répondit-elle, car il n'en auroit pas eu le temps. Il lui a seulement fait des yeux noirs, et des cheveux comme les miens, et la toison plus touffue. Ainsi tu peux actuellement dire d'avoir dans un seul portrait l'image de la première, et de la seconde M. M. qui à juste titre doit se faire oublier la première, qui est aussi <sup>dan le portrait de cent,</sup> disparue, comme voila habillée en religieuse avec des yeux noirs. Repre : rentée ainsi je peux me laisser voir de tout le monde — Tu ne saurois croire combien ce cadeau m'est cher. Conte moi mon ange comment tu as pu faire exécuter si bien ton projet. — Je l'ai communiqué hier au matin à la payzanne, qui me dit qu'elle avoit un fils de lait à Annesi qui apprenoit à peindre en miniature; mais qu'elle ne l'en renvoyoit que pour lui donner la commission de porter les deux miniatures à Geneve au plus habile de tous les peintres en ce genre, qui pour quatre ou six louis feroit la métamorphose sans perdre le moindre temps dans l'espace de deux ou trois heures. Je lui ai confiés les deux portraits, et les voila faits à la perfection. Apparemment elle ne les a reçus que lorsque tu as vu qu'elle me les a remis. Demain matin tu pourras savoir d'elle même encore plus en détail la jolie histoire — La payzanne est une femme essentielle; et je dois la rembourser. Mais dis moi pourquoi tu n'as pas voulu me donner ton portrait avant de le déshabiller. Puis-je en deviner la raison? — Quine la — Pour que je puisse sans différer te me le donner la même posture où tu



es peinte — Précisément — la belle idée est de l'amour; mais  
à ton tour tu dois attendre que je me deshabille aussi.

Nous trouvant ainsi tous les deux dans le divin costume de l'in-  
nocence, j'ai placée M. M. comme on la voyoit sur le velin, et elle  
s'en complut. Devinant ce que j'allois faire, elle ouvrit ses bras, quand  
je lui ai <sup>dit</sup> d'attendre un moment, car j'avois aussi dans un pagiot  
quelque chose qui devoit lui être chère.

Je tire alors hors de mon portefeuille un petit habit d'une peau  
très fine, et transparente de la longueur de huit pouces, et sans issue,  
qui avoit à guise de bouton à son entrée un étroit ruban couleur  
de rose. Je le lui présente, elle le contempe, elle rit, et elle me  
dit que je m'étois servi d'habits égaux à celui-là avec sa sœur  
venitienne, et qu'elle en étoit curieuse. Je vais la chauffer moi  
même, me dit elle, et tu ne saurois croire combien la satisfaction  
que je reçois est grande. Dis-moi pourquoi tu ne l'en es pas  
servi la nuit passée? Il me semble impossible de n'avoir pas  
conçu. Malheureuse! Que ferai-je dans quatre ou cinq mois

— Ma chère amie, le parti que nous devons prendre est de ne  
pas y penser, car, si le mal est fait, il n'y a plus de remède. Ce que  
je peux cependant te dire c'est que l'expérience, et un raisonne-  
ment conforme aux lois connues de la nature peuvent nous faire  
espérer que ce que nous finies hier dans l'ivresse de nos sens  
n'aura pas la conséquence que nous craignons. On dit, et on l'a  
écrit qu'on ne peut pas ~~les~~ craindre avant une certaine oppres-  
sion que tu n'as pas encore eue, je crois — Tu crois juste —  
Ainsi éloignons de nous cette terreur panique qui dans le mo-  
ment ne peut que nous être funeste — Tu me consoles entie-  
rement. Mais en conséquence de ce que tu viens de me dire, je ne



145 251 243 (51)  
comprenez pas pourquoi tu crains aujourd'hui ce qu'on pouvoit ne pas  
craindre hier. Te suis dans le même cas — L'événement, mon ange,  
a souvent données des démenties aux plus savaus physiiciens en dépit  
de leurs prétendues expériences. La nature est plus savante qu'eux;  
gardons nous de la défier, et pardonnons nous si nous l'avons défiée  
hier — J'aime à t'entendre parler en sage. Soit. Soyons prudents.  
Te voila caparaçonné par mes mains. C'est à peu près la même  
chose; mais malgré la finesse de cette peau, et la transparence ce  
petit personnage en marque me plaît moins. Il me semble que cette  
enveloppe le dégrade, ou me dégrade: l'un, ou l'autre — L'  
un, et l'autre, mon ange: mais dissimulons nous dans ce mo-  
ment certaines idées speculatives qui ne peuvent que nous faire  
perdre du côté du plaisir — Nous le rattrapperons bien vite tout  
pur: laisse moi jouir à présent de ma raison, à la quelle je n'ai ja-  
mais lâché la bride sur cette matière: c'est l'amour qui a inventés  
ces petits habits; mais il a eu besoin de s'allier avec la précaution; et  
il me semble que cette alliance a dû l'ennuyer, car elle n'appartient  
qu'à la sombre politique — Hélas! C'est vrai. Tu m'étonnes. Mais,  
ma chère amie, nous philosopherons après — Attends encore un mo-  
ment; car je n'ai jamais vu un homme, et j'en ai vu jamais  
trouvé tant curieuse qu'à présent. J'auerois dit, il y a dix moi, que  
c'est le diable qui a inventés ces bonnets, et aujourd'hui je trouve  
que l'inventeur n'a pas été le diable, car si le bonnet... s'en fût  
venu il ne m'aueroit pas exposée à perdre l'honneur, et la vie. Mais  
dis moi, je t'en prie, comment on laisse exister en paix les impudens  
tailleurs qui font ces bonnets, car enfin ils doivent être connus, et  
cent fois excommuniés; <sup>ou</sup> soumis à des grosses amendes, et à des  
peines corporelles; ils sont juifs, comme je le crois. Viens. Celui  
qui t'a fait celui ci t'a mal pris la mesure. Ici il est trop étroit; ici  
trop large; c'est mesquin un cintre; il est fait pour un corps arqué. Quel



sot, ignorant dans son métier ! Mais qu'est-ce que je vois ! — Tu me fais rire. C'est ta faute. Palper, palpser. Voilà ce qui devoit arriver. Je l'ai prévu — Tu n'a pas pu attendre encore un moment. Et tu pour-  
rais toujours ; j'en suis fâchée, mon cher ami ; mais tu as raison. Oh mon Dieu ! quel dommage ! — Oh ! N'y a pas grand mal — Comment il n'y a pas grand mal ! Malheureuse ! M'est mort. Tu ris ? — Laisse  
moi rire ; car ton alarme m'enchanté. Tu verras dans un moment ce  
petit bon homme ressuscité, et si plein de vie qu'il en mourra plus  
si facilement — C'est incroyable.

Le l'été, je le mets à part, et je lui en présente un autre qui lui  
plait d'avantage, parce qu'elle le trouve plus fait à ma taille, et  
elle éclate de rire quand elle voit qu'elle <sup>peut</sup> me l'adapter. M.M.  
ne connoissoit pas ces miracles de la nature. Son esprit, étroi-  
tement serré, étoit avant de m'avoir connu dans l'impossi-  
bilité de pénétrer au vrai : à peine élargi, l'élasticité du  
verroit qu'il avoit en lui-même avoit franchies ses bornes  
avec toute la rapidité de sa nature pour aller en suite  
plus doucement. Elle me dit que si l'habit venoit à se pen-  
ser au bout pendant l'action il rendroit la précaution inutile.  
Je l'ai convaincue de la difficulté de cet accident ; je l'ai in-  
formée qu'on feroit ces petites bourses en Angleterre, qu'on les  
achetoit au hasard à l'égard de la grandeur, et je lui ai dit où  
l'on trouvoit cette peau. Après tous ces discours, nous nous livra-  
mes à l'amour, puis au sommeil, puis encore à l'amour jus-  
qu'au moment de retourner à mon logis. La paysanne me  
dit que son fils de lait n'avoit dépensé que quatre louis, et qu'elle  
lui avoit fait présent de deux. Je lui en ai donné deux.

J'ai dormi jusqu'à midi, me disant d'aller déjeuner  
chez le marquis de Ricé ; mais je le lui ai fait dire. Sa mai-  
tresse me banda pendant tout le dîner ; mais elle s'adormit,



146 253 153  
quand je me mis à faire engager par elle à faire la banque; mais voyant qu'elle jouoit gros jeu, je ne l'ai pas laissée faire: ainsi j'ai été une corrigée deux ou trois fois, elle alla se retirer dans sa chambre; mais son ami gagna, et je perdis lorsque le silencieux, duc de Robur arriva de Genève avec Schmit son gouverneur, et deux autres anglois. Il vint à la banque me disant par autre chose qu'oudioudou, et il joua, excitant ses deux amis à faire la même chose. Après la taille, voyant ma banque à l'ago: nie, j'ai envoyé le duc à ma chambre pour qu'il m'apporte ma cassette, d'où j'ai tiré cinq rouleaux de cent louis. Le marquis de Prié me dit froidement qu'il étoit de moitié avec moi, et je l'ai avec la même froideur prié de me dispenser d'accepter son offre. Il promettoit à porter son s'être offensé de mon refus, et quand j'ai mis bas les cartes pour finir il se trouva en gain de presque deux cent louis; mais la plus part des autres ayant perdu, et principalement un des deux anglois, n'ayant je me mis trouvé avec plus de mille louis. Le marquis demanda du chocolat dans ma chambre pour le lendemain, je lui ai répondu qu'il me fera honneur. Après avoir reconduit le duc chez moi avec ma cassette, je mis allé à ma chaudière avec content de ma journée.

BnF MSS  
J'ai trouvé mon nouvel ange avec un caractère de tristesse sur sa jolie figure. Une jeune paysan, me dit elle, neveu de mon loterie, et très discret, à ce qu'elle m'assure, et qui connoit une converse de mon couvent, est arrivé de Chamberi, il y a une heure, et lui a dit qu'il voit au de la même converse ~~qui~~ <sup>qui</sup> après demain deux converse partiroient à la poêle du jour pour venir ici me prendre, et me reconduire au couvent. Voilà toute la raison de ma tristesse, et de mes pleurs —



Elle ne devoit les envoyer qu'en huit ou dix jours — Elle s'est  
lâtée — Nous sommes malheureux même dans les tombeaux.  
Détermine toi. Allons à Rome — Non. J'ai assez vécu. Fais-moi  
retourner à mon tombeau.

Après notre souper j'ai dit à la parraine qu'elle devoit en-  
voyer son neveu à Chambéry, et lui donner ordre de partir, et  
retourner chez elle dans le même moment que les converses  
partiroient : il seroit ainsi arrivé chez nous avant que deux  
heures au moins avant aller : j'ai promis à mon ange de res-  
ter avec elle jusqu'à leur arrivée. J'ai ainsi dirigée sa tri-  
este ; mais je l'ai quittée à minuit pour être chez moi le ma-  
tin, m'étant engagé de donner à déjeuner au marquis, qui  
vint avec sa maîtresse, et deux autres dames accompagnées  
de leurs amis.

Outre le chocolat, je leur ai donné tout ce que j'ai pu in-  
venter, et qui peut appartenir à un roi d'autrefois, et après  
cela j'ai ordonné à la-due de fermer ma chambre, et de dire  
à tout le monde que j'étois indisposé, et occupé à écrire dans  
mon lit forcé à ne recevoir personne. Je lui ai dit que je resté-  
rois dehors toute la journée, la nuit, et tout le lendemain.  
Je lui ai enfin ordonné de n'attendre jusqu'à mon retour, ne  
quittant ma chambre que lorsqu'il ne pourroit pas s'en dispenser.  
Je suis allé dîner avec ma passion déterminée à ne la quitter qu'à  
une demi heure avant l'arrivée des converses.

Quand elle me vit, et qu'elle eut que je ne la quitterois plus  
qu'à une demi heure avant l'arrivée des deux femmes que l'ab-  
bessé lui enverroit, elle se mit de joie. Nous enfantâ-  
mes le projet de nous passer d'aller dîner ; mais de souper délicatement,  
et d'aller nous coucher après, pour ne nous lever que lorsque le



jeune homme viendrait nous annoncer l'arrivée des deux <sup>147</sup> 155  
255  
nonnes. Nous en avertîmes donc l'instant la paysanne qui trouva  
notre pensée sublime.

Nous ne trouvâmes pas les heures longues. La matière de  
parler ne manque jamais à deux amans <sup>sont eux mêmes les</sup> puisqu'il ~~parlent~~  
<sup>sujets de leurs discours.</sup> Après un souper très délicat, nous passâmes douze heures  
au lit faisant l'amour, et tour à tour dormant. Le lendemain  
après avoir dîné nous nous recouchâmes, et à quatre heures la  
paysanne monta pour nous dire qu'à dix les conversees arriveroient.  
Nous prîmes alors l'un de l'autre tous les conseils que nous pûmes,  
et j'ai caché le dernier de mon sang. Si la première M. M. l'  
avait vu, la seconde devoit le voir aussi; et elle en fut effrayée;  
mais je l'ai facilement calmée. Je l'ai priée de me garder cin-  
quante louis, l'assurant que j'irois les reprendre à la grille  
avant que deux ans s'écoulent, et elle connut la raison qui l'  
empêchoit de me refuser ce plaisir. Elle employa le dernier quart  
d'heure à verser des larmes, et j'en ai retenu les miennes que pour  
ne pas augmenter sa douleur. Après avoir promis à la paysanne  
que je la reverrais le soir du lendemain, je suis retournée chez moi,  
où je me suis couchée pour me lever à la pointe du jour, et aller au  
chemin de Chamberi. A un quart de lieue d'Aix, j'ai vu mon  
ange qui alloit à pas lents, et les deux béguines qui au nom de Dieu  
me demandèrent l'aumône. Je leur ai donné un louis, et le bon  
voyage. M. M. ne me regarda pas.

Retournant sur mes pas, je suis allée chez la paysanne, qui me dit  
que M. M. étoit partie à la pointe du jour ne lui recommandant au-  
cune chose que de me dire qu'elle m'attendoit à la grille. Après a-  
voir donné à son neveu tout l'argent blanc que j'avois, je suis allée  
faire lier sur ma voiture tout mon bagage, et je serois partie d'  
abord, si j'avois eu des chevaux. Je fus sûr d'en avoir à deux heu-  
res. Je vais à l'auberge, et je monte chez le marquis pour prendre



congé. Je trouve la maîtresse toute seule. Je lui dis que je devois partir à deux heures, elle me répond que je ne partirois pas; que je lui ferois le plaisir de rester là encore deux jours. Je lui dis que j'étois très sensible à son empressement; mais qu'une affaire de la plus grande importance m'obligeroit à partir. Me disant toujours que je devois rester, elle se met debout devant un grand miroir, et elle délace son corset pour le laver mieux après avoir arrangé sa chemise. Devant ce manège, elle me laisse voir des globes faits pour rendre vaine toute résistance; mais je fais semblant de ne pas les voir. Je voyois un projet fait; mais j'étois décidé à l'éventer. Elle met un pied sur le bord du canapé où j'étois assis, et sous prétexte de se mettre une jarrettière au dessus du genou elle me laisse voir une jambe faite au tour, et tantôt ~~montant~~ à l'autre elle me laisse entrevoir des beautés qui m'auroient dompté si le marquis ne fût pas survenu. Elle me propose un quinze à petit jeu, la dame veut être de moitié avec moi, j'ai honte à le refuser: elle s'assied près de moi: elle lui feroit le service. Quand on vint dire qu'on avoit servi, j'ai qui se perdant quarante louis. Madame me dit qu'elle m'en devoit vingt. Au dessus le duc m'annonce ma voiture à la porte. Le même jour madame me dit qu'elle me devoit vingt louis, elle veut me les payer, et elle m'oblige de l'accompagner à sa chambre.

D'abord que nous y sommes, elle me dit sérieusement que si je passais la déshonorer, puisque toute la compagnie s'avoit qu'elle y étoit engagée à me faire rester. Elle me dit qu'elle ne se croyoit pas faite pour être méprisée, elle me jure sur le canapé, et elle retourne à la charge tant de nouveau devant moi ses maudites jarrettières. Ne pouvant pas nier de voir ce qu'elle avoit que je voyois, je loue tout, je touche, je baise, elle se laisse tomber sur moi, et elle devient fière quand elle trouve la marque infailible de ma sensibilité; elle me promet, costant la bouche sur la mienne, d'être toute à moi le lendemain. Ne sachant plus comment faire pour me délivrer, je la romps de la parole, et je lui dis que j'allois faire d'acheter précisément dans le moment que le marquis sortoit. Je descends comme si c'étoit pour revenir, l'entendant me dire qu'il étoit me donner ma revanche. Je ne lui réponds pas. Je sors de l'auberge; je monte dans ma voiture; et je pars.



Bv VII

1760

Chap. II

(orig. Chap. X)



pages 257 à 284



Ms. B. 11

Chap. II

(Comp. Chap. X)

Ms. B. 11











Les filles du concierge. Les horoscopes  
Mademoiselle Roman.

Je ne me suis arrêté à Chamberi que pour changer de chevaux, et suis arrivé à Evreux où ayant intention de m'y arrêter huit jours, et me voyant mal logé je n'ai pas fait délier mes mules. J'ai trouvées à la porte toutes les lettres que j'attendais entre les quelles une de madame d'Urfé, qui contenait une autre adressée à un officier <sup>Baron de</sup> nommé Valenglar. Elle me disait qu'il étoit savant, et qu'il me présenteroit à toutes les bonnes maisons de la ville. Je vais d'abord trouver cet officier, <sup>qui</sup> après la lecture de la lettre s'offre à mon service en tout ce qui dépendroit de lui. C'étoit un aimable homme d'un certain âge, qui quinze ans avant ce temps là avoit été ami de madame d'Urfé, et beaucoup plus de la princesse de Gondreville sa fille. Je l'ai mis de me trouver un bon gîte, car à l'au-berge j'étois fort mal. Après y avoir un peu pensé, il me dit qu'il pourroit me faire loger dans une maison magnifique hors de la ville, où je verrois l'hôtel ~~particulier~~ <sup>particulier</sup> ~~de la ville~~ <sup>de la ville</sup>. Le concierge étoit cuisinier, et pour avoir l'avantage de me faire la cuisine, il me loge-roit pour rien, car la maison étant à vendre il espéroit de trou- ver celui qui en deviendrait amoureux, et l'achèteroit. Elle appartenoit à la veuve de je ne me souviens pas quel pre- sident. Nous allons la voir; je prends un appartement de trois pièces, je lui ordonne à supper pour deux l'avertissant que



j'étois friand, gourmet, et point du tout avare. Je prie en même temps M. de Valenglar de vouloir bien souper avec moi. Le concierge me dit que si je ne me trouverois pas content je la lui disois: il en d'abord envoyé à l'auberge un homme avec mon billet, où j'ordonnois à ce-due de passer à mon nouveau logement avec tout mon bagage: ainsi me voilà bien logé. Je vois rez de chaussee trois charmantes filles, et la femme du concierge qui me font la reverence. M. de Valenglar me mene au concert me disant qu'il me presenteroit à tout le monde. Je l'ai mis de ne me présenter à personne me réservant à lui dire, quand j'en vois une des dames, quelles seroient celles qui m'inspireroient le desir de les connoître.

La seule qui me frappa dans toute la grande compagnie fut une jeune, et grande demoiselle à l'air modeste, brune, tres bien faite, et mise tres simplement. Cette fille tres intéressante, après avoir glissés ses beaux yeux sur moi une seule fois, s'obstina à ne plus me regarder. Ma vanité me fit d'abord penser que ce n'étoit que pour me laisser en pleine liberté d'examiner la regularité de sa beauté. Ce fut sur cette fille que j'ai jeté dans l'instant un regard, comme si toute l'Europe ne fut que le serail destiné à m'en plaire. J'ai dit à Valenglar que je voudrois faire connoissance avec elle: il me repondit qu'elle étoit sage, qu'elle ne recevoit personne, et qu'elle étoit fort pauvre. Ces trois qualités augmentent mon envie. Je vous assure qu'il n'y a rien à faire. C'est ce que je desire. Sortant du concert je vous présenterai à la tante que voilà.

Après m'avoir fait cet honneur il vint souper avec moi. Le concierge cuisinier me parut le pendant de se-bel. Il me fit re-



151 259 261  
159

venir à table par ses deux filles qui étoient jolies comme des  
coeurs, et j'ai vu Valengard enchanté de me voir content; mais je  
l'ai vu fâché quand il vit en cinq fois quinze estrées. Cet homme,  
me dit-il, se moque de vous, et de moi — Cet homme, lui repon-  
dit-je, a deviné mon goût. N'avez vous pas trouvé tout excellent  
— C'est vrai. Mais.... — Ne craignez rien. J'aime la dépense —  
Excusez donc. Je desire que vous soyez content.

Il nous donna des vins exquis, et au dessert du ratafiol supérieur  
au vinat des Mures que j'avais eu chez Soufflot dix sept ans avant  
ce tems là. Quand il monta à la fin du souper, je lui ai dit en  
présence de ses filles qu'il méritoit d'être le premier cuisinier de  
Louis XV. Faites toujours comme cela, et même mieux si vous  
le pouvez; mais faites que j'aie la carte toujours le lendemain  
matin. — C'est juste. Je vous prie aussi de me donner tou-  
jours des glaces, et de mettre sur ma table deux flambeaux  
de plus. Je vois là des chandelles, si je ne me trompe, et je ne  
veux pas en voir. Je suis venitien — C'est la faute, monsieur,  
de votre valet de chambre, qui se disant malade, s'est mis au lit;  
mais <sup>après avoir</sup> ~~il est~~ bien sougé — Il est malade imaginaire — Il a  
mis ma femme de vous faire demain matin du chocolat qu'il  
lui a donné; mais je le battrai moi-même.

Valengard étonné, et tout content me dit qu'apparemment  
Madame d'Urfé s'étoit moquée de lui lui recommandant mon eco-  
nomie. Nous restâmes à table jusqu'à onze heures causant, et  
vidant une bouteille de la divine liqueur de Grenoble. Elle  
est composée d'eau de vie, de sucre, de cerises, et de coriandre.  
Je l'ai ramenée le conduisant jusqu'à ma voiture qui le ramè-  
na chez lui; je l'ai mis d'être coir, et matin mon commercial,  
et il me le promet excepté les jours qu'il seroit de garde. Je lui ai



donné en souvant ma lettre de change sur Zapata que j'ai endossé à la présence avec le nom de Seingalt sous lequel madame d'Uzé m'annonçoit. Il m'assura qu'il me la feroit escompter le lendemain; et il m'a tenu parole. Un banquier me porta à neuf heures quatre cent Louis. J'en avois treize cent dans ma cassette. J'avois toujours peur d'épargner. Je venais le plus grand plaisir songeant que Valengard eniroit tout ce qu'il avoit vu et entendu à l'avance madame d'Uzé qui avoit la rage de me pecher toujours l'économie. J'ai si rentré dans mon appartement quand j'ai vu les deux filles du concierge. Le duc n'a pas attendu que je lui dise qu'il devoit trouver un prétexte pour se dispenser de me venir. Il savoit que quand dans les maisons où je logeais il y avoit des jolies filles je ne voyois pas avec plaisir à ma présence.

Voyant ces deux filles, qui avoient l'apparence d'être très honnêtes, empressées à me venir avec l'air de la plus grande confiance, le caprice me vint de les convaincre que je la méritois. Elles me déchaussèrent, elles me coiffèrent de nuit, et elles me passèrent en tout honneur la chemise. Quand je fus couché, je leur ai dit de m'enfermer, et de me porter mon chocolat à huit heures.

Je ne pouvois pas m'empêcher de descendre en moi-même pour me trouver heureux. Parfaite santé à la fleur de mon âge, sans nul devoir, sans avoir besoin de prévoir, pourvu de beaucoup d'or, ne dépendant de personne, heureux au jeu, et favorablement accueilli des femmes qui m'interrojoient, je n'avois pas tort de me dire saute marquis.

Je me suis endormi pensant à la demoiselle qui m'avoit frappé si fort au concert. Certain de faire connoissance avec elle j'étois curieux de voir ce qui en arriveroit. Elle étoit sage, et pauvre, et moi sage, et riche: elle ne devoit donc pas mériter mon amitié.



Le lendemain à huit heures, je vois ma porte s'ouvrir, et une des deux filles du concierge qui me porte mon chocolat me disant que le duc avait eu la fièvre, et que sa cousine alloit lui porter un bouillon à son lit. Je trouve mon chocolat très bien fait, je lui demande son nom, elle me répond qu'elle s'appelloit Rose, et sa sœur Manon, et la voilà avec ma chemise qu'elle avait repassée. Je la remercie, et lui dis qu'elle ne devoit ~~pas~~ s'incomoder, pour me repasser les chemises à dentelle. La gentille Manon me dit en rougissant qu'elle coiffait son père, et Rose me dit en riant qu'elle le rasoit; ainsi, leur répondis-je, vous aurez toutes les deux la même bonté pour moi jusqu'à la guérison de le duc.

Curieux de me voir rasé par cette fille, je me lève à la hâte, tandis qu'elle va chercher de l'eau chaude. Manon arrange sur ma toilette poudre, pommade, et tout ce qu'il lui falloit. Rose revient, et après s'être acquittée à merveille, je lui offre mes étrennes lui présentant ma figure rasée, et lavée dans le moment; elle ne pouvoit pas être plus propre. Elle ne me comprend pas; je lui dis d'un ton sérieux quoique doux qu'elle me mortifieroit, si elle refusoit de m'embrasser. Elle s'excuse avec un fin rousire, ~~me disant~~ <sup>me disant</sup> que ce n'étoit pas la mode à Grenoble; j'insiste; je lui dis qu'elle ne me raserait plus; son père entre avec la carte, il entend la question, il dit que c'étoit la mode à Paris, qu'elle l'embrassoit aussi après l'avoir rasé, et qu'elle devoit être avec moi aussi polie qu'elle l'étoit avec lui. Elle m'embrassa alors avec un air de soumission qui fit rire Manon. Ton tour viendra, lui dit-il, après que tu auras accommodé tes cheveux.

Bnf MSS

C'étoit le vrai moyen de ne ~~pas~~ <sup>me</sup> faire rien rabattre de son compte; mais cela ne lui auroit pas été nécessaire, car je l'ai trouvé honteux, et ne lui ayant rien rabattu je l'ai vu partir très content. Je lui ai assigné un prix fixe pour l'avenir ne voulant pas avoir l'embarras d'examiner un compte tous les jours. Manon me coiffa aussi bien que ma ~~bonne~~ <sup>seule</sup> gouvernante, dont



162 254  
262

je me souvenois toujours avec plaisir, et m'embrassa après se montrant moins gênée <sup>que</sup> sa sœur. J'ai très bien auguré de toutes les deux. Elles perdirent quand elles virent le banquier qui s'annonça me disant qu'il me portoit quatre cent louis.

Le banquier qui étoit un jeune homme, me dit, après m'avoir comptée la somme, que m'étant logé dans cette maison, je devois me trouver heureux — Certainement, lui répondis-je, car ces deux sœurs sont charmantes — Et leur cousine est encore plus jolie. Elles sont sages — Et je les crois aussi à leur aise — Leur père a deux mille livres de rente : elles deviendront femmes de marchands; et elles seront <sup>de</sup> maitresses choisir.

Après son départ, je devenois curieux de voir la cousine. Je vois le concierge : je lui demande où étoit la chambre de Le-due, et il me montre la porte. J'entre; et je la vois au lit en robe de chambre, un livre à la main, et avec une face qui ne ressembloit pas à celle d'un malade. Qui as-tu donc! — Te m'en donne. Je suis devenu malade hier d'abord que j'ai vu ces trois princesses qui valent bien la gouvernante de Sologne, qui n'a pas voulu que je l'embrasse. On me fait cependant un peu trop attendre un bouillon — Monsieur Le-due, tu es un faquin — Voulez-vous que je guérisse? — Je veux voir cette comédie finie, car elle m'ennuie.

Je vois arriver le bouillon porté par la cousine. Je trouve que le banquier avoit raison. Je remarque que servant Le-due elle avoit un air de maitresse, tandis que mon espagnol n'avoit l'air que de ce qu'il étoit. Je dînerai dans mon lit, lui dit-il, — Vous serez servi. Elle s'en va. Elle fait la princesse, me dit-il; mais elle ne m'en impose pas. Vous la trouvez jolie, n'est-ce pas? — Je la trouve insolent. Tu fais le singe; et tu me déplaît. Fais-toi, et viens me servir à table. Après tu mangeras seul, et on te respectera; mais tu ne logeras plus dans cette chambre. Le concierge te dira où tu trouveras ton lit.

Rencontrant cette cousine en sortant, je lui dis que j'étois jaloux de l'honneur qu'elle feroit à mon valet, et qu'ainsi je la priois de ne plus s'en donner la peine. Après cela j'ai dit au concierge de le faire con-



cher dans un cabinet où je puisse le sonner la nuit si j'ai besoin de toi.  
Je lui ai écrit jusqu'à l'arrivée de Valenglar.

Je l'ai reçu l'embrassant, et le remerciant de m'avoir logé comme je le desirois. Il me dit qu'il venoit de faire une visite à la dame à laquelle il m'avait présentée. Elle étoit femme d'un avocat qui s'appelloit Morin, et tante de la demoiselle qui m'avait intervenue; qu'il le lui avait dit, et qu'elle lui avait promis ~~qu'elle feroit venir~~ <sup>de l'envoyer chercher, et de le faire rester</sup> ~~qu'elle feroit venir~~ avec elle toute la journée.

Après avoir fait excellente chère, nous allâmes chez madame Morin qui me reçut avec l'aisance parisienne. Elle étoit mère de sept enfans qu'elle me présenta. Sa fille aînée qui avoit douze ans, et qui n'étoit ni jolie, ni laide, me parut en avoir quatorze, et je le lui ai dit. Elle alla alors chercher un petit livre dans lequel elle me fit lire l'année, le jour, l'heure, et la minute de sa naissance. Voyant cette exactitude, je lui demandai, si on avoit tiré l'horoscope; elle me répondit qu'elle n'avait trouvé personne capable de lui faire ce plaisir. Je lui expliquai qu'il étoit toujours permis; et Dieu a voulu que je lui ajoute que ce seroit moi <sup>qui le lui</sup> feroit ~~avec elle~~.

Dans cet instant M. Morin entra, elle me le présenta, et après les politesses d'usage, elle retourna sur le propos de l'horoscope. Cet homme me dit sagement que l'astrologie judiciaire est une science si non fautive, du moins très suspecte, qu'il y avoit donné dedans quelque temps; mais qu'à la fin il l'avoit quittée se contentant des vérités non douteuses que lui apprenoit l'astrologie. Valenglar qui croyoit à l'astrologie lui lire combat; et en attendant je copie le moment de la naissance de mademoiselle Morin. Son père sourit baillant la tête, et je vois sa pensée; mais je suis bien loin de me le dire. Je m'étois déterminé ce jour-là à devenir astrologue.

Mais voilà la belle demoiselle qui entre, et sa tante qui me la présente par le nom de Roman-Couvier fille de sa sœur. Elle



l'informe tout de suite de l'ardent desir de la connoître qu'elle m'a-  
voit inspiré au concert. Elle ne répond qu'en rougissant, me faisant  
une belle reverence, et baillant des yeux noirs dont je ne me sou-  
venois pas d'avoir vus les plus beaux. Elle avoit l'âge de dix sept  
ans, la peau tres blanche, le cheveux noirs avec tres peu de  
poudre, la taille avantageuse, les dents superbes, et une bouche  
le gracieux rive de la modestie alliée à la complaisance.

Après plusieurs propos de societé M. Morin étant allé à ses  
affaires on me proposa un quadrille où on trouva mon mal-  
leur incroyable ayant perdu un louis. J'ai trouvé dans mada-  
moiselle Romane un esprit sage, sans fard, sans brillant, et sans  
aucune pretention; une gaieté toujours egale, et une adresse ad-  
mirable à faire sembler de ne pas entendre dans la repartie un  
compliment trop flatteur ou un bon mot qu'elle n'auroit pu re-  
lever que se montrant instruite de ce <sup>qu'elle devoit faire sembler d'ignorer</sup> ~~qu'elle devoit faire sembler d'ignorer~~  
Habillée tres proprement, elle n'avoit sur elle rien de ce superflu  
qui indique une certaine aïance, point de boucles d'oreilles, point  
de bague, point de montre; elle n'avoit au cou qu'un ruban noir  
d'où pendoit une petite croix d'or. Sans cela je ne me serois pas  
permis de regarder sa belle gorge qui n'excedoit en rien, et que la  
mode, et l'éducation l'avoit habituée à se laisser voir un tiers  
avec la même innocence qu'elle laissoit voir à tout le monde  
se jouer où les roses se mêloient au lis. Examinant son madrilien  
pour deviner si je pouvois esperer je n'y ai pu rien comprendre:  
elle ne fit aucun mouvement, elle ne me donna aucune réponse  
faite pour me donner la moindre esperance; mais elle ne me  
donna non plus jamais le moindre motif de desesperer. <sup>Une petite</sup> ~~une petite~~  
Demarthe m'a cependant fait un peu esperer. Pendant le souper  
~~demarthe m'a cependant fait un peu esperer. Pendant le souper~~  
~~la balance de cette que de brisant le fard qui l'avoit~~  
~~l'air de se qu'on sous le pretexte d'accommoder la seniette, ja lui ai servie~~



154 265 163  
la culotte sans avoir trouvé sur la figure rien qui pût indiquer qu'elle  
désapprouvait la liberté que j'avois prise. J'ai prié toute la compagnie à  
venir le lendemain dîner et souper chez moi, avertissant madame Monin  
que je ne restois pas, et qu'ainsi elle pourroit se servir de ma voiture qui se-  
roit à la porte pour attendre sa commodité. Après avoir mis Valen-  
tine chez lui, je suis allé à mon logis faisant des châteaux en Es-  
pagne sur la conquête de mademoiselle Roman.

J'ai d'abord averti le concierge que le lendemain nous serions  
sûrs à dîner, et à souper. Le duc me mit au lit me disant que pour  
le punir je m'étois puni, et me demandant s'il me coifferoit. Je  
lui ai dit qu'il pouvoit aller se promener par Grenoble et se  
rendant à la maison qu'à l'heure de venir à table. — J'ai men-  
sage la v. — Je te ferai guérir à l'hôpital.

Hardi, insolent, malin, libertin; mais obéissant, secret, et fidèle,  
je devois le souffrir. Le lendemain, Rose, venant me porter mon  
chocolat, me dit en riant que mon valet de chambre avoit envoyé  
chercher une voiture, et un valet de louage, et qu'après s'être  
habillé en seigneur, l'épée à côté, il étoit allé, comme il l'avoit  
dit lui-même, faire des visites. Nous avons ri. Une minute a-  
près entra Marion. J'ai d'abord vu que ces filles s'étoient  
donné le mot pour ne jamais se trouver tête à tête avec moi  
l'une sans l'autre. Je n'aimois pas cela. Deux ou trois mi-  
nutes après <sup>m'être</sup> ~~que j'étais~~ levé, je vis entrer la courtiſe avec  
un paquet sous le bras — Je suis bien charmé de vous voir,  
ma belle demoiselle, et de vous voir riante, car hier vous me  
paraissiez trop sérieuse. — C'est que mon seigneur et appren-  
nant plus grand seigneur que vous, et vous sachiez que je ne  
devois pas oser rire; mais vous m'avez vu rire il y a une demi-  
heure quand je l'ai vu tout doré monter en voiture — Vous  
a-t-il une ride? — S'il n'a pas été aveugle — Il sera piqué



J'en suis bien aise — Vous êtes charmante. Qu'avez vous dans ce paquet ? — Des plats de notre métier. Voyez. Ce sont des gants faits, et brodés par nous pour hommes, et pour femmes — Je les trouve beaux. Combien coûte donc toute cette marchandise ? — Marchander vous ? — Toujours — C'est bon à savoir.

Après avoir un peu parlé entr'elles, la cousine prend la plume, compte les douzaines, marque le différent prix, puis elle additionne, et elle me dit que tout cela coûtoit deux cent dix livres. Je lui donnai neuf louis, et je lui dis de me rendre quatre livres — Vous m'avez dit que vous marchandiez — Vous avez eu tort de le croire.

Elle rougit, et elle me donna les quatre livres. Après m'être fait raser par Rose, elles reçurent sans façon mes étrennes, et la cousine qui fut la dernière me fit sentir sa langue humectée de nectar. J'ai vu qu'elle seroit bonne à la première occasion. Rose me demanda si elles oseroient venir servir à table — Je vous en prie — Mais nous voudrions savoir à qui vous donnez à dîner, car si c'est à des officiers de la garnison, ils sont presque tous si libertins que nous n'oserions.

Je leur ai alors dit que c'étoit à madame Morin, et à mademoiselle Roman, et elles en furent enchantées. La cousine me dit qu'il n'y avoit pas à Grenoble une fille ni plus jolie ni plus sage que mademoiselle Roman, mais qu'elle trouveroit difficilement un mari parce qu'elle n'avoit rien : je lui ai répondu qu'elle trouveroit un homme riche qui évalueroit à un million sa beauté, et sa sagesse. Après m'avoir coiffé Manon partit avec sa cousine, et Rose étant restée pour m'habiller je l'ai un tant soit peu attaquée ; mais s'étant trop bien défendue je lui ai demandé excuse l'assurant que cela n'arriveroit plus. Quand je fus habillé, je me suis enfermé pour tirer l'horoscope que j'avois promis à madame Morin. J'ai rempli facilement huit pages de la savante



155 267 259 164

chardatanerie. M'étant particulièrement appliqué à dire ce qui devoit être arrivé à la fille jusqu'à l'âge qu'elle avoit alors, et ayant dit vrai, on n'a pas douté de mes predictions. Je ne visquois rien, car elles étoient toutes étayées par des si. Les si firent toujours toute la science des astrologues tous fous, ou fripons. Relisant cet horoscope, et le trouvant éblouissant je ne m'en suis pas étonné. Étant avant dans la cabale, je devois l'être aussi <sup>donc</sup> l'astrologie.

À midi, et demi toute la compagnie arriva, et à une heure nous nous mîmes à table. J'ai connu que le concierge étoit un homme, dont il falloit plutôt diminuer le courage que tâcher de le lui augmenter. Madame Morin fut très gracieuse avec les trois filles qu'elle connoissoit très bien, et le duc se tint toujours derrière la chaise très attentif à la servir, vêtu avec un habit qui étoit plus beau que le mien. À la fin du dîner, mademoiselle Roman m'ayant fait compliment sur les trois beautés que j'avois à mon service dans cette jolie maison, j'ai parlé de leur talent, et ensuite allant prendre les gants que j'avois achetés, quand je les ai vus loués, je me suis si bien pris qu'elle en a acceptée une douzaine, encouragée par la tante, et la cousine qui me firent le même honneur. Après cela j'ai donné à Madame Morin l'horoscope de la fille que son mari lui a eue. Malgré qu'il n'y eût pas, il faut l'admirer, car tout étoit analogue à l'influence des planètes qui seroient l'état du ciel dans la minute de la naissance de la fille. Après avoir passé deux heures parlant d'astrologie, et deux autres à jouer au quadrille, nous allâmes nous promener au jardin où on eut la politesse de me laisser causer en toute liberté avec la belle Roman. Tous les propos que je lui ai tenus ne roulerent que sur la passion qu'elle m'avoit inspirée, sur sa beauté, sur sa sagesse, sur la pureté de mes intentions, et sur la nécessité



que j'avois d'être aimé pour ne pas rester malheureux tout le reste de mes jours. Elle me répondit que si Dieu lui avoit destiné un mari, elle se croiroit heureuse si il me ressembloit: j'ai coté mes lèvres sur sa main, et tout en flamme je lui ai dit que j'espérois qu'elle ne me feroit pas languir. Elle se tourna alors cherchant des yeux sa tante. L'air devenant obscur, elle craignoit ce qui pouvoit fort bien lui arriver.

Nous remontâmes dans l'appartement, où pour les amuser je leur ai fait une petite banque de Pharaon. Madame Morin donna de l'argent aux deux demoiselles qui n'avoient pas le sou, et Valenglard fit si bien leur jeu que quand j'ai fini de tailler pour aller souper j'ai eu le plaisir de voir que chacun avoit gagné.

Nous restâmes à table jusqu'à minuit. Le vent qui venoit des alpes étoit trop fort, je n'ai pas osé inviter sur une promenade au jardin. Madame Morin partit m'excusant de remercier, et j'ai embrassé; mais avec toute la décence

entendant chanter dans la cuisine, j'entre, et je vois que c'étoit le duc <sup>ivre</sup> ~~soûl~~ à ne pas pouvoir se tenir debout. Quand il me voit il s'avance pour me demander pardon, et il tombe, puis il vomit. On le porta au lit. J'ai cru cet accident favorable à l'envie que j'avois de vivre; et cela auroit pu être si les filles ne furent venues toutes ensemble. Ce qui est bon une fois ne vaut rien une autre. Le caractère de ces filles étoit tel que je n'aurois jamais pu les avoir qui une à la fois toujours à l'un des deux autres. Je ne devois pas m'exposer à manquer une attaque qui ensuite m'auroit fait perdre l'espérance de les avoir une à une. Le coquet Rose qui ouverte ment jalouse de la cousine espionnoit mes regards. Quand je fus au lit je les ai remerciées, et elles s'en allèrent.

Le lendemain Rose entra seule me demandant un bâton de chocolat, et me disant que le duc étoit malade tout de bon. Elle me porta ma



casquette, et lui donnant le bâton de chocolat je lui <sup>156</sup> prens la main, et je <sup>269</sup> lui <sup>169</sup> fais sentir que je l'aimois; elle joue l'insultée, et elle s'en va. Manon vient à mon lit me montrant une manchette que j'avois déchirée, et me demandant si je voulois qu'elle l'accomodat. Je lui prens la main en baisant, et quand elle voit que je veux la lui baiser elle la retire, elle se baigne, et elle me laisse prendre le baiser que je voyois sur ses lèvres entrouvertes: je reprends vite sa main, et la chose étoit déjà entamée lorsque la cousine entre. Manon retire sa main, et tenant la manchette à l'air d'attendre ma réponse. Je lui dis d'un air distrait, et faisant semblant de ne pas voir la cousine qu'elle me feroit plaisir à l'accomoder quand elle en auroit le tems, et elle s'en va.

Pour le bout par ces deux contretems, je pense que la cousine ne me fera pas faux bon, car j'en avois reçu des arrhes la veille. Je lui demande un mouchoir, elle me le donne, elle ne me dispute pas le baiser, et elle m'abandonne sa main, et cela alloit être fait, si Rose n'étoit pas arrivée avec mon chocolat. Rien ne fut plus facile à la cousine, et à moi que reprendre bonne contenance dans l'instant; mais ce troisième contretems me mit en fureur. J'aurois volontiers tué Rose; mais j'ai dû dissimuler: je boudai, mais j'en avois le droit en conséquence de la façon dont elle m'avoit rebuffé un quart d'heure auparavant. Le chocolat me parut mal fait: ce n'étoit pas vrai; mais je le lui ai dit. Je me suis levé, j'en ai pas voulu qu'elle me vire; mais j'ai laissé que Manon me coiffe: les deux autres descendent faisant semblant de faire course commune; mais Rose en vouloit à la cousine plus encore qu'à Manon. Dans ce moment voilà Valengland, <sup>BnF MSS</sup> cet homme qui avoit beaucoup d'honneur, et de bon sens, mais qui qu'il donnât dans les sciences abstraites, me dit en dinant qu'il me trouvoit un peu froide, et que si cela derivoit de quelque idée que je pusse avoir conçue sur la jeune Romon, il me conseilloit à ne pas y penser, à moins que je ne me déterminasse à la demander pour ma femme. Je lui ai répondu que je partirois dans peu de jours. Nous la trouverons chez sa tante.



Elle me reçoit avec l'air d'une amitié qui me flatte, et m'accon-  
rage à l'embrasser la faisant asseoir sur mon genoux. Sa tante rit,  
elle rougit un peu, et elle me donne un petit papier, puis elle se sauve.  
J'y lis l'an, le jour, l'heure, et la minute de sa naissance; j'entends  
tout. Sa fuite de mes bras vouloit dire que je ne pouvois espérer  
quelques faveurs qu'en lui tirant l'horoscope. Pensant à en tirer  
parti, je lui dis que je lui dirois, si je pouvois lui faire ce plaisir ou non,  
le jour suivant chez moi, et la nuit pour y danser. Elle regarde  
sa tante, et ma proposition est acceptée.

On annonce le Russe. Je vois un homme de mon âge, bien  
bien fait, vêtu de voyage, et un peu grêle. Il se présente bien,  
madame Morin lui fait gracieux accueil, il parle bien, et il est  
tristement viant, il me regarde à peine, et il ne dit jamais la  
mot à mademoiselle Roman. Vers le soir, M. Morin arrive,  
et le russe lui donne une phiole remplie d'une eau blanche;  
puis il veut partir; mais on le retient à souper.


On parle à table de son eau prodigieuse. M. Morin me dit  
qu'en trois minutes il avoit fait disparaître une contusion au  
front à un jeune homme frappé par une balle sautée qu'on  
croyoit lui avoir cassé l'os. M. le russe n'avoit fait que le  
frotter avec son eau. Il dit modestement que c'étoit une ba-  
gabille de sa composition, et il parla beaucoup chimie avec  
Valenglar. Je ne me suis occupé que de ma belle, l'air de  
l'avoir le lendemain m'ayant ôté l'appétit. Reconduisant Va-  
lenglar à son quartier, il me dit que personne ne connoissoit ce  
Russe, et que malgré cela on le recevoit dans toutes les maisons  
— A-t-il un équipage? — Rien; ni domestique, ni argent, il est  
ici depuis quinze jours; mais il ne demande rien à personne. A  
l'auberge on lui fait crédit: on suppose qu'il attend de quelque  
part ses domestiques, et son équipage — Il seroit plus facile de le  
supposer vagabond — Il n'en a pas l'air comme vous avez vu,



157271 263 171  
et encore, il a des boucles de pierres fines. On les voit — On peut se tromper. Il les vendrait.

De retour chez moi, ce fut Rose toute seule qui vint me coiffer de nuit, mais poursuivant à fonder. Je l'ai excitée à devenir gaye, mais la trouvant résistante je lui ai dit de me laisser dormir, et de dire à son père que je voulois donner un bal dans la nuit suivante dans la salle rez de chaussée attenante au jardin, et un souper pour dix huit à vingt personnes. Le lendemain matin, je lui ai confirmé l'ordre lui disant que je desirois que ses filles dansaient.

Dans le moment qu'il descendait avec Rose, Marion entra, et vint à mon lit pour avoir quelques dentelles je voulais; mais ce ne fut qu'un prétexte: je l'ai trouvée douce comme un mouton, et amoureuse comme un pigeon, et nous finîmes; mais un moment plus tard Rose nous avoit surpris. Elle entra avec le duc, qui vint me demander la permission de danser avec moi, promettant d'être sage, Rose faisant caution pour lui. J'y ai consenti lui disant qu'il devoit remercier mademoiselle Rose.

J'ai reçu un billet de madame Morin qui me demandoit, si elle pouvoit <sup>inviter à</sup> ~~mon~~ mon bal deux dames de sa connaissance avec leurs filles, et je lui ai répondu qu'elle me feroit plaisir engageant aussi des hommes ayant ordonné une table de vingt couverts. 

Elle vint dîner avec sa nièce, et Valenglard, la fille ayant à faire une longue toilette, et son mari ayant des affaires jusqu'à la nuit: ainsi nous ne fûmes que quatre à dîner; mais elle m'assura que j'aurai nombreuse compagnie à souper.

La Roman avoit la même robe, et étoit coiffée comme tous les jours; mais elle n'auvoit jamais pu me paroitre plus belle. Debout, devant moi assis, appuyant ses genoux contre les miens, elle me demanda si j'avois pensé à son horoscope. Je lui ai



rependu la prenant par une main, et la faisant tomber assise sur moi, qu'elle l'aurait le lendemain. Dans cette position j'ai baisé dix fois la charmante bouche de cet être céleste dont j'étais né pour faire la destinée; mais elle ne l'ouvrit que pour me prier de modérer mon feu. Elle étoit plus étonnée qu'effrayée de me voir tremblant; mais se défendant de moi elle ne quitta jamais la reverie de son front, elle ne détourna jamais son visage, elle ne détacha jamais ses yeux des miens. Me rendant à sa prière, je suis devenu calme, et elle ne bougea pas. J'ai vu sortir de ses yeux l'air de satisfaction que donne une victoire remportée par un ennemi généreux qui rend les armes au vaincu lui disant sans s'en encore contre moi, si tu as le courage. Mon silence applaudissait la vertu de la noble Roman.

Madame Morin vint s'asseoir sur mon autre genou pour me demander quelque explication sur l'horoscope de la fille. Elle me dit que pour s'assurer que j'aurais à mon bal quatre beautés, elle n'avoit eu besoin d'écrire que deux billets. Je n'en aurai qu'une, me mit-je à dire, regardant sa nièce. Dieu mit, dit Valenglar, ce que tout Evénement précédera demain sur ce bal. On dira, dit la Morin à sa nièce, qu'on a été à tes noces. Oui. On parlera de ma magnifique robe, de mes dentelles, et de mes diamans — de votre beauté, lui dit-je d'un air sûr de votre esprit, et de votre jeunesse, qui feront le bonheur de l'homme qui vous possèdera.

On se tut, parcequ'on crut que je parlois de moi. Si j'avois su comment m'y prendre, je lui aurais bien offert cinq cent louis; mais la difficulté avoit consisté dans l'arrangement du contrat, car je n'aurais pas voulu les donner pour bagatelle.

Nous entrâmes dans ma chambre à coucher, et tandis que la Roman s'amusoit à considérer les beaux bijoux que j'avois sur ma toilette, la tante, et Valenglar examinaient les brochures que j'avois sur ma table de nuit. Je vis la dame qui s'approche



158 273 265 173  
de la fenêtre attentive à regarder quelque chose qu'elle tenoit entre les  
mains. Je me souviens d'avoir laissé là le portrait de M. M. Je cours  
vers elle, et je la supplie de me rendre ce portrait indecent. Elle  
me répond que l'indécence n'étoit rien; mais que ce qui l'avoit  
surprise étoit une ressemblance.

Je vois tout; et je fremis de mon indiscretion involontaire. Ma-  
dame, lui dis-je, c'est le portrait d'une venitienne que j'ai  
aimée il y a sept ans — Je le crois; mais c'est fort. Ces deux  
me, ces dépouilles de la religion sacrifiées à l'amour tout con-  
court à augmenter ma surprise — Elle est religieuse, et elle  
j'appelle M. M. — Et une nièce à la mode de Bretagne que  
j'ai à Chambéry s'appelle aussi M. M., et est religieuse du même  
ordre que la votre. Je vous dirai d'avantage. Elle a été à Aix, d'où vous  
venez, pour guérir d'une maladie — Je ne sais rien de tout  
cela — Si vous retournez à Chambéry, allez lui faire une  
visite de ma part, et votre surprise sera égale à la mienne.  
— Madame, je vous promets d'y aller à mon retour d'Italie;  
mais je ne lui ferai pas voir ce portrait que je vais d'abord en-  
fermer — Ne le faites voir à personne, je vous prie.

A huit heures tous les invités arrivèrent, et j'ai vu chez moi  
tout ce qu'il y avoit à Grenoble de plus joli en femmes, et de  
plus galant en hommes. La seule chose qui me gêna un peu  
furent les compliments dont on n'est pas chiche dans toutes  
les provinces de France. BnF  
MSS

J'ai ouvert le bal avec la dame que Valérylard m'a  
indiquée, et chacune à son tour j'ai dansé avec toutes; mais  
avec la seule Roman les contredanses, qui précisément par-  
ce qu'elle étoit mise avec la plus grande simplicité brilloit  
plus que toutes les autres.

Après une forte contredance je monte à ma chambre pour  
me mettre un habit plus léger, et une minute après je vois la cou-



cousine qui me demande si j'avois besoin de quelque chose. — Vous a-t-on vu entrer ici? — Non, car je viens de la haut. Mes cousines sont à la sale — Ma chère amie, vous êtes belle comme un astre, et voilà le moment où je dois vous prouver que je vous adore — Que faites vous? Non. non; quelqu'un peut venir. Éteignez la bougie. Je l'éteins, et tout plein de la Roman, elle me trouve tel que je me serois trouvé avec elle; mais je n'avois pas besoin d'illusion, car elle étoit charmante. Je n'aurois peut être pas trouvée la Roman si vive. Elle me pria de l'épargner, et ce fut dit dans le moment qu'il falloit le dire; je voulois recommencer; mais elle eut peur, et elle s'en alla. J'ai ralumé ma bougie, et après m'être habillé je mis descendu.

Nous avons dansé jusqu'au moment que le roi des concierges vint me dire qu'on avoit servi.

J'ai vu un ambigue composé de tout ce qu'il y avoit de plus délicat, et qui couvroit toute la table; mais ce qui plut à l'excès principalement aux dames fut la quantité de bougies. La compagnie étoit de trente, je ne me suis pas mis à table, mais à une autre moins grande, où les vétérans s'arrivent avec moi avec plaisir. Ils me firent tous les plus grandes instances de passer dans leur ville l'automne; et je mis sur qu'ils m'auroient fêté, car la noblesse de cette ville est accomplie. Je leur ai dit que si je pouvois m'arrêter je serois enchanté de connaître la famille d'un homme illustre qui avoit été grand ami de mon père. Quelle est donc cette famille? me demandèrent ils tous à la fois — Bouchard de Valbonnais — C'étoit mon oncle.

Hélas monieur! Venez chez nous. Vous avez dansé avec ma fille. Dites moi de grace comment s'appelloit monieur votre père.

Cette table que j'ai inventée sur le champ parut un coup de théâtre, et me fit devenir une merveille. Nous nous levâmes



tous à la fois, et nous allâmes recommencer le bal. 159 267 145  
275

Après une contredanse voyant madame Monin, la nièce et Valanglard aller dehors pour prendre le frais, je suis sorti aussi, et nous promenant au clair de lune j'ai introduit la Roman sous une allée couverte; mais les redoublés discours que je lui ai tenus furent tous vains. La tenant serrée entre mes bras transporté du plus ardent amour, elle ne put pas se dérober à la fougue de mes baisers, mais la belle bouche ne m'en vendit pas un seul, et ses belles mains plus fortes que les miennes mirent toujours des obstacles à mes entreprises. Étant arrivée par un dernier effort, et par surprise à deux ou trois pouces de ce que je desirois, elle me pénétra fia me disant avec un ton angelique. Ah! Moniteur! Soyez mon ami, et ne me perdez pas. Je lui ai demandé pardon à genoux, et nous rejoignîmes la tante; et nous retournâmes à la sale; mais j'étais en fureur.

Je vais m'asseoir dans un coin, je vois Rose, et je la prie de me porter une limonade. Elle me reproche, après me l'avoir portée, que je n'avais dansé ni avec elle, ni avec sa sœur, ni avec sa cousine. Je lui réponds que j'étais fatigué; mais que si elle me promettoit d'être bonne je danserois un menuet seulement avec elle. Que faut-il que je fasse? me répondit-elle — Que vous ayez m'attendre sans lumière dans ma chambre à coucher, quand votre sœur, et votre cousine seront occupées à la contredanse — Et vous ne danserez après qu'avec moi — Je vous en donne ma parole — Je vous attendrai.

J'y fus: je l'ai trouvée amoureuse, et ~~je me suis~~ je me suis senti satisfait. J'ai attendu à danser le menuet avec elle, lorsque je fus ce: fain qu'on n'en danseroit plus, car honêtement je n'aurais jamais pu me dispenser de danser aussi avec les deux autres. A la pointe du jour, les dames commencèrent à s'en aller sans



façon. Mettant la Morin, et sa niece dans la voiture, je leur ai dit que je ne les verrois pas <sup>mais</sup> dans la journée; que si elles vou-  
loient venir passer chez moi tout le lendemain, je leur donne-  
rois l'horoscope qu'elles demandoient tant.

Je suis allé à l'office pour remercier le brave concierge de m'avoir fait briller, et j'ai vu là les trois filles qui remplissoient leur poche de merveilles: il leur dit plaisamment qu'en présence du maître elles pouvoient voler en bonne conscience. Je lui ai dit que je dinerois à six heures, et je suis allé me coucher.

Mais n'ayant dormi que jusqu'à midi, j'ai travaillé sans cesse à l'horoscope. Je me suis déterminé à lui mettre que sa fortune l'attendoit à Paris, où elle deviendrait maîtresse de son maître; mais elle devoit y aller sans perdre demi, puisque si elle laissoit passer sa dix-huitième année sans aller où le monarque pourroit la voir, sa destinée prendroit une autre route. Pour donner à ma prédiction tout le crédit qui lui étoit nécessaire, j'<sup>disais</sup> ~~disais~~ des choses étonnantes sur ce qui lui étoit arrivé jusqu'à l'âge de dix-sept ans qu'elle avoit alors. Je les avois apprises à bâton rompu d'elle même, ou de sa tante faisant semblant de ne pas y faire attention. Moyennant un livre d'effemerides que j'avois, et un autre qui ne traitoit que d'astrologie j'ai fait, et copié en vers, l'horoscope de cette fille fait pour étonner Morin, et Valenglar, et pour rendre fanati-  
ques les femmes. J'espérois de me voir prêt à conduire moi même à Paris le beau joyau, et je me sentois tout prêt à m'en charger: je me flattois qu'on me trouveroit nécessaire au ménage, et que, si non l'amour, la reconnaissance au moins m'accorderoit tout ce que je desirois: il me sembloit même d'entrevoir ma grande fortune qui par contrecoup pouvoit dépendre de mon entreprise. Le monarque devoit en devenir amoureux à peine l'auroit-il



1602 17269 177  
une; je n'en doutois pas. Quel est d'ailleurs l'homme amou-  
reux qui ne s' imagine que l'objet qui il aime doit plaire à tout le mon-  
de. Dans ce moment là j'en étois jaloux; mais me connoissant je  
savais que je cesserois de l'être peu de temps après que j'aurois joui  
de mon trésor. Je savais que Louis XV sur cet article ne pensoit pas  
tout à fait comme un fœt. Ce qui donnoit à ma diatribe pro-  
phétique une apparence divine étoit la prédiction d'un fils qui  
devoit faire le bonheur de la France, et qui ne pouvoit sortir  
que du sang royal, et <sup>d'un</sup> vase d'élection, qui cependant n'auroit  
rien produit si les combinaisons humaines ne le faisoient pas aller  
à la capitale.

L'idée de devenir célèbre en astrologie dans mon siècle où la raison  
l'avoit si bien décriée me combletoit de joie. Je jouissois me pre-  
voyant recherché par des monarques, et devenu inaccessible  
dans ma retraite. Si la Roman fût accouchée d'une fille, j'en  
aurois eu tout de même. Mon horoscope ne devoit être con-  
nu que d'elle, et de sa famille, qui devoit être très jalouse de ce  
secret. Après avoir achevé, lu, et relu mon petit chef d'œuvre,  
j'ai très bien diné avec mes trois demoiselles sans vouloir sortir  
de mon lit. Étant également gracieux avec chacune je n'ai pu  
qu'elles leur plaire, et d'ailleurs j'avois besoin de relâche. J'étois sûr  
qu'elles devoient être également contentes, et point jalouses, car  
chacune ~~devoit~~ <sup>devoit</sup> se croire la favorite.

BnF  
MSS  
Le lendemain à neuf heures j'ai vu Valenglar, qui me dit que  
personne ne me croyoit amoureux de la Roman; mais bien des trois  
filles du concierge. Il me demanda s'il pouvoit écrire tout à ma-  
dame d'Urfé; et je lui ai dit qu'il me feroit plaisir.  
La tante, et la nièce vinrent avec M. Morin à midi, et nous par-  
lâmes l'heure avant dîner à lire l'horoscope. Il m'a été difficile d'  
écrire l'épître différente des quatre imprimées. La Roman très  
sérieuse, qui écoutoit, et qui ne sachant pas d'avoir une volonté ne  
savait que dire. M. Morin qui me regardant de près en près, et me



trouvant rien n'avoit pas vu. Valenglard qui laissoit voir peint sur sa physionomie le fanatisme; et la Morin qui à la fin de la lecture se mit à raisonner. Sans se laisser étonner par la prédiction, elle trouva que sa nièce avoit plus de droit que la Maintenon à devenir femme, ou maîtresse du roi. Celle-ci, disoit elle, n'auroit jamais été rien, si elle n'étoit allée en France quitant l'Amérique, et ma nièce n'ira pas à Paris. L'horoscope ne pourra pas être convaincu de mensonger. Il agit donc d'y aller; mais comment faire? Le voyage confine avec l'impossible. La prédiction de la naissance d'un garçon est toute divine, et je n'en sais rien; mais elle a plus de titres pour devenir chère au roi que la Maintenon; ma nièce est jeune, et sage, l'autre étoit sur son retour, et elle avoit été galante. Mais ce voyage ira en fumée. Valenglard dit d'un air grave que ce voyage se fera, car le destin devoit s'accomplir, et M. Morin dit qu'Astra influant non cogunt. La demoiselle étoit ébahie; et je les lais-

ser parler. Nous nous mîmes à table. Nous retombâmes sur le même propos au dessert: Selon l'horoscope, reprit madame Morin, le roi doit devenir amoureux de ma nièce dans la dix-huitième année: elle y est actuellement. Comment s'y prend-elle? Où sont cent louis, dont il faut disposer pour le mariage dans un tel voyage? Et, arrivant à Paris, ira-t-elle dire au roi me voilà sive? Et avec qui ira-t-elle? Pas avec moi. — Avec ma tante Roman, dit la demoiselle, rougissant jusqu'aux oreilles d'une idée indigne que personne ne put retenir.

Cela cependant, reprit madame Morin, pourroit arriver très naturellement, car madame Varnier, qui demeure dans la rue de Richelieu au dessus du café de Foi, est ta tante. Elle tient une bonne maison, et elle connoît tout Paris. Voyez vous, dit Valenglard, les chemins de la destinée? Vous parlez de cent louis. Ne vous en faut que douze pour aller faire une visite à madame Varnier, qui logera mademoiselle; et quand elle sera là, laissez faire le reste aux combinaisons. Si vous allez à Paris, dis-je à la Roman,



161 179 229  
il ne faut parler de l'horoscope ni à votre tante d'ici ni à ma-  
dame Urmier — Je n'en parlerai à personne; mais croyez moi  
que tout ceci n'est qu'un joli rêve. Je ne verrai jamais Paris, et  
encore moins Louis XV — Attendez un moment.

Je vais prendre un rouleau cacheté où j'avois cinquante  
doitones da ocho, qui feroient plus que cent cinquante Louis,  
et je le porte à la Roman lui disant que c'étoient des bonbons.  
Elle trouve le rouleau trop pesant, elle le decachète, et elle  
voit les cinquante belles médailles qu'elle ne croyoit pas monnoyes.  
Valengland lui dit qu'elles étoient d'or, et M. Morin ajoute que  
l'orfèvre lui en donneroit cent cinquante Louis. Je la prie de les  
garder, et de me faire un billet de la même somme payable  
à Paris quand elle seroit riche. Elle me rendit le rouleau me  
témoignant sa reconnaissance. J'étois sûr qu'elle le refuseroit;  
mais j'ai admiré la force avec laquelle elle retint ses larmes sans  
cependant déranger le riant de sa physionomie.

Nous allâmes au jardin, où le propos de l'horoscope se renou-  
vellant entre madame Morin, et Valengland, je me mis séparé d'  
eux tenant la demoiselle par la main. Dites moi je vous prie,  
me dit elle, si tout ceci n'est pas un badinage — C'est certain;  
mais tout dépend d'un si: si vous n'allez pas à Paris tout ceci n'a  
boutit à rien — Vous devez le croire, car sans cela vous n'aussiez  
pas voulu me donner les cinquante médailles — Ne croyez pas cela.  
Acceptez les en secret dans l'instant — Je vous remercie; mais  
pourquoi me donneriez vous une si grosse somme? — Espérant  
que vous me <sup>souffrirez</sup> ~~souffrirez~~ amoureux — Si vous m'aimez, pourquoi m'  
opposerez vous? Vous n'avez pas besoin d'acheter mon consentement. Je  
vous suis même reconnaissante. Je réfléchis que pour faire mon  
bonheur il ne me faut pas un roi de France. Si vous sariez à quoi  
se bonment mes desirs — Dites. A quoi? — A avoir un mari doux,  
et assez riche pour qu'il ne me manque rien du nécessaire — Et  
si vous ne l'aimez pas? — Honnête, et doux, comment pourrai-je



180 <sup>272</sup> ne pas l'aimer! — Je vois que vous ne connoissez pas l'amour —  
280 C'est vrai. Je ne connois pas cet amour qui fait tourner la tête, et  
j'en remercie Dieu — Vous avez raison. Dieu vous en preserve.  
— Vous prétendez que, seulement à me voir, le roi perdra la  
tête; et c'est cela, à vous dire vrai, que je trouve chimérique, car  
il se peut bien qu'il ne me trouve pas laide, mais je ne crois pas  
à cet excès — Vous ne le croyez pas? Arrayons nous. Imaginez  
vous que le roi vous rende la même justice que je vous en ai. L'af-  
faire seroit faite — Que trouveriez vous dans moi que vous ne trou-  
viez dans plusieurs filles de mon âge? Il se peut cependant que je  
vous aye frappé; mais cela prouve que j'étois née pour faire ce coup  
sur vous, et non pas sur le roi. Qui aller vous chercher le roi de  
France, si vous m'aimez vous même? — Je ne peux pas vous ren-  
dre heureuse comme vous le méritez — Ce que vous dites est con-  
traire l'apparence — Vous ne m'aimez pas — Je serois sûre de  
vous aimer uniquement étant votre femme. Je vous rendrois à  
tout ce baiser que vous venez de me donner, et que mon devoir  
m'empêche de vous rendre à présent — Que je vous salue, qu'il ne  
que vous n'êtes pas fâchée du plaisir que je vous rends quand je me trouve  
près de vous! — Au contraire: je suis bien aise de vous plaire —  
Permettez que j'aille vous voir chez vous demain de très bonne  
heure, et que je prenne du café avec vous ainsi, près de vous sur  
votre lit — Ah! Je vous prie de ne pas y penser. Je dors avec ma  
sœur, et je me lève toujours avant elle. Ah! Je vous en prie. Re-  
tenez cette main. Eh bien! De grâce. Au nom de Dieu finissez.

Helas! Je n'ai fini qu'en obéissant. Mais ce qui me rendoit heu-  
reux et imagination c'étoit qu'à mon écart elle avoit conservé  
la même douceur, et la même air riant qui caractérisoit tou-  
jours sa figure. L'air que j'avois étoit celui d'un homme qui  
demandoit, et méritoit pardon; et elle avoit celui qui me disoit  
qu'elle étoit fâchée de ne pas pouvoir me permettre ce que je  
desirois. Je suis allé dans ma chambre, où j'ai trouvé Marion



162 281 181  
qui débattait de manchettes, et qui dans une minute me desatena  
puis se sauva. Je réfléchissais que je n'obtiendrais jamais de la  
Roman plus de ce que j'avois obtenu, et qu'il étoit inutile de teni-  
ser d'avoir d'avantage à moins que je ne voulusse entamer des  
negociations aux quelles l'horoscope s'opposoit.

Étant redescendu au jardin, j'ai mis madame Morin de la pro-  
mener un peu avec moi. Ce que j'ai dit à cette honnête fem-  
me pour la persuader à recevoir de moi cent louis pour faire  
faire ce voyage à sa nièce, est incroyable. Je lui ai juré que je  
n'en aurais jamais rien; mais toute mon éloquence fut  
inutile. Elle me dit que si il ne tenoit qu'à ce voyage, la des-  
tinée de sa nièce pourroit s'accomplir, car elle avoit déjà pen-  
sé au moyen de la lui faire faire si son mari y consentoit.  
Elle me rendit d'ailleurs les grâces les plus sincères, et elle  
appela sa nièce heureuse de m'avoir tant plu. Je lui ai ré-  
pondu qu'elle me plaisoit tant que je partois le lendemain,  
car la proposition que j'étois tenté de lui faire détruiroit la  
grande fortune que le destin lui promettoit. Je croiois de  
me rendre heureux vous la demandant en mariage —  
Son bonheur seroit peut être plus digne. Expliquez vous —  
Je n'ose pas faire la guerre au destin — Mais vous ne  
partirez pas demain? — Oui madame. Je passerai chez  
vous à deux heures pour prendre congé.

L'annonce de mon départ rendit notre souper un peu  
triste. Madame Morin, qui vit peut être encore, étoit  
une femme d'un excellent caractère. Elle decida à table  
que puisque mon départ étoit certain, et que je ne sortirois  
que pour aller chez elle, l'honneur que je voulois lui faire  
devenoit une cérémonie qui m'incommoderoit, et que le congé  
seroit mis dans le moment. Je lui ai dit que j'avois au moins



l'honneur de la conduire après d'wyper jusqu'à sa porte.  
Et cela fut ainsi. Valangland alla à pieds, et mademoiselle  
Romaine s'assit sur mes genoux. Le fut l'ennemi; et elle  
fut bonne au point que je me mis repentant d'avoir mis congé;  
mais c'était fait. Une voiture renversée à la porte d'un au-  
berge obligea mon cocher à s'arrêter un demi quart d'heure.  
J'étais bien loin de jurer comme lui à cause de cet accident.  
Devant de voir sur la physionomie de l'ange si je pouvois dis-  
tinguer quelque indice de mon bonheur, je les ai conduits jusqu'  
à leur appartement, et sans la moindre faiblesse de ma part,  
j'ai vu la tristesse de l'armoire. J'ai embrassé madame  
Moin en 1000 Mops, et elle eut la complaisance d'initier  
dans l'instant sa nièce, qui enfin me donna ses vœux.  
usant le baiser qu'elle a toujours eu devoir me refuser.  
Je mis retourner chez moi plein d'amour; mais de regret; et  
fâché quand j'ai vu dans ma chambre les trois filles. Il ne  
m'en falloit qu'une.

m'en falloit qu'une. <sup>tout bas</sup>  
 Rose me coiffant de nuit entendit <sup>ma</sup> requête; mais elle me  
 dit que couchant toutes les trois dans la même chambre il  
 lui étoit impossible de s'évader. Je pris alors le parti de leur  
 dire que je partois le lendemain, et que je leur donnerois six  
 louis d'étranges à chacune, si elle vouloit dormir toutes les  
 trois dans ma chambre. Après avoir beaucoup ri de cette pro-  
 position, elles me dirent très paisiblement que la chose étoit  
 impossible. Cela m'a convaincu que l'une ne savoit rien de  
 l'autre; mais qu'il y avoit entre elles une jalousie déclarée.  
 J'ai passé la nuit tout seul ~~seul~~ <sup>seul</sup> ~~entre~~ <sup>entre</sup> les bras de mon  
 adorable Roman jusqu'à mon réveil.  
 Celle qui entra fut la cousine me di-

arne l'adorable Roman jusqu'à mon...  
 d'ai donné un peu tard. Celle qui entra fut la cousine me di-  
 sant que Rose la suivait avec mon chocolat, et m'arrachant en  
 même temps M. Charles Waroff, qui devoit de me parler. J'ai



163  
1843  
283  
D'abord deviné que c'étoit la Russie; mais personne ne m'en  
l'ayant <sup>présenté</sup> ~~dit~~, j'ai vu que je pouvois me dispenser de la  
recevoir. — Dites à ce monsieur que je ne connois pas ce nom.  
Elle va, et elle rentre un moment après pour me dire que  
je la connoissois pour avoir soupé avec lui chez M<sup>ad</sup>. Morin.  
Me croyant alors <sup>obligé</sup> ~~de ne pas pouvoir~~ <sup>me dit il</sup> ~~de la recevoir~~,  
je <sup>le</sup> fais entrer. Je voudrois avoir l'honneur <sup>ordonner</sup> de vous dire un  
mot tête à tête — Je ne peux pas, monsieur, ~~faire~~ à ces de-  
moiselles de sortir de ma chambre. Ayez donc la bonté d'atten-  
dre la de-hors que je sorte du lit, et je viendrai recevoir vos or-  
dres. — Si je vous incomode, je retournerai demain — Je  
pass ce soir — Dans ce cas je vais vous attendre.  
Je me couvre à la hâte de ma robe de chambre, et je vais  
l'entendre. Il me dit qu'il devoit partir, et que n'ayant pas  
d'argent pour payer l'hôte il venoit implorer mon secours; et  
qu'il n'osoit recourir à personne de la ville parce que sa naissance  
ne lui permettoit pas de s'exposer à l'affront d'un refus —  
Vous ~~vous~~ exposer cependant à un refus dans ce moment, et  
certainement je suis incapable de vous affronter — Si vous  
sauriez qui je suis, je suis sûr que vous <sup>ne me refuseriez pas un petit secours.</sup> ~~ne me refuseriez pas un petit secours.~~ — Si vous en  
êtes sûr, dites le moi: ne doutez pas de ma discrétion — Je suis  
Charles second fils d'Ivan due de Courlande qui vit dans l'exil en  
Sibérie. Je me suis sauvé. A Gènes, <sup>lui répondit</sup> ~~je vous ne vous~~ <sup>trouverez plus dans</sup> ~~vous~~  
le besoin; car le frère de la duchesse <sup>votre</sup> ~~sa~~ mère ne peut pas ~~en~~  
qu'abandonner — Il est mort en Sibérie — Depuis quand? — Il y  
a deux ans je crois — On vous a trompé? Je l'ai vu à Stettin  
il y a six mois. C'est le baron Meiden.  
Je vois clairement l'importeur, et je me sens fâché qu'il ait jeté  
un doute sur moi: je me sens déterminé à ne pas vouloir être  
dupé; sans cela je lui aurois donné six louis, car j'aurois eu tort



d'être l'ennemi déclaré des aventuriers, qui du plus au moins sont tous imposteurs.

Je donne un coup d'œil à ses boucles qu'on croyoit fines, et je vois clairement qu'elles étoient de pierres étamées qu'on faisoit à Venise, et qui contrefaisoient merveilleusement les diamans roses — On m'a dit que vos boucles sont de diamans roses — On m'a dit que vos boucles sont de diamans roses — C'est vrai — Pourquoi ne le vendre vous pas? — J'ai promis à ma mère de ne jamais m'en priver — Ces boucles, monsieur, vous font du tort, car vous pourriez les porter dans votre poche. Je vous dirai que je ne les crois pas fines, et que le mensonge m'indispose — Monsieur je ne mens pas — A la bonne heure. Prouvez moi qu'elles sont fines, et je vous ferai present de six louis. Vous avez d'ailleurs le plaisir de me convaincre que je me trompe. Adieu monsieur. Il vit Valenzard qui montoit l'escalier, et il me pria de ne lui rien dire de notre conversation. Je lui ai promis de n'en parler à personne. ~~Il~~

Valenzard venoit me souhaiter un bon ~~voyage~~ avant d'aller à Roman avec M. de Montclair. Il me fit les plus grandes instances d'entretenir avec lui un commerce épistolaire, et je le lui ai promis le remerciant même, car le sort de la Roman m'intéressoit au suprême degré. Il m'embrassa venant de larmes



1760

N<sup>o</sup> VII

Chap. III

(Orig. Chap. XI)



pages 285 - 316

(cont 286 folys 289)



No 111

Chap. III

(Comp. Chap. XI)













Chapitre XI  
Mon départ de Grenoble. Arignon  
Mon arrivée à Marseille

106 185

285

Mandis que les trois filles aidoient le duc à faire mes malles, le concierge entre avec la carte, je suis content, il l'est aussi, je lui ordonne de dîner pour quatre voulant avoir le plaisir de dîner dans ce dernier jour avec ses filles, et des chevaux de poste à l'entrée de la nuit. Le duc lui dit d'ordonner aussi un cheval de selle pour lui n'étant pas fait pour monter derrière la voiture. La cousine rit de sa fantaisie, et le duc piqué lui dit qu'il valoit mieux qu'elle. Mais tu la reprendras à table, lui dis-je; et il me répond <sup>elle vous sert au lit.</sup> comme ~~à table~~ et cette répartie, je cours à ma canne; mais leste il monte sur la fenêtre, et il saute en bas. Ses filles, et le père font un cri d'épouvante, je cours à la fenêtre, et nous le voyons dans la cour sautant comme un singe. Charmé qu'il ne se soit pas blessé, je lui dis que je lui pardonne, il remonte, et je lui donne une montre. Tel étoit cet espagnol, que j'ai dû chasser deux ans après, et que j'ai souvent regretté. Vis à vis de ces trois filles, que j'ai fait en vain tout mon possible pour les griser, les heures me passèrent si vite que j'ai dû <sup>différents fois</sup> ~~de passer la nuit au lendemain~~ Las du mystère, je voulus les avoir toutes ensemble, et je voyais que dans le courant de la nuit cela pourroit me réussir. Je leur ai dit que si elles voulaient passer toute la nuit dans ma chambre je ne partirois que le matin. Tandis qu'elles me faisoient des difficultés, le concierge monta pour me dire que je ferois bien allant à Arignon pour en voir un bateau comode où je pourrois aussi placer ma voiture, et de <sup>dit</sup> pensant beaucoup moins. Je lui ai ~~répondu~~ <sup>dit</sup> que j'étois content, si les demoiselles voulaient dormir toutes les trois dans ma chambre, et il me répondit en riant que c'étoit leur affaire. A cette réponse définitive, elles se déterminèrent, et le concierge envoya ordonner le bateau, et un souper délicat pour minuit. Ce ne fut qu'après ce souper que dans la verité de la bouteille je



Les ai obligées à convenir que leur révérence étoit ridicule après qu'elles  
m'avoient toutes les trois accordé leurs faveurs. A cette nouvelle elles  
s'entre-regardèrent d'un air d'indignation, et d'étonnement qui devoit  
leur couter mon effronterie; mais je ne leur ai laissé <sup>pas</sup> le temps de  
se procurer le courage nécessaire pour soutenir que ma déclara-  
tion étoit calomnieuse. Maron fut la première à en convenir, et à  
se livrer à mes transports, et les deux autres prirent à leur tour  
le même sage parti. Après avoir passé quatre ou cinq heures  
fort vives la nature dut se rendre au sommeil. Le matin j'ai voulu  
leur faire des présents en bijoux, mais elles me dirent qu'elles aimoient  
mieux que je leur ordonnasse des gants leur donnant l'argent d'a-  
vance. Je leur en ai ordonné pour trente louis que je ne mis ja-  
mais à aller prendre. Je mis parti à sept voyant toute la maison  
pleurer, et rire. Je me mis endormi dans le bateau, et on ne m'a ré-  
veillée qu'à Arignon où l'on m'a conduit à l'auberge de S.<sup>t</sup> Homère; et  
où j'ai voulu souper dans ma chambre, malgré toutes les merveilles  
que le duc me conta d'une beauté qui mangeoit à la table d'hôte.  
Ce fut le lendemain que l'envie d'y aller me vint. Mon espagnol  
me dit que la charmante beauté <sup>donne</sup> logeoit avec son mari dans la  
chambre contigue à la nôtre. Il me, dans le même temps un  
affiche qui m'annonça une comédie italienne représentée par  
un détachement de la troupe de Paris, où mademoiselle  
Astodi chanteroit, et danseroit: je fais les hauts cris. Com-  
ment la charmante Astodi, femme exaltée, peut elle  
se trouver à Arignon? Quand elle me verra elle sera bien étonnée.

A la table d'hôte je trouve dix huit à vingt personnes, tous à l'air  
comme il faut, et une table si bien garnie qu'il me semble impos-  
sible qu'elle ne coûte que quarante sous par tête. Mais la  
jolie étrangère, qui absorboit toute l'attention de la table, m'a-  
cuse aussi au suprême degré. Etrangère, très jeune, beauté  
achevée, ne parlant jamais, ne regardant que sur son assiette,  
comment pouvoit elle laisser quelqu'un des convives dans l'in-  
différence? Quand on lui adressoit la parole, elle ne répondoit







L

:

/

s.

us

nd

-

m:

ae.

he

e

-

of

ur

les

in

un

ru

si









e  
i  
is  
e  
lle  
i  
i  
ion  
ur  
e  
2  
ur  
es  
is  
ur  
A.  
is  
mais  
ia  
re









me:  
uer  
la  
de  
s  
en  
lla:  
rit  
i  
oi  
u:  
a

ntions  
ne  
ant  
e, et  
vers  
elle  
u'

rine  
or:  
er,  
ant



e:  
ige  
sais

non







le  
miné  
le  
bit  
sur  
une  
leve  
nada  
cette  
ndre  
nême  
ous

couste  
re  
dit  
'm'  
ment  
don:

le:  
co:



pour

D

ar

on:

x

che:

1.

lin:

ix



171 289 189  
que par monosyllabe, ne faisant que glisser sur deux grands yeux bleus sur la figure de celui qui lui avoit porté. Elle avoit un mari assis à l'autre bout de la table, qui parloit, et rioit à tort, et à travers, assez jeune, à figure ignoble, gourmand, grêle, et qui n'avoit que la politesse des domestiques. Sur qu'un pareil homme n'a pas appris à refuser, je lui envoie un verre de Champagne, et il le ~~boit~~<sup>vide</sup> à ma santé. Je lui demande si j'ose en offrir à madame, et à éclatant de rire il me dit de m'adresser à elle. Elle me dit après une petite inclination de tête qu'elle n'en buvoit jamais. Au de rest, elle retourna dans sa chambre, et son mari la suivit.

Un étranger, qui étoit là, comme moi, pour la première fois, demanda qui elle étoit: un habitué de noir lui dit que son mari se feroit appeler le chevalier Stuart, qu'il venoit de Lyon, qu'il alloit à Marseille, et qu'il étoit à Arignon depuis huit jours sans domestique, et avec un fort mince équipage.

N'ayant eu intention de m'arrêter à Arignon que pour aller voir Vaucluse, et la fameuse fontaine qu'on appelle la cascade je n'avois pas pris des lettres. Un italien qui a lu, entendu, et goûté l'étranger doit être curieux de voir l'endroit où ce grand homme est devenu amoureux de l'ave de Saade.

Je suis allé à la comédie, où j'ai vu le Vice-legend Satriati, des femmes de condition ni belles, ni laides, et un méchant opera comique, où je n'ai vu ni l'Astodi, ni aucun acteur de la comédie italienne de Paris. Où est donc l'Astodi, & dis-je à la fin du spectacle à un homme qui étoit là: Je ne l'ai pas vue — Pardonnez. Elle a chanté, et dansé — Paris, je la connais, et si elle est devenue méconnaissable, ce n'est plus elle.

Je passai, et deux minutes après je me vis rejoint par le même homme qui me pria de retourner car mes pas pour aller dans la loge de mademoiselle Astodi qui m'avoit reconnu. J'y vais, et je vois une fille laide qui court m'embrasser, qui



me nomme, et que je pouvois jurer de n'avoir jamais vue,  
mais elle ne me laissa pas parler. Je reconnois un homme  
qui étoit là pour la part de la belle Astrée, que tout Paris  
connoissoit. Elle avoit été la cause de la mort du comte d'  
Egmont, un des plus aimables seigneurs de la cour de Louis XV.  
J'imagina d'abord que la laideron pouvoit être sa sœur, j'ac-  
cepte un siège, et je lui fais compliment sur ses talens. Elle me  
demande la permission de se défaire de l'acoutrement du théâtre, et  
elle fait cela chantant, riant, et se déchirant avec une générosité  
qu'elle n'auroit peut être pas eue, si ce qu'elle me montrait  
eût été digne d'être vu. J'étois si fâché de l'écroule qu'elle au-  
roit eu de la peine à me tenter, même étoit jolie; elle é-  
toit maigre, noire, et presque rebutante. Je ris de la con-  
fiance qu'elle avoit en ses misères: elle devoit me rapporter  
un appetit diabolique; mais fort souvent les filles de cette espèce  
trouvent dans la pailhardie des ressources qu'elles ne peuvent  
pas espérer de la délicatesse. Elle m'a prié, elle m'a conjuré  
d'aller souper avec elle; mais je m'en suis mis à la fin despotique:  
elle me sollicite alors pour que je lui prouve  
ment dispense. Elle me sollicite alors pour que je lui prouve  
quatre billets pour le spectacle du lendemain qui alloit à son  
benefice; et je respire. Il s'agissoit de quatre petits ecus. Je  
m'empresse à en prendre seize, et je crois la voir mouvoir de  
reconnoissance quand je lui donne les deux louis. Je re-  
tourne à l'auberge, où je soupe très bien dans ma chambre.  
Le duc, me mettant au lit, me conte que l'hôte avoit son-  
né par avoir fait une visite à la belle étrangère, son mari étant  
présent; et qu'il lui avoit dit très clair qu'il vouloit absolument  
son argent le lendemain matin, et qu'autrement il ne trou-  
veroit pas de couverts pour eux à la table; il leur avoit dit  
autre cela que leurs nippes ne sortiroient pas de son auberge —  
qui t'a dit cela? — Je l'ai entendu moi même me tenant



ici. Ces deux chambres ne sont séparées que par la cloison d' 191  
une planche. Je mis sur que i ils y étoient dans ce moment ils ont  
doivent tout ce que nous disons — Où sont ils? — A table, où ils  
mangent pour demain; mais la dame pleure. Vous êtes heureux  
— Mais toi: je ne veux pas m'en mêler. C'est une attrappe. Une  
femme comme il faut mourrait plus tôt de faim que d'aller pleu-  
rer comme cela en public — Ah! Si vous voyiez combien elle  
est plus jolie quand elle pleure! Je mis un pauvre garçon; mais  
le diable m'emporte, si je ne lui donnois deux louis, si elle vou-  
loit les gagner duement — Vas lui offrir.

Un moment après, monsieur, et madame entrent,  
et i enferment dans leur chambre, et je commence à  
entendre les pleurs de la dame, et la voix de l'homme  
qui d'un ton emporté lui parle un jargon que je ne com-  
prendrais pas. C'étoit le dialecte Walon qu'on parle dans le pays  
de Liège. J'ai envoyé le-duc se coucher lui ordonnant de dire  
à l'hôte, que je voulois absolument le lendemain une autre  
chambre, car il étoit facile de forer la cloison, et ce couple  
malheureux pourroit plus encore facilement devenir voleur.  
Les pleurs, et les harangues du mari finirent à minuit.  
Le lendemain, je me rasoie, lorsque le-duc me dit que le che-  
valier Stuart vouloit me parler — Dis lui que je ne connois  
aucun Stuart.

Un moment après, il rentre pour me dire que se voyant  
ainsi refusé, il avoit regardée les poutres, et frappé des  
pieds contre terre. Il étoit rentré dans sa chambre, d'où  
étant sorti un moment après avec l'épée à côté, il étoit descendu.  
Je m'en vais voir <sup>m'ajoutant-il,</sup> si le baccinet de vos pistolets est poudre.

Mon valet me feroit rire; mais un desespéré fait bien sou-  
vent plus que cela. Je lui ordonne de nouveau de solliciter l'hôte  
pour une autre chambre; et il vient me dire qu'il ne pou-  
voit me la donner que le lendemain — Je suis donc dans l'instant



de chez vous pour aller me loger ailleurs parce que je ne peux pas souffrir ces pleurs. Fes entendre vous? Est ce amusant? Cette femme se tuera, et c'est vous qui en êtes la cause — Moi! Je n'ai fait que demander mon argent à son mari. — Genevieve: ecounter le: je mis sûr que dans son baragouin il dit que vous êtes un monstre — Qu'il dise ce qu'il veut pourvu qu'il me paye — Vous les avez condamnés à mourir de faim. Combien vous doit on? — Cinquante francs; car je lui en ai prêtés six — Et vous n'êtes pas honteux de faire tant de tapage pour cette misère? Fes voila. Allez d'abord leur dire que vous êtes payé, et qu'ils mangeront la bas; mais ne leur dites pas que c'est moi qui vous ai payé.

Il sort vite avec l'argent, et je l'entends leur dire qu'il étoit payé, mais qu'ils ne sauront jamais de qui; et qu'ils étoient les maîtres de descendre à dîner, et à souper; bien entendu qu'à l'avenir ils le payeroient jour par jour. A peine dit cela, il revient de nous: veau dans ma chambre; mais je le mets dehors l'appellant f... bête, car il leur avoit fait deviner la vérité.

Le duc se tenoit là avec l'air stupide. Qu'as tu imbécille? — Cela est beau. L'apprends. Je veux devenir auteur. Vous ne vous y prenez pas mal — Tu es un idiot. Je vais me promener à pied; mais prends bien garde à ne jamais sortir de cette chambre — C'est bon. Mais à peine sorti, je me vois rejoint par le chevalier qui s'excuse en remerciement. Je lui réponds que je ne saisis pas de quoi il me remercioit; et il me laisse. Etant sur les bords du Rhone, je m'occupe à examiner l'ancien pont, et la rivière que les géographes appellent la plus rapide de l'Europe; et à l'heure de dîner je retourne à mon auberge, où l'hôte m'avertit que je payois six francs pour le vin me fait faire chère exquisite. Je n'ai bu que là du vin de l'hermitage blanc de la plus grande excellence. Je l'ai pris de me trouver un bon Cicéron pour le lendemain voulant aller voir Mancelure, et la fontaine. Je m'habille pour aller au bénéfice de la petite Astrod.



173 19/3  
Je la trouve à la porte du theatre; je lui donne les seize billets, et  
je vais me mettre à côté de la loge du vice-legal, prince Salviati,  
qui arrive avec un nombreux cortège de dames, et d'hommes  
d'acores. Le pere de l'Astodi vient derrière moi me dire à l'oreille  
que sa fille me prioit de dire qu'elle étoit la même illustre que  
j'avois connue à Paris. Je lui réponds aussi à l'oreille que je ne  
m'exposerois pas à un dementi. La facilité avec laquelle un  
pignon invite un homme d'honneur à être de moitié d'une fri-  
ponnerie est incroyable, mais il croit lui faire honneur.  
A la fin du premier acte, vingt domestiques à la livrée de  
monseigneur distribuent des glaces aux premières loges. J'ai  
eu de devoir refuser. Un jeune homme beau comme l'a-  
mour m'approche noblement, et me demande pourquoi je n'avois  
pas acceptée une glace — Parceque n'ayant l'honneur d'être  
connu de personne, je ne veux que personne puisse dire d'avoir  
faite une grâce à moi inconnu — Vous logez, monsieur à S.  
Homere — Oui monsieur. Le même, mis arrêté ici que pour voir  
l'ouverture, et j'aurai ce plaisir demain, si j'ai peut avoir un Ci-  
villon — J'ai vous servir moi même, si vous voulez bien m'accor-  
der cet honneur. Je suis Dolci fils du capitaine de la garde du vice-  
legal — M'est sensible à l'honneur que vous voulez bien me faire,  
je diffère mon départ à votre arrivée — Vous me, à sept heures,  
Je reste mepris de la noble aisance de cet Adonis qui on  
pouvoit soupçonner fille. Je riois de la prétendue Astodi,  
qui étoit aussi méchante actrice que laide, et qui pendant tou-  
te la piece ne détacha jamais ses yeux blancs de ma figure brune.  
Quand elle chantoit, elle me regardoit en riant, me faisant  
des petits gestes d'intelligence qui devoient m'avoir fait re-  
marquer de toute la noblesse, qui à son tour devoit de-  
plorer mon mauvais goût. Une actrice qui ne me de-  
plaisoit pas à cause de sa voix, et de ses yeux étoit une grande  
et jeune bossue, mais bossue comme j'en avois jamais

BnF  
MSS



en de pareille; car malgré que ses bosses par devant, et par  
derrière fussent énormes, sa taille étoit fort grande, de sorte  
que sans la rachitis qui l'avoit faite devenir bossue, elle auroit  
certainement eu une taille de six pieds. Outre cela j'imaginois  
qu'elle devoit avoir de l'esprit comme tous les bons.

Cette fille à la fin de la pièce se trouva à la porte du théâtre  
avec ma favorite Astodi. Celle-ci étoit là pour remuer, et  
l'autre pour distribuer des billets pour son propre bénéfice qui  
devoit se faire trois jours après.

Après avoir reçu le compliment de l'Astodi, j'eus la  
bonne me dire avec une bouche riante qui lui alloit d'une o:  
veille à l'autre, et qui montrait au moins vingt quatre dents fort  
belles, qu'elle espéroit que j'honorerois aussi son bénéfice. Pourvu,  
lui répondis-je que je ne parte après demain. L'Astodi se mit  
à rire, et elle me dit à la présence des dames qui étoient là  
pour attendre leurs voitures, que je resterois, qu'elle ne me  
laisseroit pas partir. Donne lui seize billets, lui dit-elle. Elle  
me les donna, et ayant honte à les refuser, je lui donnai <sup>deux</sup> Louis.  
Après demain, me dit l'Astodi, nous irons souper chez vous sous  
condition que vous serez seul, car nous voulons nous seuls.

Retournant chez moi, cette partie se présenta si comique  
à mon imagination que je me suis déterminé à rester.  
J'étois à table tout seul dans ma chambre quand le che:  
valier, et la femme entrèrent dans la leur, et j'en ai entendu  
ni pleurs, ni harangues; mais je fus très surpris de voir devant  
moi à la première clarté du jour monsieur Shuaid qui me dit  
qu'ayant su que j'allois voir l'auclure tout seul dans une voiture  
à quatre, il venoit me prier de lui permettre de me tenir com:  
pagnie avec la femme, qui étoit très curieuse de voir la car:  
cade. Je lui ai répondu qu'il me feroit honneur, et il courut  
d'abord se mettre en ordre.



174 205 265 195  
Le Duc, qui étoit après à me coiffer, me demanda la permission de venir à cheval, me disant qu'il avoit été prophète. C'étoit évident que madame Stuard alloit être à moi, et l'aventure ne me déplairoit pas, car elle étoit toute à mon avantage. L'hôte monta avec un licieron que je renvoyai lui donnant six francs : Dolci arriva beau comme un ange : la dame est prête avec son monsieur ; la voiture est chargée de tout ce qui nous étoit nécessaire pour bien manger, et même de boire ; et nous partons. Madame, et Dolci, sur le derrière, et Stuard et moi sur le devant.

Je me tenois pour sûr que dans ce voyage cette jeune femme se déploieroit, et que sa tristesse disparaîtroit ; mais point du tout. Je n'ai reçu à tout ce que je lui ai dit que des réponses très courtes, que n'étant pas une payenne elle ne pouvoit se dispenser de me donner. Le pauvre Dolci qui avoit de l'esprit étoit au désespoir. Raisonnant bien, il crut d'être la cause de toute la tristesse de cette partie ; mais je l'ai vite tiré d'embarras lui disant que quand il m'avoit offert sa compagnie je ne savois pas que j'aurois l'honneur de servir cette belle dame, et que quand je l'aurois vu à six heures du matin je m'étois réjoui songeant que le hazard lui donnoit à la place où il étoit une si charmante voisine. A cette narration la dame ne fit aucun mouvement. Toujours taciturne elle ne faisoit que regarder l'air, et la terre à droite, et à gauche.

Dolci après mon explication se trouvant plus à son aise, commença à lui tenir des propos tendans à remettre dans elle les ressorts qui devoient la faire parler ; mais tout fut inutile. Il dialogua long tems avec son mari sur cent matières allant toujours de bricole à la dame ; mais sa belle bouche ne bourgea jamais.



La beauté de la figure étoit parfaite; ses yeux bleus étoient merveilleusement bien fendus, la blancheur étoit pure, son incarnat animé; ses bras étoient fort beaux, ses mains potelées, et délicates, sa taille démontrait que sa gorge devoit être superbe, et la couleur chatain clair de ses cheveux son poudre me faisoit porter le plus favorable jugement sur toutes les beautés qu'on ne voyoit pas. Malgré tout cela je réfléchis: soit en gémissant qu'avec sa tristesse cette femme pouvoit bien inspirer de l'amour; mais qu'il ne pouvoit pas être durable. Je mui arrivai à Lille déterminé à ne plus me trouver avec elle nulle part; car il se pouvoit aussi qu'elle fût folle, ou au désespoir se voyant forcée à vivre avec un homme qu'elle ne pouvoit pas souffrir, et dans ce cas elle me feroit pitié; mais je ne pouvois plus lui pardonner quand je songeais qu'étant honnête, et ayant eu quelque éducation, elle n'auroit jamais dû consentir ce jour-là à être de ma partie sachant qu'avec sa tristesse elle ne pouvoit que déplaire.

Pour ce qui regardoit le roidissant Stuart qui étoit avec elle soit mari, soit amant, je n'avois pas besoin de beaucoup philosopher pour savoir qui c'étoit. Il étoit jeune, de figure ni bien ni mal, sa personne n'annonçoit rien, et ses discours le déclaroient ignorant, et bête. Sûrement, sans le son, et sans talent qu'alloit-il lui valoir par l'Europe cette beauté, qui n'étant pas complaisante ne pouvoit trouver de quoi abriter que dans la bourse des rois? Il savoit peut-être que le monde en étoit plein; mais l'expérience l'endoctrinoit qu'il ne pouvoit pas compter sur eux. Cet homme méprisable étoit encore plus méprisable s'il ne savoit pas de l'être.

Arrivé à Vaulxure, je me suis tout donné à Dolci, qui avoit été là cent fois, et qui aimoit Pétrarque. Nous laissons notre



175 297 28 197  
voiture à Apt, et nous abâmes à la célèbre fontaine qui étoit ce jour  
là dans la plus grande affluence. La nature a été l'architecte de  
la caverne très vaste d'où elle sort. Elle est aux pieds d'un rocher droit  
comme un mur qui a plus de cent pieds de hauteur, et autant de lar-  
geur. La caverne d'ailleurs sous l'arc qui en forme l'entrée n'a que la  
moitié de cette hauteur, et c'est de là que la fontaine sort avec une  
telle abondance d'eau qu'en naissant même elle mérite le nom de  
rivière. C'est la Sorgue qui va se perdre dans le Rhone près d'A-  
vignon. Il n'y a pas au monde d'eau plus pure que celle de cette  
fontaine, puisqu'en tant de siècles les rochers sur lesquels elle coule  
n'en ont reçu la moindre teinture. Ceux aux quels cette eau fait  
honneur parce qu'elle <sup>paroit</sup> est noire ne songent pas que l'autre même,  
où l'obscurité est très opaque, est celui qui doit la faire paroître telle.

Chiare, fresca, e dolci acqua

Ove le belle membra

Pose colei che sola a me par donna

J'ai voulu monter jusqu'à la pointe du rocher où Pétrarque  
avoit sa maison, dont j'ai vu les vestiges versant des larmes, com-  
me Leo Alatius en versa voyant le tombeau d'Homère; et j'ai aussi  
pleuré seize ans après à Arqua, où Pétrarque est mort, et où  
la maison qu'il habitoit existe encore. La ressemblance d'un  
endroit à l'autre est frappante, car de la chambre où Pétrar-  
que écrivoit à Arqua on voit la pointe d'un rocher qui ressem-  
ble à celui que je ai vu là, ou Ici me dit que Madonna Laura  
demeuroit. Alors y, lui dis-je, ce n'est pas loin.

Quel plaisir quand j'ai vu les traces encore existantes de la  
maison de cette femme que Pétrarque amoureux rendit immor-  
telle avec ce seul vers fait pour attendrir des cœurs de maître

BnF  
MSS

Morte bella pareva nel suo bel viso.

La me suis jeté sur ces murures avec mes bras étendus,  
les baignant, et les arrosant de mes larmes, demandant par  
don à madame Sherd si j'avois quitté son bras pour rendre



Hommage aux manes d'une femme qui avoit eu pour a-  
 mant l'esprit le plus profond que la nature eût pu produire.  
 J'ai dit l'esprit, car le corps, malgré qu'on en dise, ne s'en est pas  
 mêlé. Il y a, madame (dis-je à cette femme qui toute étonnée  
 11 tenoit ses yeux fixés sur moi) quatre cent cinquante ans que  
 11 dans l'endroit où vous êtes actuellement se promenoit fauve  
 11 le Saade, qui peut être n'étoit pas si belle que vous; mais  
 11 qui étoit gaye, polie, douce, riante, et sage. Puisse ce même  
 11 air que vous respirez dans ce moment, et qu'elle a respiré vous  
 11 rendre comme elle, et vous inspirer la flamme d'amour  
 11 à ceux qui vous approcheront: vous verrez l'univers à vos  
 11 pieds, et il n'y aura point de mortel au monde qui ose vous con-  
 11 ter le moindre chagrin. La gayeté, madame, est le partage  
 11 des bienheureux, et la tristesse est l'image affreuse des es-  
 11 prits condamnés aux peines éternelles. Soyez donc gaye, et  
 11 mériter ainsi d'être belle.

Mon enthousiasme força Odli à venir m'embrasser, Stuart  
 rit, et madame, qui me prit peut être pour fou, ne me  
 donna pas le moindre signe de vie. Elle reprit mon bras, et  
 nous retournâmes tout doucement à la maison de Metter  
Francesco d'Arezzo, où j'ai employé un quart d'heure à  
 sculpter mon nom. Et scidli il voto. De là nous allâmes dîner.

Odli eut plus encore que moi des attentions pour cette  
 femme extraordinaire. Stuart ne fit que manger, et boire  
 méprisant l'eau de la Sorga, qui selon lui ne pouvoit  
 que gâter le vin de l'hermitage; et il se peut que Pétrusque  
 même n'auroit pas pensé autrement: nous vidâmes huit  
 bouteilles sans que notre raison en souffrit; mais la dame  
 fut sobre. De retour à Arignon, nous lui tirâmes la veste:  
 vance à la porte de sa chambre, nous disant d'accepter l'of-  
 fre du 1<sup>er</sup> Stuart, qui vouloit nous engager à nous asseoir.



176 299 188  
Je suis allé passer la dernière heure du jour avec <sup>homme</sup> Dolci 188  
sur le bord du Rhone. Ce jeune, parlant de cette femme singu-  
lière prononça sentence, et frappa au bout. C'est, me dit-il,  
une p..... très infatuée de son mérite, qui est sortie de son  
pays parcequ'elle s'était modifiée de trop bonne heure, personne  
n'en ferait plus de cas. Sûre de faire fortune par tout où on  
la trouverait neuve, elle partit avec cet aéro, gardant par  
maxime cet air triste, qu'elle croit uniquement propre à faire  
devenir amoureux son d'elle quelque un qui s'obstineroit à vou-  
loir la conquérir. Elle ne l'a pas encore trouvé. Ce seroit  
un homme riche qu'elle voudroit miner. Elle a peut être  
jeté un doigt sur vous.

Les hommes qui à l'âge de Dolci raisonnent ainsi sont ceux  
qui parviennent à être grands maîtres. Je l'ai quitte le ve-  
nerant beaucoup, et très aise d'avoir fait sa connaissance.  
M'acheminant à ma chambre, j'ai vu sur la porte de la  
sienne debout un homme de bonne mine, et en age, qui me salu-  
ant par mon nom, me demanda noblement si j'avois trouvé l'au-  
tisme digne de ma curiosité. Je reconnus avec grand plaisir le  
marquis Grimaldi Sanois, homme d'esprit, aimable, et riche, qui  
vivoit presque toujours à Venise parcequ'il y jouissoit des plai-  
sirs de la vie plus librement que dans sa patrie. Ma réponse  
devant aller avec un raisonnement, j'entre le remerciant de  
m'avoir fait l'honneur de me remettre. A peine terminée le  
discours qui regardoit la fontaine, il me demanda, si j'avois  
été bien content de la belle compagnie que j'avois eue. Je lui  
répondis que je ne pouvois en être resté que très content. S'ap-  
percevant de ma réserve, il pensa à la détruire me parlant  
ainsi.

BnF  
MSS  
Nous avons à Gènes des femmes très belles; mais nous n'en avons  
pas une qui puisse faire le pendant de celle que vous avez conduite



aujourd'hui à Lille. Hier au soir à table elle m'a frappé. Lui  
ayant donné le bras pour monter l'escalier, je lui ai dit, que si  
elle me croyoit capable de dissiper sa tristesse, elle n'avoit qu'à  
parler. Notez que je savois qu'elle n'avoit pas d'argent. Ce fut  
son mari qui me remercia de mon offre, et je leur ai souhaité une  
heureuse nuit.

Il y a une heure que l'ayant reconduite à sa chambre vous l'y  
avez laissée, et j'ai pris alors la liberté de lui faire une visite.  
Elle me reçut me faisant une belle reverence; et son mari m'  
ayant pria de lui tenir compagnie jusqu'à son retour elle n'le-  
vita pas à l'accueillir avec moi sur un canapé. ~~Le mari était~~  
~~parti, et fermait la porte~~, j'ai voulu prendre sa main; mais  
elle la retira. Je lui ai alors dit en peu de mots, que sa beauté  
m'avoit frappé, et que si elle avoit besoin de cent louis je les  
avois à son service, si elle vouloit cependant quitter un à un de moi  
son air sérieux, et prendre celui de la gaieté pour encoura-  
ger les sentimens d'amitié qu'elle m'avoit inspirés. Elle ne  
me répondit qu'avec un mouvement de tête qui indignoit  
reconnoissance; mais en même temps un refus absolu de mon  
offre. Je lui dis que je pass demain, et elle ne me répond  
pas. Je lui pris pour la seconde fois la main, et elle la retira  
de daigneusement. Pour lors je me levai, je lui demande excuse,  
et je la laisse là. C'est ce qui m'est arrivé il y a une dernie-  
re. Je n'en suis pas amoureux, car vous voyez que j'en vis;  
mais dans le besoin où elle est son système m'étonne. Il se  
peut que vous l'ayez mise aujourd'hui en situation de pouvoir  
me prêter mon offre, et dans ce cas je comprends quelque chose;  
sans cela c'est un phénomène que je ne saurois expliquer.  
Vrai-je vous prier franchement de me dire si vous avez été plus  
heureux que moi?



177 301 201  
Enchanté de la noble franchise de ce respectable personnage, <sup>no 1</sup> je  
l'ai payé de retour. Je lui ai tout dit; tout; et nous avons fini par en  
rire. Je lui ai promis d'aller lui rendre compte à l'encre de ce qui ar-  
riveroit dans les deux jours que je me proposois de passer la après  
son départ. Il m'en pria. Il m'engagea à descendre à supper avec  
lui pour admirer la contenance de la boudeuse; je lui ai dit qu'  
ayant très bien diné elle ne descendroit pas; mais il vit, et il me dit  
qu'il gageroit qu'elle descendra; et il eut raison. J'ai décidé, quand  
je l'ai vue à table, que le rôle qu'elle jouoit étoit de comédie. On  
avoit placé près d'elle un comte de Bussi qui venoit d'arriver,  
jeune, étourdi, jolli, fat, dont l'air ne pouvoit pas tromper. Voici  
la belle scène à la quelle nous avons été présents  
Ce comte, plaisant par caractère, bouffon aimable avec le  
sexé en même temps que hardi, et insolent, et qui vouloit par-  
tir à minuit, se mit sans perdre un seul instant à cajoler, et à  
gager de cent différentes façons la belle voisine. La trouvant  
ainsi silencieuse comme il n'en avoit pas d'idée, il parloit tout seul,  
il rioit, et croyant peut être qu'elle se moquoit de lui, il ne trouvoit  
pas cela entre les choses possibles. Je regardois M. de Guimaldi, qui  
comme moi avoit de la peine à se tenir de rire. Le jeune comte pi-  
qua pourrivoit; il lui donnoit à manger d'un bon morceau qui  
il goutoit lui même le premier, il le lui mettoit à la bouche; toute  
enflammée de colère, elle n'en vouloit pas, et il lui changeoit  
d'assiette rempailant de ce qu'elle ne <sup>le daignoit pas</sup> lui ~~répondait~~ <sup>le daignoit pas</sup> ~~répondait~~ <sup>le daignoit pas</sup>  
~~qu'il lui donnoit~~ <sup>un seul regard</sup> ~~qu'il lui donnoit~~ <sup>un seul regard</sup> ~~qu'il lui donnoit~~ <sup>un seul regard</sup>  
Bnf M53  
air décidé de prendre la défense du Fort, il ne perd pas con-  
science: il vit, et il se détermine à l'attaque. Il lui prend de  
force une main, et il la baise: elle veut la retirer de force, et  
elle se lève, et pour lors toujours riant il la saisit à la ceinture.  
Mais dans ce moment là le mari se lève, va la prendre par  
le bras, et sort avec elle de la salle. L'agresseur un peu de-  
monté la suit des yeux, puis se remet à table riant tout seul,



Pendant que toute la compagnie se tenoit dans le silence. Il se tourne pour demander à son coureur s'il avoit lu haut son essai: il lui répond que non. Il demanda à un abbé son voisin qui étoit cet homme qui étoit parti avec la dame, et il lui répond que c'étoit son mari: pour lors il rit, et il dit que le mari ne se battrait jamais; mais, ajouta-t-il, j'avais lui faire des excuses.

Il se leva alors, il monta, et toute la table commença à faire des commentaires à la cène. Une minute après, il descend fâché contre le mari, qui lui fermant la porte au nez lui avoit dit qu'il pouvoit aller au bordel. Se disant fâché de ce qu'il devoit partir sans finir cette affaire, il fait venir du champagne, il en offre à tout le monde, personne n'en veut, il boit, il donne le reste à son coureur, et il part.

M. Guimaldi, me conduisant à ma chambre, <sup>me demande</sup> quelle sera: tion la cène m'avoit fait. Je lui réponds que je me serois tenu tranquille quand même il l'auroit fourcée. Et moi aussi, me dit-il, mais non pas si elle avoit acceptée ma bourse: je suis curieux de savoir comment elle se tiendra d'ici. Je lui ai de nouveau dit que je lui en donnerois des nouvelles à Venise. Il n'a pas voulu que je le reconnoisse, et il partit à la pointe du jour.

Le lendemain matin, j'ai reçu un billet de l'Anodi, qui me demandoit si je l'attendois à souper avec sa camarade, et je lui ai répondu qu'oui. Un moment après, je vois devant moi le Russe duc de Courlande que j'avois laissé à Grenoble. Il étoit seul. Il me dit d'un ton très serein qu'il étoit fils d'un horloger de Narva, que ses bourses ne valaient rien, et qu'il venoit me demander l'aumône. Je lui donne quatre louis. Dis-je vous prie, me dit-il, de me garder le secret? — Je disais que je ne sais pas qui vous êtes à tous ceux qui me demanderont information de vous. — Dans ce cas là, je pars d'abord pour Marseille.



178. 298. 1103  
Je dirai à la place dans quel état je l'ai trouvé à  
Genes. J'ai fait monter l'hôte, et je lui ai dit tête à tête  
que je voulais un souper fricard pour trois personnes, et des bon-  
vins dans ma chambre. Après m'avoir répondu que je serai  
servi, il me dit qu'il venoit de faire du tapage dans la chambre  
du chevalier Stuard, parce qu'il n'avoit pas de quoi lui pa-  
yer la journée comme ils étoient convenus, et que par con-  
séquent il alloit les mettre à la porte sur le champ, malgré  
que madame fût dans son lit avec des convulsions qui l'i-  
étrangloient. Mais cela, me dit-il, ne me paye pas: et la  
cene de hier au soir fait du tort à ma maison — Allez d'a-  
bord lui dire que pour l'avenir elle mangera dans la chambre  
avec son mari matin, et soir, et que c'est moi qui payerai tout  
que je resterai ici — Vous savez que dans la chambre on pa-  
ye double — Je le sais — A la bonne heure. Je m'en y vas.  
L'idée de cette belle femme mise ainsi à la porte m'a fait hor-  
reur; mais les aubergistes ne sont pas galans. Un moment  
après, Stuard est venu me remercier, et me prier de passer  
dans la chambre pour persuader la femme à avoir une autre  
conduite — Elle ne me répondra pas, et vous savez que  
cela est désagréable — Venez: elle sait ce que vous venez de  
faire, et elle parlera, car enfin le sentiment... — Que me  
parlez vous des sentiments après ce que j'ai vu hier au soir? —  
Le monsieur est parti à minuit, et il a bien fait, car sans cela  
je l'aurois tué ce matin — Vous me faites rire. C'étoit  
hier au soir que vous deviez lui lancer au nez votre assistance.  
Je suis avec lui. Je la vois dans son lit, le dos tourné, cou-  
verte jusqu'au cou, et j'entends ses sanglots. Je lui parle  
raison; mais, comme toujours elle ne me répond pas. Son  
mari veut s'en aller; mais je lui dis que je m'en allois aussi, car  
personne ne pourroit rien faire pour elle, et qu'il devoit en être



convaincu après les cent fois qu'elle avoit refusé du marquis  
Eimaldi, qui ne vouloit que lui baiser la main, la voir <sup>et</sup> riante.  
— Cent fois! Sacré..... quelle conduite! Nous venons d'abord

parti pour Liège où nous avons notre maison. Une princesse  
se laisse baiser la main pour rien: une abbessse même: Cent  
fois! Sacré..... quelle conduite!

Il me donnoit envie de rire; il jurait, il pestait et je m'en al-  
lais, lorsque vrayes, ou fausses voilà des convulsions qui survi-  
ennent à la malheureuse. Elle se déclarant par un bras qu'  
elle allonge et jete au milieu de la chambre une bouteille d'  
eau qui étoit sur la table de nuit. Stuard accourt, lui retient le  
bras, elle tremble, elle sort l'autre, elle fait des efforts, elle se  
torse ayant les yeux fermés, elle se cabre par degrés, et les  
convulsions prises aux crisses, et aux jambes dérangeant tellement  
la couverture que je vois des choses aux quelles dans toute ma  
vie je n'ai jamais vu ressembler. Le lâche va chercher de l'eau, et  
me laisse le spectateur immobile de cette femme qui se tenoit  
comme morte dans une posture, dont la volupté ne pouvoit  
pas inventer la plus redoutante. Je me sens attrappé, et je ne veux  
point l'être. Je me sens sûr que ce n'est qu'un jeu employé par  
la sottise orgueilleuse pour me laisser faire tout ce que je voulois,  
et pour avoir le plaisir de se avouer tout après. Dussai-je cre-  
ver, je me détermine à la déjouer. Je prends la couverture,  
et je la ramène sur elle. Ce fut fort. J'ai conduit aux bords  
des charmes éblouissans <sup>que</sup> le monde ne vouloit ~~pas~~:  
~~ne~~ employer que pour m'avilir.

Stuard rentre se tenant à la main une bouteille d'eau, il va  
lui baigner les tempes, il lui parle liegeois, et il met les mains sous  
la couverture pour défaire l'arc: elle fait semblant de ne rien  
sentir. Un quart d'heure après, je me recoue, l'équilibre se  
dissipe, je les laisse là, et je vais me promener près du Rhone:  
Je me promenois à grands pas, fâché contre moi même, car



179 295  
la coquine m'avoit positivement enorcelé. Je trouvois que <sup>105</sup>  
la jouissance, brutale ou non, de tout ce que j'avois, ou étoit neces- <sup>305</sup>  
saire au recouvrement de ma raison <sup>égale</sup> ~~subvertie~~. Je voyois que  
je devois l'acheter non pas par des loins, mais moyennant l'ar-  
gent, et encore, me soumettant à tous ses artifices. J'étois fâché  
de m'être abîmé de la souiller, le mari eût-il dû me trouver  
sur le fait. Je me serois trouvé satisfait, et en plein droit de la  
mepriser après, et de la lui faire sentir. Dans ma perplexité je  
vois qu'il y <sup>à</sup> encore tem, et je me décide de dire au mari que je lui  
donnerois vingt cinq louis après qu'il m'auroit menagée une nou-  
velle extreme faite pour finir l'affaire.

Je rentre chez moi avec cette idée, et sans aller voir com-  
ment elle se portoit, je vais dîner tout seul. Je-due me dit  
qu'elle dînoit aussi dans la chambre, et que l'hôte avoit dit qu'  
elle ne descendroit plus à la table. Je la savois.

Après avoir dîné j'ai rendu la visite à M. Dolci, qui me pre-  
senta à son pere fort aimable; mais pas assez riche pour reconder  
l'encre que son fils avoit de voyager. Ce garçon étoit adroit com-  
me un singe: il me fit voir sa grande habileté dans des tours de  
pate pate. Il étoit doux, et me voyant curieux de savoir s'il étoit  
heureux en amour il me dit des petites histoires qui me firent  
connoître qu'il étoit dans l'heureux age que la seule inexpérience  
rend malheureux. Elle vouloit par d'une femme riche par-  
ce qu'elle exigeoit de lui ce qu'il lui paroissant vilain de donner  
n'aimant pas, et il soupirait en vain pour une jeune personne  
exigeoit du respect. Je lui ai dit qu'étant brave il devoit servir  
de la personne la riche genereuse, et avec beaucoup de politesse man-  
quer de respect à la jeune, qui après l'avoir grondé croit toujours  
prête à lui pardonner. Il n'étoit pas libertin, et il étoit un peu  
au non-conformisme: il se divertissoit innocemment avec des amis  
de son age à un jardin près d'Arignon, où une soeur de la jardi-



niere l'amusait quand ses amis n'y étoient pas.

Sur la brune, je me suis rendu chez moi, et l'Astodi avec la Lepi, c'étoit le nom de la brune, ne se firent pas attendre. Quand j'ai vu devant moi ces deux figures, je me suis senti saisi d'une espèce de consternation. Il me sembloit impossible de voir arriver ce que cependant je savois que devoit arriver. L'Astodi laide, et ra: chant de l'être, étoit sûre de suppléer à tous ses défauts par un libertinage outré. La Lepi, brune régulière, mais remplie de talent, et d'esprit de son métier, étoit sûre d'exciter des desirs avec ses beaux yeux, et ses dents qui pourvoient ne sortir de sa bouche que pour faire voir leur beauté. L'Astodi vint d'abord me donner le baiser à la florentine que j'ai dû avaler de gue ou de force; et la Lepi timide ne me donna que ses joues imaginaires que j'ai fait semblant de baiser. Quand j'ai vu l'Astodi commencer à faire des folies, je l'ai priée d'aller dour: cement, car étant nouveau dans des parties de cette espèce j'avois besoin d'être amené. Elle me promit d'être sage.

Avant souper, ne sachant que dire, je lui ai demandé si elle avoit fait un amoureux à Arignon, et elle me répondit qu'elle n'avoit que l'auditeur du vicé-roi, qui quoiqu'antiphy: sique, étoit aimable, et généreux. Je me suis accommodée à son goût, me dit elle, très facilement, ce que l'année passée à Paris j'aurois cru impossible, car j'imaginai que cela de: voit faire mal; mais je me trompois. — Quoi! l'auditeur se traite en garçon? — Oui. Ma sœur l'auroit adoré, car c'est la passion. — Mais ta sœur étoit riche en lances — Et moi? Nien, regarde, touche — Tu es très bien. mais attends: il est trop de bonne heure. Nous ferons les foux après souper.

Sais tu, lui dit la Lepi, que tu es folle? — Pourquoi folle? — Si donc! Est-il permis de se comporter comme cela? — Ma chère amie, tu en feras autant. Quand on est en bonne compagnie



on se trouve dans l'âge d'or.

Je m'étonne, dis-je à l'Astodi, que tu reveles ainsi à tout le monde l'espèce de commerce que tu as avec l'auditeur — Bon! Ce n'est pas moi qui le revele à tout le monde; mais c'est tout le monde qui me le dit; et on m'en fait compliment, car il n'a jamais aimé des filles. Je deviendrais ridicule à nier la chose. Je m'étonnois de ma sœur, mais dans ce monde il ne faut s'étonner de rien. Est-ce que tu n'aimes pas cela? Moi — Non; j'aime mieux ceci.

Dit-elle j'aime mieux ceci, j'ai allongé ma main vers la Lepi, qui étoit debout devant moi, sur l'endroit de sa robe qui devoit correspondre à son ceci, et ma main n'ayant rien trouvé, l'Astodi donna dans un grand éclat de rire. Elle se leva, elle prit ma main, et ~~elle~~ pour me la mettre ci à ci du ceci de sa camarade, elle me la porta pas plus que six pouces au dessus de la bosse. Ce fut là qu'à mon grand étonnement mes doigts sentirent le sommet du cheval. La Lepi, qui eut honte de faire la bagueule se retirant se mit à rire; mais je lui restai un peu capot, car au lieu d'avoir cela au centre de la personne, elle l'avoit à un quart: Les autres trois quarts n'étoient que cuisses et jambes. Je me mis mis en gaieté songeant au plaisir que me feroit après souper cette vision pour moi toute neuve — Est-ce que vous n'avez pas un amant, ma chère Lepi — Non, dit l'Astodi, elle est pucelle — Ce n'est pas vrai, dit l'autre, car j'ai eu un avant à Bourdon, et un autre à Montpellier — Malgré cela, repartit l'Astodi, tu pourrais dire que tu es pucelle, car tu n'as jamais été différente de ce que tu es à présent — C'est encore vrai — Comment, lui dis-je; Vous n'avez donc jamais été pucelle? Contez moi



cela, je vous prie, car c'est unique — Jamais, car <sup>c'est un fait</sup> ~~avant~~ <sup>qui avant</sup> que mon premier amour me touchât j'étais comme après qu'il m'a eue. J'avais douze ans — Qui a-t-il dit, quand il ne vous a pas trouvée pucelle? — Quand je lui ai juré que j'en l'étais, il le crut, et il attribua la chose à la rachitis — Il ne vous a donc pas fait du mal? — Non, car je l'ai prié d'aller doucement — Il faut que tu essayes, me dit l'Atrodi, nous ferons cela après souper — Oh! Pour ça non, répond la Lepi, car mon sieur est si grand — Quelle raison! As-tu peur qu'il entre tout entier? Mieux. Je vais te le faire voir — Eh bien! dit la Lepi, je l'ai imaginé. Jamais il n'entrera — Il est vrai, dit l'Atrodi que c'est un peu déloyal; tu marchanderas; mon sieur se contentera que tu en loges la moitié — Il ne s'agit pas de la longueur, ma chère. C'est la porte qui est trop étroite — Dans ce cas là te voila heureuse. Tu pourras vendre ton pucelage après avoir eu deux amours. Cela cependant ne seroit pas nouveau.

Le dialogue de ces filles me faisoit rire, et le discours n'avoit fait décider de tater d'elle après souper.

J'ai eu le plaisir à table de voir ces filles manger comme des affamées, et boire sans miséricorde. Le vin ayant fait son effet, ce fut l'Atrodi qui proposa de nous mettre en état de nager, et j'ai confirmé allant me coucher le premier, et leur tournant le dos. Je ne me suis retournée vers elles que lorsque l'Atrodi m'appella, et la Lepi attira toute mon attention. Elle étoit honteuse, mais à force de louer tout ce que je voyois en détail, je l'ai mise à son aise, et je l'ai persuadée à venir se coucher près de moi; mais sans l'Atrodi elle n'auroit jamais



pu le coucher sur le dos, car elle n'<sup>en</sup>avoit pas: elle n'étoit que bosse. Mais l'Astodi doubla un cheval, et le lui adapta si bien qu'elle rendit toutes ses parties parallèles; et la besogne parvint à sa fin le mieux du monde. Ce fut elle qui se chargea de l'introduction, et qui réussit si bien que la Lepi n'en couraigeant me dit que je n'avois plus rien à craindre. Ce fut ainsi que nous finîmes avec beaucoup de plaisir le premier acte. Dans l'entracte elle vint me donner les baisers qu'elle n'avoit pas pu me donner dans son extase, car elle avoit la tête positivement enfoncée dans sa poitrine.

C'est actuellement à moi, me dit l'Astodi, mais comme je n'ai pas envie de faire cour mon auditeur, viens auparavant visiter le pays. Te le veux, car après tu voyageras avec plus de courage. Mieux — Que veux-tu que je fasse de ce demi-citron? — Exprimes-en le suc dans l'endroit. Te veux te voir sûr que tu ne risques rien. Et ce que tu ne sais pas qu'étant malade je ne pourrais pas en souffrir la cuisson? — Voilà qui est fait. Et tu contente? — Oui. Mais sur tout ne me triche pas, car si je deviens grosse, ma réputation est faite. Et toi, Lepi, donne la diligence à notre ami — Qu'est-ce que la diligence?

J'ai dû interrompre l'affaire, car je me mourais de vive. Elle voulut à toute force lui apprendre ce manège, et j'ai dû y consentir, si j'ai voulu qu'elle ne laissât que je lui fisse la même chose. Dans l'obligation de ne pas la tricher, l'affaire fut longue; mais c'étoit ce qu'elle vouloit. Elle chanta pour elle à la Lepi, qui étant lasse de me diligencier, me disoit de me dépêcher; et elle lui fit si bien voir qu'elle n'avoit pas besoin d'elle, que nous terminâmes ensemble.

Après avoir tant ri, et tant fait croyant de n'en pouvoir plus, je leur ai dit de s'en aller; mais l'Astodi s'opposa, et me demanda du punch. J'ai bien voulu leur en faire; mais ne voulant plus



d'elles, je me mis à table.

Le punch que je leur ai fait au vin de Champaigne les fit de-  
venir si folles qu'elles me firent de nouveau devenir fou avec elles.  
L'Atrodi planta l'autre de façon que ne voyant plus ni l'une  
ni l'autre de ses bottes, l'envie me vint de m'imaginer que  
j'allois voler la grande fille de Jupiter. La fée me jura à  
prés, qu'elle y avoit gagné, et je n'en ai pas douté; mais l'Atrodi  
me voyant mort, ne vouloit pas entendre raison. Elle vouloit  
faire un miracle; mais je n'ai pas souffert qu'elle me tînt pour  
me ressusciter. Je leur ai promis un autre souper dans le même  
gout avec intention de leur manquer de parole. Quand  
au moment de leur départ elles eurent dix louis j'ai eu qui  
elles alloient me manger. Elles monterent dans ma voiture  
qui les attendait à la porte me donnant mille bénédictions.  
Après huit heures de sommeil, je ne me suis pas trouvé en état  
de pouvoir me plaindre de la trop forte partie: je me suis ha-  
billé à la hâte pour aller me promener.

Mais voilà Stuart qui se présente à moi, et qui me dit d'un  
air très affligé que si je ne le ferois pas partir avant moi il alloit  
se jeter dans le Rhone. — Je peux, monsieur, débourse vingt  
cinq louis; mais ce n'est qu'à madame, <sup>douce comme un mouton</sup> <sup>c'est la somme dont nous avons besoin</sup>  
que je veux les compter tête à tête. — Monsieur, elle y est disposée,  
aller lui parler. Je ne reviendrai qu'à midi.

Je mets vingt cinq louis dans une jolie petite bourse, et je cours  
à la victoire. J'entre dans la chambre d'un air respectueux, et je  
la vois au lit. A mon approche, elle se met sur son sein sans se  
soucier de relever sa chemise qui laissoit à découvert un de ses seins;  
et avant que j'ouvre la bouche, voici les paroles qui sortent de la  
bourse » Me voilà, monsieur, disposée à vous payer de ma personne  
» Les vingt cinq misérables louis, dont mon mari a besoin. Faites de moi  
» tout ce que vous voulez: vous ne trouverez aucune résistance; mais



182. 311  
1) souvenez vous que profitant de mon besoin pour obtenir votre  
2) brutalité, vous devez vous sentir beaucoup plus humilié que moi, qui  
ne me vends pour un si vil prix que forcé par la nécessité. Votre  
batterie est plus honnête que la mienne. Venez. Souvenez vous.  
A ce dernier mot elle poussa au bas du lit la couverture m'aba-  
issant de beauté que je connoissois, et qu'une ame si féroce étoit in-  
digne de posséder. Je ramassai la couverture, et je la jetai sur elle  
dans la plus grande indignation. Non madame, lui répondis-je,  
il ne sera pas vrai que je sorte de cette chambre humilié par  
ce que vous venez de me dire; mais c'est vous que je vais  
accabler vous disant des vérités qui étant honnêtes vous ne  
pourriez pas ignorer. Je ne suis pas brutal, et pour vous en con-  
vaincre je parts sans avoir joué de vos charmes que je meprise;  
et que je ne prétendois pas de payer vous donnant vingt cinq mi-  
serables louis. Ici voilà; mais apprenez que je ne vous les donne que  
par un sentiment de pitié que je suis fâché de ne pas pouvoir  
vaincre. Apprenez aussi que de quel que vous vous donner à un hom-  
me pour de l'argent, fût ce pour cent millions, vous êtes une femme  
perdue, si vous ne faites au moins semblant de l'aimer; car pour  
lors l'homme ne pouvant pas deviner votre fiction, vous croi-  
rez toujours honnête. Adieu.

Après ce fait je suis retourné dans ma chambre; et d'abord  
que mon mari vint me voir pour me remercier, je lui pris de  
ne plus me parler de sa femme. Le lendemain, il partit pour  
Lyon avec elle. Le lecteur saura à sa place comment je les ai  
trouvés tous les deux à Liège.

BnF  
MSS  
Dolci est venu me prendre l'après dîner pour me mener  
voir à son jardin la soeur de la jardinière. N'étoit plus jolie elle.  
Mise en bonne humeur, elle ne resta qu'un moment à la  
mière qu'il lui fit d'être tendre avec lui à ma présence: ce fut à  
cette occasion que l'ayant un merveilleusement bien partagé



par la nature, je l'ai assuré que pour voyager il n'avoit  
pas besoin de l'argent de son pere, et il profita de mon avis.  
C'étoit un fanimade, qui dans son debat avec la jardiniere  
auroit pu facilement me faire devenir tyrtar.

Retournant chez moi, j'ai vu sortir d'un bateau un  
jeune homme de vingt quatre a vingt six ans, qui avoit  
la tristesse peinte sur une physionomie honête. Il m'arresta,  
et il me demanda l'aumône me presentant une pain :  
carte qui l'autorisait à me la demander, et un passaport qui  
me fit voir qu'il y avoit six semaines qu'il étoit sorti de Madrid.  
Il étoit de Parme, et il m'appelloit Eacton Costa. Quand je vis  
Parme, le prejugé s'en mêla : il m'intéressa. Je lui demande  
quel malheur l'avoit réduit à devoir mendier — Celui de  
n'avoir pas l'argent nécessaire pour retourner à ma pa-  
trie — Que ferez vous à Madrid, et pourquoi y êtes vous allé ?  
— J'y suis allé, il y a quatre ans en qualité de valet de cham-  
bre du docteur Bistorin medecin du roi d'Espagne ; mais non  
content de ma fortune je lui ai demandé mon congé. Je  
certifiais vous demontrer qu'il ne m'a pas chassé — Que sa-  
vez vous faire ? — J'ai une belle écriture, je peux servir  
de secretaire, je peux faire le metier d'écrivain dans mon pays.  
Voici des vers françois que j'ai copiés hier, et en voici d'italiens.  
— Votre écriture est belle ; mais êtes vous en état d'écrire  
correctement par vous même ? — Sous la dictée, je peux  
écrire aussi le latin, et l'espagnol — Correctement ! — Oui  
monieur, quand on me dicte ; car c'est à celui qui dicte à  
prendre garde à la correction.

J'ai d'abord vu que ce jeune homme étoit un ignorant ;  
mais malgré cela, je le fais venir dans ma chambre, je  
lui dis de lui parler espagnol, et il lui répond a merveille ;  
mais quand je lui dicte en italien, et en françois je trouve qu'il



ne savoit pas les premières règles de l'orthographe. <sup>183</sup> Je <sup>113</sup>  
lui dis qu'il ne savoit pas écrire, et le voyant mortifié, je le <sup>313</sup>  
console lui disant que je le conduirois à mes frais jusqu'à  
Genes. Il me baise la main, et il m'assure que je le trouve-  
rai fidèle domestique.

Il me plut parce qu'il avoit une méthode de raisonner tou-  
te particulière à lui, et dont il se renvoyoit croyant de se dis-  
tinguer: c'étoit par là qu'il s'étoit apparemment attirée la  
considération des sots avec lesquels il avoit vécu jusqu'à ce  
jour là, et il s'en renvoyoit de bonne foi avec tout le monde.  
Se lui ai si au nez dans le premier moment, quand il m'a dit  
modestement que la science d'écrire consistoit à avoir une  
écriture lisible, et que celui donc qui la possédoit plus li-  
sible qu'un autre en savoit d'avantage. M'ayant dit  
cela, tenant devant ses yeux de mon écriture, il prétendit  
sans me le dire que je devois lui céder. Il eut qui en grace de  
cette supériorité je devois faire de lui un certain cas. J'ai si, je  
l'ai cru corrigible, et je l'ai gardé. Sans cette extravagance,  
je lui aurois fait l'aumône, et le caprice de le prendre avec  
moi ne me seroit pas venu. Il me feroit rire. Il me dit que  
l'orthographe n'étoit pas nécessaire, puisque ceux qui lisent,  
et qui savent la langue n'en ont pas besoin pour comprendre  
ce que l'écrit indique, et que ceux qui ne la savent pas ne  
peuvent pas en connaître les fautes. Voyant que je ne dis-  
pustois pas, il croyoit de m'avoir mis entre deux murs, et  
il prenoit mon rire pour un applaudissement. Lui ayant  
diché quelque chose en François qui regardoit le concile de Trente,  
j'ai éclaté quand j'ai vu Trente écrit avec un trois, et un zero:  
et quand je lui ai dit la raison de mon rire il me dit que cela  
revenoit au même, puisque le lecteur ne pouvoit lire que  
Trente, s'il avoit un peu d'abaco. Il avoit enfin de l'esprit,  
et par cette raison il étoit bête: j'ai trouvé cela original, et



je l'ai gardé. Je fus plus bête que lui. Il étoit d'ailleurs bon diable; il n'avoit aucun vice: il n'aimoit ni les femmes, ni le vin, ni le jeu, ni la mauvaite compagnie, il ne sortoit que rarement, et tout seul. Il déplut à Le-due parcequ'il se donnoit des airs de secrétaire, et parcequ'il lui dit un jour que tout appaquet qui avoit l'os de la jambe courbé descendoit de quelque <sup>membre</sup> ~~membre~~. Le-due avoit ce défaut, et se vantant de descendre de vieux chretien il conquit contre Costa, qui dans le fond avoit raison, une haine implacable. Ce fut à cause de cela que quinze jours après ils se battirent à coups de poing à Nice en Provence. Costa vint se plaindre à moi avec le nez enflé. J'en ai vu. Depuis ce jour là il respecta Le-due qui à cause de son ancienneté se croioit plus que lui. J'ai parlé de ce Costa parce que le lecteur puisse i en former une idée juste, car je devrai malheureusement parler encore de lui dans ces memoires.

Je mui parti le lendemain, et je mui allé à Marseille sans me sancier de m'arrêter à Aix, ou veide le parlement. Je me mui logé aux treize cantons déterminé à demeurer au moins huit jours dans cette ancienne ville que j'avois grande envie de connoître, et d'y jouir de toute ma liberté: c'étoit pour: quoi je n'avois pris aucune lettre: bien pourvu d'argent comptant, je n'avois besoin d'être connu de personne. J'ai d'abord averti mon hôte, que je mangeois tout seul dans ma chambre, que je voulois faire bonne chere, et toujours en maigre: je savois que les poissons qu'on mangeoit dans cette ville étoient plus delicats que ceux de l'Océan, et de la mer Adriatique.

Je mui parti le lendemain, me faisant suivre par un valet de place pour me faire reconduire à mon auberge quand je serois las de me promener. Allant au hazard, je me



j'ai cru d'être à Venise. Je vois des boutiques, où on ven-  
 doit en détail des vins du Levant, et d'Espagne, et où plu-  
 sieurs qui les préfèrent au café, et au chocolat de jeu-  
 neurs. Je vois l'empressement de ceux qui alloient, et ve-  
 noient, qui se hâtoient, et qui ne pardonnent pas leur tem-  
 ps à se demander pardon. Je vois des marchands, des  
 ambulans qui offrent au public toute sorte de mar-  
 chandises, et des jolies filles bien, et mal vêtues à côté  
 de femmes à mine effrontée, qui paroissent dire à ceux  
 qui les regardent vous n'avez qu'à me suivre. J'en  
 vois aussi de bien parées à l'air modeste, qui alloient leur  
 chemin, et qui pour exciter une plus grande curiosité ne  
 regardoient personne.

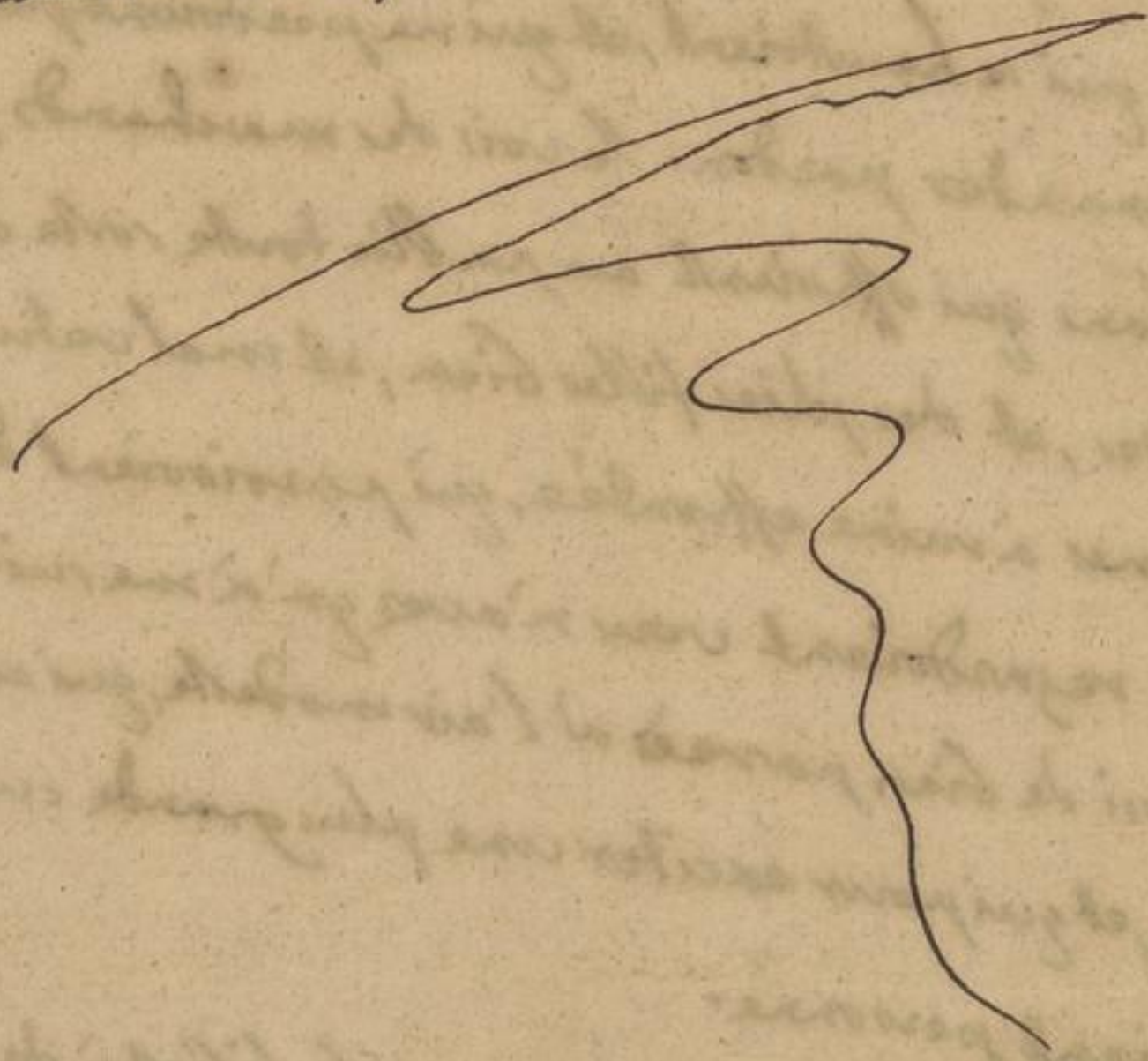
Il me semble de voir partout la liberté de mon pays  
 natal dans le mélange que j'observe de toutes les nations,  
 et dans la différence du costume. C'étoient peuples-mêles  
 des grecs, des turques, des africains, des corsaires qui  
 au moins en avoient la mine, des juifs, des moines, et  
 des charlatans, et de tous en tous je vois des anglais, qui  
 ne disoient rien, ou qui parloient bas entre eux sans  
 trop regarder personne.

Je ne m'arrête qu'un moment au coin d'une rue  
 pour lire l'affiche de la comédie qu'on donnoit ce jour là,  
 puis je vais dîner fort content, et encore plus content après  
 dîner en grace du bon poisson qu'on m'avoit servi. Les  
 Rougets qu'on mange là, qu'à Venise nous appelons bar-



barboni, et triglie en Morcane sont uniques. Les françois les ap-  
pellent Rougets apparemment parce qu'ils ont la tête, et les  
nageoires rouges.

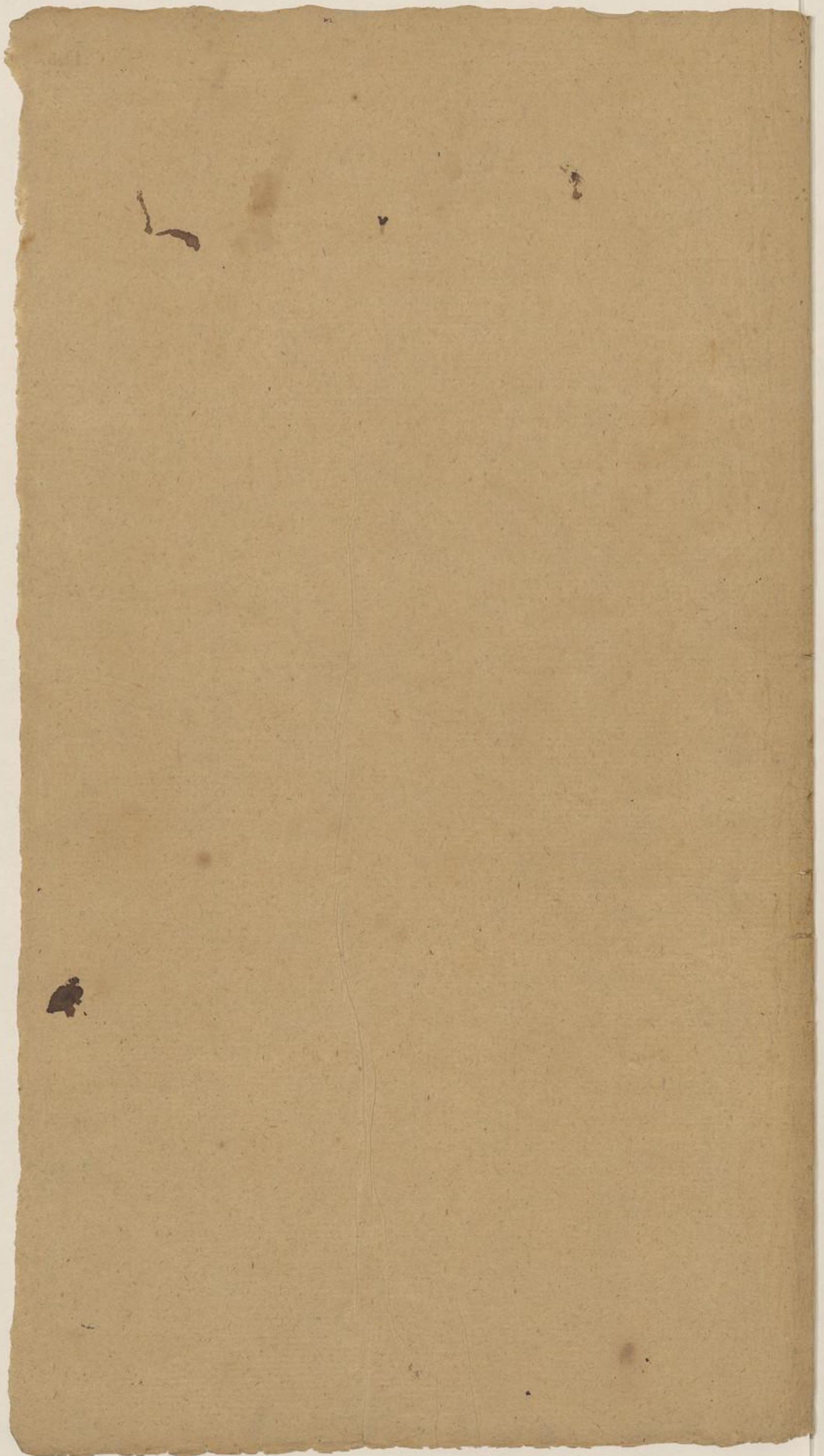
Je me suis habillé pour aller à la comédie, et je me suis  
placé sur l'orchestre.













1760

186

B2011

Chap. IV

(orig. Chap. XII)

Fin du Tome cinquième

"



pages 317 - 340



186  
186

186

Chap. IV

(Comp. Chap. XII)

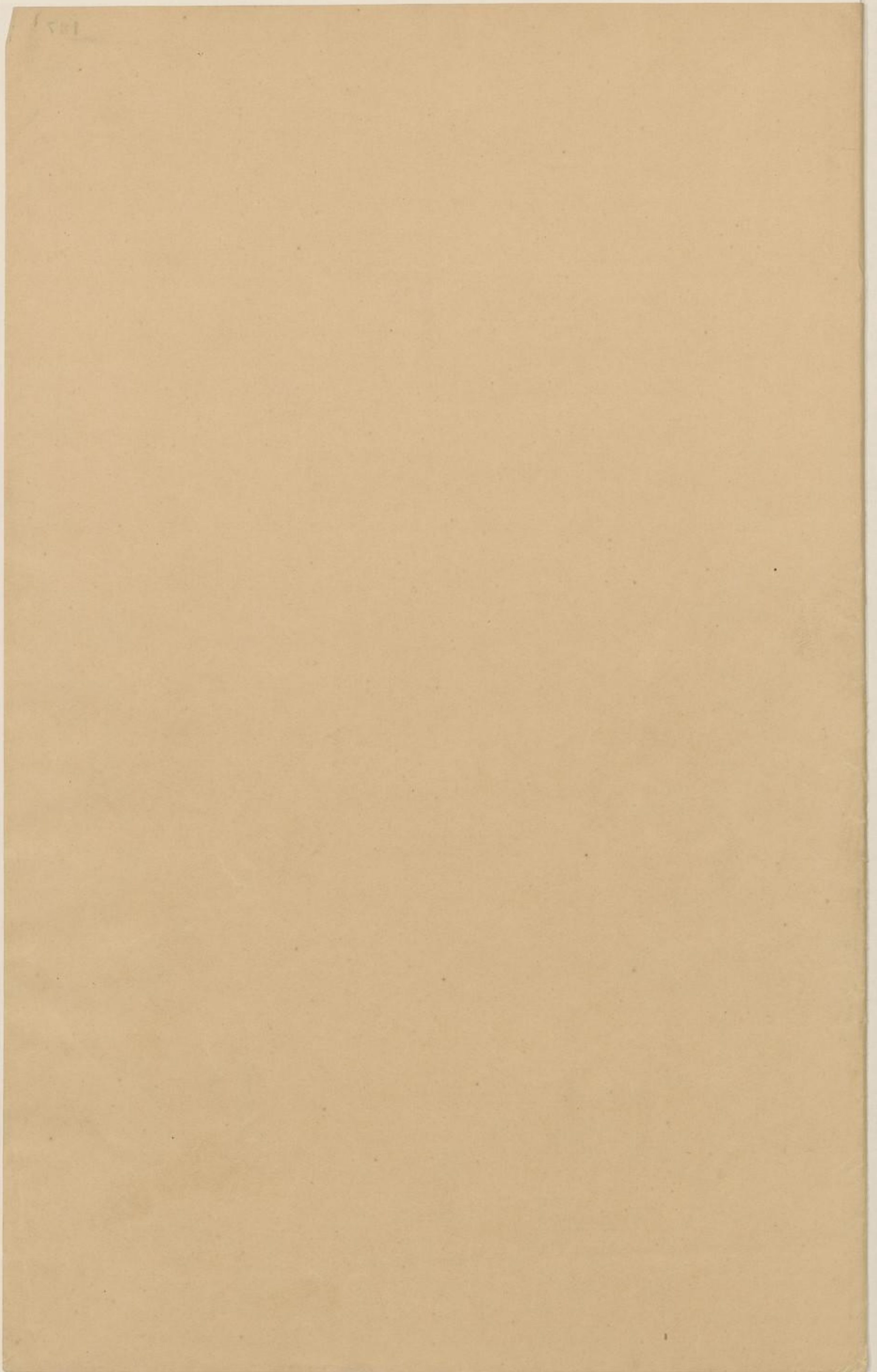
"

Page 112 - 113











Rosalie, Toulon. Nice. Mon arrivée à Gènes.  
Monsieur Gimaldi. Veronique.

317

Je vois mes quatre loges à droite également qu'à gauche occupées par de jolies femmes toutes bien, et élégamment mises, et je n'y vois pas d'hommes. Au premier entr-acte, j'observe des galans portant épée, et des autres qui n'en portoient pas s'approcher à ces loges, parler sans façon à ces femmes, ou filles, et j'entens un jeune chevalier de Malte dire à celle qui étoit toute seule dans la loge à mon côté j'irai dîner avec toi demain. Il ne m'a pas fallu d'avantage. Je l'examine un peu mieux, et la trouvant vagabonde, je n'hésite pas, d'abord que j'ai vu le chevalier s'en aller, à lui demander si elle vouloit me donner à souper — Avec plaisir mon bon ami, mais on m'a tant attrappé qui à moins que tu ne m'arrhes, je ne t'attendrai pas — Com- ment doit-on faire à t'arrher, je ne le comprends pas — Tu es apparemment un nouveau de Baigne.

Elle rit, et elle appelle de l'écartail le chevalier — Explique, je t'en prie, à cet étranger, qui me demande à souper ce soir, ce que le mot arrher signifie. BnF MSS  
Il me dit en riant que mademoiselle pour s'assurer que je n'oublierais pas de lui faire cet honneur desiroit que je lui payasse le souper d'avance. Je le remercie; et je demande à la demoiselle, si un louis lui suffisoit. Elle me répond que c'étoit assez, et le lui donnant je lui demande son adresse. Elle n'en avoit pas dans la poche; mais elle pria le chevalier de m'en donner sa maison. Il me dit très poliment qu'en retournant de la comédie il m'y conduiroit lui-même; et il m'ajoute que c'étoit la fille la plus folle de Marseille. Il me demande si j'avois été autrefois à Marseille, je lui <sup>dis</sup> que non, et que j'en serois que d'arriver; et il se félicite d'avoir fait ma connaissance.



Nous allons au milieu de l'amphitheatre, et pourvuient à me  
parler il me nomme toutes les quatorze à seize filles que nous  
voyions là, toutes prêtes à donner à souper au premier venu.  
Il me dit qu'elles avoient toutes leur entrée, <sup>franche</sup> à la comedie ~~franche~~,  
et que l'entrepreneur y trouvoit son compte, car les honnetes  
femmes ne voulant pas aller dans ces loges là, elles restoient  
vides, et la sale languissoit. Je les examine, et j'en trouve cinq à  
six plus jolies que celle à la quelle j'avois jeté le mouchoir; mais je  
compte sur les jours suivans. Je demande au chevalier, si en-  
tre ces belles il y avoit sa favorite, et il me dit que non. Il me dit  
qu'il aimoit une danseuse qu'il entretenoit; mais que n'en e-  
tant pas jaloux il me meneroit chez elle. Je l'assure qu'il me  
fera plaisir: le ballet sort; il me la montre, et je lui fais compliment.  
A la fin de la piece, il me mène à la porte de sa nouvelle conquête,  
et après m'avoir dit que nous nous reverrions il me laisse là.

Je monte, je la trouve en deshabille, et elle ne me plaît plus;  
mais elle me dit des folies qui me font rire, et je soupe avec bien.  
Après souper, elle va se coucher, et elle m'invite à en faire autant,  
mais je m'excuse lui disant que je ne decouchois jamais. Elle me  
présente alors la redingote qui met le cœur en paix, et la trou-  
vant trop grosse, je la rejete. Elle me dit que les fines coutoient  
trois livres, et que tout le monde les trouvoient trop cheres.  
— Donne m'en une fine — J'en ai une douzaine; mais la  
marchande ne veut pas les vendre en detail — J'acheterai la  
douzaine — A la bonne heure.

Elle sonne, et elle ordonne à la fille qui entre de lui porter  
le paquet qui étoit sur sa toilette. La figure, et l'air modeste  
de cette fille me frappent, et je le lui dis. Elle a quinze ans, me dit-  
elle; mais c'est une bête qui ne veut rien faire parcequ'elle  
veut d'être pucelle — Permetts tu que je la visite? — Elle



ne veut pas. Proposez lui, et tu verras.

La fille rentre avec le paquet. Je me mets en posture de lui ordonner de m'en choisir un qui m'aïlle bien, et tout en boudant elle commence à examiner, à mesurer — Celui-ci ne va pas bien, lui dis-je, prouve l'autre; un autre; un autre; et tout d'un coup je l'éclabousse d'importance, sa maîtresse rit, et elle indignée de mon mauvais procédé me jette au nez tout le paquet, et s'en va en colère. N'ayant plus envie de rien faire, je lui paye les redingotes, et je pars. La fille, que j'avois ainsi maltraitée, vient cependant m'éclairer, et je lui fais bonne réparation lui donnant un louis. Toute étonnée elle me prie de n'en rien dire à madame — C'est il bien vrai, ma chère, que vous avez encore votre pucelage? — Très vrai, monsieur — Et pourquoi ne voulez vous pas qu'on vous visite? — Parce que cela me revolt — Il faudra bien que vous vous déterminiez, car sans cela, toute jête que vous êtes, on ne sauroit que faire de vous. Voulez vous de moi? — Oui; mais pas dans cette maison — Où donc? — Faites vous conduire demain matin chez ma mère, et j'y serai. Votre valet de place sait où je demeure.

Retournant chez moi, je demande à ce valet s'il connoît soit la fille qui m'avoit éclairé, et il me répond qu'oui, et qu'il avoit été étonné de la voir là parce qu'il la croyoit honteuse — Vous me conduirez demain matin chez la mère.

— Avec plaisir. BnF  
MSS

Le lendemain à dix heures, il me mène au bout de la ville dans une pauvre maison vers de chaux, où je vois une femme qui mettoit en echeveau du fil, et des enfans qui mangeoient du pain. Elle me demande ce que je vouloit — Votre fille n'est pas ici? — Non. Et quand elle y seroit, me prendriez vous pour la mère?.....



La fille arriva dans le moment, et cette mère avagée lui lance à la tête une bouteille qui lui vient à la main, qui l'auroit assommée, si elle ne l'avoit manquée. La me met au milieu devant ma cone, les enfans crient, mon valet entre; et ferme la porte; mais cette femme ne se calme pas, elle appelle à haute voix la fille p....., elle lui ordonne de s'en aller, elle lui dit qu'elle n'est plus sa mère, et je me vois embarrassé à la tenir. Mon valet lui dit de ne pas crier si fort à cause des voisins, et elle lui répond fais toi magy..... La lui donne un gros cou, elle me le jete au nez, et pour lors j'ouvre la porte, et je sors avec la pauvre fille que mon valet arrache des mains de la mère qui l'avoit prise par les cheveux. La me vois hue, et pressé par la canaille qui me suit, et qui m'auroit mis en morceaux, si je ne m'étois sauvé dans une église, d'où je suis sorti par une autre porte un quart d'heure après. La n'ai jamais échappé dans toute ma vie à un plus grand danger. La qui me sauva fut la peur que j'ai eu d'imiter le peuple, dont je connoissois la feroce.

Deux cent pas avant que j'arrive à mon auberge je me vois rejoint par la fille attachée au bras du valet. Connoissant la brutalité de votre mère, lui dis-je, comment avez vous pu me mettre dans un si grand risque? — La croyois qu'elle vous respecteroit — Calmez vos pleurs. La ne saurois comment vous être utile — La ne retournerai certainement pas où j'étois hier. La suis sur la me. La demande à mon valet si il connoissoit quelque honnête femme où la mettre en attendant à l'entretenir; il me répond qu'il saoit où on louoit des chambres garnies; je lui dis de s'y acheminer, et que je le suivrois. N'entre dans une maison, où un vieillard me fait voir des chambres dans tous les étages. La fille dit qu'il ne lui falloit qu'un logement à



190 321 311. arl

six francs par moi, et l'homme monta au grenier, ouvrit avec sa  
clef un galetas, et dit voilà qui coûte six francs; mais je veux le  
moi d'avance, et je vous avertis qu'à dix heures ma porte est  
fermée, et que personne ne doit jamais passer la nuit avec vous.

J'ai vu un lit avec des gros draps; mais propres, deux sieges, une  
table, et une comode. La fenêtre étoit vitrée, et avoit des volets.  
Je demande à l'homme combien par jour il vouloit pour la  
nourrir, et il me demande vingt sous, et deux sous pour la revê-  
tir, et elle lui monteroit son manger, et feroit sa chambre. La  
fille lui répond qu'elle étoit contente, et elle paye le mois, et  
vingt sous pour manger ce jour là. Je la laisse là lui disant que  
je la revenais.

Descendant avec ce vieux homme, je lui demande une cham-  
bre pour moi; et il m'en donne une d'un louis que je lui paye  
d'abord. Il me donne un passe par tout bon pour la porte de  
la rue pour que je puisse entrer à l'heure que je veux.  
Il me dit qu'il feroit la cuisine chez lui, et qu'il me donneroit  
à manger à tel prix que je lui dirois.

Après avoir fait ce bon œuvre, dont la source paroïtoit une  
veste, je suis allé dîner tout seul, puis je suis <sup>allé</sup> dans un  
grand caffè, où j'ai vu le gentil chevalier de Malte qui jou-  
oit à la Marceilloise. Il quitta quand il me vit mettant dans  
sa bourse dix à douze louis qu'il avoit gagnés. Après m'avoir  
demandé si j'avois été content de la fille avec laquelle j'avois  
soupé, et avoir appris que je n'avois rien fait il me demanda si  
je voulois qu'il me présentât à sa danseuse, et nous nous y ache-  
minâmes. Nous la trouvâmes à la toilette sous le paillasson d'un  
friseur. Elle me reçut en badinant comme on fait avec quel-  
qu'un d'ancienne connaissance. Elle ne m'intéressa pas; mais  
en grace du chevalier je n'en ai pas fait semblant.

Après le départ du parquier, devant s'habiller pour aller  
au théâtre, elle ne se gêna pas. Le chevalier l'aïda à changer



de chemise, ce qu'elle fit avec la plus grande liberté, me demandant cependant pardon — Je lui ai dit en riant qu'effectivement elle m'avoit incommodé; elle ne le croit pas, elle s'efforçoit à moi pour savoir la vérité, et trouvant que j'avois menti, elle me dit que j'étois un vaux rien.

Il n'y a pas de ville en France où le libertinage des filles soit poussé plus loin qu'à Marseille. Non seulement elles se piquent de ne rien refuser; mais elles sont les premières à offrir à l'homme ce que l'homme n'ose pas toujours demander. Elle me montra une répétition, dont elle avoit fait une loterie de douze francs le billet; et elle m'en offrit un me disant qu'elle en avoit encore dix. Je les ai pris tous les dix, je lui ai donné cinq louis, puis je lui ai fait présent des billets. Elle vint m'embrasser disant à son chevalier que je le ferois coeu quand je voudrois. Il lui répondit qu'il en étoit très content. Il me pria à dîner avec elle, et j'ai accepté pour politesse; mais après dîner le seul plaisir que je me suis procuré fut celui de voir le chevalier au lit avec elle lui rendre ses devoirs. Je l'ai trouvé très inférieur à Dolci.

Après leur avoir souhaité un bon sommeil, je les ai quittés sous le prétexte de mon peu de santé; et je suis allé à la chambre garnie où j'avois mis la pauvre fille. Ayant la clef, je suis entré; la servante se leva pour me conduire à ma chambre. C'étoit minuit. Je lui ai demandé si je pouvois aller au galetas, et elle m'y mena d'abord. Elle frappa, et quand la fille entendit ma voix, elle vint ouvrir, et j'ai envoyé la servante m'attendre dans ma chambre. Je m'assis sur son lit: je lui demandai si elle étoit contente, et elle me répondit qu'elle se trouvoit heureuse — J'espère donc de vous trouver comme la plaisante, et je vais me coucher avec vous — Vous en êtes le maître; mais je vous avertis que je me suis vendue à un amateur; une seule fois il est vrai; mais cela suffit pour que vous ne me trouviez pas tout à fait neuve. Excusez si je vous ai menti hier. Je ne pouvois pas deviner que vous m'aimeriez.



191, 323 1/2 MSB  
Douce comme un mouton, elle laisse que j'expose à mes yeux  
toutes ses beautés, que mes mains les parcourent, que ma bou-  
che les devore, et la seule pensée que j'allois me rendre  
possesseur de ce trésor met mon âme en feu; mais son air  
d'obéissance m'afflige — Ma chère Rosalie, c'étoit un nom,  
sa soumission me prouve que tu ne m'aimes pas. Que re-  
viens tu pas au devant de mes desirs? — Tu n'ose pas:  
j'ai peur que vous me soupçonniez fausse.

L'artifice, la feinte peuvent faire cette réponse; mais  
dans ce moment là elle ne pouvoit être donnée que par  
la candeur. Impatient de la tenir entre mes bras, je  
me débarrasse de tout ce qui pouvoit diminuer ma jouissance,  
et je me couche près d'elle, et un moment après je me sou-  
viens qu'elle ait menti me disant qu'elle avoit un amant.  
Je le lui dis. Jamais fille, lui dis-je a dit un pareil mensonge  
— Je suis charmée que cela ne vous semble pas vrai; mais,  
mais il n'est que trop certain que je l'ai eu, et voici comment.

Il y a deux mois que ma mère, quoique brisée par le  
travail, m'aimoit. Je travaillois en couturière, j'éga-  
rois vingt, et quelque fois trente sous par jour, et je lui don-  
nois tout: je n'avois jamais eu un amoureux, et je ne m'en  
souciois pas: je n'ois de ce qu'on feroit l'éloge de ma sagesse,  
tandis que je ne savois pas d'être sage. On m'avoit accou-  
tumé dès l'enfance à ne regarder jamais au visage des  
jeunes gens que je rencontrois dans la rue, et à ne pas leur  
répondre quand ils me disoient des fadaises.

Il y a donc deux mois qu'un jeune homme assez bien fait,  
natif de Gènes, petit marchand fit connaissance avec ma  
mère, lui donnant à laver des fins bas de coton. Quand  
il me vit, il ne me lava pas beaucoup; mais il me dit tout



ce qu'il y a de plus honête, il me plut, et il commença à venir chez nous tous les soirs; ma mere toujours presente, avoit pris de moi; mais ne me prenant pas seulement la main pour me la baiser. Ma mere, bien aise de voir que ce jeune homme m'aimoit, me grondoit souvent de ce que je ne lui faisois pas assez de politesses. Il devoit partir pour faire sur un petit bâtimement qui lui appartenoit chargé de marchandises, et il nous avoit assurées qu'il retourneroit au printemps de l'année prochaine, et que pour lors il nous declareroit ses intentions, qui dependoient de me trouver toujours sage, et sur tout sans amant. C'étoit tout dire. Se regardant donc comme mon futur mari, ma mere me laissoit parler avec lui sur la porte de la maison souvent jusqu'à minuit. Quand il s'en alloit, je fermois ma porte, et j'allois me coucher, mais elle se la trouvois toujours endormie.

Quatre ou cinq jours avant qu'il parte, il m'engagea à m'éloigner avec lui cinquante pas de notre maison pour aller boire un verre de bon muscat chez un marchand grec qui tenoit un bouquin ouverte toute la nuit. Nous ne passâmes l'ensemble tête à tête qu'une demie heure, et ce fut ce jour là que j'ai laissé qu'il me donne quelques baisers. Si, retournant à la maison j'avois trouvée ma mere reveillée, je lui aurois tout dit, tant le plaisir que j'avois eu me paroît innocent.

Le lendemain excitée à lui accorder le même plaisir, j'y ai consenti, et l'amour fit des progrès. Dans les caresses que nous nous fîmes nous ne nous trouvâmes pas innocents, parce que nous savions que nous étions allés au delà des bornes prescrites à l'honêteté; malgré cela nous nous pardonnâmes en grace de l'abstinence du principal que nous nous nous imposâmes.

Le lendemain enfin, mon amant devant se lever la nuit même



il prit congé de ma mère, et après qu'elle se fut couchée  
je n'ai pas hésité à lui accorder un plaisir que je desirois autant  
que lui. Nous fumes à l'endroit ordinaire, nous mangeâmes pour  
exciter la soif, nous buvâmes pour l'atteindre, et nos sens échauffés  
enhardirent tellement notre amour qu'oubliant nos devoirs,  
nous crûmes de triompher. Après notre défaite nous nous en-  
dormîmes, et en nous reveillant nous reconnûmes à la clarté  
du jour la faute que nous avions commise. Nous nous laissons  
plus tristes que contents, et je suis retournée chez moi, où ma mère  
debout me regarda à peu près comme vous l'avez vue ce matin.  
Je l'ai assurée que le mariage effaceroit la honte de mon crime,  
et à cet aveu elle prit un bâton avec lequel elle m'aurait peut-  
être assassinée, si je n'avois pris la fuite.

J'ai passée toute la matinée dans une église, et à l'heure  
de dîner je me suis trouvée, ne sachant où aller, dans une  
rue, où j'ai rencontrée une femme que je connoissois, dont le  
métier étoit de placer dans des maisons des servantes. Je lui  
ai demandé si elle avoit une occasion de me placer, et elle  
me répondit que le matin même on lui avoit demandé une  
fille; mais que la maîtresse étoit une coquette, et que  
par conséquent j'allois être exposée au risque de devenir es-  
clave à elle. Je lui ai répondu que j'étois sûre de me défendre,  
et alors la bonne femme me plaça dans la mauvaise maison  
où vous m'avez trouvée. La demoiselle me reçut avec plaisir,  
et en venant d'avantage quand répondant à ses interrogations  
je lui ai dit que je n'avois jamais eu à faire à un homme.  
Mais je me suis bien repentie de lui avoir dit ce mensonge.  
En huit jours que j'ai passés chez cette libertine, j'ai essuyés  
tous les jours les plus sanglants affronts, et les plus humiliants



que fille ait jamais soufferts. Tous les hommes qui venoient  
 là, à peine m'avoient-ils vue, et leur avoit on dit que j'étois  
 venue qu'on m'offroit d'abord cinq à six louis; mais je devois  
 commencer par me laisser visiter. Je ne voulois pas et on me  
 battoit. Je me voyois cinq ou six fois par jour obligée à  
 rester présente aux brutalités de tous ceux qui venoient se  
 divertir avec ma maîtresse, et dans la nuit à leur départ,  
 quand je les éclaircis, ils me disoient les injures les plus  
 grossières parce que je me refusois à ce qu'ils vouloient que  
 je leur fisse pour une pièce de douze ou : ils me donnoient  
 alors six blancs me disant que je devois être pourrie. Quand  
 j'allois dans mon taudis pour me coucher, je me barricadois;  
 je pensois à la fin à me tuer lorsque vous vintes hyer au  
 soir, et me traitates d'une façon que je ne crois pas qu'on  
 puisse imaginer la plus indigne; mais à votre départ je vous  
 ai trouvé si raisonnable, et si généreux que non seulement  
 je vous ai pardonné; mais je vous ai aimé croyant que vous  
 étiez l'homme que la Providence m'envoyoit, et sur tout,  
 fait pour calmer ma mere, et la persuader à me re-  
 prendre chez elle, étant sûre que mon amant retournant  
 au printemps, et me trouvant avec elle m'épouserait. Mais  
 depuis ce matin, je suis desabusée de ma mere, qui me croit  
 apparemment prostituée. Je suis actuellement à vous, si vous  
 me voulez, et je renonce pour toujours à mon amant, dont  
 je suis bien que je suis devenue indigne. Prenez moi pour vô-  
 tre servante, et je vous aimerai constamment, et uniquement  
 comme si j'étois votre femme, et vous ne me découvrirez  
 jamais aucune ambition.

Soit vertu, soit faiblesse, je sais que Rosalie vit mes  
 larmes avant que je visse les siennes. Mais elle en verra



193 327 317. 1127  
un torrent quand elle me vit ému. Je crois, lui dis-je, que tu  
n'as qu'une chemise — et une autre, que par hasard j'avois dans  
ma poche. Tout ce que j'avois est resté chez ma mère — Mets toi  
le cœur en paix, ma chère Rosalie, tu auras demain matin tout  
ce qui peut t'être nécessaire, et tu dîneras demain au soir avec  
moi dans la chambre que j'ai louée au second. J'aurai soin de  
toi: dors tranquille — Vous avez donc pitié de moi? — Je crois,  
ma chère enfant que c'est de l'amour — Plut à Dieu.

Ce plut à Dieu de l'âme me fit partir en riant; et la servante,  
qui m'attendoit depuis deux heures, se dérocha lorsqu'elle  
vit un écu de six francs. Je lui ai ordonné de dire à son maître  
que je souperai en maigre dans ma chambre avec Rosalie,  
et que j'aimois la bonne chère.

Je suis allé aux treize cantons vraiment amoureux de cette  
pauvre fille, qui à la fin m'avoit conté avec sa belle bouche une  
histoire véritable. Je la trouvois si sage qu'il me sembloit qu'elle  
n'avoit encore commis aucune faute. Je me sentois déterminé  
à ne jamais l'abandonner. On se décide toujours à cela quand on  
est amoureux. BnF  
MSS

Le lendemain, je suis sorti à pied avec le valet de place pour  
qu'il me conduise où j'aurois pu acheter tout fait tout ce qui pou-  
voit être nécessaire à ma pauvre Rosalie, sans luxe, et sans ap-  
parence de misère. A l'âge de quinze ans, elle avoit la taille  
d'une fille de vingt, gorge faite, et toute merveilleusement  
bien proportionnée. Je ne me suis trompé dans la mesure  
de rien. J'ai employé à cela toute la matinée, et le valet  
lui porta dans une petite malle deux robes, chemises, jupes,  
bas, mouchoirs, bonnets, gants, pantaufles, éventail, sac à  
ouvrage, et mantelet. Charmé ainsi d'avoir préparé à mon  
âme un spectacle délicieux, il me falloit d'en joindre à souper.  
Le chevalier de Malte vint sans façon me demander à



diner, et il me fit plaisir. Après il me persuada d'aller à la comédie, car, me dit-il, c'est un jour d'abonnement; repens-tu, je venais dans les loges tout ce qu'il y avait de mieux à Marseille, et point des filles sur l'amphithéâtre, car dans ces jours-là elles ne pouvoient y aller qu'en payant. Il me présenta à une femme, qui recevoit bonne compagnie chez elle, et qui m'y a invité; mais je me mis excuse lui disant que je devois partir. Ce fut cependant une bonne connaissance pour ce qui devoit m'arriver quelque temps après à ma seconde arrivée à Marseille. Elle s'appelloit Audibert.

Je n'ai pas attendu que la comédie finisse pour aller chez Rosalie qu'en vérité j'ai eu de ne pas reconnoître, quand je l'ai vue comparoitre devant moi. C'étoit une brune de la grande taille aux yeux noirs, aux fins sourcils, à physionomie délicate sans beaucoup de couleur, et blanche comme un lis. Ses joues avoient deux fossettes qu'on ne voyoit que quand elle rioit, et son menton à l'avant avoit la sienne. Sa lèvre de dessous du plus brillant carmin, sortant un peu plus que celle de dessus paroissoit faite ainsi pour cueillir le baiser, et empêcher qu'il ne tombe. Cette physionomie feroit une figure distinguée: de ces figures qui arrêtent parce qu'elles parlent, et elles donnent envie de savoir ce qu'elles disent. Pour bien voir la beauté de Rosalie il falloit la voir riante, et jusqu'à ce moment-là je ne l'avois vue que triste; la tristesse avoit disparu pour faire place aux doux traits de la reconnaissance, et de la satisfaction. Attentif à l'examiner, je me sentois glorieux de mon ouvrage; mais je devois vite diriger par ma surprise, car je devois craindre qu'elle eût peur que je ne portasse sur elle un jugement déavantageux. Je me mis donc hâte de lui rendre compte de mes pensées finissant par l'assurer que telle que Dieu l'avoit faite, je me donnerois



un ridicule ineffaçable, si je la tenois avec moi à titre de <sup>194</sup> servante <sup>329</sup> — Tu seras, ma chère Rosalie, ma véritable maîtresse, et mes domestiques auront pour toi le même respect qu'ils au-  
raient pour ma femme.

Rosalie alors, comme passée de la mort à ~~la~~ vie, me dit ce  
qu'elle sentoit en conséquence de mes bienfaits, ~~et~~ ses expres-  
sions confuses faisant nager mon âme dans la joie, car j'é-  
tois sûr de ne pas entendre les prestiges de l'art.

N'ayant pas eu de miroir dans son galeas, elle s'étoit ha-  
bitée s'en passant. Je voyois qu'elle n'osoit pas se mettre de-  
bout devant un grand qui étoit là : je l'ai encouragée à se  
regarder, et je l'ai vue vive : elle me dit qu'elle étoit hantée  
de se croire en masque. Elle loua le goût, et la simplicité de sa  
robe, et elle se fâcha songeant que sa mère trouveroit tout cela  
mauvais — Tu dois oublier ta cruelle mère. Tu as l'air de con-  
dition, et je me sentis flatté à Genes quand on me demanda  
si tu es ma fille — A Genes ! — Oui à Genes. Tu changes de  
couleur ! — C'est la surprise, car j'y venais peut être un hom-  
me que je n'ai pas encore oublié — Veux-tu rester ici ? —  
Ah ! Non. Aimer moi. Sois sûr que je vous préfère ; et pas  
par intérêt — Elle vient envie de pleurer. Embrassons  
nous mon ange.

Elle vint alors entre mes bras, et elle me mouilla des  
douces larmes qu'elle ne put plus retenir. Dans cet état  
nous nous mîmes à table servis par la seule fille de la  
maison. Nous eûmes des plats plus ragoutans encore  
que ceux dont je mangeois aux treize cantons. J'ai mangé  
des repillons qu'on appelle siphons que j'ai trouvés exquis,  
des foyes d'Anguille, un crable plus délicat que ceux  
de l'Océan. j'ai mangé en Apicius, et j'étois mortifié  
voyant Rosalie qui ne pouvoit pas manger — Aurois



tu le défaut, mon petit cœur, de ne pas être friande ? —  
 Personne n'a plus d'appétit que moi, et j'ai un estomac <sup>impur</sup> excellent,  
 vous le verrez quand mon cœur, et mon âme se seront faits  
 à la joie qui m'excede — Mais tu ne bois pas non plus, et ce  
 est excellent. Si tu aimes le muscat du grec, je t'en en-  
 verrai chercher. Il te rappellera ton amant — Si vous voulez  
 être avec moi entièrement gracieux, épargnez moi à l'a-  
 venir la plus grande des mortifications que vous puissiez me  
 donner — Pas une seule mortification, ma chère Rosalie;  
 je t'en demande pardon. Cela n'arrivera plus — Quand  
 je vous vois, je me sens au désespoir de ne vous avoir pas  
 connu avant lui — Le sentiment me suffit, ma chère amie,  
 il n'est sublime que parce que tu ne l'as <sup>quise</sup> que dans  
 ta belle âme. Tu es belle, et sage, car tu n'a cédé qu'à  
 l'amour, et quand je pense que tu es à moi, je suis au de-  
 sespoir de n'être pas sûr que tu m'aimes, car mon fénie  
 ennemi veut que je croie que si je ne t'ai pas reconnue,  
 je ne te verrai pas tendre — Mauvais fénie ! N'est-ce  
 fait que vous rencontrant dans la rue sans vous connaître,  
 je ne serai pas devenue amoureuse de vous comme une folle;  
 mais je suis aussi certaine que vous m'aimiez plus. Je sens  
 que je vous aime, et que ce n'est pas en force de vos biens  
 faits, car je sens aussi que si j'étais riche et vous pauvre,  
 je ferois tout pour vous; mais je ne desire pas cela. J'aime  
 mieux vous devoir, que vous voir mon débiteur. Voilà  
 ce que je sais, et mon esprit ne va pas plus loin. Devinez vous  
 même le reste.

Il étoit minuit; nous étions encore à table; et je vois le  
 vieux hôte qui me demande si j'étois content — Je vous  
 dois des remerciemens. Qui a fait ce souper ? — Ma fille;



mais il est cher — Jamais cher, mon ami; vous le serez con-  
tent de moi comme je le suis de vous, et demain au soir  
vous me traiterez de la même façon; et la charmante  
personne que vous voyez là se portera mieux, et elle man-  
gera — Elle aura bon appétit au lit. Il y a soixante ans  
qu'il m'est arrivé la même chose. Vous savez, mademoiselle.  
— Le ris du plaisir que vous devez avoir à vous en sou-  
venir — Vous ne vous trompez pas. Et c'est pourquoi  
je pardonne aux jeunes gens toutes les fautes qu'ils  
commettent par amour — Vous êtes un sage, lui dit-je.

Si cet homme est sage, me dit Rosalie quand elle le  
vit parti, ma mère est une grande folle — Veux-tu  
que je te mène demain à la comédie? — Oh! non, je vous  
en prie. Je vous obéirais; mais j'aurais du chagrin. Ni co-  
médie, ni promenade. Quels discours on ferait! Rien à Mar-  
seille; mais ailleurs tout, et de bon cœur — Ce sera  
comme tu voudras; mais tu occuperas cette chambre.  
Plus de galetas. Nous partirons dans trois jours — Si  
tôt? — Oui. Tu me diras demain matin tout ce dont tu  
peux avoir besoin en voyage, et que je pourrais oublier.  
— Un autre mantelet doublé, des petites boîtes à mi-  
jambe, une coiffe de nuit, des peignes, un sac à poudre,  
une houppe, un pot de pomade, et un livre de prières pour  
aller à la messe — Tu sais donc lire? — Lire, et écrire.

BnF  
MSS

— M'ordonnant tout cela, tu m'as donnée une vraie  
marque d'amour: on ne peut pas aimer sans confiance.  
Ne crains pas que je puisse oublier quelque chose; mais tu  
penserai toi-même aux petites boîtes: il y a un cordonnier  
à dix pas d'ici: tu te feras d'abord prendre la mesure.  
Moyennant tous ces propos je me suis mariée avec Rosalie



la délicieuse nuit que nous avons passée ensemble. Nous dormîmes sept heures qui furent précédées, et suivies de deux de caresse. Nous nous levâmes à midi amis intimes. Rosalie me tutoyait, elle ne me parloit plus de reconnaissance, elle y étoit accoutumée au bonheur, et elle vivoit avec dédain de ses misères passées. Elle courroit à moi hors de propos, et dans l'enthousiasme elle m'appelloit son enfant auheur de son bonheur, et elle me mangeoit de baisers, elle se soit en fin mon bonheur; et dans la vie rien n'étant réel que le présent, j'en jouissois, rejetant les images du passé, et abhorrant les ténèbres du toujours affreux avenir, car il ne présente rien de certain que la mort ultima linea rerum.

Ma seconde nuit avec Rosalie eut plus de charmes que la première, car ayant eu bon appétit, et bien bu quoique soûvement, elle se trouva au lit plus en état de raffiner sur les plaisirs de Venus, et de se livrer avec moins de ménage ment aux fureurs qu'elle inspire.

Je lui ai donné une navette d'or pour faire des nœuds, et une montre. Elle me dit qu'elle la desiroit, et qu'elle n'auroit jamais osé me la demander; mais voyant que cette crainte de me déplaire me demandant quelque chose qu'elle desiroit m'indiquoit peu de confiance de sa part, elle me promit m'embrassant cent fois qu'à l'avenir elle ne me cacheroit jamais la moindre de ses envies. Je me plaisois ainsi à élever cette fille, et j'étois glorieux prévoyant qu'avec l'éducation que je lui donneroie elle deviendroit parfaite.

Le quatrième jour je l'ai avertie d'être prête à monter dans la voiture d'abord que j'irais la prendre dans sa chambre pour lui donner le bras à descendre. Je n'ai averti de rien ni le duc, ni Costa; mais j'avois averti Rosalie que j'avois deux domestiques avec lesquels je pou-



196 328 133  
lois souvenant beaucoup pour rire des bêtises qu'ils disoient, mais qu'elle devoit être vis à vis d'eux très soumise, et se garder de leur passer la moindre familiarité : elle devoit leur donner ses ordres absolus sans douter de la promptitude de l'exécution ; mais sans hauteur, et m'avertir sans miséricorde s'ils lui manquoient en quelque chose.

Je suis donc parti de l'auberge des treize cantons avec quatre chevaux de poste, ayant fait asseoir le duc, et Costa sur le siège du cocher. Le valet de place, que j'ai bien récompensé, avoit eu soin de faire lier la malle de Rosalie derrière la voiture. J'ai fait arrêter à la porte de la maison où elle m'attendoit : je suis allé la prendre dans sa chambre, et après avoir remercié le bon vieillard, qui étoit fâché de voir partir une si aimable fille je l'ai placée dans ma voiture ordonnant aux postillons de prendre la route de Toulon que j'avois envie de voir avant d'aller en Italie. Nous y arrivâmes en cinq heures.

Ma chère Rosalie soupa avec moi, gardant un air de dignité fait ~~façon~~ en imposer principalement à le duc qui prétendoit que ce fût à Costa à se tenir derrière la chaise : j'ai dit à Rosalie sans le regarder que ce seroit lui qui auroit l'honneur de la servir, et de la peigner quand elle en auroit envie ; et pour lors il se levait lui tirant une révérence. Le lendemain nous allâmes voir le port, et ce fut le comédiant même qui se trouvant là par hasard nous fit l'honneur de nous montrer tout : je lui ai laissé généralement celui de donner le bras à Rosalie ; et il ne se fit pas beaucoup prier pour venir à dîner avec nous.

Cette fille malgré qu'elle n'eût aucun usage du monde parla peu, mais toujours bien, et releva avec beaucoup de gentillesse toutes les attentions, et toutes les honnêtetés



que l'aimable homme lui fit.

Dans l'après dîner il nous mena voir l'arsenal; et honnêtement je n'ai pu me dispenser d'accepter son souper. Il n'y a pas eu question de présenter Rosalie. Ce fut le commandant qui me presenta la femme, la fille, et son fils. J'ai vu avec plaisir ma jeune amie se soutenir avec des femmes comme <sup>encore mieux</sup> il faut qu'avec des hommes. Ces dames lui firent toutes les caresses qu'elle pouvoit desirer, et qu'elle reçut très noblement avec modestie, courtoisie, et cet air de douceur qui engage, et est un garant d'une belle éducation.

On voulut m'engager à dîner pour le lendemain; mais j'ai mis congé. Elle me raconta au com de joye, lorsque de retour à l'auberge je lui ai dit que j'avois été entière- ment content d'elle — Mais, me dit elle, j'avois toujours peur qu'on me demanda qui j'étois — Jamais, ma chère enfant on ne te fera en bonne compagnie en France cette sorte question — Mais si on me l'avoit faite, qu'aurois-je dû répondre — Une défaite — Qu'est ce que cela? — Je vous supplie, madame, ou monsieur, de demander cela à mon compagnon de voyage — J'entends. On l'appelle défaite, par ce qu'en répondant ainsi on élude la question; mais, répondant ainsi, ne suis-je pas impolie? — Oui; mais moins <sup>que</sup> la personne qui t'a fait la demande — Et que répondrais tu, si on te faisoit à toi même cette question — C'est selon la personne qui me la feroit. Ne voulant pas dire la vérité, je sais que je ne resterais pas court. En attendant je te remercie de ce que tu es curieuse de mes leçons. Demande toujours. Tu es mon bijou, et c'est à moi à te montrer, et à te rendre brillante. Allons nous coucher, car nous devons demain partir de bonne heure pour être après demain à Antibes.



197 335225 p35  
Dans cette ville j'ai loué une felouque pour Genes, et  
ayant intention de retourner en France par là j'ai fait mettre  
ma voiture dans une remise faisant accord par écrit de payer  
six francs par mois.

Nous partîmes d'Antibes de bonne heure; mais deux heures  
après étant survenu un gros vent, et voyant mon ancre qui  
m'arrêtoit de peur, je n'ai pas voulu qu'on déploie la voile.  
J'ai fait entrer la felouque à force de rame dans le port  
de Ville-franche, et pour avoir un bon gîte j'ai pris une  
voiture, et je suis allé à Nice, où le mauvais temps m'a ob-  
ligé de rester trois jours.

Je me suis cru en devoir d'aller faire ma révérence au co-  
mandant qui étoit un vieux militaire appelé Peterson.  
La première chose qu'il me demanda fut si je connoissois  
un Russe qui se feroit appeler Charles Ivanoff. Je lui ai  
répondu que je l'avois vu dans une maison à Grenoble —  
On dit qu'il s'est sauvé de la Sibirie, et que c'est le fils cadet  
du duc Birhan de Courlande — On me l'a dit aussi; mais  
je n'en sais rien — Il est allé à Genes, où un banquier a  
osé, à ce qu'on dit, de lui donner vingt mille ecus; mais  
malgré cela il n'a trouvé personne ici qui veuille lui  
donner le sou. Je l'ai envoyé à Genes à mes frais pour  
debarasser la ville.

Je fus bien aise qu'il fût parti avant mon arrivée. Un  
vieux officier qui s'appelloit Ramini, et qui demouroit dans  
ma même auberge, me demanda si je voulois me charger  
d'un paquet que M. de St. Pierre consul d'Espagne devoit  
envoyer à Genes au marquis Trimaldi. Je m'en suis chargé  
avec plaisir d'abord que j'ai su que c'étoit le même que  
je venois de voir à Arignon. Ce même Ramini me



demanda si j'avois connu à Avignon une madame Stuart, qui avoit passé quinze jours à Nice avec son vidicaire mari sans le voir, sans jamais parler, enchantant tout le monde par sa beauté, et n'étant que d'un seul corsive avec personne. Je lui ai dit qu'elle n'étoit plus à Avignon, et que c'étoit moi qui lui avois donné de quoi pouvoir s'en aller. Mais, lui ajoutai-je, comment a-t-elle fait à sortir d'ici sans argent? — Personne n'en sait rien. Elle est partie en voiture, et l'hôte fut payé. Je suis très curieux de cette femme. M. de Trimaldi m'a dit qu'elle avoit repris de lui cent louis, et qu'elle avoit traité de même un venitien. C'est peut être vous — C'est moi; mais je lui ai donné de l'argent tout de même.

Le commandant Peterson vint me voir vers le soir; et je lui en enchantai de ma belle Rosalie. Ce qui m'amenait dans cette ville, où on doit s'ennuyer, et où les courtes devorent les étrangers de préférence aux habitants, fut une petite banque de Pharaon qu'on faisoit au café; ou j'ai voulu que Rosalie joue aussi. Heureuse tous les trois jours, elle a gagnés vingt pistoles de Piémont. Elle les mit dans une petite bourse; et elle me dit après qu'elle ne desiroit que d'avoir une bourse avec de l'argent. Je l'ai boudée parce qu'elle m'avoit manqué de parole ne m'ayant pas confié qu'elle avoit cette envie; mais nous finies facilement la paix.

C'est ainsi que je me l'attachai, espérant que je l'aurois pour tout le reste de mes jours, et que j'en vivrais content. Avec elle je n'aurois plus besoin de courir de belle en belle. Le temps s'étant mis au beau, nous nous embarquâmes



198 324. n. 31  
332  
au commencement de la nuit, et le lendemain de  
bonne heure nous nous embarquâmes à Venise, que je n'avais  
jamais vue. Je mis elle-même à loger à l'auberge de S. ~~Marthe~~,  
à l'égard de la décence j'ai pris deux chambres contigues,  
faisant coucher mes domestiques dans un cabinet attenant.  
J'ai envoyé le lendemain le paquet à M. de Trimaldi  
par Costa, et après je mis elle-même à laisser mon billet de visite  
à la porte de son palais.

Je me mis fait conduire par un valet de place que j'ai  
mis à mon service chez un marchand de toile où j'ai acheté de  
quoi occuper Rosalie qui avait besoin de se mettre bien en  
linge. Ce cadeau lui fit le plus grand plaisir.

Nous étions encore à table quand on m'annonça le  
marquis de Trimaldi qui m'embrassa me remerciant de  
m'être chargé de son paquet. La première chose qu'il  
me demanda furent des nouvelles de madame Stuart,  
et après en avoir entendu toute l'histoire, il vit, et il me  
dit qu'il ne savait pas ce qu'il aurait fait à ma place.

Comme il regardait avec grande attention Rosalie,  
je lui ai dit que c'était une demoiselle, dont la sagesse  
m'intéressait autant que la beauté. Je lui ai dit que  
je voudrais lui trouver une bonne fille, qui put la  
servir dans sa chambre, travailler avec elle en linge,  
sortir avec elle habillée à la mode du pays, et sur tout  
lui parler bon italien pour qu'elle puisse l'apprendre,  
car je voulais pouvoir la présenter à Florence, à Rome, et  
à Naples. — Pourquoi ne voulez-vous pas prouver ce vrai  
plaisir à la ville de Venise? Je m'offre tous les titres que vous me  
donnerez à présenter mademoiselle par tout, commençant  
par chez moi — elle a des raisons très plausibles de ne voir



ici personne — Ça suffit. Compter vous de faire ici quelque  
sejour? — Un mois tout au plus. Nos plaisirs consisteront à  
voir la ville, et les environs, et à fréquenter le théâtre. Nous  
passerons agréablement des heures à table, où nous mange-  
rons tous les jours des champignons excellents comme nous en  
avons mangés aujourd'hui — C'est charmant. Je ne saurois  
pas vous promettre une vie plus heureuse que celle que vous  
vous êtes proposée de faire ici. Je tâcherai de vous trouver,  
mademoiselle, une fille qui vous rendra bien en tout —  
Votre monsieur. Vous êtes bien bon vous intéressant à moi  
— Infiniment, et encore plus actuellement qu'il me semble  
d'être à Marseille.

Rosalie rougit, car elle ne savoit pas qu'elle gravoit, et  
que par là un homme qui avoit voyagé pouvoit d'abord  
connoître la patrie; mais je l'ai d'abord tirée d'embarras  
le lui disant, et elle devint tranquille.

Ayant demandé à M. Guimaldi comment je pouvois me  
procurer le journal des sçavans, le Mercure de France, et  
toutes les brochures dans ce goût-là, il me promit de m'en  
envoyer un colporteur qui se chargera de tout. Il me dit en  
partant qu'il viendrait à déjeuner avec moi le lendemain,  
si je voulois lui permettre de me faire présent de son chocolat,  
qu'il se flattoit que je trouverois excellent. Je lui ai répondu  
qu'il ne pouvoit pas me faire un présent plus agréable.

Après son départ elle m'a mis de la conduire chez une mar-  
chande de mode, où elle vouloit acheter des rubans, et au-  
res choses qui lui étoient nécessaires les payant de son  
argent, et marchandant sans que je m'en mêlasse — De  
tout mon cœur. Et après nous irons à la comédie.



199 339 1239  
Chez la marchande de mode, qui étoit françoise, j'ai trouvée  
ma petite maîtresse charmante: elle fit l'importante, la  
convoiteuse, elle ordonna des bonnets de plus fraîche mode,  
elle marchandait, et elle dépensa cinq à six louis très nobles-  
ment. Je lui ai dit en sortant qu'on m'avoit mis pour son la-  
guais, et que je vouloit me venger. Lui disant cela, je l'ai  
fait entrer chez un bijoutier, et <sup>j'ai acheté</sup> ~~fait acheter~~ des belles boucles  
de Strass, des pendants d'oreilles, et un collier sans la laisser  
jamais parler, je paye ce qu'on me demande, et nous sortons.  
— Mon cher ami, ce que tu as acheté est charmant; mais tu  
ne sais pas dépenser ton argent. Marchandant tu aurois  
épargné au moins quatre louis.

Nous allâmes à la comédie; mais n'y comprenant rien  
elle s'ennuya si fort qu'à la fin du premier acte elle me  
pria de la reconduire à l'auberge. J'ai trouvée une cassette  
que M. Guimaldi m'avoit envoyée qui contenoit vingt qua-  
tre livres de chocolat. J'ai dit à Costa qui m'avoit vanté  
son habileté à le faire que le lendemain à l'arrivée de M. Gu-  
imaldi il devoit nous en servir trois tasses.  
Il vint à neuf heures avec un marchand qui me vendit  
deux grands draps du plus fin coton fond blanc festonnés et  
fleurs de plusieurs couleurs faits à Pequín, dont Rosalie  
devoit se faire deux mezzaro pour se promener par Venise  
avec la tête couverte à la mode du pays, comme à Venise  
on se sert du ceudat, et à Madrid de la mantilla.

BnF  
MSS  
Je t'ai renvoyé beaucoup du généreux présent de chocolat  
qu'il m'avoit <sup>envoyé, et que j'en</sup> ~~fait~~ <sup>trouvés</sup> exquis. Costa devint glo-  
rieux se voyant loué par M. Guimaldi sur la mouche qu'il lui  
avoit fait faire; et un moment après se disant m'avaient un



nom de femme que je ne connoissois pas. M. Trimaldi me  
dit que c'étoit la mere de la fille de chambre que je lui avois  
dit de me procurer.

Je vis une femme tres bien mise suivie d'une fille de vingt  
trois à vingt quatre ans que, ne faisant que glisser ~~les yeux~~  
sur elle, je trouve tres jolie. La mere, après avoir remercié  
le marquis Trimaldi, presenta sa fille à Rosalie, lui rend com-  
pte de toutes ses habiletés, lui dit qu'elle est sage, l'assure qu'elle  
la servira fidelement, et qu'elle pourra en tout honneur sor-  
tir avec elle. Elle savoit parler françois, elle la trouveroit gaye,  
et complaisante en tout. Après cela elle lui dit combien une dame  
qui elle avoit servie lui donnoit par mois outre la table, et  
elle conclut par la prier de ne pas la faire manger avec les  
domestiques, car la seule foiblesse de sa fille étoit de vouloir  
être respectée. Elle l'appelloit Veronique. Rosalie, après lui  
avoir accordé tout, lui dit que celle de vouloir être respectée n'  
étoit pas une foiblesse, car on ne peut exiger du respect que  
se rendant respectable. Je la garde donc; et j'espere qu'elle  
m'aimera. Veronique lui prend la main, et Rosalie avec un  
modeste, et affable dignité se la laisse baiser. La mere s'en  
ditant à sa fille qu'elle lui enverroit d'abord toutes ses hardes,  
et Rosalie la mene dans sa chambre pour commencer à  
lui donner tous ses ordres.

Je me mis en devoir de faire à ce seigneur de vener-  
simes particularités, car il me sembloit evident qu'une  
fille de chambre de cette espece avoit été choisie par lui  
plus pour moi que pour Rosalie. Je lui ai dit que je ne man-  
querois pas de lui rendre mes devoirs, et que je trouverois  
son heure. Il me repondit que je la trouverois facilement  
à son casin à St Pierre d'Arena, où tres souvent il dormoit  
aussi.

Fin du Tome cinquieme